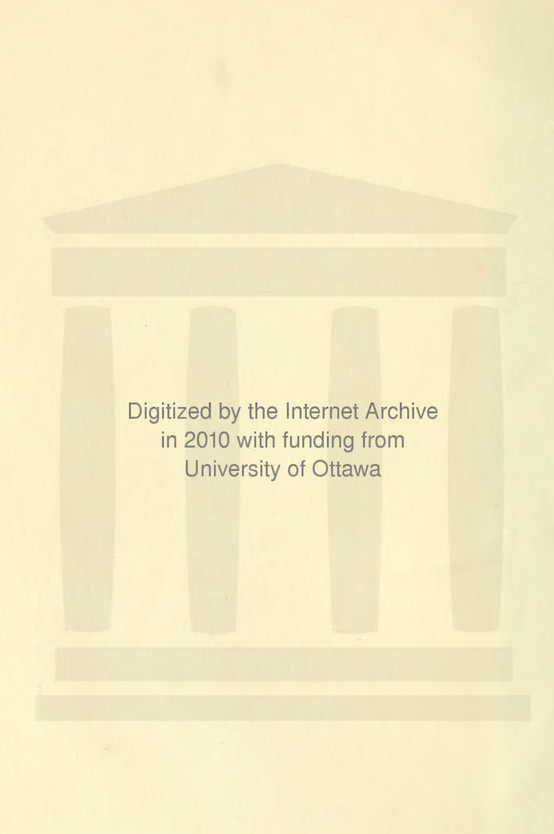


ESPRIT

DES JOURNAUX,

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

PAR

UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

MAI 1813.

DEUXIÈME TRIMESTRE.

TOME V.

A BRUXELLES,

DE L'IMPRIMERIE DE WEISSENBRUCH,

PROPRIÉTAIRE.

AVIS.

Il paraît chaque mois un volume de ce Journal. La souscription est ouverte pour 3, 6, 9 *et* 12 *mois; elle est de* 24 *francs pris à Bruxelles, de* 27 *francs pris à Paris, de* 31 *francs* 50 *centimes, franc de port, pour les autres départemens, et de* 39 *fr. pour l'étranger.*

On s'abonne chez tous les directeurs de poste et libraires des principales villes de l'Empire français et de l'Europe; et principalement à Paris, chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n°. 26, *et à Bruxelles, chez Weissenbruch, imprimeur-libraire, éditeur et marchand de musique, propriétaire et directeur de ce journal, place de la Cour, n°.* 1085.

ESPRIT
DES
JOURNAUX.

BIBLIOGRAPHIE.

Les Chevaliers de la Table-Ronde, poëme, par M. Creuzé de Lesser. Seconde édition, corrigée. A Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal; de l'imprimerie de P. Didot l'aîné.

Nos poétiques ont distingué plusieurs sortes de *poëmes narratifs*; car les productions de l'esprit ont reçu leurs classifications comme celles de la nature; mais, sans nous livrer à des observations générales qui nous meneraient très-loin, nous n'avons à remarquer cette fois, dans les variétés du genre, que la grande et la petite épopée. L'histoire fournit en partie le fond de la première : l'imagination fait presque tous les frais de la seconde. La première, sans l'intervention des divinités qui s'y mêlent aux mortels, et le langage élevé des personnages qu'on y introduit, ne serait guère qu'une narration historique écrite en style soutenu; et, sans quelques faits et person-

nages aussi historiques, qui en sont la matière et les héros, et la présence encore de quelques génies, gnômes, sylphes ou fées qui en sont les agens mystérieux, la seconde serait un simple roman dont les formes varieraient au gré de l'imagination du narrateur, ou selon la nature du sujet, le rang des personnes, les mœurs des temps et des contrées. L'invention, même en ordonnant les parties de cette seconde époque, peut et doit s'aider de l'observation des caractères, de l'observation aussi des climats, de leur influence, de celle des lois et des coutumes. Envisagé, conçu, exécuté sous ce point de vue, ce genre de fiction ne sera pas aussi frivole qu'on le croit être communément ; il aura même son côté utile ; ce sera vraiment, comme l'appelle M. Creuzé de Lesser, *la comédie de l'épopée*.

C'est dans l'antiquité la plus reculée qu'il faut chercher l'origine du *roman* proprement dit, quoique ce mot de *roman* semble avoir tiré son étymologie de ces récits d'aventures vraies ou fictives, composées en *langue romance*. Il nous importe peu de savoir quels sont les premiers auteurs de ce genre de composition, imaginé pour éveiller, captiver ou amuser l'attention des hommes, exciter leur curiosité, ou intéresser leur cœur. La mémoire s'est chargée d'abord de rendre à l'esprit, comme à l'oreille de l'auditeur, les faits dans l'ordre

où ils s'étaient succédés et tels qu'elle les avait retenus. Peu-à-peu la civilisation multipliant les idées, la mémoire, réduite à ses souvenirs matériels, dut sentir qu'elle ne suffisait plus pour satisfaire les besoins de l'esprit, que ses richesses mêmes rendaient ou plus capricieux ou plus exigeant : elle dut appeller à son aide l'imagination qui forma entre la vérité et le mensonge cette sorte de pacte qui a toujours subsisté depuis. C'est ainsi qu'on peut, je crois, expliquer l'origine des fables de toute espèce ; mais ce genre de composition étant aussi vieux que le monde, les premiers inventeurs nous sont inconnus. Il y a eu des chroniques dès qu'il y a eu des hommes : je veux dire que les descendans ont dû songer à marquer (il n'importe par quel procédé), à transmettre (il n'importe par quelle voie) les actions de leurs devanciers. En passant ainsi de génération en génération, les faits se sont altérés sans que l'imagination même participât à leur rédaction (voilà où le roman commença) ; à plus forte raison sans doute, lorsqu'elle les a augmentés, affaiblis, ou controuvés pour les embellir.

Tous les peuples ont dû faire des romans ou écrire des fictions, quel qu'en soit le genre, auxquelles on a pu donner différens noms, d'après la nature ou le degré d'importance de la composition, laquelle varie en raison des mœurs, du caractère et du

langage des peuples et de la contrée où elle a pris naissance. Les pensées élevées, les images sublimes, les figures hardies et elliptiques caractérisent les littératures de l'Orient et du Midi, qui semblent être animées par les rayons de l'astre qui vivifie ces contrées. Les compositions des peuples du nord sont pleines de similitudes et de métaphores, prises des objets seulement qui les environnent, et presque toujours des mêmes objets ; ce qui donne à leur diction une fatigante uniformité, une teinte triste et monotone. Notre littérature, à nous, comme à tous les peuples des climats tempérés, participe des avantages des deux premières. Plus variée en ce qu'elle reçoit deux influences, et non moins vive et coloriée, le langage figuré qu'elle emploie est une inspiration de l'imagination et de l'ame, heureusement modifiées l'une et l'autre par la raison qui régle l'essor sans le rallentir, et, sans refroidir l'ardeur de l'esprit, prévient son emportement.

L'antiquité nous a laissé peu de modéles de ce genre de compositions qui nous occupe ; mais dans ces restes, précieux parce qu'ils sont rares, si l'on veut y regarder de prés, l'on reconnaîtra cette variété de style et de génie que nous remarquons. *L'Ane d'or*, le premier, je crois, des anciens romans qui nous soient connus, ne ressemble pas plus à *la Satyre de Pétrone* (laquelle est aussi un roman), que cette

satyre à la longue pastorale de l'évêque Héliodore, écrite sous le régne de l'empereur Théodose. Les poésies des Scaldes et des Bardes, fragmens détachés des romans des peuples du nord, ont du prix encore par leur antiquité, et par cette empreinte, je dirais presque cette rouille qu'elles portent du caractère et de l'esprit des peuples pour qui ces chroniques furent composées. Je n'ai pas besoin de dire en quoi, et de combien ces poésies diffèrent des fictions grecques et latines, ni de combien non plus, et par le fond et par les formes, les unes et les autres s'éloignent des romans de l'Europe moderne, à partir du premier de tous, je veux dire du plus ancien de tous, jusqu'à ceux qui ont été écrits de nos jours.

On croit que le plus ancien, qui est intitulé *le Brut* (autrement *Brutus*), et qu'on suppose être l'histoire des premiers rois de Grande-Bretagne, fut composé par Huistace, qui vivait à la cour d'Eléonore d'Aquitaine, duchesse de Normandie et déjà reine d'Angleterre. Ce roman, écrit en vers de huit syllabes, sert comme d'introduction à la longue série des romans de la Table Ronde, et des poëmes qui ont célébré les lieutenans de Charlemagne, depuis encore l'œuvre de Huistace jusqu'aux fictions du Boyardo et du divin Arioste.

Ces romans de la Table-Ronde sont en grand nombre; presque tous portent pour

titre le nom du personnage qui en est le héros ; l'un est donc intitulé *Lancelot*, l'autre *Tristan*, etc.

Le roi Artus a fondé l'ordre de la Table-Ronde ; et c'est pour mériter l'honneur de siéger à cette table, que les chevaliers redoublent d'ardeur guerrière. Il est une autre palme qui excite, avant tout, l'ambition de ces preux, et qui doit marquer sur le front de celui qui l'obtiendra un signe d'immortalité ; elle est attachée à la découverte et à la conquête du saint Gréal, de cette coupe sacrée dont Jésus se servit, dit-on, dans la fête de la cène. Ce vase avait été (c'est la tradition) apporté en Angleterre par Joseph d'Arimathie. Les chevaliers de la Table-Ronde se battent pour le saint Gréal, comme les Grecs pour la toison d'or et le drapeau de Pallas, ou comme, depuis, les Chrétiens se battirent pour la croix : malheureusement il faut, pour obtenir le saint Gréal, outre des prodiges de vaillance, des prodiges de continence :

« Sachons, amis, avec sincérité,
« Qui d'entre nous a sa virginité.

Il ne faut rien moins, dis-je, dans ces conceptions, moitié religieuses et moitié profanes, qu'un guerrier aussi *vierge* dans les combats de l'Amour qu'éprouvé dans ceux de Bellone ; et c'est à Perceval-le-Gallois, chevalier chaste autant que valeureux, qu'est réservé tout l'honneur.

Cependant, comme je l'ai dit, tous y aspirent; les principaux contendans, qui sont aussi les principaux personnages de ce drame épique, et qui en même-temps briguent la place vacante à la Table-Ronde par la disparition de Merlin, sont le roi Artus, Lancelot, Tristan du Leonois, Meliadus, père de Tristan, le roi Marc, Le Morhoult, Perceval le Gallois, beaucoup d'autres chevaliers; les principales dames sont la belle Genièvre, femme du roi Artus; la fée Morgain, sœur de ce roi, savante dans l'art de Merlin; la dame du Lac, autre magicienne; Iseult *la Blonde*, femme du roi Marc; une autre Iseult *aux blanches mains*, etc.

Le merveilleux du poëme est pris dans les opinions et les traditions du temps. Les agens de ce merveilleux sont des magiciens et des fées. Pour le fond, c'est, comme dans toutes les fictions poétiques, une lutte entre les bons et les mauvais génies, entre les divinités ennemies et les divinités favorables. Par exemple, Merlin protége ici le bon roi Artus, comme Minerve, dans l'Iliade et l'Odyssée, protége le sage Ulysse.

Vous retrouvez dans ce poëme de la Table-Ronde, où l'auteur a fondu tous les romans poétiques ou non poétiques qui ont paru devers ces premiers âges de la chevalerie; vous retrouvez, et sans doute avec plaisir, des conceptions qui, depuis consacrées par des talens supérieurs, sont

restées dans votre mémoire, et font tous les jours votre admiration. En effet, ces premiers romans sont la source où plusieurs grands poëtes ont été prendre les caractères de leurs héros, des situations tout entières, des incidens pleins d'intérêt, des aventures de tout genre. La belle Génièvre qui, dans le 18e. chant du poëme, semble être l'Hélène des chevaliers qu'elle arme tous pour sa querelle, avant ce chant rappelle Dorothée près de monter au bûcher, condamnée pour la même cause. La douce Iseult rappelle Agnès Sorel ; Tristan, Roland et ses accès. Ce poëme a sa forêt enchantée, dans laquelle Lancelot, autre Renaud, ne craint pas de s'aventurer. Dans le coursier merveilleux du roi Crappart, que monte Gauvain, je reconnais l'hyppogriffe monté par Roger. Il n'est pas jusqu'au jactancieux *Sénéchal* qui ne me rappelle un certain guerrier *drôle de corps*, personnage de tragédie, bien entendu fort peu tragique ; et ce *Sénéchal Queux* a plus d'un trait de ressemblance avec le Falstaff de Shakespeare.

Le poëme de la Table-Ronde, tel que nous l'offre M. Creuzé de Lesser, sera donc un résumé des nombreux romans de chevalerie, écrits dans les premiers âges de cette brillante époque, où l'on ne savait qu'*aimer et combattre :* aussi ces deux mots forment-ils, en quelque sorte, tout le poëme. L'auteur nous montre, comme en

un seul et même muséum, les portraits de famille des chevaliers les plus célèbres de tous les pays. Il a rassemblé sous le même point-de-vue cette foule de personnages, qu'avant son travail nous ne pouvions connaître sans avoir parcouru d'innombrables galeries ; car chacun d'eux étant le héros d'un poëme, avait en effet la sienne à part, je suis ma similitude. M. Creuzé a eu le bon esprit de simplifier l'histoire de leur vie qui, dans les ouvrages originaux, se gonfle (c'est le mot propre) d'une infinité de hauts-faits d'armes, de coups-de-main, d'entreprises aventureuses, dont le récit uniforme fatiguerait l'esprit le plus patient :

J'allège un peu leur mérite qui pèse,

dit M. Creuzé ;

Tous ces guerriers, bien reliés en veau,
L'un portant l'autre ont un *in-folio*,
Et je leur donne entre eux tous un *in-seize*.
Ce plan me doit dispenser des longueurs.
Que de géants, de combats, de blessures,
De grands exploits, de belles aventures
Dont je fais grace à mes amis lecteurs.

Rien donc de mieux entendu que d'avoir supprimé ces scènes, si l'on peut le dire, identiques, qui ne font qu'exposer aux yeux le même spectacle et les mêmes spectateurs, qui nous font entendre les mêmes provocations, le même cliquetis de lances et d'épées ; car c'est là, comme dans Ho-

mère, *de grands combats et des combats encore.* C'est peu d'avoir varié les faits des guerriers, il a senti qu'il devait varier aussi leur physionomie, craignant qu'on ne lui fit le juste reproche de les avoir, à l'exemple de quelques auteurs, mesurés et taillés en quelque sorte sur un même patron.

En diminuant le nombre des personnages, il a évité la confusion; et le récit, dégagé des aventures multipliées qui se croisent et s'embarrassent dans les anciens poëmes, est rapide, clair, attachant dans le sien.

On ne peut pas dire que son plan soit déterminé d'une manière bien précise : on ne peut pas dire non plus qu'il manque de plan.

D'abord, il célèbre la fondation de la Table-Ronde; puis, les faits des héros qui brûlent d'y être admis : puis la destruction de l'ordre, après la conquête de la coupe sacrée faite par Perceval le Gallois, conformément à la tradition conservée dans quelques chroniques, et particulièrement dans le poëme qui porte pour titre le nom de ce héros.

Ces trois divisions forment une sorte de plan; mais ce plan manque et doit manquer d'*unité*. Cette composition, par sa nature même, se refusait à l'accomplissement de ce grand précepte qui veut qu'on ramène à une seule idée, à un but *unique,* toutes les parties du tout, quelque vaste que soit l'ensemble. Le poëme de la Table-Ronde n'est

formé que de récits épisodiques, qui sont eux-mêmes, pour la plupart, autant d'actions distinctes ou individuelles, lesquelles se rattachent ou ne se rattachent pas l'une avec l'autre, sont ou ne sont pas la suite ou la conséquence l'une de l'autre; et cela est si vrai, que vous pouvez faire sur l'ouvrage de M. Creuzé l'opération qu'il a faite sur ceux de ses devanciers; supprimer des incidens tout entiers sans nuire à l'intérêt du récit : sans les supprimer, vous pouvez les transposer comme vous feriez des petits contes qui remplissent le câdre des Mille et une Nuits ou des Mille et une Folies; et ces historiettes, placées et déplacées à votre guise, pourront être racontées l'une avant ou après l'autre, sans que le récit ait, en effet, quelque chose à perdre ou à gagner dans cette transposition : les chevaliers de M. Creuzé de Lesser, tout *groupés* qu'ils sont, comme il dit, *autour de sa table ronde*, peuvent aller et venir, tourner et virer, n'importe en quelle direction; rien ne sera plus indifférent que l'ordre qu'on leur fera suivre dans leur marche.

Il importe peu que Lancelot précède Tristan, ou Tristan Lancelot, ou que Perceval s'annonce avant ou après tous les deux. L'essentiel, c'est que les faits qui les concernent nous intéressent. Ce point obtenu, nous aurons autant de petites narrations attachantes qu'il y aura de héros; mais c'est parce que nous nous intéresse-

rons à tous, que nous ne pourrons nous intéresser à un exclusivement. Il n'y aura donc pas *unité d'intérêt;* et toutes ces actions multiples empêcheront qu'il y ait aussi *unité d'action.*

Il faut le dire : ce qui est le sujet et le but du poëme est précisément ce dont on s'occupe le moins. Je veux parler du *saint gréal*, nœud bien frêle et bien insuffisant pour rattacher tous les fils nombreux de cette trame poétique. L'auteur en fait lui-même le naïf aveu au dixième chant :

Mais, me dit-on, vous laissez là long-temps
Les chevaliers de votre Table-Ronde,
Et cet objet de leurs travaux constans,
Le saint gréal qu'ils cherchent par le monde,
Et ce Merlin qui doit guider leurs pas....
Las! entre nous, il faut que je le dise,
Ces grands objets on ne les cherche pas.
Suivant très-peu cette noble entreprise,
Tous ces messieurs, dont je suis peu content,
Sont occupés d'un soin bien différent;
Et la plupart dans leurs vaines prouesses
Vont caressant ou cherchant des maîtresses....
C'est mal. . . . .

Moi, je dis : *c'est bien ;* s'entend qu'ils ne nous entretiennent pas toujours, et qu'eux-mêmes ni l'auteur ne s'occupent pas trop du *saint gréal;* comme il le remarque :

Il pourrait bien ennuyer les impies,
Et les dévots seraient scandalisés.

Au surplus, si le poëme n'offre pas cette *unité d'intérêt* tant recommandée dans nos poétiques, il offre du moins *un intérêt de curiosité* qui vous mène de page en page, et vous fait désirer d'aller toujours en avant; car les actions épisodiques qu'il rassemble, sans avoir l'importance de celles qui constituent en grande partie le poëme de l'Arioste, en ont assez pour préparer, soutenir ou ramener l'attention. J'ajoute que plusieurs de ces épisodes la captivent quelquefois si fortement, qu'on éprouve un petit sentiment d'impatience contre l'auteur, lorsqu'il lui arrive de vous arrêter tout court au plus fort de l'intérêt, en suspendant malicieusement son récit, et en vous ramenant sans transition, et même par secousse, à une histoire interrompue non moins brusquement, dans l'un des précédens livres. Si c'est là un inconvénient, convenons qu'il n'est pas très-grave; c'est l'inconvénient du genre. Nous éprouvons tous ces petits dépits de la curiosité frustrée dans son attente, à la lecture de l'Arioste qui a imité la manière de ses devanciers et qui l'a transmise à ses successeurs.

Ces récits interrompus, repris tour-à-tour, sont une source de variétés et de plaisirs pour le lecteur. *Les longs récits me font peur.* Eh bien, l'auteur vous sauve l'ennui des longs récits. D'ailleurs l'histoire piquante, curieuse ou attachante que vous quittez, étant suivie incontinent d'une nou-

velle histoire qui va vous rendre ces divers mouvemens de l'ame dont vous jouissiez, et que vous craigniez qu'on vous ravît, il est impossible que vous sachiez long-temps mauvais gré à l'écrivain des distractions qu'il se plût à vous causer. En même-temps qu'il fait le mal (si c'est un mal), il le répare.

L'Arioste avait puisé dans les sources déjà ouvertes par les historiens de la Table-Ronde aux poëtes qui l'avaient précédé, tels que le Pulci et le Boyardo. L'Arioste avait embelli ce qu'il avait emprunté; mais les ornemens de sa divine poésie n'ont fait que parer les emprunts sans les déguiser. Tous les livres de la chevalerie (je veux toujours dire ceux des premiers âges de cet ordre) devenant la propriété de leur abréviateur, M. Creuzé n'a pas dû se laisser arrêter par la crainte de reproduire ou des pensées ou des situations déjà connues des lecteurs de l'Arioste. Puisqu'elles étaient de bonne prise, il a dû s'en emparer sans scrupule, au risque même de paraître, dans les points de ressemblance, inférieur à ce poëte devant lequel on peut fléchir le genou sans s'abaisser. Mais il faut rendre cette justice à M. de Creuzé, qu'il a souvent changé ou modifié ces situations; qu'il les a quelquefois abrégées, et d'autrefois rajeunies par d'heureux incidens dont il a tout le mérite, non moins que celui des rapports nouveaux, sous lesquels il nous présente certaines

aventures qui, dans les conceptions originales des premiers chantres de la chevalerie, manquent d'effet, parce qu'elles blessent notre goût, en s'éloignant trop de nos mœurs et des convenances.

M. Creuzé a tâché encore, à l'exemple de l'Arioste et des devanciers de ce grand poëte, d'imiter tous les tons, et d'admettre dans sa composition tous les genres de diction, depuis le plus élevé jusqu'au plus simple; et il a passé du *grave* au *doux*, et du *plaisant* au *pathétique*. Il ne s'est donc pas interdit ces scènes attendrissantes, dont le but est de ramener l'homme sur lui-même, par le récit des souffrances d'autrui, qui l'ont atteint déjà, ou pourront l'atteindre. Il a su les distribuer avec art, entre les scènes divertissantes et les peintures gaies ou voluptueuses qui se succèdent dans son poëme; mais j'avoue que je suis du nombre des lecteurs qui lui reprochent de n'avoir pas soutenu jusqu'au bout cet heureux mélange. Sa palette, épuisée de couleurs dans ses derniers chants, ne lui offre plus que les mêmes teintes; et notre imagination n'a plus devant elle que des cendres, des tombes et des cyprès. L'ame s'était comme épanouie à la lecture des chants précédens; dans le dernier, elle se resserre; et nous fermons, je le dirai, le livre, tout contristés de n'avoir pas terminé notre lecture avant ce dénouement lugubre. Etait-ce là un des défauts du sujet; ce défaut était-il inévitable? L'i-

magination de M. Creuzé, si riche en ressources, ne pouvait-elle lui fournir quelque incident de la nature de ceux qui précèdent, pour terminer à la satisfaction de tout le monde un poëme dont la lecture, jusqu'à ce dénouement malheureux, ne peut que plaire à tout le monde ? Je pense que ce n'était pas là, pour un auteur vraiment doué d'imagination, la chose impossible; et, puisque j'ai commencé de faire la part de la critique, je vais tout d'un coup m'acquitter de cette tâche qui, heureusement ne sera pas très-pénible cette fois.

M. Creuzé de Lesser nous a montré, dans une seule épopée, tous les personnages dont les divers chantres de la Table-Ronde ont fait, comme je l'ai déjà dit, les héros chacun d'une épopée différente. C'est une trés heureuse idée, en ce qu'elle concentre et réunit en un même cadre des peintures éparses qu'on n'irait pas chercher dans les vieux livres d'où l'auteur a eu la patience de les tirer; mais parmi ces héros, sur-tout parmi les personnages subalternes qui les accompagnent, il en est dont les figures se rapportent, et il est aussi dans leurs aventures quelques points de similitude. En supposant même que ces ressemblances ne soient pas rigoureusement exactes, ne suffit-il point qu'un personnage ou qu'un événement en rappelle un autre, pour que l'auteur dût songer à le supprimer ou à le différencier. Ici, plus de variété; là,

moins de longueurs; voilà ce qui en résulterait : or, on ne peut dissimuler que le poëme de la Table-Ronde gagnât à quelques suppressions ou changemens dans ces rapports identiques.

Après avoir évité la superfluité dans les choses, il faut l'éviter dans les mots. On ne peut cacher encore que la diction de M. Creuzé tombe dans la paraphrase et quelquefois dans le vague, ce qui en est une suite. Sa facilité dégénère en négligence, ses négligences en incorrection. Le *laisser-aller* qu'il a dans sa diction lui fait dire quelquefois, d'une manière très-commune, des choses qui ont été dites cent fois, et beaucoup mieux, comme

> La plus solide et plus noble amitié
> Est celle-là qui naquit de l'estime ;

lui fait tolérer aussi des inversions que la poésie même ne peut admettre, comme

> Pour eux d'avance on a dressé des tentes
> Que dans la plaine on admire *éclatantes*,

des élisions qui blessent l'oreille, des vers secs et durs, ou qui ne sont pas des vers,

> Mes torts sont grands, mais n'en as-tu pas eu?

des locutions familières et prosaïques, quelquefois de mauvais goût, d'assez nombreuses réminiscences, etc.

On peut reprocher encore à l'auteur ses rapprochemens antithétiques, plus nombreux que ses réminiscences, le cliquetis

dans l'expression, la recherche, des formes trop modernes, et, en général, l'abus de l'esprit.

Je remarque tous ces défauts, parce qu'il suffirait d'un peu de soin et de surveillance pour qu'ils disparussent entièrement d'une production d'ailleurs infiniment agréable, qui amuse à-la-fois et intéresse, où l'on distingue plus d'un genre de mérite, un esprit aimable et flexible, plein de gaîté, de grace et de verve; souvent un très-bon esprit qui sait exprimer ce qu'il sent, avec justesse, force ou mesure, dans une diction franche, précise, énergique, délicate ou gracieuse. M. Creuzé a souvent adouci la vivacité de certains traits ou de certaines peintures; d'autrefois, sur certaines situations, il a jetté avec beaucoup d'habileté un heureux voile qui déguise, aux yeux du lecteur, ce qu'elles auraient en soi d'inconvenant ou de hasardé. Les allusions satyriques, qu'on rencontre assez fréquemment dans cet ouvrage, ne sont jamais chagrines, jamais offensantes. Une pointe de malice ne déplaît pas dans l'observation des mœurs. Qui pourrait être blessé de cette critique fine qu'il fait des héros *invulnérables* d'Homère : une fée offre ses secours à l'un des siens :

Guerrier, je veux te guider, te servir
Dans les périls où ton honneur t'engage.
— Pardonnez-moi, dit-il, si mon courage
A ce secours ne peut pas consentir.

Illustre fée, ô vous dont la puissance
M'a protégé depuis ma faible enfance,
Plus confiant, j'aspire sans effroi
A des hauts faits qui ne soient dus qu'à moi!
On m'a parlé d'*un* héros qui m'excède :
Certain Achille et certain Diomède
Avaient toujours quelque dieu sur leurs pas,
Guidant leur flèche et soutenant leurs bras.
Pour bien des gens, à leurs exploits qu'on cite,
Un tel secours *ôte* trop de mérite.
Si quelque jour on doit citer les miens,
Ah! *permettez* qu'ils soient *purs, je vous prie*,
Et qu'à l'envie *ôtant* tous *ses moyens*,
Je ne sois pas accusé de féerie.

Le trait piquant qui suit tient encore à l'observation des mœurs : je le cite parce qu'il peut donner une idée de la manière dont M. Creuzé énonce cette sorte d'apperçus ironiques, qu'il a peut-être un peu multipliés dans son poëme, mais sans trop d'inconvénient, parce qu'ils satisfont l'esprit, toutes les fois que la pensée ne se termine point en jeu de mots; ce qu'il n'a pas toujours évité.

Méléagant, assez grossier esprit,
Veut par le fer prouver ce qu'il a dit;
Et vous savez qu'en ces jours de vaillance,
On raisonnait toujours à coups de lance.

Dans les vers suivans, par exemple, l'épigramme n'est qu'*un jeu de mots*, qu'*une pointe*; mais on le tolère, parce que le double rapport que le poëte établit se présente

à l'esprit naturellement. Il s'agit de Gouvain que le cheval-aîlé de Croppart vient d'emporter dans les airs :

Dans ce danger, il n'est que trop certain
Qu'on ne pouvait parier pour Gouvain ;
Et ce héros, égaré dans l'espace,
De Phaëton encourait la disgrace.
Comment, *parmi* ce vol prodigieux,
Ne pas tomber du séjour du tonnerre ?
Comment garder sa tête au haut des cieux,
Quand tant de gens la perdent sur la terre ?

J'en citerais d'autres qu'on ne pourrait pas de même excuser. Voici encore un mot heureux (qui n'est plus un mot satyrique), et qui me semble aussi bien senti que naturellement exprimé. Tristan sort vainqueur d'un grand combat, où il a été presque aussi maltraité que le vaincu ; ses compagnons d'armes s'empressent autour de lui :

A le guérir sans retard on s'applique :
On épuisa plus d'un puissant topique ;
Mais en secret on n'en attendait rien.....
Ciel ! . . . . il est mieux qu'on ne pouvait le croire.
Qui l'aurait dit ? peut-être que la gloire
Le ranima : cela fait tant de bien !

Voilà une pensée très-juste, et même une vérité d'expérience, comme je disais très-heureusement rendue, puisqu'elle prend ici les formes et l'expression d'un sentiment ; mais il ajoute :

A quelques maux qu'avant on fut en proie,
On *en revit*, si l'on *n'en meurt* de joie.

Or, voilà une affectation, un entortillage de pensée et un cliquetis d'expressions qui gâtent tout. J'ajoute que le raisonnement manque de suite et de conséquence. De quoi *revivra-t-on?* des *maux*. De quoi *mourra-t-on de joie?* Encore des *maux*. Si l'on *meurt* de ces *maux*, la *gloire* n'aura pas *ranimé*, et *la gloire* n'aura pas fait tant de *bien!* Dans cette diction alambiquée et subtilisée, la pensée s'évapore, et le lecteur, non plus que l'auteur peut-être, ne peuvent la saisir. Heureusement nous sommes dédommagés dans tout le cours du poëme, par la vérité des sentimens et de l'expression, de ces passages rares qui sortent du naturel et qui sentent la recherche. Voici, par exemple, des oppositions qui me semblent prises dans l'étude du cœur humain. C'est le moment où le bon roi Marc, pour sauver son neveu Tristan tombé en démence, consent à ce qu'il soit amené dans son palais, à lui laisser voir Yseult (son épouse) dans l'espoir que la vue de l'objet dont le beau Tristan est épris, calmera ses maux et son délire :

Dans son palais sans retard il l'amène ;
Par des docteurs il le fait secourir.
Il fait bien mieux ; il permet que la reine,
Plus grand docteur, concoure à le guérir.
Yseult, *qui* vient avec Marc *qui* l'en prie,
De son amant hâte la guérison ;
Et ses beaux yeux qui troublent la raison,
Ont de Tristan dissipé la folie.

Mais ce succès, *dès* qu'il est constaté,
Vient réveiller une autre frénésie :
Dès que Tristan a repris sa santé,
Marc inquiet reprend sa jalousie.

Rien n'est plus dans la nature que cette alternative de mouvemens opposés d'une ame placée comme entre deux écueils ; et c'est la situation du bon roi Marc qui voudrait bien sauver son honneur, mais qui veut aussi sauver son neveu, et qui tour-à-tour se prononce pour l'objet qui est le plus en péril.

A l'exemple toujours de l'Arioste, qui lui-même emprunta cette idée de ses devanciers et la transmit à ses successeurs, M. Creuzé de Lesser commence ses chants par des propositions générales, dont le but est ou doit être de préparer les objets particuliers qui vont faire la matière du livre ; ou bien, réunies l'une à l'autre, ces propositions peuvent former un cours de morale aimable, et quelqu'autrefois, elles sont l'exposé des motifs, des secrets, du plan de l'auteur, comme on peut le voir par l'introduction du chant onzième, et celle du chant quatorzième : j'y renvoie le lecteur, préférant de rapporter ici le début du quatrième chant, que M. Creuzé semble avoir emprunté d'un passage de Sénèque, ou d'idées éparses dans Horace et dans Despréaux, en prenant le contre-pied de leur doctrine :

On ne voit point l'étalon valeureux
Qui dans les camps fut un coursier insigne,

Faire

Faire sortir de son sang généreux
Un coursier faible, un rejeton indigne ;
On ne voit point le fils du chien guerrier
Qui dans les bois signala son audace,
Redoutant l'ours, fuyant le sanglier,
De ses parens abandonner la trace,
Et, se bornant aux plaisirs du foyer,
Dégénérer des héros de sa race.
Chez les humains, hélas ! pourquoi voit-on
D'un père illustre un triste rejeton ?
De la vertu le vice prend la place ;
Un imbécille est né de Cicéron,
Et, n'en déplaise à l'éloquent Horace,
Le fils d'un brave est souvent un poltron.

La partie descriptive a été traitée souvent avec soin par M. Creuzé. Elle offrait de grandes difficultés. La plus embarrassante était dans cette multiplicité de combats et de chocs entre guerriers qui ne peuvent se rencontrer sans se provoquer, ni se provoquer sans s'escrimer, et toujours avec les mêmes armes, toujours avec l'éternelle lance ; car, c'est là (je crois l'avoir dit), comme dans Homère : *de grands combats et des combats encore*. M. Creuzé s'est habilement tiré de cet embarras : ses peintures sont exactes, sans être uniformes.

Je rapporterai le combat de Lancelot dans un tournoi ouvert sous les yeux de la belle Geniévre, qui ne reconnaît son amant qu'aux coups qu'il porte, et qui, pour s'en

assurer, use de l'ingénieux artifice qu'on va voir :

Maints chevaliers déjà dans le tournoi
Croisant leurs fers d'où jaillissent des flammes,
A tous les coups s'exposaient sans effroi,
Pour mériter un souris de leurs dames.
Aménaïs au regard noble et doux,
Conduite là par Arban son époux,
Le contemplait par fois avec alarmes,
Et cependant, non sans attention,
Voyait aussi les faits de Clodion,
Du noble Artus valeureux frère d'armes.
Genièvre était ne considérant rien.
Des chevaliers la vaillance était vaine ;
Dans le tournoi ne trouvant pas le sien,
Sans intérêt elle voyait la scène.
Mais quel guerrier attirant ses regards,
Rompt les écus, les lances, les brassards,
Par cent hauts faits sait se couvrir de gloire,
Et sur ses pas enchaîne la victoire ?
Elle contemple, un peu plus qu'il ne faut,
Son noble port, sa taille, son courage,
Elle se dit : « Serait-ce Lancelot ?
» Je n'en sais rien ; mais...... c'est lui, je le gage : »
Et, par son ordre, une dame, à l'instant,
Tout bas va dire au héros qu'elle étonne :
« Laissez-vous vaincre...... Oui, la reine l'ordonne ».
L'auriez-vous cru jamais ? De ce moment,
Ce chevalier, qui triomphait sans cesse,
Joute avec peine, et lutte avec mollesse,
Voit contre lui les héros s'indigner,
Laisse sur lui les poltrons s'acharner ;

Et, faible aux coups, et docile à l'injure,
S'est seulement préservé de blessure.
Tout de son mieux, il montre en ces combats
De la frayeur : mais quel que soit son zèle,
Il s'y prend mal et ne s'y connaît pas.
Il reculait, lorsque la demoiselle
Revient et dit : « Montrez votre valeur,
» On le permet. » A cet aveu flatteur,
Quel changement ! quelle scène nouvelle !
Comme Aquilon vers l'humide élément
Devant son souffle a chassé la poussière,
Tel Lancelot disperse en un moment
Tous ses rivaux épars dans la carrière ;
Et, par son ordre, aussi-tôt ces guerriers,
Fort étonnés, vont en cérémonie
Devant la reine enchantée, attendrie,
Poser leurs fers, laisser leurs destriers,
Qui doteront mainte fille accomplie.
Le vainqueur suit les tristes chevaliers.
Seigneur, lui vient dire la demoiselle,
Vous avez droit de choisir une belle.
Lors Lancelot, haussant fort peu la voix,
Modestement répond : « J'ai fait mon choix ».
Il dit, salue avec respect la reine ;
. . . .

Ce que j'ai dit dans cet article étant, je crois, plus que suffisant pour faire connaître le sujet, les personnages, le merveilleux et la nature des incidens du poëme de *la Table-Ronde*, je vais terminer par trois fragmens, que je prends au hasard dans cette aimable production qui confirme

la réputation d'homme à-la-fois plein d'esprit et de talent que M. Creuzé s'était faite par son poëme du *Sceau enlevé*, et quelques pièces de théâtre qu'on revoit toujours avec plaisir. Les vers qui suivent sont une définition descriptive du *combat au bâton* :

Lutte bizarre et pourtant périlleuse
Où deux rivaux pour fixer les destins ,
N'ont que cette arme , ailleurs moins glorieuse.
Un bois pesant qui tourne entre leurs mains
Et devant eux forme un cercle invisible ,
Changeant de but au gré de leurs desseins ,
Pour attaquer est une arme terrible.
Un ennemi , dans ce choc meurtrier ,
Sent tout-à-coup la mort inapperçue ,
Et ce bâton, long-temps un bouclier ,
En un moment se transforme en massue , etc.

Voici une peinture allégorique de l'hymen qui sert d'introduction au 18e. chant. Les quatre dessins dont parle l'auteur ont été exécutés par Wicar et gravés par M. Ulmer. Ils offrent, comme le remarque M. Creuzé, un roman à-la-fois ingénieux et touchant :

Je vis hier quatre dessins charmans
Sur qui toujours ma mémoire est fixée.
J'ai sur l'hymen déjà dit ma pensée :
Ils peignent mieux encore mes sentimens.
Dans le premier , sur une route unie ,
Léger , rapide , est le char de l'hymen ,
Que deux époux roulent de compagnie ,
Sans nul effort , et se donnant la main.

Dans le second, l'époux tout seul le traîne,
A cet ouvrage ayant un peu de peine ;
Sans y songer, la femme en ce moment
Marche à son aise et suit nonchalamment.
La femme est mieux encor dans le troisième,
Et, noblement assise sur le char,
Contemple, avec un orgueilleux regard,
L'époux courbé, dont l'effort est extrême.
Dans le dernier, sous un ciel embrâsé,
Parmi des rocs que la foudre sillonne,
On voit le char que l'orage a brisé,
Et près du char on ne voit plus personne.

Enfin, voici pour dernière citation (et je regrette beaucoup que ce soit la dernière), le récit d'une assez étrange restitution : sorte d'historiette très-propre à égayer le lecteur, comme on verra qu'elle égaya toute la cour du roi Artus, qui en rit du rire inextinguible, c'est-à-dire du rire des dieux. J'extrais cet incident comique du chant quinzième :

Pendant la fête Artus se prit à dire :
« Je veux donner un superbe manteau
» A celui-là qui fera le plus rire ».
De toutes parts, pleins d'un zèle nouveau ;
Chacun s'escrime, et, doublant de courage,
Fait de son mieux pour paraître amusant.
Mais ce n'est pas, comme l'a dit un sage,
Lorsque l'on veut le plus être plaisant,
Qu'on est certain de l'être d'avantage.
Or, cependant qu'un ménestrel joyeux
De mainte épouse exposait la malice,

Un peu plus loin, un bouvier tout poudreux
S'est avancé vers le sénéchal Queux,
Qui s'ennuyait de faire la police.
« Je viens manger, puisqu'on nous le permet,
» Seigneur, dit-il, un siége, s'il vous plaît ».
Queux, plein d'humeur, répond à la prière,
D'un coup de pied qu'il lui donne au derrière;
Et d'un air digne et hautain : — Va, maraud,
Voilà, dit-il, le siége qu'il te faut.
— Notre bouvier, en modérant son ire,
Ne souffle mot, dans un coin se retire,
Dîne très-bien; puis, s'en va tout dispos,
Auprès d'Artus ou, par un noble zèle,
On disputait de tours, de fabliaux :
Queux écoutait, en serviteur fidèle,
Quand le bouvier qui s'avance à propos
Auprès de Queux, lui distribue en forme
Dans le derrière un coup de pied énorme.
Ainsi traiter un noble sénéchal,
Vous le sentez, c'est infiniment mal.
Artus aussi se met fort en colère,
Voyant qu'on manque à son grand-officier.
— « Sire, j'ai su, dit alors le bouvier,
» Que je pourrais faire ici bonne chère;
» Je suis venu : voyant que l'on s'assied,
» J'interrogeais monsieur que je révère :
» Il m'a prêté, pour siége, un coup de pied;
» Or à présent n'en ayant plus que faire,
» Je le lui rends; et vous conviendrez bien,
» Qu'au sénéchal, sire, je n'ai plus rien :
» Quoiqu'indigent, j'ai de la conscience ».
A ce discours un rire universel

Part à la fois dans l'assemblée immense.
Le roi s'y joint, et son rire fut tel
Que des seigneurs la foule satisfaite,
A ce bouvier qui payait bien sa dette,
Tout d'une voix adjugea le manteau.
Il le reçoit, et son éclat nouveau
Donne du prix à sa mine vulgaire.
Le sénéchal pendant tout ce bruit là,
Se promenant sans sa grace ordinaire,
Ne trouvait rien de plaisant à cela.

LAYA.

Recherches sur les ossemens fossiles des quadrupèdes, etc.; par M. Cuvier. (1).

SECOND ARTICLE.

Dans le premier article que nous avons déjà donné sur cet important ouvrage, nous avons exposé, d'après l'auteur, les preuves nombreuses et irrécusables de l'existence d'animaux antiques entièrement différens de ceux qui vivent aujourd'hui; nous avons vu leurs ossemens enfouis dans les entrailles de la terre, en sortir à la voix de l'anatomiste, se rapprocher, se rejoindre, et recomposer les squelettes complets des êtres organisés, auxquels ils avaient appartenu. Il nous reste maintenant à montrer la liaison intime de ces faits avec l'histoire naturelle de la terre; or, cette liaison est évi-

(1) Voyez notre volume précédent, pag. 27.

dente : car, puisque certaines races d'animaux dont on retrouve ainsi les restes dans nos contrées n'y pourraient maintenant plus vivre et ne se trouvent à présent que dans les régions les plus chaudes de la terre, il faut donc que la température de nos climats ait changé. Puisque d'autres races d'animaux, découvertes à de plus grandes profondeurs, sont totalement éteintes, et nous présentent des types entièrement différens de ceux du monde actuel, sans aucun mélange d'animaux modernes, il faut qu'un autre état de choses ait déterminé et entretenu cette autre création; enfin, puisque ces animaux primitifs sont ensevelis dans des bancs de craie et de plâtre qui se sont moulés sur eux, non pas en les brisant et séparant leurs os, mais souvent en conservant leurs squelettes entiers, modelés jusque dans leurs plus petites parties, on voit qu'ils n'ont pas dû leur destruction à une cause ordinaire et permanente, mais à quelque grande catastrophe arrivée dans le pays qu'ils habitaient, et qui a par conséquent dû s'étendre à une grande partie du globe puisque l'on trouve de ces squelettes partout. On peut même affirmer qu'il y a eu plusieurs de ces cataclismes, car les bancs de plâtre qui renferment les paléotheriums et les autres animaux antiques, sont recouverts par d'autres bancs qui ne renferment plus du tout de productions terrestres, mais uniquement des productions de la mer.

Ceux-ci à leur tour sont recouverts par de grandes alluvions, qui ne contiennent que des productions d'eau douce. On trouve ensuite de nouvelles couches renfermant d'autres animaux terrestres, jusqu'à ce qu'enfin on arrive à la dernière couche que la mer a déposée quand elle a quitté nos continens pour la dernière fois. Ces faits remarquables, constatés d'abord par MM. Cuvier et Bronguiard aux environs de cette capitale, se généralisant de jour en jour par les observations, paraissent s'étendre à toute la France, à toute l'Europe et même à toute la terre. Mais ces révolutions diverses, attestées par les débris d'animaux qu'elles ont fait périr, ne sont pas les seules, ni les plus anciennes auxquelles on puisse remonter. Sous les couches qui renferment les animaux antiques, il existe encore d'autres bancs plus anciens, formés également dans un liquide et qui ne renferment aucune production vivante quelconque; ces bancs paraissent avoir été soulevés, et retournés en diverses parties par des causes intérieures et profondes, car ce sont leurs débris qui forment les plus hautes montagnes du globe, que l'on nomme les montagnes primitives, parce qu'elles paraissent antérieures à toute organisation. Non-seulement toute la masse de ces montagnes est formée de la substance des bancs anciens, mais on y retrouve encore ces bancs eux-mêmes inclinés en divers sens, quelquefois redressés verticalement,

et enfin bouleversés les uns sur les autres. Si on les suit dans leurs inclinaisons les plus régulières, on les voit s'enfoncer à leurs bases, et se perdre sous les bancs plus modernes, sous les bancs remplis de débris de la vie, qui, accumulés au pied des montagnes primitives, y composent les montagnes secondaires, et les dernières collines d'alluvions, dont les formes douces et arrondies contrastent fortement avec les arrêtes tranchées, les mouvemens anguleux, et les pics aigus des montagnes primitives. Avant d'oser seulement concevoir l'idée de remonter jusqu'aux causes de ces révolutions si anciennes, si variées, ne faut-il pas déterminer avec précision la nature des diverses couches, les espèces de substances minérales qui les composent; ne faut-il pas savoir avec certitude si elles renferment ou non des débris de corps organisés et de quelle nature sont ces débris; si ce sont des animaux et des plantes terrestres, ou des plantes aquatiques et des poissons; et enfin si ces poissons et ces plantes appartiennent à la mer ou à des eaux douces. Ces caractères étant fixés, ne faut-il pas étudier la disposition des couches, leurs ondulations, et l'ordre suivant lequel elles sont superposées; ne faut-il pas encore, avant de tirer quelque conséquence générale de ces observations, les éprouver pour ainsi dire par l'expérience, voir si elles représentent exactement les terrains auxquels on les applique,

de sorte qu'au moyen des lois qu'elles donnent, on puisse prédire avec exactitude l'ordre et la succession des couches inférieures d'après l'inspection de celle que l'on découvre à la surface. Voilà sans doute quel doit être aujourd'hui le véritable but de la géologie; voilà le seul moyen d'en faire réellement une science dans le sens que l'on peut donner aujourd'hui à ce mot; et c'est en cela que l'étude des fossiles en devient un des élémens les plus utiles par la certitude des caractères qu'elle fournit. M. Cuvier, qui avait le premier donné à cette étude une marche méthodique et sûre, a fourni également le premier exemple de cette belle application dans le travail qu'il a fait avec M. Brongniart sur la minéralogie des environs de Paris; travail entrepris et exécuté en commun, mais que M. Brongniart s'est depuis attaché à étendre par l'observation avec tant de persévérance et de succès, que M. Cuvier veut désormais le lui attribuer entièrement : exemple très-rare d'une amitié et d'une association de travail que l'amour-propre ne détruit point, et qui, pour être aussi durable, n'exige pas seulement l'ardeur des découvertes, mais encore l'élévation des sentimens.

Les observations que nous venons de rapporter sur l'arrangement et la superposition des couches terrestres, ainsi que sur leur nature diverse et celle des animaux qu'elles renferment, font connaître que la

surface du globe a éprouvé plusieurs révolutions successives ; elles déterminent même l'ordre de ces révolutions, et font voir que si les unes ont pu être lentes, d'autres ont dû être subites. Mais elles n'en fixent point l'époque absolue. Cependant puisque le dernier cataclisme est celui qui a donné à nos continens leur forme actuelle, en sorte que depuis ce dernier phénomène l'état général de la terre n'a plus changé, voyons s'il ne serait pas possible d'en conjecturer à-peu-près l'éloignement, et de remonter sinon jusqu'à une date précise, au moins jusqu'à une évaluation vraisemblable. C'est la dernière question que M. Cuvier discute dans le discours qu'il a placé à la tête de son ouvrage.

S'il se trouvait aujourd'hui sur la terre une race d'animaux, généralement répandue dans tous les climats, dont l'industrie sût les approprier tous à son existence, qui fût fort puissante, nombreuse, et que cependant, malgré les recherches les plus exactes, on ne pût en découvrir un seul ossement fossile dans aucun pays connu de la terre, ne devrait-on pas en conclure, avec une probabilité presque équivalente à la certitude même, ou que cette race n'existait point alors sur le globe, ou qu'elle s'y trouvait réduite à un extrêmement petit nombre d'individus. Tel est le cas de l'homme. Parmi tous les milliers d'os fossiles que l'on a découverts en diverses contrées, il

ne s'est jamais trouvé un seul os humain. Ceux que l'on a autrefois annoncés comme tels, n'ont pu soutenir l'examen sévère de l'anatomie. La seule inspection des figures que les auteurs de ces annonces en ont données, montre que leur assertion est sans le moindre fondement. Enfin les plus célèbres de ces morceaux existent dans les cabinets, et leur étude faite, non d'après des idées systématiques, mais d'après les lois rigoureuses de l'anatomie comparée, ne laisse absolument aucun doute. M. Cuvier a examiné toutes ces descriptions; il a tenu dans ses mains ceux de ces morceaux qui sont regardés comme les plus précieux; et, non-seulement il prouve dans son ouvrage que ce ne sont point des ossemens d'hommes, mais il montre encore à quels genres d'animaux on doit les rapporter; et les excavations qu'on lui a permis de faire dans la pierre qui recouvrait encore et enveloppait en partie quelques-uns de ces morceaux, ont mis ses assertions dans la plus parfaite évidence. Laissons donc le peuple croire aux os de géans, et prendre des ossemens de baleine pour des os d'homme; ce n'est pas d'après lui que nous devons régler nos opinions.

Puisque l'homme n'existait pas à l'époque des grandes catastrophes qui ont enseveli les animaux fossiles, ou du moins puisqu'il n'existait pas en sociétés nombreuses et civilisées répandues comme aujourd'hui par

toute la terre, il est clair qu'en remontant jusqu'à la première époque de la formation de ces sociétés, on aura une date, sinon exacte, au moins prochaine des derniers bouleversemens que le globe a subis et qui ont amené sa surface dans l'état où nous la voyons présentement. M. Cuvier entre donc dans l'examen de cette grande question. Fidèle à sa méthode expérimentale et observatrice, il cherche d'abord dans les phénomènes une mesure des temps. Il considère les causes physiques qui modifient perpétuellement nos continens, et qui, depuis la dernière révolution, étant demeurées les mêmes, ont dû agir constamment à partir de cette époque; de sorte qu'on peut juger du temps depuis lequel elles agissent, par l'étendue et la somme des effets qu'elles ont produits. Par exemple l'Egypte, que l'on a souvent présentée comme un pays d'une antiquité prodigieuse; l'Egypte est un pays formé tout entier d'attérissemens; elle est le produit des alluvions du Nil et des sables de la mer. Or, en comparant l'état physique de ce pays à des époques qui ne diffèrent entr'elles que de huit ou neuf cents ans, ce que l'on peut faire successivement d'après des descriptions très-fidèles et très-authentiques, on voit que la configuration de ses bords change avec une grande rapidité; cette rapidité devait être plus grande encore à une époque plus voisine des premiers attérissemens. Ainsi, d'après la marche actuelle de

ces phénomènes, on peut juger du temps qu'ils auraient dû employer à former l'Egypte entière, c'est-à-dire le sol même où sont aujourd'hui tant de monumens, qui, ne pouvant pas être plus anciens que le terrain sur lequel ils reposent, ne peuvent pas, plus que lui, remonter à cette prodigieuse antiquité qu'on leur attribuait, et qui, si l'on en croit quelques auteurs, n'irait pas à moins de quinze ou vingt mille ans.

Cet exemple n'est point particulier, et tous les pays d'attérissemens présentent des phénomènes semblables que M. Cuvier rapporte et discute dans son ouvrage. En cela il est parfaitement d'accord avec Dolomieu et Deluc, les deux naturalistes qui avant lui s'étaient le plus occupés de cette question, et qui, opposés d'ailleurs dans tout le reste de leurs idées sur la théorie de la terre, ne s'accordent qu'en ce seul point de fait qui leur paraît à tous deux incontestable, c'est que les attérissemens croissent avec une extrême rapidité.

Mais d'ailleurs l'examen critique de l'histoire des nations s'accorde universellement avec ces conséquences; c'est le dernier genre de preuves que M. Cuvier considère, et ce ne sont pas les moins puissantes. Examinant les traditions les plus anciennes des Juifs, des Chaldéens, des Phéniciens, des Grecs, des Indiens et des Chinois, il montre que toutes ces traditions partent de l'idée d'une grande catastrophe produite par les

eaux, qu'elles la présentent comme arrivée depuis peu, et que si dans la suite on a pu vouloir reculer indéfiniment cette première époque, cette tentative est par-tout démentie par ce qu'il y a de réellement historique ; car nulle part les données réellement historiques des peuples ne remontent au-delà de cinq ou six mille ans avant l'époque actuelle, à moins que l'on ne veuille donner comme historique, des relations de dieux et de demi-dieux, ou des exploits de géans.

Le plus savant des missionnaires qui ont résidé à la Chine est le P. Gaubil. Il y a vécu long-temps, et y a rempli des places distinguées dans l'état. Le P. Gaubil était un savant et habile astronome. Il nous a transmis avec la plus grande fidélité les observations qu'il a pu recueillir sur ce pays, et qui en effet montrent qu'à une époque très-ancienne, c'est-à-dire, douze cents ans environ avant l'ère chrétienne, on y faisait des observations astronomiques calculables, qui s'accordent très-bien avec les variations séculaires des mouvemens célestes aujourd'hui bien connues. Ce même P. Gaubil a composé une savante histoire de l'astronomie chinoise, dont nous possédons le manuscrit à l'observatoire impérial. Il y fait avec la plus grande candeur remonter l'histoire *certaine* des Chinois jusqu'à l'époque assignée par l'écriture pour la confusion des langues, et il constate d'une manière non douteuse qu'à cette époque les Chinois for-

maient déjà un corps de nation; mais ce même homme qui était ainsi d'une véracité embarrassante pour lui-même et pour ses opinions les plus chéries, affirme également que cette époque est la plus ancienne à laquelle l'histoire de la Chine permette de remonter par des documens positifs, et qu'au-delà de ce terme on ne trouve plus que des récits fabuleux, qui néanmoins prennent leur origine comme tous ceux des autres peuples, dans le souvenir récent d'une grande inondation.

On a cité les monumens de l'Egypte, ces immenses pyramides, ces temples mystérieux dont les murs couverts d'hiéroglyphes sont quelquefois construits avec des débris d'autres temples chargés d'hiéroglyphes plus anciens. On a demandé comment cette multitude incroyable de monumens aurait pu être construite dans le petit nombre de siècles que les autres traditions supposent depuis la formation des sociétés humaines. On a demandé si ces grandes constructions ne supposaient pas un peuple extrêmement avancé dans les arts, d'une civilisation très-perfectionnée, travaillant suivant le même plan et avec les mêmes institutions pendant des milliers d'années. Mais d'abord quand il serait difficile de concevoir comment ces constructions ont pu se faire dans l'intervalle de temps supposé, cette difficulté ne serait pas une preuve contre des faits physiques qui rendraient la chose nécessai-

re. En second lieu, il ne faut peut-être pas autant de civilisation qu'on pourrait le croire pour construire rapidement de pareils ouvrages : un peuple esclave et pauvre y sert mieux qu'une nation libre, industrieuse et savante. Enfin, si les Egyptiens, à l'époque dont on parle, avaient été réellement aussi avancés dans la civilisation, et avaient formé un peuple si éclairé, si puissant, comment auraient-ils pu se tenir renfermés dans leur pays avec une population si nombreuse ? Comment n'auraient-ils pas donné hors de l'Egypte le moindre signe de leur existence ? comment n'auraient-ils pas formé de colonies ; ou comment n'auraient-ils commencé à en former que vers les époques connues et incontestables où l'on voit la civilisation se développer chez les autres nations environnantes ? N'y a-t-il pas dans cette marche commune l'indice d'un développement simultané plutôt que successif? Et ces résultats ne s'accordent-ils pas très-bien avec l'idée de circonstances générales, qui, à une certaine époque, sont devenues favorables au développement de la race des hommes ; soit qu'auparavant cette race n'existât pas encore sur la terre, soit qu'elle y fût réduite à l'existence précaire et misérable d'un petit nombre d'individus? Mais en m'engageant dans une discussion qui est bien au-dessus de mes forces, je craindrais d'affaiblir les raisonnemens que M. Cuvier a réunis sur ce sujet dans son discours préliminaire. Je

me borne donc à y renvoyer le lecteur, et je terminerai ici ce dernier artile, en exprimant de nouveau l'impression profonde d'intérêt et d'admiration qu'a produite sur mon esprit la lecture de ce bel ouvrage. Quel sort plus heureux et plus désirable, que celui d'un homme de génie qui, uniquement livré à l'étude de la nature, y trouve une source inépuisable de jouissances toujours nouvelles, et qui, en suivant ses goûts les plus vifs, en satisfaisant sa passion la plus chérie, peut laisser de pareils titres à la postérité ! X.

Œuvres complettes de mesdames de La Fayette, de Tencin, de Fontaine, et Elie de Beaumont. Nouvelle édition, revue, corrigée et précédée d'une notice historique et littéraire, et d'un traité sur l'origine des romans. Douze vol. in-18. Paris, chez d'Hautel, libraire, rue de la Harpe, n°. 80.

Œuvres de Mme. de La Fayette.

Peu de romans ont eu autant de lecteurs que ceux de Mme. de La Fayette. Les amateurs de ce genre d'ouvrages (et qui ne le serait pas ?) les lisent souvent, et ne les quittent jamais sans se promettre de nouvelles jouissances par une nouvelle lecture.

Leur auteur était une des femmes les plus spirituelles du dix-septième siècle, si fécond en merveilles, où l'on vit briller à côté de Racine, de Boileau, de Corneille, de La Fontaine, une Sévigné, une Deshoulières, une Maintenon, une Ninon, qui réunissaient la beauté aux charmes de l'esprit, et auxquelles la galanterie française permit d'exercer cet empire si doux, dont l'influence est si propre à adoucir les mœurs et à donner une *physionomie morale* à la peinture des passions.

Avant Mme. de La Fayette, la poétique du roman était inconnue. Les ouvrages de ce genre qu'on doit aux Grecs appartiennent à la décadence de leur littérature, et ne sont consultés que par les philologues. On n'y trouve ni vérité, ni intérêt; ce sont des recueils d'aventures ou communes ou bizarres, ou invraisemblables, ou dégoûtantes, et si le roman de Longus a de la réputation, c'est parce que le style d'Amiot lui a donné une naïveté qu'il n'a pas dans l'original.

Quant aux romans français antérieurs à ceux de Mme. de La Fayette, ils ne sont connus que par le ridicule dont ils ont été l'objet. Je ne parle pas ici de ces anciennes archives de notre littérature, de ces vieux ouvrages en vers qui remontent jusqu'au XIe. siècle, parce qu'ils ont un intérêt particulier, indépendant de leur mérite littéraire qui est à-peu-près nul pour nous. Ils sont

en effet, avec les fabliaux, les seuls monumens qui nous restent de la langue romane. Mais je veux parler de cette foule de romans qui ont paru dans la période écoulée entre la publication de l'*Astrée* et de *Zaïde*. Le premier de ces deux ouvrages, qui a joui d'une réputation si grande qu'Huet lui donne l'épithète d'*incomparable*, n'est qu'un tissu de fadeurs ridicules, de sentimens faux et d'aventures invraisemblables; Céladon est un triste personnage que son amour insensé, à force de respect, rend glacial. Ajoutez à cela des conversations interminables, des détails à n'en plus finir, et je ne sais quel jargon quintessencié qui remplit dix gros volumes ou billots, et vous n'aurez encore qu'une bien légère idée de tout l'ennui que doit inspirer cette *incomparable* Astrée que personne ne lit plus, malgré les grands éloges que Patru lui a donnés, et malgré la réputation plus grande encore dont elle a joui.

A l'Astrée succédèrent des romans auxquels elle servit de modèle, quoiqu'ils soient d'un autre genre. Il n'est personne qui ne connaisse de nom les *Polexandre*, les *Pharamond*, les *Cléopâtre*, les *Artamène*, les *Clélie*, etc. dont le législateur du Parnasse n'a pas peu contribué à désabuser son siècle, et que Voltaire appellait, avec plus de vérité encore que de malice, une *boutique de verbiage*.

On sait que dans l'Artamène et la Clélie

de Mlle. Scudéry, les personnages célèbres de l'antiquité, tels que Cyrus, Mandane, Brutus, Horatius-Coclès, Lucrèce, Clélie, etc., devenus d'une fadeur glaciale à force de galanterie, s'amusent à *filer le parfait amour*, et ont entr'eux des conversations d'un volume (de 6 à 700 p.). Le ton de ces conversations est inintelligible, parce qu'il y règne ce jargon bizarre que Ménage et Voiture copiaient en l'admirant, et qui était en faveur à l'hôtel de Rambouillet, mais que Molière a immolé au parterre dans les *Précieuses ridicules*. Il suffit de lire deux pages d'*Artamène* pour voir que Molière, bien loin d'exagérer, est demeuré presque toujours au-dessous de la vérité.

Tel était l'esprit dans lequel on écrivait les romans, lorsque Mme. de La Fayette publia successivement *Zaïde* et la *Princesse de Clèves*. Ces deux ouvrages opérèrent une révolution subite. Dès-lors la bonne société se désabusa des d'Urfé, des Baro, des Gomberville, de la Calprenède, des Ville-Dieu, des Scudéry, et de leurs imitateurs. Ainsi, sur la fin du dernier siècle, lorsque les *farces larmoyantes* des successeurs de La Chaussée, et l'*imperceptible métaphysique* de ceux de Marivaux, dénaturaient la scène française, Collin-d'Harleville fit jouer son *Inconstant*. Cette excellente comédie éclaira les bons esprits qui s'étaient laissé séduire par les prestiges

d'une mauvaise école, et rouvrit la bonne voie que l'auteur des *Etourdis*, d'*Anaximandre*, du *Trésor*, etc., et les auteurs de *Médiocre et Rampant*, du *Tyran Domestique*, des *Marionnettes*, des *Héritiers*, et d'une foule de jolies comédies, ont suivie avec les plus brillans succès.

Les ouvrages de Mme. de La Fayette sont trop connus pour que je ne sois pas dispensé d'en refaire une analyse faite si souvent. Que peut-on dire sur la *Princesse de Clèves* ou *Zaïde* qui n'ait pas été dit cent fois et bien mieux que je ne le redirais moi-même ? Tous nos littérateurs ont témoigné de mille manières le plaisir que leur a fait éprouver la lecture de ces deux romans. Ils en ont admiré le style correct, naturel, animé, gracieux, élégant, et plein de chaleur. Ils ont reconnu que les caractères sont bien tracés et pleins d'intérêt, que l'auteur entend le langage des passions, qu'il dévoile avec beaucoup de finesse les sentimens du cœur, que les situations dans lesquelles il place ses héros sont amenées d'une manière naturelle, et développées d'après le cours des événemens qui les font naître. Nier aujourd'hui ces vérités serait un manque de goût comparable à celui de l'homme qui, en lisant *Cinna*, *Phèdre* ou *Zaïre*, nierait l'élévation de Corneille, l'harmonie de Racine, ou le pathétique de Voltaire ; entreprendre de les démontrer, c'est vouloir prêcher des convertis, et si

par hasard il existe encore des cœurs endurcis, comment pourrais-je espérer de les ramener, lorsque Voltaire, La Harpe, et nos meilleurs critiques, dont je suppose qu'ils connaissent les ouvrages, n'ont pu le faire ? Qu'ils meurent donc dans l'impénitence finale : leur conversion est une tâche au-dessus de mes forces, et d'ailleurs ceux qui n'ont pas versé de douces larmes à la lecture de la *Princesse de Clèves* ne sont pas dignes de sentir le mérite et d'admirer les beautés de cet ouvrage, que sans ceux de Rousseau et de Richardson j'appellerais le chef-d'œuvre du genre.

Zaïde parut sous le nom de Segrais qui était incapable d'en écrire une page, et quelques critiques ont même prétendu qu'il en était réellement l'auteur. Il suffit cependant de comparer ce roman aux *Nouvelles françaises* et aux autres ouvrages de Ségrais pour se convaincre du contraire. D'ailleurs, le savant Huet qui a composé une dissertation sur l'origine des romans pour être mise en tête de *Zaïde*, s'exprime ainsi dans ses *Origines de Caen.*

« Les *Nouvelles françaises* de Segrais furent bien reçues du public, moins toutefois que *Zaïde* et quelques autres ouvrages de ce genre qui parurent sous son nom et qui étaient en effet de la comtesse de La Fayette, comme lui et la comtesse l'ont déclaré souvent à plusieurs de leurs amis, qui en peuvent rendre un assuré témoig-

nage.

nage. Pour Zaïde, je le sais d'original, car j'ai vu souvent Mme. de La Fayette occupée à ce travail ; elle me l'a communiqué tout entier, et pièce à pièce, avant que de le rendre public. Comme ce fut pour cet ouvrage que je composai le *Traité de l'origine des Romans* qui fut mis à la tête, elle me disait souvent que nous avions marié nos enfans ensemble.....

» Mme. de La Fayette négligea si fort la gloire qu'elle méritait, qu'elle laissa paraître Zaïde sous le nom de Segrais : mais lorsque j'eus rapporté cette anecdote, quelques amis de Segrais qui ne savaient pas la vérité, s'en plaignirent comme d'un outrage fait à sa mémoire ; mais c'était un fait dont j'avais été long-temps le témoin oculaire ; et c'est ce que je suis en état de prouver par plusieurs lettres de Mme. de La Fayette, et par l'original du manuscrit de *Zaïde*, dont elle m'envoyait les feuilles à mesure qu'elle les composait ».

Si l'on considère maintenant que Huet ami de Mme. de La Fayette l'était également de Segrais, on ne pourra disconvenir que son témoignage ne mérite une entière confiance. Segrais a dit, il est vrai, *qu'il avait eu quelque part à la disposition du sujet*, cela fait voir seulement que Mme. de La Fayette lui communiqua son plan et qu'il indiqua les changemens à y faire. D'ailleurs on sait que Mme. de La Fayette aimait à montrer ses écrits à ses amis, afin qu'ils

les revissent, que de l'aveu de Huet elle lui fit part de cette même *Zaïde* à mesure qu'elle la composait, et que le manuscrit de *la Princesse de Clèves* fut remis au célèbre Larochefoucauld. Mais de tout cela on doit seulement conclure qu'elle s'adressait aux personnes qui pouvaient lui donner de bons conseils, et non pas qu'elle eût ce qu'on appelle un *teinturier*.

Le second ouvrage de l'auteur de *Zaïde* est celui qui est intitulé *la Princesse de Montpensier*. C'est un petit roman fort ingénieux, à qui *Zaïde* et sur-tout *la Princesse de Cleves* ont fait tort. Ce dernier ouvrage, qui est sans contredit le chef-d'œuvre de Mme. de La Fayette, a été attribué à Segrais avec tout aussi peu de fondement que *Zaïde*. Il suffit de lire quelque chose de ce bel esprit pour se convaincre qu'il était incapable, comme nous l'avons dit, d'écrire ces morceaux touchans et remplis d'une mélancolique sensibilité qui sont dans *la Princesse de Clèves*, et qui décèlent la plume et sur-tout le cœur d'une femme.

Ce roman que Fontenelle admirait fut attaqué dès sa naissance. Valincourt en publia une critique insignifiante lorsqu'elle n'est pas amère, et qui est intitulée : *Lettres à Mme. la marquise de...., sur le sujet de la Princesse de Clèves*. Il est à-peu-près reconnu aujourd'hui que la plupart de ces lettres furent composées par le jésuite Bou-

hours, dont Valincourt était l'éléve. Bussy-Rabutin, homme d'esprit qui n'a fait que de mauvais ouvrages, a été aussi un des critiques les plus acharnés de Mme. de La Fayette. Au reste, ces censeurs blâmaient l'une des situations les plus intéressantes du roman, c'est celle où la princesse effrayée de sa violente passion pour Nemours prend enfin le parti désespéré de se jetter aux genoux de son mari pour lui faire l'aveu d'un coupable amour qu'elle a vainement combattu. Il fallait avoir un goût bien étrange, j'ose dire même bien faux, pour oser critiquer une situation pleine d'intérêt et qui produit un effet étonnant sur l'ame des lecteurs sensibles.

Ces attaques acharnées ne restérent pas sans réponse, et il parut un petit ouvrage intitulé, *Conversations sur la Princesse de Clèves*, où elles étaient repoussées avec beaucoup de force. On crut long-temps que Barbier-d'Aucour en était l'auteur, mais on sait maintenant qu'elles sont de Descharnes.

La *Princesse de Clèves* n'est point un de ces romans historiques qui depuis quelques années infectent notre littérature. Elle n'a rien de commun avec ces misérables rapsodies où la majesté de l'histoire est dégradée au point de ne servir qu'à débrouiller des intrigues d'amour. Ces monstrueuses compositions qui sont à l'histoire et au ro-

man ce que le mélodrame est à la comédie et à la tragédie, décèlent le manque d'imagination de leurs auteurs ; elles n'ont joui que d'une vogue éphémère.

Mme. de La Fayette ne répondit aux critiques de la *Princesse de Clèves* que par la *Comtesse de Tende*, nouvelle où les événemens se pressent et amènent après diverses situations intéressantes un dénouement des plus pathétiques. L'auteur place son héroïne au point de ne plus intéresser que par ses remords, et lui fait révéler à son mari la faiblesse dont elle s'est rendue coupable. Cette confidence, bien plus délicate que celle de la princesse de Clèves, est si bien motivée, qu'elle ne choque ni la vraisemblance, ni les mœurs. Les autres ouvrages de Mme. de La Fayette sont : *Les Mémoires de la cour de France pour les années* 1688 *et* 1689, qui sont remplis de railleries piquantes contre Mme. de Maintenon, et une *Histoire d'Henriette d'Angleterre*. Elle en avait composé un plus grand nombre, dont l'insouciance de son fils a causé la perte ; car il prêtait les manuscrits de sa mère à ceux qui les lui demandaient et ne les réclamait pas. Les contemporains de Mme. de La Fayette nous apprennent qu'elle n'était pas moins remarquable par ses qualités morales que par son esprit. Ces témoignages universels réfutent assez Labeaumelle qui l'insulte dans ses mémoires sur Mme. de Maintenon,

comme il insulte plusieurs autres personnages extrêment recommandables.

Œuvres complettes de Madame de Tencin.

Rien n'est plus ennuyeux pour un critique que d'avoir à rendre compte d'un ouvrage dont la réputation est faite depuis long-temps, et qu'on réimprime peut-être pour la vingtième fois. Les journalistes sont tous les jours exposés à ce désagrément. Qu'il paraisse une nouvelle édition de Racine, de Boileau, de Massillon, de Pascal, ou de quelqu'autre de nos classiques, le libraire la portera aussitôt au bureau d'un journal, et demandera qu'on en fasse une *longue annonce*, sans s'informer seulement s'il est possible de dire quelque chose de neuf sur des ouvrages dont on a parlé mille fois, et de faire mieux *connaître* des auteurs bien *connus*. Un critique qui ne veut pas répéter ce que d'autres critiques plus anciens ont dit bien long-temps avant lui, se voit réduit alors à parler de l'exécution typographique, de la beauté du papier, si c'est une édition de luxe, et de la perfection des gravures, s'il y en a ; mais, si l'impression n'a rien qui la distingue des impressions ordinaires, il est obligé ou de faire l'*histoire* des ouvrages dont il doit parler, ou d'entrer dans quelques détails biographiques sur les auteurs de ces ouvrages ; ce qui ne laisse pas d'intéresser quelques lecteurs.

Les romans attribués à Mme. de Tencin, sœur de ce cardinal qui, suivant les expressions de l'ingénieux historien du dix-huitième siècle, aurait été le plus immoral des ecclésiastiques de son temps, s'il n'avait pas eu Dubois pour contemporain; ces romans, dis-je, sont si connus que je n'apprendrais rien aux lecteurs si j'en faisais une analyse. Réimprimés plusieurs fois séparément, ils furent ensuite recueillis avec ceux de Mme. de La Fayette, par M. Delandine, aujourd'hui correspondant de la troiséme classe de l'institut. Cette collection, qui a quinze volumes, fut bientôt épuisée. Il y a quelques années qu'un homme de lettres distingué fit imprimer de nouveau les ouvrages de Mmes. de La Fayette et de Tencin, auxquels il réunit ceux de Mme. de Fontaine. Le mérite de cette édition, à laquelle l'éditeur joignit des notices aussi intéressantes que bien écrites, lui procura un prompt débit, et elle fut vendue en bien peu de temps. Comme on sent la nécessité de réimprimer des ouvrages qu'on ne se lasse pas de relire, un libraire en a entrepris une nouvelle. Je viens d'annoncer les ouvrages de Mme. de La Fayette; ceux de Mme. de Tencin, que j'annonce actuellement, ont paru presqu'aussitôt que les premiers, et ceux de Mme. de Fontaine les ont rapidement suivis.

L'éditeur a annoncé qu'il ajouterait successivement à sa collection les ouvrages de

plusieurs autres femmes célèbres, et pour prouver qu'il ne promettait pas en vain, il a déjà fait paraître les œuvres de Mme. Elie de Beaumont, et a promis les *œuvres choisies* de Mme. Riccoboni; mais pourquoi ne nous donnerait-il pas les *œuvres complettes* de cette dame? Je sais bien que tous ses ouvrages ne valent pas *Ernestine*, *Juliette Catesby* et l'*Histoire du marquis de Cressy*; mais les *Lettres de madame de Sancerre* et *Amélie Booth*, imitation de Fielding, se font lire avec plaisir, et sont remplies de détails intéressans. La traduction des pièces anglaises est bien écrite, et le plus médiocre ouvrage de Mme. Riccoboni vaut mieux que l'histoire d'*Aménophis*, par Mme. de Fontaine.

L'éditeur joindra, sans doute, à son recueil les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, par Mlle. de Lussan; le mérite de cet ouvrage lui en fait un devoir, et les œuvres de Mme. de Graffigny qui, malgré le *marivaudage* qui les dépare, prouvent un talent peu commun. Si même son intention n'était pas de se borner aux romans, on lui conseillerait d'embellir sa collection en y insérant les œuvres de Mmes. Lambert, de Staël, et de quelques autres dames illustres.

Le premier des romans qu'on attribue à Mme. de Tencin est le *Comte de Comminges*. Je dis *qu'on attribue*, car cet ouvrage n'est point d'elle, mais bien de d'Argental son

neveu, qui fut très-lié avec une dame dont je ne me rappelle pas le nom maintenant, et à laquelle il adressa, en mourant, de très-jolis vers; il déclara plusieurs fois à cette amie, qu'il était l'unique auteur du *Comte de Comminges*, mais qu'il avait renoncé à y mettre son nom en faveur de sa tante. Tous les contemporains de d'Argental rendent justice à son exacte probité, à laquelle il eût manqué s'il se fût dit auteur d'un ouvrage qui ne lui appartenait pas. D'ailleurs il n'y a qu'une ame sensible qui eût pu écrire le *Comte de Comminges*. Or, on sait bien que Mme. de Tencin, femme d'esprit, mais méprisable par ses intrigues et ses mauvaises mœurs, n'avait aucune sensibilité, ainsi que le prouve sa conduite dénaturée envers son fils, qu'elle dévoua à la misère pour cacher la honte de sa naissance. Il suffit au reste de lire ses *Lettres au Maréchal de Richelieu*, pour se convaincre qu'elle était incapable d'écrire une de ces pages que le cœur dicte, et qu'on rencontre dans tous les romans auxquels elle a mis son nom. En lisant, au contraire, l'excellente notice sur d'Argental, qui se trouve à la suite des lettres de Mme. du Chastelet, on voit facilement que le neveu avait autant d'ame et de sensibilité que la tante en avait peu. Cette preuve morale fortifie beaucoup l'aveu fait par d'Argental à son amie.

La Harpe a, dans son *Cours de Littéra-*

ture, porté un jugement bien favorable sur le *Comte de Comminges*. Il s'exprime ainsi, en parlant de la *Princesse de Clèves :*

« Jamais l'amour combattu par le devoir, n'a été peint avec plus de délicatesse ; il n'a été donné qu'à une autre femme, de peindre, un siècle après, avec un succès égal, l'amour luttant contre les obstacles, et la vertu. Le *Comte de Comminges*, par Mme. de Tencin, peut être regardé comme le pendant de la *Princesse de Clèves* ».

Je suis bien loin d'adopter l'opinion de La Harpe, qui met les deux romans sur la même ligne ; car, quelque soit le mérite du roman de Mme. de Tencin, ou plutôt de d'Argental, celui de Mme. de La Fayette est bien supérieur, soit pour la conduite, soit pour le style.

Baculard d'Arnaud a fait du sujet du *Comte de Comminges* un drame qui est le plus mauvais d'un genre où, pour quatre ou cinq bons ouvrages, on en rencontre quatre ou cinq cents de détestables. Dorat qui, n'avait pas craint de répondre, au nom d'Abeilard, à cette belle épître d'Héloise, qui est peut-être le chef-d'œuvre de Colardeau, a composé une triste héroïde, où Comminges se lamente, et délaye son histoire en six cents vers, les plus mauvais, sans contredit, de cet auteur qui en a fait tant de mauvais.

Le *Siége de Calais* suivit le *Comte de*

Comminges, auquel il est bien inférieur; on sent en le lisant que ce n'est pas la même plume qui les a écrits. Le second de ces romans se fait distinguer par le charme du style, la simplicité des événemens, la rapidité de l'action et le pathétique du dénouement. Dans le premier, au contraire, l'auteur fait jouer des ressorts trop puissans, et la multiplicité des événemens qui produisent souvent, il est vrai, des résultats intéressans, fatigue l'attention des lecteurs. Le siége de Calais est totalement étranger à l'action principale, et, quoi qu'il serve au dénouement, il aurait été facile d'employer un autre moyen plus lié au sujet; enfin, le style manque quelquefois de pureté et d'élégance. Cependant le *Siége de Calais* est un roman qui mérite d'être lu, parce que ses beautés l'emportent sur ses défauts; mais il est reconnu aujourd'hui par tous les gens de lettres, que Mme. de Tencin n'a pas plus composé le *Siége de Calais*, qu'elle n'a composé le *Comte de Comminges*, et, si celui-ci est de d'Argental, l'autre est de Pont de Vesle, qui est également auteur des *Malheurs de l'Amour*.

Pont de Vesle, à qui l'on doit plusieurs pièces de théâtre, dont la meilleure est sans contredit le *Somnambule*, était frére de d'Argental, et par conséquent neveu de Mme. de Tencin, à laquelle il prêta sa plume en composant pour elle le *Siége de Calais*

et les *Malheurs de l'Amour*. Ce dernier roman a tous les défauts de l'autre et moins de beautés encore. Au reste, je ne prétends pas nier que Mme. de Tencin n'ait pris quelque part à leur composition, soit en fournissant à son neveu quelques détails, soit en corrigeant quelques parties de ses plans.

Les *Anecdotes de la cour d'Edouard II* sont de d'Argental, dans les papiers duquel on trouva à sa mort le manuscrit des deux premières parties, entièrement écrit et raturé de sa main. Ces deux premières parties parurent seules long-temps avant le décès de d'Argental, sous le nom de Mme. de Tencin ; après la mort de cette *femme célèbre*, Mme. Elie de Beaumont fit la troisième partie, qui complette les *Anecdotes de la cour d'Edouard II*, roman qui mérite d'être placé presqu'au même rang que le *Comte de Comminges*.

De tous les écrits qui forment la collection des œuvres de Mme. de Tencin, les seules *Lettres au Maréchal de Richelieu* sont véritablement d'elles ; mais, si ces lettres font honneur à son esprit, elles n'en font ni à son caractère ni à ses mœurs.

Œuvres de madame de Fontaines, et de madame Elie de Beaumont.

Deux romans fort courts, *la Comtesse de Savoie* et *Aménophis*, composent toutes les œuvres de Mme. de Fontaines ; mais si elle a peu écrit, ce qu'on a d'elle prouve un ta-

lent distingué, et fait regretter qu'elle n'ait pas suivi le conseil que lui donnait Voltaire, de faire deux ou trois ouvrages par an. La *Comtesse de Savoie*, le premier et le meilleur de ses deux romans, est aussi connue que la *Princesse de Clèves* dont il peut faire le pendant. Je n'en donnerai donc pas une analyse. Les analyses que les journalistes sont obligés de faire, n'ont d'intérêt qu'autant qu'il s'agit d'un ouvrage nouveau, ou d'un ouvrage auquel des circonstances ont empêché d'obtenir le succès qu'il méritait; hors ces cas, elles deviennent inutiles. Un critique qui serait chargé d'annoncer une nouvelle édition de *Gilblas* ou de la *Nouvelle Héloïse*, n'aurait-il pas mauvaise grace d'*analyser* ces deux romans que toute personne qui aime la lecture a lus et relus plusieurs fois, et toujours avec un plaisir nouveau? Certainement on ne daignerait pas le lire, car une analyse n'étant que le squelette de l'ouvrage analysé, elle devient inutile dès que l'ouvrage est universellement connu, et que tout ce qu'on pouvait en dire l'a été plusieurs fois. Cependant, lorsqu'il est peu intéressant d'examiner l'ouvrage lui-même, on peut encore en faire l'histoire, et rappeller les diverses anecdotes auxquelles il a donné lieu. C'est la méthode que j'ai suivie en annonçant les œuvres de Mmes. de La Fayette et de Tencin, et c'est celle que je vais suivre pour Mme. de Fontaines, et ensuite pour Mme. Elie de Beaumont.

On a prétendu que Voltaire a eu quelque part à la composition de la *Comtesse de Savoie.* Cependant, si l'on fait attention qu'il avait à peine dix-sept ans lorsque le roman fut composé, on conviendra que cela n'est guère possible : il est vrai que, tout jeune qu'il était, Mme. de Fontaines lui lisait son ouvrage; qu'elle le soumettait à ses observations critiques, à ses corrections, ou, comme il le dit lui-même, *à ses épilogues ;* mais cela ne prouve rien autre chose, sinon qu'il a fait quelques corrections de détails, et que la part qu'on lui attribue dans la *Comtesse de Savoie,* se borna à quelques observations qu'il soumettait à l'auteur de ce joli roman, qui lui avait confié son manuscrit.

Je crois devoir rapporter ici les vers que Voltaire a adressés à Mme. de Fontaines, parce qu'ils sont peu connus. Si en les lisant on sent que c'est un jeune homme qui en est l'auteur, une foule de traits heureux et de pensées ingénieuses font appercevoir que ce jeune homme est Voltaire.

La Fayette et Ségrais, couple *sublime* et tendre,
Le modèle avant vous de nos *galans* écrits,
Des Champs Elysiens, sur les ailes des ris
Vinrent depuis peu dans Paris.
D'où ne viendrait-on point, Sapho, pour vous entendre ?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus et pourtant pleins de joie,
Ils mirent leur Zaïde aux pieds
De la Comtesse de Savoie.

Ils avaient bien raison. Quel dieu ! charmant auteur,
Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur,
La force et la délicatesse,
La simplicité, la noblesse
Que Fénélon seul avait *joint*,
Ce naturel aisé dont l'art n'approche point.
Sapho, qui ne croirait que l'amour vous inspire ?
Mais vous vous contentez de vanter son empire ;
De Mendoce *amoureux* vous peignez le beau *feu*,
Et la vertueuse faiblesse
D'une maîtresse,
Qui lui fait en fuyant un si charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendresse,
Vous qui les pratiquez si peu?
C'est ainsi que Marot sur la lyre incrédule
Du dieu qu'il méconnut prôna la sainteté.
Vous avez pour l'Amour aussi peu de scrupule ;
Vous ne le servez point et vous l'avez chanté.
Adieu. Malgré mes épilogues,
Puissiez-vous pourtant tous les ans
Me lire deux ou trois romans,
Et taxer quatre synagogues !

Dans cette pièce de vers qui malgré quelques négligences, est fort jolie, Voltaire adopte l'opinion répandue alors parmi les gens de lettres, que Ségrais avait eu une grande part aux romans de Mme. de La Fayette. On a prouvé, en parlant des ouvrages de cette dame que rien n'était plus faux. Voltaire lui-même abandonna plus tard une opinion que son goût si pur dût lui faire rejeter, lorsqu'il eut com-

paré les ouvrages avoués par Ségrais et ceux qu'on voulait bien lui attribuer.

Ces vers prouvent encore que Voltaire n'a eu d'autre part à la *Comtesse de Savoie* que d'avoir donné à son auteur quelques conseils, soit pour la distribution du plan et des idées, soit pour le développement des situations, soit pour la correction du style. De semblables conseils n'attribuent aucun droit sur la propriété d'un ouvrage, sur-tout lorsque le conseiller s'est payé en y empruntant le sujet de deux de ses tragédies.

La *Comtesse de Savoie* est remplie de situations extrêmement intéressantes, mais toujours amenées et développées avec un art infini, telle entr'autres que celle dont Voltaire parle dans ses vers lorsqu'il dit :

De Mendoce amoureux vous peignez le beau feu,
Et la vertueuse faiblesse
D'une maîtresse
Qui lui fait en fuyant un si charmant aveu.

Cette scène, sans contredit, la plus intéressante du roman de Mme. de Fontaines, mérite bien qu'on s'y arrête quelques instans ; cela rappellera d'ailleurs au plus grand nombre de nos lecteurs le plaisir que la lecture de la *Comtesse de Savoie* leur a fait éprouver, et donnera à ceux qui ne l'auraient pas lue l'envie de la lire.

La sœur d'*Edouard*, roi d'Angleterre, épouse d'*Odon*, comte de Savoie, aime

et est aimée de *Mendoce, prince de la province de Murcie*; mais vertueuse et soumise à ses devoirs, elle luttait avec courage pour éteindre ou du moins pour cacher une passion qui faisait son malheur. *Mendoce* lui-même, beau, bien fait, aimable, sensible et doué de toutes les qualités qui font les héros, était éperdument amoureux de la comtesse; mais, timide comme on l'est toujours dans les grandes passions, il n'osait faire un aveu au succès duquel son bonheur était attaché. La comtesse, qui possédait le portrait de Mendoce, que lui avait donné *Dona Isabelle*, sœur de ce charmant chevalier, seule dans un bosquet de myrtes, rêvait, en contemplant ce dangereux portrait, au moyen d'éteindre l'amour dont elle était dominée.

Mendoce, qui ignorait son bonheur, arriva près de la comtesse, guidé par le hasard et par sa rêverie amoureuse : celle-ci ne l'apperçut pas, et son amant eut le temps de voir qu'elle tenait le portrait d'un jeune homme, sans pouvoir cependant en reconnaître les traits. Egaré par la jalousie, il lui adressa des reproches qui amenèrent un aveu que, sans cette circonstance, il n'eût osé risquer. « La comtesse s'était fait jusqu'alors une si grande violence pour cacher à *Mendoce* la tendresse qu'elle avait pour lui, qu'elle ne put se faire encore la cruelle douleur de lui laisser penser qu'elle en ressentait pour un autre; toute

sa raison l'abandonna, et par un transport dont elle ne fut pas la maîtresse, elle tira de sa poche le portrait, et le jettant aux pieds de ce prince : *Mendoce*, lui ditelle en le regardant avec des yeux où sa passion était entièrement déclarée, ce portrait vous fera connaître l'injustice de vos soupçons ; si vous n'en croyez pas vos yeux, demandez à *Dona Isabelle*, si vous devez en être jaloux. En achevant ces mots, elle le quitta brusquement et courut pour gagner son appartement ; elle y arriva comme une personne éperdue et hors d'ellemême ».

On ne trouvera ici que l'esquisse de cette scène, que Mme. de Fontaines a tracée avec beaucoup de talent, et qui est pleine de ces détails que le cœur seul d'une femme peut inspirer ; la sensibilité n'est point dans les mots, mais bien dans la situation. Le caractère de *Mendoce* et celui de la comtesse contrastent sans aucun effort et par l'effet seul des impressions qu'ils éprouvent ; enfin la passion des deux amans abandonne par gradation la contrainte dans laquelle leur raison la retenait, et se trahit malgré eux par un double aveu que rien ne pouvait retarder plus long-temps. Le mérite du style répond à celui du sujet, et tout le roman est écrit du même ton et de la même manière.

Voltaire, comme je viens de le dire, a tiré de la *Comtesse de Savoie* le sujet de

deux de ses tragédies. Celle d'*Artémire*, dont on ne connaît que le plan, offre, aux noms près, la même marche et les mêmes détails que le roman de Mme. de Fontaines. Au lieu de la *Comtesse*, le poëte a mis *Artémire*, femme de *Cassandre*, roi de *Macédoine :* le ministre *Pallante*, amoureux de la reine, et qui veut la perdre parce qu'il n'a pu s'en faire aimer, rappelle le comte de *Pancullier :* le caractère de *Philotas* qu'*Artémire* aime, a été tracé d'après celui de *Mendoce ;* seulement, au dénouement, le poëte, qui ne pouvait employer le *jugement de Dieu*, combat singulier que les anciens n'ont pas connu, fait soulever le peuple par Philotas, et le roi, ainsi que son ministre, périssent dans cette insurrection. Mais un semblable sujet était trop défectueux pour une tragédie ; celle de Voltaire tomba, et l'on n'en a conservé que le rôle d'*Artémire*, dont la poésie est souvent digne de Racine, et qui avait été fait pour le début d'une maîtresse de l'auteur que lui-même dirigeait dans ses études sur l'art de la déclamation. Au reste, pour se convaincre combien un sujet, si défectueux pour une tragédie, était favorable pour un roman, il suffira de lire celui de Mme. de Fontaines.

Voltaire a également emprunté à la *Comtesse de Savoie* plusieurs idées pour sa tragédie de *Tancrède*. La Harpe en fait l'observation dans son *Cours de Littéra-*

ture, mais la situation de la comtesse a bien moins de rapports avec celle d'*Aménaïde* qu'avec celle d'*Artémire*, et peut-être même ces rapports viennent-ils de ce que Voltaire et Mme. de Fontaines ont tiré leurs sujets de l'épisode d'*Ariodant* et de *Genevre* dans l'*Orlando furioso*.

Une chose cependant à observer au sujet de la *Comtesse de Savoie*, c'est que l'auteur a non-seulement imité quelques situations des divers romans de Mme. de La Fayette, mais trop souvent aussi la tournure de ses phrases et les formes de son style. Mme. de La Fayette est sans doute un excellent modèle, cependant il fallait mettre plus de discrétion dans ces imitations; et d'ailleurs, comme Mme. de Fontaines a prouvé que, digne rivale de celle qu'elle imita, elle pouvait l'égaler dans l'art de tracer un caractère, de développer une situation et d'écrire, c'est là ce qui fait remarquer ses imitations trop fréquentes d'un excellent modèle, à côté duquel elle ne s'élève que lorsqu'elle veut devenir modèle à son tour, en créant des beautés qui n'appartiennent qu'à elle.

Aménophis est le second roman de Mme. de Fontaines, mais il est bien inférieur au premier, quoique ce ne soit pas l'ouvrage d'un talent vulgaire. Il règne en général beaucoup trop de confusion dans les événemens, et l'on ne sait pourquoi l'auteur a pris son sujet dans l'histoire de je ne sais

quelle reine de Lybie qui donna le jour à sept jumeaux. Les charmes du style couvrent au reste les défauts du plan et de l'exécution, et c'est bien le cas de dire *que la forme emporte le fond*. La lecture d'*Aménophis* m'a fait naître une observation qui me paraît mériter l'attention des gens de lettres; c'est que toutes les fois que les romanciers choisissent leurs héros dans l'antiquité, ils font des *anachronismes moraux*. En effet, en rendant amoureux leurs personnages, ils peignent toujours le *moral* de l'amour, tandis que les anciens n'en connaissaient guères que le *physique*.

Les *idées morales* qui épurent la plus active des passions se sont développées chez les modernes par une fréquentation plus habituelle des femmes. Chez les anciens, au contraire, les deux sexes vivaient séparés, et tandis que les enfans mâles, arrachés dès leur enfance à la sollicitude maternelle, allaient fortifier leurs corps dans les gymnases, et cultiver leur raison à l'école des philosophes, les femmes ensevelies dans leur gynécée étaient, à quelques prérogatives près, considérées comme des esclaves. L'épouse servait son mari, la sœur son frère, et les Grecs, auxquels il n'a manqué que l'influence des femmes pour avoir atteint le dernier degré de la civilisation, méconnurent toujours l'égalité naturelle des deux sexes. Avec des institutions si contraires à la nature, il était impossible

qu'ils n'ignorassent pas le moral de l'amour; car aussitôt qu'ils s'éveillaient au plaisir, c'est aux pieds des courtisanes qu'ils allaient en prendre des leçons, et ces habiles séductrices enflammaient leurs sens sans rien dire à leur cœur. L'adolescent à qui l'accès du gynécée était interdit, ne voyant pas d'autres femmes, ne pouvait au milieu de ses désirs connaître cette timidité qu'inspire la beauté, que son innocence embellit du coloris de la pudeur, et qui réprimant l'impétuosité des sens fait naître cette mélancolie douce et pure, cette sensibilité de l'ame et cette exaltation morale qui est le principe du culte des femmes. Chez les modernes, le cœur choisit une amante d'après les lois d'une sympathie secrette qui établit des rapports entre elle et lui ; les anciens, au contraire, éteignaient dans les bras d'une belle femme les désirs qu'elle avait fait naître.

Voilà ce qu'à l'exception de l'auteur des *Voyages d'Anténor*, n'ont pas considéré ceux qui ont pris chez les anciens les héros de leurs romans ; mais il est temps de venir à ceux de Mme. Elie de Beaumont, dont cette discussion nous a écarté.

Le premier ouvrage de cette dame est la troisième partie des *Anecdotes de la cour d'Edouard*, roman que d'Argental laissa imparfait à la mort de Mme. de Tencin sa tante, sous le nom de laquelle les deux premières parties ont paru. On sent bien

en lisant cette continuation qu'elle est d'une autre main, car, quel que soit le mérite du style, il est inférieur à celui de d'Argental ; mais Mme. de Beaumont a, ce me semble, bien saisi l'esprit et le ton de l'ouvrage qu'elle a continué ; elle a conservé aux personnages le caractère que le premier auteur leur avait donné, et la manière dont elle dénoue leurs aventures est satisfaisante.

Mme. Elie de Beaumont publia ensuite *le Marquis de Roselles*, roman en lettres. On les lit avec plaisir quoique l'auteur n'ait pas assez varié son style pour l'adapter au caractère de ses personnages. Mademoiselle de Ferval, Mme. de Newton, Mme. de Saint-Sever, M. de Valville, Léonore, le marquis, Juliette, etc., arrivent tous de la même manière ou à-peu-près. C'est là un grand défaut, mais enfin il ne doit pas faire oublier que le roman de Mme. de Beaumont occupe un rang recommandable et bien mérité dans notre littérature.

Plusieurs dames françaises et anglaises ont réussi dans ce genre plus difficile à traiter qu'on ne pense, et les romans qu'elles ont composés sont les meilleurs du second ordre ; je dis du second ordre, car il ne faut pas les comparer à *Don Quichotte*, à *Gil-Blas*, à *Télémaque*, à *Clarisse*, à la *Nouvelle Héloïse*, à *Manon Lescaut*, à *Candide*, à l'*Ingénu*, à *Faublas*, aux *Souffrances de Werther*, à *Paul*

et Virginie. Ces chefs-d'œuvres occupent le premier rang, chacun dans un genre différent. Mais au second, les femmes disputent aux hommes les meilleures places, et si l'Angleterre se glorifie de ses Burnet, de ses Regina Roche, de ses Inchbald, de ses Radcliff, la France peut lui opposer avec succès une Lafayette, une Fontaines, une Riccoboni, et surtout Mme. Cottin, enlevée si jeune encore à l'amitié et aux lettres qu'elle a cultivées avec tant de succès; si une rivale jalouse a outragé sa cendre encore si récente, les suffrages des littérateurs ont couronné ses travaux en admirant ce pathétique entraînant qui fait le charme des cinq romans qu'elle nous a donnés. Les auteurs d'*Adèle de Sénanges*, de *Caroline de Lichtfield*, de *Valérie*, etc., dont l'heureuse fécondité nous promet encore des jouissances égales à celles qu'elles nous ont déjà procurées, augmentent la brillante série que Mme. de la Fayette a ouverte, et se placent à côté de ce modèle.

L'éditeur de la collection que j'annonce y a joint d'excellentes notices sur Mmes. de La Fayette, de Tencin, de Fontaines, et a passé sous silence Mme. Elie de Beaumont: je ne lui en fais point de reproche parce qu'on ne sait rien sur cette dame, sinon qu'elle naquit à Caen, je crois en 1730, qu'elle se nommait Dumesnil Molin, et qu'elle mourut à Paris en 1783. Elle avait

épousé Elie de Beaumont, avocat célèbre, qui a fait un excellent mémoire dans l'affaire de Calas.

J. B. B. Roquefort.

Lycée, ou *Cours de littérature ancienne et moderne, par J. F. La Harpe; nouvelle édition, revue, corrigée, renfermée dans la partie littéraire, et précédée de la vie de l'auteur, par L. S. Auger*; avec cette épigraphe :

Indocti discant, et ament meminisse periti.

L'impression de cette nouvelle édition était fort avancée, lorsque M. Auger a été attaqué d'une maladie grave qui l'a long-temps empêché de mettre la dernière main à la *Vie de M. de La Harpe*, écrit qu'il était jaloux d'achever avec tout le soin et tout le talent dont il a donné des preuves multipliées dans divers ouvrages de cette nature. Le propriétaire du *Cours de Littérature* a néanmoins cru devoir annoncer cette nouvelle édition sans attendre que la *Vie de La Harpe* y fut encore mise à sa place, et un grand nombre de lecteurs se sont empressés d'acquérir cette édition sur la promesse d'en recevoir le complément annoncé.

Ce complément, c'est-à-dire *la Vie de M. de La Harpe*, par M. Auger, est imprimé,

primé, et elle est actuellement jointe à l'édition : elle forme deux feuilles d'impression.

Ainsi le présent avis s'adresse et aux acquéreurs de l'édition, afin qu'ils veuillent bien faire retirer *la Vie de La Harpe* sur le *bon* qui leur a été remis à cet effet, et aux personnes qui pour acquérir l'édition ont attendu qu'elle fût complettée. La place de *la Vie de La Harpe* dans l'édition est indiquée au relieur immédiatement après l'avertissement.

En attendant les extraits qui seront donnés du *Lycée* ou *Cours de Littérature de M. de La Harpe* dans ce journal, nous croyons devoir replacer sous les yeux du lecteur les derniers paragraphes de l'excellent avertissement que M. Auger a mis en tête de cette nouvelle édition : ils sont destinés à faire connaître sur quel plan cette édition a été conçue, quel but on s'est proposé, et à quelle intéressante classe des lecteurs elle est spécialement destinée.

« Depuis long-temps, dit l'éditeur (M. Auger), un assez grand nombre de personnes avaient témoigné le désir qu'enfin le *Cours de Littérature* fût débarrassé de ses nuisibles superfluités. J'ai osé entreprendre ce travail, parce qu'il n'exigeait qu'un peu de discernement et beaucoup de soin.

« Je me suis imaginé La Harpe, sinon revenu à des opinions différentes, du moins ramené à des sentimens plus doux, décidé à purger son *Cours de Littérature*, de tant

de digressions, de déclamations, qui ne sont rien moins que littéraires, voulant enfin le réduire à ce qu'il doit être, à ce qu'il aurait été sans la révolution. Ce qu'il eût fait dans une semblable disposition, j'ai essayé de le faire. Les choses que j'ai dû retrancher d'après ce plan étaient étrangères à l'objet de l'ouvrage; l'auteur les y avait tellement fait entrer de force, que souvent elles en étaient, pour ainsi dire, repoussées naturellement, ou du moins s'en détachaient avec une étonnante facilité; aussi les parties qu'elles désunissaient se sont-elles rapprochées comme d'elles-mêmes, sans qu'il fût nécessaire de les joindre par aucune liaison et de manière à ne pas laisser appercevoir qu'elles eussent été séparées. Quelquefois, j'en conviens, la littérature et la révolution, la critique des ouvrages et la satyre des personnes, toutes ces matières hétérogènes se trouvaient tellement incorporées ensemble, qu'il n'était pas aussi aisé d'en faire le départ. J'ai pris alors beaucoup de peine, et je l'ai prise avec plaisir. J'étais sûr, en supprimant des invectives dont le moindre tort est d'être déplacées, de servir quelquefois les intérêts de la justice et toujours ceux du bon goût; j'étais sûr de prouver du zèle et du respect pour la mémoire de La Harpe, par mes égards mêmes pour ceux des écrivains qu'il a traités trop sévèrement.

» Les parties du *Cours de Littérature* sont en général bien distribuées, d'après le plan

que l'auteur s'était tracé. Plusieurs cependant ne sont pas à leur véritable place, et c'est encore ici qu'il faut se rappeller la première destination de l'ouvrage, ainsi que la manière dont il fut composé. Quelquefois, après que le professeur avait achevé de traiter tel ou tel sujet à la tribune du *Lycée*, des observations critiques lui étaient adressées, ou de nouvelles considérations se présentaient à son esprit; alors il discutait les unes ou exposait les autres dans les séances subséquentes : de là les additions assez nombreuses qui, dans le *Cours* imprimé, se font remarquer sous le titre d'*Appendices*. Quelquefois aussi, un écrivain encore vivant à l'époque où le critique traitait du genre dans lequel il s'était principalement exercé, achevait sa carrière, et devenait, par sa mort, justiciable d'un tribunal où ne devait comparaître aucun auteur vivant; La Harpe alors, le rattachant à son *Cours* par la moins importante de ses productions, en prenait occasion d'examiner la totalité de ses ouvrages. J'ai fait entrer les *Appendices* dans les articles dont ils dépendent; j'ai reporté en leur lieu les articles qui n'avaient pu s'y placer d'abord; et cette opération dont je ne puis tirer aucun avantage, parce qu'elle a été la plus facile de toutes, a beaucoup contribué à l'amélioration de l'ouvrage.

» Des critiques avaient déjà relevé, dans le *Cours de Littérature*, un certain nombre

d'erreurs de faits et d'incorrections ; moi-même j'en ai découvert plusieurs qui leur avaient échappé. Je me suis cru plus que permis de rectifier les unes et les autres. *C'est la seule espèce de changement qu'il m'ait paru convenable de faire. Du reste, le fond et la forme, les opinions et le texte, n'ont éprouvé aucune altération* ».

On voit que M. Auger, en classant les diverses parties du *Cours de Littérature*, dans un ordre plus convenable, et en supprimant avec autant de sagacité que de raison, tout ce qui était étranger à la littérature et ce qui pouvait même blesser, par fois, la justice et le goût, a eu particulièrement en vue l'instruction de la jeunesse, à laquelle on peut dire que cette nouvelle édition est spécialement consacrée. C'est par le même motif qu'il se propose de donner en un ou deux volumes, le complément du *Cours de Littérature*, resté imparfait par la mort de M. de La Harpe, et ces deux volumes seront disposés de manière à pouvoir être adaptés à la grande édition.

L'édition que nous annonçons et qui, nous le répétons, sera l'objet dans ce journal d'un examen spécial, forme huit forts volumes in-12. Prix, brochés, 25 fr., et francs de port par la poste 33 fr. 30 c.

Il y a un certain nombre d'exemplaires papier vélin dont le prix est double.

A Paris, chez H. Agasse, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n°. 6.

Bulletin de la Goutte. Brochure contenant, 1°. les bulletins détaillés de guérisons récentes opérées par le Remède-Pradier, *autorisé par le décret impérial rendu à Smolensk, le 24 Août dernier* 1812;

2°. Une réponse méthodique (basée sur des faits) aux articles insérés dans la Gazette de Santé, *et dans d'autres journaux de médecine et de pharmacie, contre les susdits remède et décret* (1).

« Mal que le ciel en sa fureur
« Inventa pour punir les crimes de la terre ;
« *O goutte!* puisqu'il faut t'appeller par ton nom.

C'est donc de toi qu'il faut que j'entretienne mes lecteurs. Jamais je n'eus plus besoin de me rappeller que l'impartialité doit toujours guider la plume d'un journaliste, qu'il est de son devoir de faire abstraction de tous ses sentimens d'affection ou d'inimitié personnelle; que ce n'est point enfin au juge à venger les injures du particulier. Ainsi, quelque justes, quelque récens que puissent être mes motifs de rancune contre la goutte, je vais m'efforcer de n'être que juste à son égard; et en reconnaissance d'un si noble procédé, je n'exige, je ne veux

(1) Cet ouvrage se trouve ainsi que le *remède*, au bureau de ce journal, seul correspondant de ce département avec M. Pradier.

rien d'elle, pas même une visite de remercîment.

On s'étonnait que deux augures pussent se regarder sans rire ; moi, je ne conçois pas comment un médecin prononce ou entend prononcer le mot *goutte* sans rougir. Eh quoi! cette maladie, dont l'origine remonte presque à l'époque où Noé planta la vigne, n'est encore connue que par ses douloureux effets ; ses causes précises ont toujours échappé à la vue débile des docteurs de tous les siècles et de tous les pays ; un pauvre diable qui souffre et qui crie, n'a pas même la consolation de savoir au juste la raison première de ses tourmens, et il est réduit à dire niaisement : Je crie, parce que je souffre. Fi! fi! messieurs de la faculté, c'est une honte : comment pouvons-nous espérer que vous remédierez aux effets d'une maladie dont vous ignorez les causes, lorsque vous nous laissez si bien mourir de celles que vous analysez, que vous définissez le mieux.

A défaut de notions précises sur la généalogie de la goutte, on a fait pour elle comme pour beaucoup de célèbres personnages et d'illustres maisons, on lui a donné une origine fabuleuse : *Podagra filia dicitur Veneris et Bacchi :* « La goutte, a-t-on dit, est fille de Vénus et de Bacchus ». Les preuves en sont consignées dans le couplet suivant ; j'espère qu'on ne récusera pas une autorité aussi respectable.

L'origine de la goutte.

Air : *Vous me comprendrez toujours bien.*

Par sa gaîté Bacchus, un jour,
Sut à Vénus paraître aimable ;
Dieu du vin, déesse d'amour,
Voyageaient du lit à la table.
Vifs ébats suivaient grands festins :
On sait qu'à des dieux rien ne coûte ;
Mais de leurs amours libertins
Il naquit un fruit (*ter.*).... c'est la goutte.

Elle a sans doute de nobles parens, mais elle n'est pas le premier enfant de bonne maison qui se soit fait une vilaine réputation dans le monde. On assure qu'il lui reste cependant quelque souvenir de sa haute puissance ; nous voyons en effet qu'elle se plaît à fréquenter la bonne compagnie ; elle va rarement demander l'hospitalité sous le toit rustique ou plébéien ; elle aime les hôtels, les châteaux, les palais ; et si quelquefois elle visite le cabinet modeste de l'homme de lettres et du savant, il faut lui savoir gré de cet hommage qu'elle rend au mérite *en le faisant marcher de pair* avec la grandeur et l'opulence. Il est vrai que les visites de cette noble hôtesse coûtent cher à ceux qui en sont honorés, mais l'usage des grands n'est-il pas de laisser par-tout des traces de leur passage ?

Un célèbre docteur anglais, Sydenham, avait étudié attentivement, et nous a dépeint en peu de mots les habitudes de la goutte.

Il dit dans un traité dont elle est le sujet : *Podagra plures divites quàm pauperes, plures acutos quàm stultos occidit.* La goutte tue plus de riches que de pauvres, plus de gens d'esprit que de sots. Il ne m'appartient sans doute de placer mes observations à côté de celles de Sydenham, que comme des exceptions qui confirment une règle ; mais je connais bien des goutteux qui ont fort peu d'argent, et beaucoup d'autres qui ont encore moins d'esprit. La goutte, au surplus, se formalisa des curieuses observations et des révélations indiscrètes de Sydenham ; *elle le traita en homme d'esprit* : elle le tua.

Mais c'est assez parler de la naissance et des inclinations de la goutte ; passons aux moyens que les conservateurs de la santé, les prolongateurs de la vie humaine, les médecins, en un mot, ont découverts pour nous délivrer des atteintes de cette redoutable ennemie. Quels sont-ils ? Nuls. Combien en compte-t-on ? Mille et pas un. La goutte a été plus adroite et plus cruelle que la fièvre. Cette dernière, en nous faisant un secret de son origine et de son essence, nous a permis du moins de trouver le quinquina : mais jusqu'à présent nous ne connaissons encore aucun *Podagrifuge*, quoiqu'il en soit de la goutte à peu près comme du mal de dents pour lequel chacun possède et enseigne un remède tout-puissant.

Des transpirations abondantes et continues ont toujours passé pour le meilleur

préservatif, mais on ne peut les obtenir que dans les contrées favorisées du soleil, et non dans les pays où l'atmosphère est molle et le sol humide. Il appartenait à notre siècle de créer deux hommes assez hardis pour disputer au soleil le titre de seul médecin de la goutte et pour vouloir partager avec lui l'honneur de combattre notre vieille persécutrice. L'un qui tient sans doute à cette secte de philosophes dont l'opinion est que l'eau est le principe élémentaire de toutes choses, s'est écrié : « Mortels, j'ai découvert le grand, le vrai, l'unique remède contre la goutte; croyez çà et buvez de l'eau, buvez-en beaucoup, buvez-la même avec plaisir, si vous pouvez, je ne vous défends pas la sensualité. » Il a fait des prosélytes, mais en petit nombre; quarante-huit verres d'eau tiède en douze heures ! Trente-deux onces par heure de ce liquide nauséabonde ! Quelle force d'ame et d'estomac ne faut-il pas pour subir cette question extraordinaire ? J'avoue pour mon compte que je ne puis m'empêcher de comparer les goutteux, qui ont le courage d'adopter le remède diluvien de M. Cadet-de-Vaux, à ces malheureux habitans des Pays-Bas qui, pour se garantir des attaques de l'ennemi, n'ont que la ressource désespérée des inondations.

Une autre voix plus forte, plus mâle, une voix de Stentor a couvert celle du chimiste aquatique. « Et moi aussi, je vous

apporte des bouteilles, a dit M. Pradier, mais je ne vous propose pas d'en boire : tenez-vous-en au bon vin, nous trinquerons ensemble. Ma liqueur sera humée par des linges, et ces précieux chiffons imprégnés de l'essence magique, vous enlèveront la douleur et la maladie qui ne reviendront plus...... s'il plaît à Dieu ».

Des bouteilles d'eau de la fontaine de Jouvence n'auraient pas été mieux accueillies, plus rapidement enlevées par de vieilles coquettes que celles de l'Eau-Pradier le furent par les goutteux. « Oh ! oh ! dirent les médecins, quel est ce remède né hors de la faculté ? Quel est cet homme nouveau qui a toujours porté l'uniforme de dragons et jamais la robe doctorale, qui a manié le sabre et non la lancette, et qui s'avise de vouloir guérir une maladie contre laquelle échouent nos efforts et notre science ? Proscrivons le remède et l'auteur ».

Mais aujourd'hui personne n'a plus le droit de proscrire, pas même la faculté ; la voix des goutteux et celle de la vérité sont parvenues jusqu'au trône, et un décret du souverain, en récompensant généreusement M. Pradier, a augmenté le nombre des remèdes utiles offerts à l'humanité souffrante.

Les envieux de M. Pradier ne se sont pas tenus pour battus ; ils ont dit, ils ont écrit que son remède n'était qu'un vieux spécifique connu dès long-temps et négligé

à tort ; ils en ont atténué les avantages et grossi les inconvéniens ; ils ont enfin jugé que l'acquisition en était trop chère, comme si des calculs mesquins devaient limiter la munificence du gouvernement. M. Pradier, fier des suffrages et des preuves de bienveillance de plusieurs têtes couronnées, répond à ses antagonistes en faisant imprimer et publier le bulletin de la goutte ; si l'on doit croire les cures racontées dans cette brochure, et elles le sont par les goutteux même qui ont été guéris, on peut l'appeller *le livret des miracles*; et il lui faut pour épigraphe, ces paroles adressées aux podagres : *Surge et ambula.* Il m'est permis cependant de douter que leurs jambes affaiblies par les applications du topique leurs permissent d'obéir promptement à cet ordre sans le secours des béquilles.

Les ennemis du Remède-Pradier s'appuyaient sur deux objections assez spécieuses : « Votre remède ne guérit pas la goutte, disaient-ils d'abord, il ne détruit pas *le principe arthritique*, puisque les personnes que vous avez traitées éprouvent de nouveaux accès. — Ce n'est pas ma faute, répond-il, mais celle des goutteux, ou plutôt de la faiblesse humaine, qui nous ôte le souvenir des maux passés et la prudence nécessaire pour en prévenir le retour ; est-il en mon pouvoir d'empêcher les hommes de s'exposer aux accidens qui engendrent les

rechutes ? Puis-je, par exemple, ajoute-t-il poétiquement, empêcher que le guerrier français n'allie *abondamment* le lierre et le myrthe avec les lauriers que lui décerne la victoire » ?

On reprochait ensuite à M. Pradier *qu'il n'avait jamais pu appercevoir la cause de ses succès.* Il répond : c'est vrai ; *mais je suis d'autant plus excusable, que je n'ai pu, comme certain médecin, anatomiser mes malades.* On voit que tour-à-tour M. Pradier jette à pleines mains dans son style les fleurs de la rhétorique et le sel de l'ironie.

Il résulte de tous ces débats et de sa brochure, que son remède produit dans les départemens et dans l'étranger des effets aussi salutaires qu'à Paris. Cependant les goutteux de la capitale ont un grand avantage sur ceux des autres pays, c'est qu'ils peuvent joindre aux bienfaits du spécifique le plaisir que cause la joyeuse gaillardise, la gaîté luronne du docteur qui a fait, dit-il, toutes ses études, et pris tous ses degrés chez les frères Ignorantins. J'ignore si la conversation joviale de M. Pradier contribue au succès de son topique ; mais je sais qu'elle arrache un sourire à la douleur la plus aiguë. Je finis, chers lecteurs, en vous recommandant la *liqueur arthritique*, ou plutôt en faisant des vœux pour que vous n'en ayez jamais besoin.

A. Martainville.

Des moyens de prévenir la décadence de l'art du comédien, et d'assurer le sort de ceux qui exercent cet art; par A. J. Dumaniant. A Paris, chez Barba, libraire, Palais-Royal, galerie derrière le Théâtre Français, n°. 51.

Dans le moment où quelques-unes des idées du gouvernement se sont portées sur l'organisation des grands théâtres de la capitale, la brochure que nous annonçons au public doit être d'un grand intérêt pour les personnes chargées de mettre l'ordre dans une petite république assez mal disciplinée.

Les plus beaux titres qu'une nation ait à la gloire, sont dans les monumens de son génie, car ils sont aussi les monumens de ses mœurs. Or, la plus brillante partie dè notre gloire littéraire, celle qui nous est le moins contestée par les autres nations, consiste dans les chefs-d'œuvre de notre théâtre.

Il est donc important de soutenir une réputation qui ne s'est point démentie depuis deux siècles; il est de notre honneur de ne pas laisser tomber les chefs-d'œuvre de Molière, de Corneille et de Racine entre des mains qui ne feraient que les défigurer. Si l'art du comédien vient à se perdre ou à se dénaturer, il entraînera nécessaire-

ment l'art dramatique dans sa chute. Quel écrivain, doué d'un véritable talent, osera s'élancer dans une carrière où il verra les interprêtes du génie méconnaître la voix de la nature et de la vérité ?

Ces observations ne sont pas nouvelles; elles ont été faites par tous les amis éclairés de la littérature et de celui de tous les arts où nous nous sommes le plus approchés de la perfection. Tous, en jettant leurs regards sur le premier théâtre de la capitale et du monde, ont redouté une décadence prochaine. Les talens qui brillent aujourd'hui sur la scène française et qui lui conservent son premier éclat, seront bientôt entraînés par ce rapide torrent qui entraîne et les hommes et les choses. Malheureusement des espérances bien fondées, ne nous offrant pas de jouissances à venir, ne peuvent empêcher notre prévoyance de s'étendre au-delà de nos jouissances présentes.

Des hommes éclairés ont écrit sur cette matière importante. Presque tous n'ont vu que l'état actuel des choses. Lorsqu'on voit un art parvenu à sa perfection, on prévoit sa décadence, par la seule raison de l'instabilité des choses humaines. Des raisons aussi vagues ne peuvent satisfaire les esprits droits et découragent ceux qui songeraient à apporter quelque remède au mal. Les hommes qui raisonnent sur des principes généraux, ressemblent à un médecin assez ignorant de ma connaissance. On lui de-

mandait les causes d'une maladie qui paraissait extraordinaire. Cette maladie, répondit le médecin, vient de ce que le corps humain étant imparfait par sa nature, ne peut demeurer dans un état de santé parfaite.

Le déclin de tous les arts, comme celui des empires, a ses causes physiques, morales et politiques. Il me serait bien facile de développer celles qui doivent amener tous les jours la décadence dont le Théâtre Français est menacé ; mais je n'écris point dans ce moment pour faire valoir mes propres idées. Si j'imitais certains critiques à la mode qui oublient souvent l'auteur dont ils doivent parler, pour se faire auteurs eux-mêmes, le public y perdrait beaucoup plus que je ne pourrais y gagner.

La petite brochure de M. Dumaniant est écrite avec méthode ; elle est divisée en cinq chapitres ; les mots y tiennent peu de place, il n'y a que des choses.

L'auteur traite d'abord de la difficulté que les comédiens français éprouvent à se procurer des sujets qui puissent remplacer un jour ceux que le temps force à la retraite. L'auteur prouve que cette difficulté naît de la préférence que l'on accorde, dans les provinces, à l'opéra-comique sur la bonne comédie. « Les entrepreneurs dans les villes secondaires, dit-il, n'ont plus engagé que des chanteurs et des chanteuses...... Les comédiens sans place, ont quitté leur état,

ou se sont réfugiés chez l'étranger. Il ne s'est plus formé de nouveaux sujets... On compte maintenant peu de villes, dans tout l'empire français, où la tragédie et la comédie soient jouées d'une manière satisfaisante ».

Malheureusement il était impossible d'empêcher cette révolution. Dès qu'il paraît un spectacle où toutes les pièces sont à la portée de tous les esprits, où les sens et tous les mouvemens de l'ame sont puissamment excités par la musique et les décorations, la multitude doit abandonner un spectacle qui ne parle qu'au cœur et à la pensée. Les plaisirs de la pensée et du sentiment sont les plus nobles jouissances de l'homme, mais ne sont pas les plus généralement goûtées.

Dans le chapitre suivant, l'auteur cherche les moyens de procurer au Théâtre Français des artistes qui puissent remplacer un jour ceux qui sont maintenant employés; mais parmi les moyens qu'il propose, il en est un qui me paraît insuffisant et même dangereux. Il voudrait que le gouvernement exigeât que tous ceux qui reçoivent un traitement au-dessus de 1500 fr. fussent de droit abonnés au spectacle. On leur ferait, pour cela, une retenue sur leurs appointemens. On pourvoirait à l'entretien des spectacles dans les villes, *par des sous additionnels sur les impositions, lesquels ne seraient payés que par ceux dont les revenus excéderaient une certaine somme*. Ce moyen ne

ferait, je crois, qu'aggraver le mal. L'impôt que nous levons sur nous-mêmes et de notre plein gré, pour nous procurer une jouissance, n'est pas un impôt, mais un échange. Je satisfais à une fantaisie; je n'obéis pas à une loi; or, si l'homme a besoin de quelque liberté, c'est sur-tout dans ses plaisirs. Dès que vous me forcez d'acheter *le superflu*, vous m'ôtez *le nécessaire*.

Mais en revanche la seconde partie de ce chapitre offre un plan bien conçu. M. Dumaniant voudrait qu'il y eût à Paris une *agence centrale* de tous les spectacles de l'empire. Ce serait une sorte de tribunal duquel ressortiraient toutes les discussions dramatiques, et qui ferait exécuter toutes les lois établies pour entretenir l'harmonie dans ce vaste corps assez difficile à gouverner. Cette *agence centrale* tiendrait un registre de tous les artistes, comédiens, chanteurs, danseurs, musiciens, décorateurs, machinistes, etc..... Toutes ces personnes auraient droit à une pension de retraite, et pour cet objet on leur ferait une retenue annuelle sur leurs appointemens. Cette dernière mesure est de la plus grande importance. Si l'on veut donner quelque consistance à une profession, il faut à celui qui l'exerce une perspective de repos et non une perspective de misère et de souffrance. L'homme qui désespère de l'avenir se jette tout entier dans le présent; il s'abandonne à ses goûts, à ses penchans, à ses vices, ...

et fait d'une profession ingrate l'instrument de ses désordres.

Le chapitre suivant offrira beaucoup d'intérêt aux lecteurs étrangers à la partie administrative des théâtres. Ils y apprendront quel est le nombre des comédiens répandus sur toute la surface de l'empire, quelle est la situation de l'art dramatique en France. Ce chapitre renferme des faits curieux et tout neufs pour les gens du monde. Il est sans contredit le plus intéressant de l'ouvrage, en ce qu'il offre des vues tout-à-la-fois utiles et économiques. L'auteur voudrait que le gouvernement eût à son compte vingt-quatre *troupes ambulantes*, dont douze ne joueraient que la comédie et la tragédie, et les douze autres l'opéra-comique. L'agence centrale établie à Paris réglerait leur marche et les dirigerait sur les villes qui seraient en état de les soutenir. Par ce moyen, dit l'auteur, on assurerait l'existence de neuf cent soixante-six artistes, et la dépense de ces troupes n'excéderait pas la somme de deux millions huit cent mille francs. Or les trois principaux théâtres de la capitale absorbent une somme de 3,400,000 fr.; ainsi avec moins de dépenses on donnerait des spectacles bien montés à plus de cent cinquante villes dans l'intérieur de la France.

De semblables vues ne sont point dictées par l'esprit de système, mais elles sont le fruit de la réflexion et de l'expérience. M.

Dumaniant termine sa brochure par une dissertation sur les moyens de rendre le *Conservatoire* et le théâtre de l'Odéon utiles au Théâtre-Français, et propose l'établissement d'un théâtre d'élèves. Je n'entrerai point avec lui dans les détails d'un sujet aussi délicat et qui passe d'ailleurs les bornes de mes connaissances. Je me contenterai de dire que son ouvrage n'est point un ouvrage littéraire, mais purement administratif; que sous ce rapport il m'a paru renfermer des idées qui dans les circonstances présentes ne sont pas à négliger, et auxquelles je me crois permis d'ajouter quelques réflexions qui ne sont pas sans importance.

Dans les innovations, de quelque genre qu'elles soient, il faut toujours penser à deux choses, à l'utilité et aux convenances. Qui voit seulement le côté utile d'un projet, ne voit qu'une vaine théorie toute prête à s'évanouir dès qu'on veut la mettre en pratique. Les moyens physiques sont bons, mais ils se trouvent repoussés par des forces morales auxquelles on n'avait pas songé, et les passions humaines ne se conduisent pas au gré de la raison et de la puissance comme des machines au gré du mécanicien.

Voulez-vous réformer un corps? Il faut savoir quel est l'esprit dont il est animé; sans cette connaissance préliminaire, l'édifice que vous voudrez élever s'écroulera par sa base.

Les comédiens forment un corps séparé

dans l'ordre social. C'est une petite société à part qui a ses lois, ses mœurs, ses habitudes, ses préjugés, ses vices et ses vertus. Ses passions sont vives, parce qu'elles sont toujours mises en jeu; ce qui est nécessaire au développement d'un art qui vit de passions.

Il y a trois sortes d'indépendance, l'indépendance du caractére, celle de la fortune et celle de la profession. L'artiste a éminemment besoin de la dernière, parce qu'elle tient à la considération publique, dont ne peut se passer un homme qui vise à la gloire. L'artiste veut être considéré comme homme, et l'homme comme faisant partie de l'ordre social. Il a besoin de sa profession pour vivre, et il veut que ses moyens d'existence soient honorés; sans cela il se gendarme contre le préjugé ou l'opinion qui réprouve un état auquel il s'est voué pour donner du pain à sa famille. Il refuse aux autres ce qu'on lui refuse à lui-même. Son amour-propre s'irrite contre l'injustice; l'indépendance naturelle de son caractère dégénère en licence et passe souvent toutes les bornes, faute d'avoir un état fixe qui détermine dans l'ordre social la mesure positive de ses prétentions. Ainsi donc en honorant la profession des comédiens, vous lui donnez une indépendance légale dont il ne peut passer les limites sans tomber dans le ridicule; mais si vous agissez dans le sens contraire, comme certains écrivains l'ont fait et le font

tous les jours, vous le forcerez d'usurper ce qu'il croit lui être légitimement dû, et je ne vois pas où, dans ce genre, l'usurpation peut s'arrêter.

De là sont venus la plupart des défauts tant reprochés aux comédiens ; de là toutes les plaintes que les auteurs soumis à leur tribunal ne cessent d'élever contre eux. L'amour-propre blessé a besoin de s'immoler d'autres amours-propres. Un habitant de Saint-Domingue, homme d'esprit, me racontait qu'il voyageait un jour avec un de ses négres et un mulet chargé de provisions. Le négre maltraitait injustement le pauvre mulet qui portait de son mieux sa charge. — Que t'a fait cette pauvre bête, lui dit le colon, et pourquoi la maltraiter ainsi? — Pourquoi, maître, répondit le négre ; *moi négre à vous ; li négre à moi.* Le comédien est le négre du public, et par contre-coup l'auteur doit être souvent le négre du comédien. Cela suit tout naturellement la marche des passions humaines. Mais placez le comédien dans une autre situation, il changera de caractére ; il ne fera plus de victimes quand il ne le sera plus lui-même ; il n'humiliera personne quand il ne sera pas constamment humilié, et le rapprochement qui doit exister entre l'auteur et lui se fera sans effort et par la nature même des choses ; car si deux hommes ont des intérêts communs et refusent de se rapprocher, il faut qu'il y ait dans la situation de l'un des

deux quelque chose qui ne soit pas naturel. Or, la situation du comédien dans la société est une situation forcée. — Quoi! Me dira-t-on, vous voulez que la profession du comédien soit mise au niveau de toutes les autres? C'est tenter ce qui n'a jamais été fait dans aucun siècle; c'est vouloir renverser toutes les idées reçues depuis si long-temps. — D'autres temps amènent d'autres opinions, quand il n'est pas question de l'un des principes conservateurs de la société. Nos pères ont eu leurs raisons pour dédaigner la profession du comédien, car je ne connais point de préjugé qui n'ait eu à sa naissance la raison pour base. Dans l'origine, les comédiens n'étaient que de misérables bateleurs, courant le monde et amusant la populace par des caricatures ignobles et dégoûtantes. La licence la plus effrénée les suivait dans leurs excursions, et leurs ames se mettaient au niveau des personnages grossiers qu'ils devaient représenter, et des personnages peu délicats qu'ils devaient amuser. Il n'est donc pas étonnant qu'un préjugé très-fort se soit élevé contre une profession qui n'était alors qu'un vil métier; mais depuis que le génie a pris un vol si rapide, un essor aussi sublime, l'état du comédien n'a-t-il pas cessé d'être un métier? N'est-il pas un art qui, pour être porté à sa perfection, demande du travail, de l'étude, et une intelligence peu commune? L'ame de l'acteur tend à s'élever naturellement à la

hauteur des personnages qu'il représente, et il me paraît impossible que les plus beaux sentimens imprimés dans sa mémoire, ne laissent pas quelques traces dans son cœur. Aussi a-t-on vu souvent et voit-on encore sur la scène française des hommes estimables par leur caractère comme par leurs talens. Quoi ! Je cesserais d'estimer un homme parce qu'il débite devant moi les beaux vers de Rodogune, d'Athalie et du Misanthrope ? Et j'estimerais l'avocat qui, par profession, défend à tour de rôle, la bonne et la mauvaise cause ; le marchand qui passe sa vie à acheter pour revendre, dont toutes les idées ne sortent pas de son comptoir, dont tout le savoir se borne à son barême, et tous les sentimens au succès d'une spéculation ? Le comédien, me direz-vous, est payé par le public, et dès ce moment il en devient l'esclave ; je ne puis estimer une profession qui l'expose aux sifflets du parterre. A cela, je répondrai : quelle profession n'est payée ? On ne fait rien pour rien dans ce monde. L'argent est le but de toutes les pensées, de toutes les actions. L'auteur est payé, le critique payé, l'avocat payé, le juge payé, le prédicateur même est payé. Chacun reçoit un salaire plus ou moins considérable, plus ou moins légitime. Chacun s'expose tous les jours aux sifflets de son public. L'avocat est souvent sifflé hors du tribunal, le prédicateur hors de la chaire, l'auteur dans les journaux, le critique par

ses lecteurs. Le monde est un composé de siffleurs qui se renvoient les sons. Il est vrai qu'on siffle l'acteur en face; mais qui est-ce qui le siffle? J'ai ouï-dire que les gens d'esprit et de bon sens n'usaient jamais d'un pareil privilége acquis à si bon marché.

Mais, me direz-vous, lorsque vous aurez élevé la profession du comédien au niveau de toutes les autres, aurons-nous de meilleurs acteurs? Nous rendra-t-on les Préville, les Lekain, les Molé? Ces hommes doués d'un grand talent ne sont-ils pas nés dans le temps où le préjugé contre leur art était dans toute sa force?

Oui, sans doute, mais ils ont paru à une époque où les hommes n'avaient pas toujours le choix d'une profession, dans un temps de calme où tous les rangs étaient fixés par les mœurs, par les lois et l'opinion. Mais dans le bouleversement social opéré par la révolution, toutes les carrières se sont ouvertes à toutes les ambitions humaines. Les hommes doués de quelqu'intelligence se sont précipités sur ce vaste torrent qu'ils ont pris pour le *Pactole*. Comment auraient-ils songé à embrasser une profession dédaignée, lorsqu'ils croyaient voir s'ouvrir devant eux le chemin de la fortune, des honneurs et de la puissance? L'art du comédien a donc dû se voir négligé, lorsque tant d'hommes croyaient pouvoir jouer sur le théâtre du monde des rôles dont l'éclat ne serait point imaginaire; mais si cet art eût

joui de quelque considération, quelques hommes à talent ne l'auraient pas dédaigné, et ils auraient porté dans l'espérance de ses succès toutes leurs illusions de fortune et de gloire.

Revenons sur les idées que je viens de développer, et réduisons-les à quelques principes qui me semblent incontestables. La profession du comédien est un art.

C'est un art innocent, toutes les fois qu'il ne s'exerce pas sur des ouvrages réprouvés par les mœurs.

C'est un art estimable, toutes les fois qu'il tend à élever l'ame par la peinture énergique de nobles sentimens, ou à nous corriger de nos ridicules et de nos vices.

C'est donc une injustice de refuser un rang dans l'ordre social à un homme, par la seule raison qu'il remplit une profession innocente aux yeux de la loi.

Quoique ces vérités me paraissent évidentes, je ne prétends point enchaîner l'opinion des autres à des principes qui ne seraient pas d'accord avec leurs sentimens. Me défiant de mes propres lumières, je respecte, sans les adopter, des préjugés que le temps a consacrés, prêt à croire à leur utilité, par la seule raison qu'ils subsistent depuis des siècles. Cependant il m'est impossible de ne pas penser que si l'on veut prévenir la décadence d'un art, on doit protéger l'artiste contre la défaveur attachée à sa profession.

Tous les jours, au contraire, nous voyons des écrivains mettre en jeu tous les ressorts de leur esprit pour avilir cet art auquel nous devons une jouissance noble et délicate. Ils se font un vil plaisir de dévoiler aux regards du public toutes ces petites passions d'un amour-propre qu'ils s'efforcent d'irriter et que la décence devrait couvrir d'un voile. Ils se font les instrumens de ces passions ; ils prennent fait et cause dans des querelles qu'ils devraient ignorer. Ils s'attaquent, se déchirent et souillent de leur fiel des journaux qui devraient être consacrés à nous transmettre des événemens politiques d'une haute importance, ou à nous éclairer sur les vrais principes de la littérature et des arts. Ils tourmentent le talent ; par eux et avec eux les acteurs se trouvent le jouet du public. Ils emploient tous ces moyens pour courir après la chétive réputation de gens d'esprit, qu'ils obtiendraient plus facilement en gardant le silence. Mais moi, je leur dirai avec une pleine franchise : de grace, messieurs, tâchez de vous respecter vous-mêmes, si vous pouvez. De quel droit venez-vous vous initier dans le secret des passions qui troublent une classe de la société ? De quel droit jugez-vous les acteurs hors du théâtre ? Ce droit que vous avez *acheté en entrant*, si vous l'avez conservé lorsque vous êtes *sortis*, soyez généreux et n'en abusez pas. Pourquoi n'attaquez-vous pas de même les autres classes de la société ?

Pourquoi ne nous montrez-vous pas aussi les petites passions qui la gouvernent? Que diriez-vous si quelqu'un dévoilait aux regards du public toutes les prétentions actuelles des *gens de lettres*, leurs manœuvres honteuses pour se supplanter les uns les autres, non dans l'espérance de la gloire, mais pour gagner un peu d'argent? Croyez-moi; au lieu de crier contre des abus inséparables des choses humaines, abus que vous aggravez tous les jours par vos déclamations, tâchez de relever un art dont vous vous dites les appuis et que vous ne cessez d'avilir. Prévenez sa décadence que vous semblez redouter, et faites en sorte qu'un honnête homme puisse au moins embrasser sans honte une profession que l'on peut exercer sans crime.

Ces idées ne seront pas du goût de tout le monde peut-être; mais je n'ai point la ridicule prétention de faire entendre raison aux petites passions humaines. Je dis ce que je pense, parce que je le pense, n'appartenant et ne voulant appartenir à aucune coterie littéraire, ne reconnaissant d'autre frein que celui de la décence et d'autre guide que la vérité.

A. S......

Mémoires du comte de Grammont, par Antoine Hamilton. Deux vol. in-18, imprimés sur très-beau papier, avec une notice sur Hamilton, et beaucoup de notes ajoutées. Nouvelle édition. Prix, 2 fr. 70 c., et 3 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez A. A. Renouard, libraire, rue St.-André-des-Arcs, n°. 55.

Lequel doit le plus à l'autre, du comte de Grammont, ou d'Hamilton? Le premier a fourni au second un modèle que celui-ci a pris plaisir à peindre dans toutes sortes d'attitudes, et qui dans chacune lui offrait une grace propre à faire briller la sienne: d'un autre côté, le personnage français, dont on ne parlerait pas sans ces Mémoires, est redevable à l'anglais d'un renom qui, selon toute apparence, durera plus long-temps que celui de beaucoup d'hommes d'un beaucoup plus vrai mérite: *Carent quia veste sacro.* Chacun d'eux a trouvé précisément ce qui lui convenait; au plus frivole des héros, il fallait le plus léger des panégyristes; on croit voir une fine poussière de pastel que le moindre souffle aurait pu dissiper, et qu'une main délicate a su fixer. Hamilton s'était cru sans doute obligé à contribuer pour sa part à la dot de sa sœur. Il a payé Gram-

mont en célébrité, c'est une monnaie qui n'est pas à la disposition de tout le monde, mais qui a cours dans tous les pays et dans tous les temps; et certes jamais il ne s'est fait de présent de noces de plus grand prix, ni de meilleur goût.

Depuis plus d'un siècle il n'y a dans toute l'Europe presque personne un peu au-dessus de la classe la plus ignorante qui ne connaisse, ou qui ne croie connaître le comte de Grammont ; comme si nous avions tous vécu avec lui : on sait du reste qu'il n'est rien moins que parfait, mais on lui trouve une physionomie qu'on aime encore mieux que la régularité; tout plaît en lui jusqu'à ses défauts, et la plupart le regardent, sur la parole d'Hamilton, comme l'homme de la meilleure compagnie de son temps. Je pensais de même lorsque j'en étais encore à mes premières impressions, lorsque la gaîté me paraissait le premier des charmes, la vogue la première des gloires, et le plaisir le premier des biens; mais comme si chaque saison de la vie nous apportait d'autres vœux, j'ai cru démêler que M. de Grammont avait été traité par ses contemporains avec une indulgence qui, selon moi, ne leur fait pas grand honneur, et que les patentes d'homme parfaitement aimable lui avaient été expédiées par son beau-frère à beaucoup trop bon marché.

Je sais qu'il reste encore beaucoup de

partisans au comte de Grammont, très-honnêtes gens d'ailleurs, mais qui n'auront peut-être pas eu autant de temps que nous pour se détromper; et je crois les entendre me dire : Eh quoi! l'homme aimable n'est-il donc pas celui qui se fait aimer? Voyez le comte de Grammont, il s'est fait aimer par-tout. Que faut-il de plus à votre avis? Je serais tenté de répondre : au moins des qualités si ce n'est des vertus. Tout comme il vous plaira, dira-t-on; mais un comte de Grammont n'est point de la jurisdiction d'un Aristarque, eût-il eu en effet tous les défauts, tous les vices même qu'il vous conviendra de lui donner. Il s'est fait aimer. Que ce soit à tort ou à raison! Ce mot-là répond à tout. Ses agrémens l'ont emporté sur ses défauts, et c'est un triomphe de plus. En effet, ajouteront ces défenseurs officieux, supposez deux hommes dont l'un aurait beaucoup de mauvaises qualités, tandis que l'autre n'en aurait que de bonnes, et qui réussiraient tous les deux également; le premier ne l'emporterait-il pas visiblement sur l'autre, puisque tous les reproches qu'on pourrait lui faire seraient autant d'obstacles à ses succès, et qu'il aurait en lui de quoi vaincre ces obstacles, comme un vaisseau qui marcherait à vent contraire aussi vîte qu'un autre avec un vent favorable serait incomparablement meilleur voilier? Je ne vois, je l'avouerai, rien à opposer à de pareils raisonne-

mens; on pourrait même les porter plus loin, car (j'ai honte de le dire) la corruption loin d'être un empêchement aux triomphes d'un homme à la mode, ne fait que les faciliter; elle le met plus en rapport avec le grand nombre qui ne vaut jamais grand'chose; la vertû, la grandeur, la loyauté même, lorsqu'elles sont généralement reconnues, inspirent, je ne sais quelle estime inquiète capable de nuire à la confiance qui naît de l'égalité. On interrompit à Rome une comédie (sans doute un peu libre) à l'arrivée de Caton. Donnez à M. le duc de Montausier quatre fois plus d'esprit, si vous voulez, qu'Hamilton n'en prête au comte de Grammont, conservez-lui d'ailleurs son noble caractère, et produisez-le à la sémillante cour de Charles II, et vous verrez s'il y aura les mêmes succès. Les hommes plus ou moins entraînés par le tourbillon de la foule régnante, croient toujours lire un jugement sévère sur le front du sage, et le convive qui ne goûte aucun de vos mets attriste le festin. Nous avons tous tant que nous sommes, réciproquement besoin de nos défauts pour nous supporter entre nous, sans quoi quelques-uns seraient trop redoutés, et les autres trop humiliés; et quelle figure ferait, je vous prie, un habit brodé au milieu d'une cohue. Hélas! sauf respect, la cohue c'est le monde; et je ne sais pas trop si tels ou tels (mais en bien petit nombre),

ne feraient pas bien de cacher une partie de leur mérite, comme tels ou tels une partie de leur esprit. La première régle ici-bas est de parler une langue que chacun entende, et de ne point mettre au jeu plus qu'on ne peut tenir. *Sois sage avec le sage*, dit un poëte grec, *et ris avec le fou.* Je ne voudrais point, à beaucoup près, étendre ce principe social à toutes ses conséquences; il menerait l'homme aimable un peu trop loin de l'homme estimable; mais il n'en est pas moins vrai qu'un trés-grand mérite est un privilége dont on ne doit pas plus faire parade que des autres, sans quoi ce mérite-là manquerait du premier de tous les mérites, de celui qui sert à-la-fois aux autres de voile et de lustre, la modestie. C'est à cela peut-être que nous devons la salutaire institution de la politesse, qui n'est pas à beaucoup prés la modestie, mais qui lui ressemble du moins comme le verre au diamant; elle ne laisse pas, quelque superflue que souvent elle paraisse, de prévenir au moins en apparence, toute espèce d'abus de supériorité; c'est elle qui nous rend tous tant que nous sommes, un peu moins redoutables, un peu moins haïssables les uns pour les autres; elle a fondé pour jamais, dans tous les rangs de la société, un échange d'égards dont on se trouve bien; enfin, elle a établi entre les hommes un certain niveau, une certaine parité fictive absolu-

ment nécessaire à l'agrément de leur commerce, en conseillant à tous ceux qui pourraient avoir des avantages trop marqués sur leurs pareils de les dissimuler, comme on voit dans la conversation les hommes de la plus grande taille s'incliner par un mouvement naturel pour se mettre à la portée de leurs voisins.

Au reste, le comte de Grammont n'aura pas eu besoin de descendre de bien haut en fait de morale, pour se mettre au niveau des plus audacieux libertins de son temps; on était plus tolérant sur cet article alors qu'on ne le serait même aujourd'hui, et un coup-d'œil rapide sur l'époque où il a brillé suffirait pour répondre à tous les détracteurs des temps où ils vivent et les corriger de répéter à toute heure que jamais ce qu'on voit ne vaudra ce qu'on a vu. On dirait à les entendre gémir les uns après les autres, de génération en génération, qu'il n'y avait de vertu, de raison, de sagesse, de décence, que pour nos aïeux. Horace lui-même (qui, à la vérité, n'en était pas plus triste pour cela, ni plus sage), avait emprunté des Grecs ce qu'il nous dit sur la détérioration successive de l'espèce humaine :

Damnosa quid non imminuit dies.

Nos poëtes, à leur tour, ont rendu en cent manières l'affligeante strophe du bon Horace, et ces jérémiades poétiques ont

retenti dans les poésies de toutes les langues. La prose n'est point restée en arrière ; les mêmes idées ont passé des écrits dans la conversation, et par degrés des plus nobles conversations dans les plus misérables radoiages, au point que la dernière marchande de marrons, pour peu qu'elle parle des choses de ce bas monde, est là-dessus d'accord avec tous les poëtes grecs et latins, et qu'elle ne cesse de répéter sans s'en douter :

Ætas parentum pejor avis.

Voilà sur quoi roulent de temps immémorial, et les gémissemens des vieilles et les complaintes des vieillards, et les éternelles improbations des pédans, ces vieillards précoces, les plus ennuyeux de tous. On dirait, à les entendre, que le monde, au rebours des hommes, est parti d'une enfance parfaitement sage pour arriver en vieillissant au comble de la folie ; et ne voudraient-ils pas nous faire tous rougir de n'être pas morts au moins quelques siècles avant notre naissance ? Le fait est que le genre humain n'a jamais été ni meilleur, ni plus sage que nous ne l'avons trouvé en y entrant. Toujours composé des mêmes élémens, incessamment recruté de la même espèce d'hommes, il aura toujours, comme la plupart d'entr'eux, des hauts et des bas, de bons et de mauvais momens, des absences d'esprit et des intervalles lucides.

Mais c'est particulièrement ce qu'on est convenu d'appeller le *grand-monde*, qu'on accuse et qui s'accuse lui-même d'aller toujours de mal en pis, et l'on feint de ne pas voir les pas qu'il fait de temps à autre vers un vrai perfectionnement. Cependant cette classe même, la plus en butte à la censure, a gagné, sous plus d'un rapport, chez nous depuis la régence, chez les Anglais depuis Charles II. On dit communément que les mœurs des nations dépendent beaucoup des chefs qui les gouvernent; mais elles s'en ressentent encore plus quand ils ne gouvernent pas. Nous avons tous, depuis les moins sensés jusqu'aux plus sages, des passions folles, des penchans vicieux, pour qui toute règle est une entrave dont ils ne manqueront jamais de se dégager à la première occasion : semblables à des écoliers pétulans que la surveillance contient, mais qui n'attendent que l'absence ou seulement la distraction du maître pour quitter sa leçon et commencer le tapage. Que sera-ce donc quand le maître lui-même, comme en Angleterre, à l'époque de ces Mémoires, sera l'un des moins sages de tous? On en peut juger par l'histoire de ce bon roi Charles, dont le règne était devenu celui des fêtes de la folie, de la licence, époque mémorable dans les fastes de la futilité, et qu'on pourrait appeller *le long carnaval d'Angleterre*, si la corruption n'avait pas oublié d'y prendre

un masque. On conviendra que le chevalier de Grammont ne pouvait pas mieux saisir son moment pour se faire exiler, ni mieux choisir le lieu de son exil, devenu bientôt le théâtre de ses exploits. On eût dit que l'extravagance, la débauche et l'insolence réunies lui avaient donné une mission expresse pour prêcher leur doctrine dans la très-sérieuse ville de Londres, y planter par-tout leurs enseignes, et faire de leur culte la religion dominante. Au reste il n'était pas seul, et le fameux comte de Rochester, aussi bon apôtre que lui, avec quelques autres de la même robe, eurent part à l'entreprise, et l'on voit dans Hamilton combien les nouvelles conversions furent promptes et nombreuses. Je ne sais s'il se trouverait de nos jours même parmi nos plus jeunes gens quelque tête assez vide pour imaginer que c'était là un bon temps; mais il suffirait d'avoir eu en sa vie une légère expérience de ces choses, pour ne pas le penser, et même fût-on encore dans l'âge des jeunes et riantes illusions du cœur et des sens, pour peu que d'un autre côté l'aurore du jugement commence à poindre, on ne tardera pas à reconnaître que les plaisirs ne sont pas le bonheur, et surtout que la folie n'est point le plaisir.

Qu'est-ce en effet que cette ridicule parodie de l'amour, cette galanterie froide et moqueuse, toujours mêlée de fatuité, tou-

jours vide de sentimens, toujours envenimée de malice, qu'Hamilton nous peint comme la seule occupation, le seul intérêt, la seule affaire du palais de Saint-James? Ce n'était plus une cour, c'était une lice, une arène où toutes les femmes sous les armes, défiaient ou du moins paraissaient défier tous les hommes de les vaincre, et où tous les hommes à leur tour défiaient toutes les femmes de leur résister; sorte de tournois bizarre qui avait ses conventions, ses usages, ses formules, ses règles, et qui, si l'on en croit le peu de partisans qui lui reste, présentait quelque chose de l'ancienne chevalerie. Elle la représentait; soit: mais au courage, à la loyauté, à la vraie noblesse près; ici aucune bonne intention, aucun prétexte plausible ne se laissait entrevoir. Et qui d'entre ces modernes champions aurait osé se vanter que ce fût pour le maintien de l'ordre, pour la tranquillité publique, pour la protection de l'innocence, ou seulement pour faire jusque dans ses jeux des preuves d'une vaillance, d'une force ou d'une adresse qui pouvaient tôt ou tard devenir utiles à la patrie? Non, dans ces temps de joyeux loisir, nos braves ne combattaient que contre l'innocence et la vertu, qui se défendent du mieux qu'elles peuvent, mais qui n'ont point d'armes offensives; ensorte qu'elles avaient tout à redouter de leurs agresseurs sans qu'ils eussent rien à craindre. Tout bon-

nement c'était la guerre aux femmes, qui ne furent formées pour aucun autre genre de guerre, et malheureusement c'était, de toutes, celle qui paraissait le mieux convenir à l'humeur du comte de Grammont. Ce n'est pas que son beau-frère ne mette beaucoup d'importance à nous vanter de prétendues prouesses dont la plus merveilleuse est d'échapper par la vîtesse de son cheval à quelques cavaliers ennemis qui essayaient de lui couper son chemin. Encore une fois ses vrais triomphes l'attendaient auprès des femmes; c'était, comme nous l'avons dit, la guerre pour laquelle il se sentait le plus d'attrait, et cette guerre encore comment la faisait-on dans ces temps si peu dignes de l'histoire? Le véritable amour, ce noble principe de tant de nobles mouvemens, cette excuse presque légitime, au moins toujours graciable, de tant d'erreurs et de fautes, l'amour, dis-je, n'était que bien rarement de la partie dans de telles entreprises. Eh qui pourrait en soupçonner le comte de Grammont? Hélas ce n'était pas même le goût du plaisir, ces Messieurs en étaient trop rassasiés pour y être bien sensibles! Le vrai goût du plaisir que d'ailleurs nous sommes loin de préconiser, n'a besoin que du plaisir; mais pour un comte de Grammont, pour un Rochester, pour leurs soi-disant amis, leurs compagnons ou plutôt leurs complices, ce n'était pas toujours l'impétuosité du désir, ni une ivresse

passagère qui décidait du sort de la victime ; c'était souvent un simple projet conçu de sang froid, ou un défi porté le verre à la main, ou seulement un pari fait et stipulé devant témoins, enfin c'était toujours je ne sais quelle ambition de paraître plus heureux, plus adroit, plus scélérat que tous ses concurrens, avec l'espérance flatteuse de pouvoir après divulguer malicieusement ce que l'honneur, la sensibilité, la probité, la compassion même commandaient de cacher. Voilà leurs motifs dans cette singulière profession, le plaisir de se vanter a presque toujours été le premier des plaisirs. On ne se donne un bel habit, disait depuis un homme de la secte, que pour le montrer; et si par impossible un d'entre eux avait eu à choisir entre le triomphe le plus désirable, mais par malheur pour lui sans la moindre publicité, ou la publicité de ce même triomphe, mais sans la réalité..... Je connais les fats, notre homme n'aurait point eu un moment d'hésitation, tant il est vrai que dans leurs entreprises ces brillans paladins cherchaient moins le profit que l'honneur.

Pendant cette extravagante épidémie, que devenait l'esprit? On le voit assez dans le cours de ces Mémoires; l'esprit, pour cette brillante élite, était surtout l'art de se passer de sens commun; il s'en allait par évaporation ; ceux qui en avaient, le consumaient presque en entier en folles dépenses,

et n'en conservaient point assez pour en faire un usage vraiment honorable : dans ce monde-là, on regardait ce don si précieux uniquement comme un moyen de s'amuser des choses et des gens; et l'on n'avait, à proprement parler, de l'esprit que pour rire, ou pour faire rire aux dépens du tiers et du quart. On se contentait de viser à ce qu'on appellait alors le bon ton, les grands airs, les belles manières, à une certaine élégance de convention, à une politesse impertinente qui devenait un attribut exclusif des gens de cette classe, et qui les faisait distinguer au premier coup-d'œil de la tourbe des honnêtes gens. Du reste, ce n'était presque par-tout entre eux qu'un ridicule jargon de bal, une fausse finesse dans les pensées, une froide afféterie dans les expressions, un cinisme déhonté, soutenu par de prétendues grâces, toujours alarmées de ce qui leur ressemble, toujours méprisantes pour ce qui ne leur ressemble pas, et par-dessus tout ce persifflage habituel, si facile, si utile à la médiocrité suffisante; triste et cruel divertissement du sot orgueil, qui cherche toujours à déprimer pour primer.

Voilà, si je ne me trompe, à-peu-prés l'idée qu'avec un peu d'expérience et de réflexion, on peut se former de l'esprit qui devait régner parmi tous les élégans de la trés-libre cour de Charles II, et qui règne peut-être encore aujourd'hui parmi ceux

(comme il n'y en a que trop) qui croient ne pouvoir faire mieux que de marcher légèrement sur leurs traces légères. Certes, avec de tels entours, supposez un esprit aussi distingué qu'il vous plaira, et qui dans toute autre circonstance aurait pu être le plus lumineux, le plus étendu, il se sentira gêné, resserré, dans le cercle étroit de la frivolité, de la fadeur, de la malice, et eût-il reçu les ailes de l'aigle, il sera réduit au vol du papillon. N'attendez de lui désormais rien de bon, ni de fort, ni de grand; il n'aura plus même le droit d'être raisonnable.

Mais revenons au comte de Grammont. Au fait, cet illustre et rare modèle proposé en quelque sorte, à l'imitation de tous les roués passés, présens et futurs, avait-il donc tant et tant d'esprit? J'ai soigneusement cherché dans tous les traits charmans dont toutes les pages de ce livre sont semées, ceux qui pouvaient appartenir en propre à cet homme singulier; je n'ai trouvé que des espiégleries, des niches, des tours de pages, un ou deux contes assez plaisans qui, toute fois, pourraient bien devoir une bonne partie de leur sel à celui qui les redit; du reste, pas un mot qui soit vraiment remarquable, rien qui ait pu se passer du crédit d'Hamilton pour arriver jusqu'à nous; aucune élévation, aucune profondeur, aucune étendue, aucune générosité, aucune sensibilité, rien qui puisse annoncer un

général, un négociateur, un administrateur, un écrivain. Tout son mérite est dans sa gaîté, et se borne au perfide talent d'amuser quelques princes et de s'amuser aux dépens de quelques malheureux. Enfin, écartez un moment la parfaite dorure d'Hamilton, j'ai peur que vous ne trouviez que du cuivre et du vert de gris.

Envain m'opposerait-on ici toutes les femmes qu'il a eu l'art de séduire, je répondrais à-peu-près comme Paschal pour les moines, les femmes ne sont pas des raisons, et de ces femmes-là encore? Ecoutez le comte de Glocester, écoutez miss Hubart : le beau triomphe que de séduire des femmes qui veulent absolument être séduites, et qui, si vous vous obstiniez à rester bien tranquilles, finiraient par faire pour vous ce que vous faites pour elles! D'ailleurs, à quoi sert l'esprit, lorsque l'argent suffit? Or, si nous en croyons Hamilton lui-même, la plupart des succès du comte de Grammont à Turin et à Londres, sont dûs à sa magnificence. Cette magnificence était alimentée par les profits du jeu, et ces profits immanquables coulaient de source, mais d'une source que Mata nous a découverte.

M. de Turenne, diront les partisans du comte de Grammont, n'était point à beaucoup près aussi sévère que vous pour le héros d'Hamilton, et, cependant, il avait bien droit de l'être. Oui, sans doute, mais M.

de Turenne, qui aurait pu être le plus éclairé des juges, était en même temps le plus indulgent des hommes, et malheur à qui jugerait toujours. La sagesse du grand-homme descendait quelquefois jusqu'à la gaîté. D'ailleurs, il ne voyait que le début du comte de Grammont, nous voyons sa vie; il se divertissait, comme de raison, des folies d'un jeune officier, encore trop enfant pour qu'on pût lui demander autre chose. Il riait de cette partie de jeu soutenue par un piquet de cavalerie, et du cheval laissé aux cartes, et il en riait parce que, grace au ciel, le rire n'est interdit ni à la vertu, ni au génie; mais il disait en même-temps qu'il désirait vieillir pour voir ce que deviendrait le chevalier de Grammont. M. de Turenne ne pouvait pas faire une épigramme plus douce et en même-temps plus forte, lui qui sûrement connaissait aussi bien les hommes qu'il les conduisait; c'était dire qu'il le croyait trop fou pour devenir jamais raisonnable.

Maintenant pour en revenir à la licence et à la dépravation de ces temps, dont la peinture nous choquerait autant qu'elle nous amuse, si elle était d'une autre main; certes, nous n'ignorons pas tous les sarcasmes que sur ce point les nations étrangères se permettent sur la nôtre, et tout en souriant de pitié à de grossières exagérations, nous convenons franchement que nous en avons quelquefois mérité une partie. Mais je

doute que dans les époques dont nous aurions le moins à nous glorifier, on puisse en citer une comparable au règne de Charles II, tel du moins qu'Hamilton se plaît à nous le montrer, et cependant ce n'est point, à beaucoup près, un satirique atrabilaire, ce n'est pas un censeur rigide, pas même un historien impartial; c'est un homme qui en parle bonnement, qui rit de tout cela, qui s'en amuse, et qui paraît, si je ne me trompe, en avoir pris sa petite part.

Comment, néanmoins, s'armer de sévérité contre l'homme qui a su faire tant de plaisir. Tout ce qui manque au mérite du comte de Grammont ajoute à celui d'Hamilton, et prouve que rien n'est impossible au talent, ni difficile à la facilité. L'auteur semble avoir tout exprès choisi l'homme dont il nous donne le portrait toujours vivant, et dont il sait conserver les traits en leur prêtant ses graces, pour nous prouver que l'esprit peut disposer de la renommée en faveur de qui lui plaît. Aussi peut-on regarder ce livre charmant comme un monument à jamais durable que la gaîté, la grace, le bon goût et le bon ton réunis ont élevé de concert à la frivolité. Mais il fallait pour cela le style d'Hamilton, ce style entraînant à force d'être coulant, qui semble tenir une moyenne proportionnelle entre une aimable conversation et une composition élégante; ce style qui vous dégoûte également de tout ce qui aurait moins d'es-

prit et de tout ce qui essayerait d'en montrer davantage, ce style qui cache l'art sous le naturel et le travail sous l'air de l'abandon; ce style qui, en nous offrant tout avec un même air de vérité, sait fixer l'attention sur tout ce qui en est digne et lui dérober subtilement tout ce qui pourrait la révolter.... Modèle presque parfait, et par conséquent presque unique en son genre, mais que peu d'écrivains sont appellés à imiter, car pour suivre un oiseau il faut des ailes.

****

Les Bergères de Madian, ou *la Jeunesse de Moïse, poëme en prose, en six chants; par Mme. de Genlis.* Un vol. in-12. Prix, 3 fr. 50 c., ou un vol. in-18, prix, 2 fr. 50 c. A Paris, à la librairie française et étrangère de *Galignani*, rue Vivienne, n°. 17.

Voici, dieu merci, une grande question littéraire de décidée. Un ouvrage en prose peut-il être un poëme? Est-il permis d'écrire un poëme autrement qu'en vers? Voilà ce qu'on se demandait depuis longtemps. Les partisans de la prose citaient en vain un passage assez décisif d'Aristote, et deux phrases un peu équivoques de Denys d'Halicarnasse. Les amis des vers ne se rendaient point, l'exemple même du *Té-*

lémaque ne les ébranlait pas : ils refusaient à cet ouvrage une exception que Voltaire et La Harpe n'avaient pas voulu faire. M. de Châteaubriand, lui-même, s'était ouvertement déclaré pour les vers dans la préface d'*Atala*, lorsqu'il n'avait aucun intérêt personnel dans la querelle, et il avait laissé la question indécise dans la préface des *Martyrs*, lorsqu'il y était fortement intéressé. Mme. de Genlis est plus hardie ; sans rien examiner, sans rien prouver, elle intitule tout simplement ses *Bergères de Madian*, poëme en prose; et le doute se trouve résolu par le fait. Ce qui existe est possible, dit la philosophie scholastique; et qui peut en effet douter de la possibilité d'un poëme en prose, lorsque Mme. de Genlis nous en présente un tout fait ?

A parler sérieusement, pourquoi ne voudrions-nous pas tolérer les poëmes en prose ? Pourquoi ne pas les permettre aux auteurs qui ne savent pas écrire en vers ? C'est rejetter un moyen de varier nos plaisirs, comme le disaient si bien les apologistes du drame. Vous nous direz que c'est rendre la carrière trop facile; vous nous citerez encore ce malicieux Voltaire qui, en fait de poëme, n'aimait même pas la prose d'Ossian, et qui nous a montré un Florentin improvisant une épopée ossianique en prose, avec une rapidité capable de déconcerter tous les Bardes ressuscités par Macpherson. Je vous demanderai d'abord

s'il y aurait un si grand mal à rendre faciles les moyens de nous amuser, et je vous dirai, en second lieu, que la carrière de l'épopée en prose n'est pas si facile ; qu'elle demande, à la versification près, tout ce qu'on exige d'une épopée en vers : une action grande et intéressante, variée par des épisodes qui s'y rattachent naturellement ; des caractères divers et fortement dessinés ; une peinture de mœurs brillante et fidèle ; des tableaux de la nature pleins d'énergie et de vérité ; un style toujours noble et correct, et qui soit empreint tour-à-tour des différentes couleurs que le sujet demande. Je vous dirai plus : on dit en termes de coulisse, qu'il faut à l'Odéon des pièces plus *corsées* qu'au Théâtre Français, parce qu'à l'Odéon on ne compte ni sur l'harmonie des vers, ni sur le charme du style. Eh bien ! comme, dans un poëme en prose, on ne peut pas compter sur le style et sur l'harmonie, autant que dans une épopée en vers, il faut aussi que la fable soit plus *corsée*, c'est-à-dire plus compliquée, plus remplie d'événemens, plus romanesque ; d'où il suit qu'elle est plus difficile à imaginer.

Ces principes bons ou mauvais, sont du moins ceux d'après lesquels j'ai cru devoir examiner *les Bergères de Madian*, ou *la Jeunesse de Moïse*, et j'avoue même qu'ils me prévenaient favorablement pour un ouvrage dont l'auteur a fait tant de romans.

Je me croyais à-peu-près sûr de trouver, sinon un poëme dans toute la rigueur du mot, du moins une *nouvelle* fort intéressante ; j'ai lu ; et puisqu'il faut le dire, j'ai été cruellement détrompé. Mais qu'on ne me croie pas sur parole, je devais juger *la Jeunesse de Moïse ;* c'est au lecteur à me juger à mon tour.

L'exorde du poëme m'a d'abord un peu surpris : « Filles brillantes de l'erreur (s'écrie Mme. de Genlis), muses séduisantes et trompeuses, ce n'est *plus* vous que je puis invoquer ! Je ne veux *plus* m'égarer sur les bords du Permesse et de Castalie ». Diantre ! me suis-je écrié à mon tour, (pardonnez, lecteurs, cette exclamation un peu populaire) Mme. de Genlis ne veut plus invoquer les muses profanes ; elle les a donc invoquées autrefois. Elle a donc fait plus d'un poëme un peu païen ; et je n'en ai pas connaissance ! Et sans perdre de temps je vais consulter un catalogue des œuvres de Mme. de Genlis publié en 1808. J'y trouve 48 volumes in-12, 2 vol. in-8°., un vol. in-18, de théâtre, de romans, d'ouvrages d'éducation, de morale, de piété, mais pas un pauvre petit poëme. Si elle en a mis au jour depuis je prie son libraire de me l'apprendre ; mais en attendant, je penserai que Mme. de Genlis s'est permis une fiction assez forte, tout en renonçant à la fiction.

Cependant, Horace l'a dit ; en fait d'invention tout est permis au peintre et au

poëte,

poëte, et quoiqu'il ne parle pas expressément des poëtes en prose, je ne veux pas chicaner plus long-temps Mme. de Genlis. Venons à la *fable* de son épopée; elle est fort simple, comme on va le voir. Au premier chant on voit Moïse en fuite après avoir tué un Egyptien. Il s'endort, et Dieu lui envoie un songe prophétique, à l'imitation de celui qui est envoyé à Henri IV par S. Louis. Après avoir dormi, il se réveille, ce qui est fort naturel, et il arrive fort naturellement encore au pays des Madianites où il allait. Au chant second, Moïse s'assied auprès d'un puits. Sept jeunes filles viennent y tirer de l'eau. Le farouche Ithamar, à la tête d'une troupe de pâtres, veut les enlever. Moïse, comme tous les héros de poëme et de roman, met les ravisseurs en fuite, et comme dans tous les romans et dans tous les poëmes, le père des sept jeunes filles accueille leur libérateur. Les chants troisième et quatrième n'ont pas coûté davantage à l'imagination de l'auteur. Moïse, quoique bègue, comme chacun sait, y parle seul d'un bout à l'autre sans que ses auditeurs soient fatigués. Il raconte dans le troisième tout ce que l'Ecriture nous apprend de sa naissance et de la manière dont il fut sauvé des eaux. Il fait des emprunts à l'historien Josephe pour nous parler de son éducation, et Mme. de Genlis lui prête seulement les détails de son retour chez ses parens, et la noble résolution de par-

tager leur esclavage. L'Ecriture fait pour le quatrième chant les frais d'un sacrifice dans le désert; elle fournit l'histoire de l'Egyptien tué par Moïse, et de sa fuite causée par l'indigne reproche qu'il reçut à ce sujet d'un Hébreu. Mme. de Genlis n'y a ajouté que la conversion de la fille de Pharaon opérée par Moïse, plus promptement et à bien meilleur marché que celle de Félix par Polyeucte, tant il est vrai que tout renchérit dans ce monde...., jusqu'aux conversions !

L'action recommence à marcher avec le cinquième chant. Moïse devient amoureux de Séphora, l'aînée des sept vierges qu'il a sauvées, Séphora devient en même-temps amoureuse de lui. En même-temps aussi Jéthro, père de Séphora, conçoit le projet de les unir, et le poëme finirait sans ce farouche Ithamar qui avait aussi des vues sur elle. Il soulève tout Madian contre Moïse. Il vient en force pour l'enlever et le déchirer; mais pendant qu'il parlemente avec Jéthro, Moïse, tout en gardant les troupeaux, tue un lion, grand ennemi des Madianites, et il rentre chez Jéthro en triomphe, à la barbe de son rival.

C'est avec le secours du R. P. Dom Calmet que Mme. de Genlis ouvre le sixième et dernier chant par la fête de la *Gerbe sacrée*. Elle envoie ensuite en Egypte demander aux parens de Moïse leur consentement à son mariage avec Séphora. Le

consentement arrive, mais Ithamar n'est pas mort. Il conspire de nouveau contre Moïse, et cette fois il prend pour complice le prophète Balaam ; ici c'est encore la Bible qui contribue. Mme. de Genlis la quitte cependant bientôt pour mener Ithamar et Balaam en guet-à-pens surprendre et assommer Moïse ; mais la Sainte-Ecriture tire le prophète de ce nouveau danger ; il se retourne, son visage rayonnant met ses ennemis en fuite, et il épouse Séphora.

On pensera sans doute avec moi que la faculté d'invention n'a pas été prodigieusement fatiguée chez Mme. de Genlis pour la composition de cet ouvrage ; mais on pourra dire aussi que l'invention des faits n'est pas une chose très-essentielle ; que le bon La Fontaine n'en a point inventé, et que l'imagination peut se déployer dans les détails d'une manière tout aussi brillante. Voyons donc si, sous ce point de vue, l'examen de *la Jeunesse de Moïse* sera plus favorable à Mme. de Genlis. On voit des combats dans tous les poëmes, et j'en trouve deux dans le sien. Le premier est soutenu par Moïse contre Ithamar et son détachement. Les pâtres ont fait une espèce de farandole autour des filles de Jéthro. Ithamar a saisi Séphora ; mais tout-à-coup Moïse, qui était à cent pas, le saisit lui-même et le terrasse. On le laisse faire ; on le laisse mettre ses derrières en sûreté en s'adossant au mur du puits, et c'est alors

seulement qu'un pâtre s'approche armé d'une massue. Que fait Moïse qui n'a qu'une baguette pour se défendre ? Il enlève d'une main le téméraire, le suspend sur le puits, lui fait un long discours qu'écoutent paisiblement ses camarades ; puis imitant le *quos ego* de Virgile, il laisse tomber le pauvre pâtre sur le gazon. Vous pensez peut-être que le farouche Ithamar et ses compagnons vont le venger ? Rien moins que cela : la frayeur les saisit, et ils prennent la fuite. Ithamar seul s'arrête à cinquante pas ; il met un caillou dans sa fronde, et le lance contre Moïse. Le caillou devient en l'air une flèche homicide et va frapper Moïse au pied ; mais aussitôt Moïse le ramasse, et quoique la flèche soit redevenue caillou, il le lance à Ithamar et lui casse l'épaule. Ithamar tombe, les bergers l'emportent, et voilà le combat fini. Je le crois tout-à-fait neuf et très-différent de ceux que l'on a pu voir dans l'Enéide ; mais je suis fâché qu'il soit aussi invraisemblable que nouveau. Quant au second exploit de Moïse, je m'y arrêterai moins long-temps ; c'est le combat avec le lion, que j'ai annoncé d'avance. Ce qu'il a de plus remarquable, c'est que, pendant que l'animal fond sur Moïse, Moïse lui *lance successivement et avec une extrême promptitude deux cailloux aigus qui lui crèvent les deux yeux*. C'était un rude frondeur que ce Moïse ! Il est malheureux que son

récit ressemble un peu à celui du baron de M*,*, le plus grand *craqueur* de l'Allemagne, qui, avec deux grains de plomb dans sa carabine, creva aussi les deux yeux d'un pauvre lièvre qui avait l'insolence de le regarder.

On veut aussi des amours dans un poëme, et il y en a dans *les Bergères de Madian*. On a déjà vu, il est vrai, qu'elles sont assez brièvement traitées, puisque les amans et les parens y sont d'acord au premier mot : mais ce premier mot est dit par Moïse avec une finesse, une galanterie, dont nous ne voulons pas priver nos lecteurs. Dans le grand combat contre Ithamar, l'agneau chéri de Séphora avait été blessé légèrement, et ensuite sauvé par Moïse. Dès le lendemain matin, Séphora, toute amoureuse et toute rêveuse, tenait cet agneau sur ses genoux ; elle pensait au départ de Moïse, qu'elle croyait prochain, attendu que la veille il n'avait rien répondu à l'offre obligeante que Jéthro lui avait faite de rester chez lui pour garder ses troupeaux. « Pauvre petit agneau, disait-elle, toi qui m'es si cher, après son départ je t'offrirai en sacrifice dans le temple ».... Je ne sais si l'agneau était très-sensible à cette marque d'amitié ; mais, un moment après, Moïse arriva. Séphora rougit, puis posant son agneau à terre : « Il est guéri, dit-elle ; mais je ne le joindrai point aux troupeaux ; je le garderai près de moi tant que vous

resterez avec nous..... Ainsi, répondit Moïse, il ne vous quittera donc jamais ». Dorat n'aurait pas pu mieux dire, mais peut-être pensera-t-on que les patriarches s'exprimaient un peu différemment.

En général, malgré les secours de la Bible et de Dom Calmet, Mme. de Genlis n'a pas été assez fidèle aux mœurs et au costume. Je ne veux pour preuve que cette description du désert, qu'elle met dans la bouche de Moïse : « Qu'ils sont beaux ces asyles silencieux de la paix et de l'indépendance ! Que j'aimais à m'enfoncer dans ces *vastes forêts* livrées à la *nature*, à parcourir ces plaines, ces vallons où l'industrie humaine, *plus inconstante encore qu'ingénieuse*, n'a jamais rien changé, rien détruit ! Avec quel ravissement j'arrêtais mes regards sur ces *paysages* admirables où l'on retrouve encore *le dessin primitif*, tracé par la main divine du créateur ! Avec quel attendrissement je découvrais toutes *les richesses*, tous *les trésors* du désert rassemblés là, sans doute, par la bonté suprême, pour l'homme persécuté, forcé de fuir ses semblables, ces *oliviers*, ces *dattiers* chargés de fruits, ces *sources abondantes*, ces cavernes profondes qui semblent faites pour servir de refuge au fugitif poursuivi » !.... Mettons à part les vastes forêts, les arbres fruitiers, et sur-tout les sources abondantes, qui sont assez extraordinaires dans les déserts sablonneux de l'Egypte ; il nous res-

tera encore la nature, prise dans un sens inconnu aux écrivains sacrés, des paysages, un dessin primitif, et les richesses du désert qui me semblent appartenir beaucoup plus au Meschassébé qu'à la Bible.

Après ce qu'on vient de lire, il ne vaut peut-être pas la peine de remarquer le pathos tragique que Mme. de Genlis débite en son nom et en sa qualité de poëte en prose, comme lorsqu'elle nous dit de Pharaon (p. 45) que la terreur lui inspira une *pensée de destruction vaste comme l'enfer, impitoyable comme la mort!* Mais je ne puis lui faire grace du pathos un peu niais de la page précédente : « par une *providence admirable*, dit-elle, les tyrans qui veulent tout asservir sont forcés néanmoins de craindre une trop grande multitude d'esclaves ». Je n'aurais pas cru que la providence eût quelque chose à démêler dans cette vérité si simple que Racine a exprimée dans un seul vers :

Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre.

J'aime presque autant l'admiration des bonnes gens qui remercient Dieu d'avoir fait couler les grandes rivières auprès des grandes villes, de peur que les habitans ne manquassent d'eau.

Les caractères sont une partie non moins essentielle que les mœurs dans les romans et dans les poëmes; mais on se flatterait vainement d'être dédommagé de ce côté-là

dans l'ouvrage de Mme. de Genlis. Ceux qu'elle met en action sont presque tous fort communs. Séphora n'est qu'une ingénue ; Ithamar un tyran de mélodrame, bien garnement et bien maladroit. Thermutis, fille de Pharaon, est une fort bonne personne, et sur-tout trés-accommodante en matière de conversion. Jéthro ressemble à tous les péres du monde. Pour Moïse, c'est un jeune héros plein de courage et de bonté ; j'avoue même que je n'y ai point reconnu le Moïse de la Bible, beaucoup plus remarquable par sa fermeté que par sa douceur. Mme. de Genlis prétend, il est vrai, que l'écriture dit qu'il était *le plus doux de tous les hommes*. Je suis fâché qu'elle n'ait pas cité le passage : elle court risque de trouver autant d'incrédules que lorsqu'elle vanta la douceur du cardinal de Richelieu dans son *Siége de la Rochelle*, en prenant à témoin d'une manière aussi vague les *Mémoires du temps*.

Mais, diront les nombreux admirateurs de cette femme si long-temps célèbre, malgré tous les défauts que vous reprochez à son poëme, vous ne pourrez du moins lui refuser le mérite du style, mérite qui se fait remarquer dans toutes ses productions. — Hélas ! je ne demanderais pas mieux, si Mme. de Genlis n'eût encore pris soin de fermer cette porte bannale à la louange ; mais quel éloge donner au style d'un ouvrage où l'on trouve, dès la page 3, les

flots tumultueux *d'une onde*; à la page 6 ; un gouffre *formé* par un amas de rochers ; tandis que des rochers ne peuvent que *combler* un gouffre ? Qui m'expliquera le sens de cette phrase de la page 5 : « Il (Moïse) *traversa* les riantes plaines d'Elim, bordées de trois rangs de palmiers, qui *forment* autour de leur enceinte une triple couronne, et *dont* les douze sources d'une onde pure entretiennent l'éternelle fraîcheur » ? Trouvera-t-on plus clair ce passage de la page 6 : « Tout-à-coup le vent s'élève avec furie, il cause dans le désert un bouleversement si terrible qu'il semble là que tout *le* produise » ? Ce dernier *le* se rapporte-t-il au bouleversement, au désert ou au vent ? Par quelle licence fait-on dire à Moïse (page 11) lorsqu'il craint de périr dans le désert, qu'il sera privé de sépulture et que sa *cendre*, mêlée aux sables, sera dispersée par les vents ? Les morts ne sont *cendre* que lorsqu'on leur a rendu les honneurs de la sépulture en les brûlant sur un bûcher. Que de fautes dans ce petit nombre de petites pages ! Les partisans de l'auteur ne demanderont sûrement pas que nous poussions l'examen plus loin, et nous nous en dispenserons d'autant plus volontiers que nous avons des reproches bien autrement graves à lui faire.»

Dans ces reproches, je ne comprendrai point la bonhommie avec laquelle Mme. de Genlis se fait honneur de la généalogie du

bâton de Moïse, visiblement imitée de celle qu'Homère nous donne du sceptre d'Agamemnon : ce n'est point mauvaise fois, c'est ignorance; et c'est au moins par inadvertance qu'elle nous montre son héros taillant une houlette en forme de crosse, tandis qu'au contraire la crosse a été imitée de la houlette, comme chacun sait. Ce ne sont là que des bagatelles; mais il n'en est point ainsi de tout ce qui peut toucher au texte de l'écriture, et c'est malheureusement ce que s'est permis l'auteur des *Bergères*, malgré la vénération qu'elle professe pour le texte saint. Elle nous dit formellement dans ses notes (pag. 154), que par respect pour les miracles, on ne doit point se permettre de donner comme de vrais prodiges de vaines fictions, et de les confondre ainsi avec les actes les plus éclatans de la puissance suprême; et cependant sans parler de la verge miraculeuse, qui se trouve entre les mains de Moïse, d'une manière fort ambiguë, et dont le seul aspect met en fuite les compagnons d'Ithamar, on peut bien regarder aussi la conversion subite de Thermutis comme un miracle, et Mme. de Genlis en prête un bien conditionné à la puissance suprême, lorsqu'elle nous dit que pendant la fuite de Moïse, *la providence multiplia, sur les routes qu'il prenait au hasard, les fontaines jaillissantes et les dattiers chargés de fruits.* Mais tout ceci n'est encore rien, et c'est

dans le sixième chant que Mme. de Genlis a touché à l'arche sacrée avec le plus de témérité. Nous avons vu qu'elle y donne Balaam pour complice au farouche Ithamar. Balaam, j'en conviens, fut un faux prophète; mais je pense qu'il ne faut pas même calomnier le diable, et je ne sais pourquoi elle a calomnié Balaam, qui s'entretenait si souvent avec Dieu. Je le lui passerais encore, si, pour calomnier Balaam, elle n'avait mis la parole de Dieu dans la bouche du Diable. En vérité, pour le croire il faut le voir. Qu'on ouvre donc le volume à la pag. 139 : on y verra Balaam dans le temple de Phégor, évoquant les esprits infernaux. *Il est exaucé,* dit Mme. de Genlis, et elle décrit son effroi, sa stupeur, bien différens de l'extase d'un véritable prophète; il parle enfin, inspiré par ces esprits impurs, et c'est pour réciter un passage inscrit par l'esprit saint au chapitre 34 du Deutéronome !

Je ne ferai point remarquer l'anachronisme que commet ici notre auteur et qu'elle appelle *transposition,* en rapprochant Balaam de Moïse pendant le séjour de celui-ci chez Jéthro. Tout le monde s'en sera apperçu, et bien qu'il soit assez coupable, il est surpassé par un autre sur lequel nous avons glissé légèrement. Ce ne fut qu'après avoir reçu du Seigneur les tables de la loi que Moïse eut le visage rayonnant d'un éclat si vif qu'il était obligé de se voiler

en parlant au peuple. Mme. de Genlis a transposé ce miracle, comme nous l'avons vu, puisque c'est même avant le mariage de Moïse avec Séphora que sa figure devient lumineuse. J'avoue que le moyen était commode pour mettre en fuite Balaam et Ithamar ; j'avoue qu'il était sous la main de l'auteur et qu'il amène le dénouement d'une manière très-inattendue ; mais avant de profiter de ces avantages, Mme. de Genlis aurait dû calculer aussi les inconvéniens. Cette transposition ou cette anticipation ne tend à rien moins qu'à dénaturer toute l'histoire de Moïse. Qu'on la lise dans l'écriture, en supposant le visage de ce législateur rayonnant depuis sa sortie de chez Jéthro, et on la trouvera pleine d'invraisemblances. Nous n'en citerons qu'une seule. Comment Moïse demanderait-il à Dieu de pouvoir faire des miracles devant Pharaon, si sa seule présence offrait un miracle ? Et voilà le risque que l'on court à faire des poëmes en prose sur des sujets sacrés. Si un auteur aussi versé que Mme. de Genlis dans l'étude des saints volumes est tombée dans une aussi grave erreur, on peut juger de ce qui arriverait à des écrivains profanes. Quant à moi, j'ose conseiller à tous les poëtes tant en prose qu'en vers, de revenir plutôt aux muses d'Homère et de Théocrite, de Virgile et d'Ovide, que Mme. de Genlis qualifie, j'en conviens, de dangereuses sirènes, mais

qui n'entraîneront dans aucune falsification des saintes écritures, et ne feront tomber dans aucune hérésie qui les invoquera.

J'aurais encore bien des observations à faire, mais il faut finir, et je crois mes lecteurs suffisamment instruits de mon opinion sur cet ouvrage. L'auteur trouvera ma critique sévère, ce n'est pas ma faute. Tout critique devient difficile pour les productions d'un écrivain dont la célébrité repose sur cinquante volumes *à tout le moins*, et lorsqu'on a écrit cinquante volumes il n'est pas aisé de produire encore des ouvrages qui puissent satisfaire un critique exigeant. Je me console, au reste, en pensant que le moment de chagrin que j'aurai causé à Mme. de Genlis se perdra bientôt dans le souvenir toujours présent de sa longue et brillante gloire.

C. V.

SCIENCES ET ARTS.

Société d'encouragement pour l'industrie nationale.

Séance générale du 31 mars 1813.

Compte des travaux de la société d'encouragement pour l'industrie nationale, pendant l'année 1812, rendu par M. Cl. Anthelme Costaz, secrétaire de cette société, et chef de la division des manufactures du ministère des manufactures et du commerce.

Messieurs,

Je suis chargé par votre conseil d'administration (1) de vous présenter le compte de ses travaux pendant l'année 1812 : les matériaux qui ont servi à le rédiger étant

(1) Le conseil d'administration de la société d'encouragement se compose de plusieurs comités, ayant les dénominations suivantes : *comité des arts chimiques*, *comité des arts mécaniques*, *comité des arts économiques*, *comité de commerce*, *comité d'agriculture*. Il y a en outre dans le conseil une commission des fonds qui, à chaque séance, rend compte de la situation de la caisse.

extrêmement nombreux et variés, j'ai dû, pour ne pas le rendre trop long, ne parler que des objets qui méritent un intérêt particulier. Vous jugerez sans doute qu'il est une nouvelle preuve que la société continue à exercer une influence utile sur le progrès des arts, et que ses conseils et les concours qu'elle ouvre contribuent beaucoup à introduire dans les atteliers les procédés les plus économiques et les plus avantageux de fabrication.

Au nombre de ceux qui, en 1812, nous ont fait des communications intéressantes, nous devons placer en première ligne M. le baron de Fahnemberg, chambellan de S. A. R. le grand-duc de Bade; il nous a envoyé des détails;

1°. Sur les progrès qu'a faits l'industrie française depuis la révolution;

2°. Sur l'amélioration des laines du grand-duché de Bade par l'introduction des mérinos;

3°. Sur une récolte de coton semé en pleine terre, dans les environs de Carlsruhe;

4°. Sur l'industrie du grand-duché de Bade.

Nous lui devons en outre d'autres mémoires, parmi lesquels nous avons distingué celui qui parle des insectes ennemis des vignes. Ce mémoire nous a déterminés à rédiger une instruction sur les moyens de détruire le couvain de ces insectes qui font de grands ravages dans les pays de vigno-

bles. Cette instruction sera insérée dans le Bulletin.

Nous devions déjà à M. le comte François de Neufchâteau, l'idée de plusieurs sujets de prix utiles aux progrès de l'agriculture et des arts, il nous en a indiqué trois nouveaux, dont l'un nous a paru mériter l'attention la plus sérieuse. Ce prix aurait pour objet la salaison du poisson, des viandes, la conservation des légumes, etc., genres d'industrie qui sont peu avancés en France. Diriger les moyens qu'a la société pour exciter l'émulation vers le perfectionnement d'arts aussi importans, ce serait incontestablement une disposition des plus sages, et qui serait universellement approuvée. Votre conseil d'administration, en discutant la proposition de M. le comte François de Neufchâteau, a pensé qu'elle était susceptible, non seulement d'être accueillie, mais encore de recevoir un plus grand développement, et qu'il y aurait à résoudre un problême d'une bien plus grande importance. Il est connu et avéré qu'antérieurement à la révolution, M. Villaris de Bordeaux avait trouvé le moyen de mettre à l'abri de la corruption, les viandes, les graisses et les gelées, sans les saler, et sans qu'il fût nécessaire de les préserver du contact de l'air. On ne saurait trop regretter que ce moyen soit perdu, et que l'ancien gouvernement n'ait pas pris des mesures pour en assurer la jouissance au public. S'il était possible de

le retrouver, on rendrait un grand service à la marine, aux armées de terre et à l'économie domestique. Il serait digne de la société d'encouragement, d'appeller l'attention sur une découverte aussi utile. Le procédé de M. Appert, pour la conservation des substances animales et végétales, peut mettre sur la voie pour arriver à des résultats satisfaisans. Votre conseil d'administration examinera plus particulièrement les vues dont j'ai l'honneur de vous entretenir, et, s'il juge qu'elles doivent faire la matière d'un prix, il s'empressera de vous le proposer à la prochaine séance générale.

M. Barnet, consul des Etats-Unis à Paris, a bien voulu traduire pour la société un mémoire, extrait d'un journal américain, sur l'action de la vapeur appliquée au remontage des bateaux. La connaissance de ce mémoire, auquel M. Molard a mis quelque notes, est d'autant plus précieuse qu'il parle des tentatives les plus remarquables faites en Angleterre, en Amérique et en France, pour rendre plus facile la navigation de la mer et celle des rivières.

Il serait trop long, messieurs, de vous nommer tous ceux qui ont bien voulu nous faire hommage de dessins, de modèles ou de mémoires, relatifs à des découvertes nouvelles, ou à des procédés qu'ils ont perfectionnés. Nous nous bornerons à en citer quelques-uns. Nous devons :

A M. Chaumette, bréveté d'invention

pour divers perfectionnemens dans la fabrication de la terre cuite, des modéles de tuiles qui s'emboitent par leurs extrémités, et se soutiennent ainsi mutuellement, combinaison qui a pour objet de rendre moins pesante la charpente des toits et de garantir les combles de l'infiltration des eaux.

A. M. Periet, membre de l'institut, la description et les dessins de la presse hydraulique pour laquelle, il a obtenu, en l'an 5, un brevet d'importation, presse qu'il fait construire dans ses atteliers à Chaillot, lorsqu'on lui en adresse des commandes.

A MM. Clement et Desormes, la connaissance d'un procédé découvert par feu Montgolfier pour fabriquer le blanc de plomb et dont l'idée est extrêmement ingénieuse.

A. M. White, un mémoire fort curieux sur les engrenages.

A. M. Baudrillart, la communication de sa traduction manuscrite d'un mémoire de M. le baron de Verneck sur les plantes, arbres et arbustes qui contiennent de la potasse.

A. M. Héricart de Thury, la description et les dessins de la sonde qu'il a fait exécuter pour l'inspection générale des carrières de Paris, et qui est également propre aux recherches des mineurs, des carriers, des fontainiers et même des agriculteurs.

A. M. Renier, plusieurs notices, l'une contenant le détail des expériences qu'il a faites sur les moulins à bras portatifs; l'au-

tre, relative à un instrument qu'il a imaginé pour connaître et comparer les différens degrés de force des brins de laine, et enfin, une troisième sur un nouveau cache-entrée de serrure plus simple et moins coûteux que ceux qu'il a construits jusqu'à ce jour.

A. M. Dufaud, le dessin du four d'affinage dont parle son instruction sur la fabrication du fer avec la houille, instruction qui a été publiée par ordre de S. Ex. le ministre des manufactures et du commerce.

A. M. de la Chabeaussiere, deux mémoires intéressans sur le chauffage avec la houille.

A. M. Sakosky, des formes et des embouchoirs mécaniques, servant à élargir les bottes et les souliers sur tous les points où ils peuvent occasionner de la gêne, formes et embouchoirs qui remplissent parfaitement les vues de l'inventeur.

A. M. D'Hombres-Firmas d'Alais, la description et le dessin d'une machine à filer, présentée à l'académie du département du Gard, par M. Moisson d'Uzès. Cette machine, qui a quelque ressemblance avec d'autres anciennement connues, paraît susceptible d'être employée avec succès dans les maisons de détention et dans les établissemens de bienfaisance.

A. MM. Levrat et Papinaud de Paris, plusieurs ouvrages en plaqué dont les formes pures et l'exécution soignée attestent les progrès qu'a faits leur manufacture de-

puis la distribution du prix qui leur a été décerné par la société.

M. Griebel est auteur d'une pendule de nuit à cadran transparent. Nous avons dû accueillir, avec une distinction particulière, l'hommage qu'il nous a fait de l'une de ces pendules qui servent en même temps de veilleuses. Elles sont fort goûtées par le public, et elles méritent cette faveur autant par l'élégance de leur forme que par leur bonne exécution.

Les procédés qui peuvent abréger un travail manuel, quelque minutieux qu'il soit, ne sont point à dédaigner, sur-tout de la part des personnes qui ont des occupations nombreuses : la réglure du papier est dans ce cas. Elle forme une de ces petites opérations qu'on trouve toujours trop longue. Un jeune homme, M. Astier, s'est occupé des moyens de la simplifier. Il a imaginé, à cet effet, un cylindre cannelé qui raye à-la-fois le *recto* et le *verso* d'une feuille de papier, en le plaçant entre deux feuilles de papier noirci. Cette découverte a donné lieu à M. de la Chabeaussiere de présenter quelques vues sur la réglure du papier. Suivant lui, on peut obtenir les résultats dont parle M. Astier, en étendant la feuille sur une planche cannelée et en faisant glisser dessus une lame de plomb. Il me paraît que ce moyen présente de plus que l'autre l'avantage de tracer en un clin d'œil des carrés et des losanges très-régu-

liers. Il suffit pour le faire de changer les sens de la feuille sur laquelle on opère.

Nous n'avons pas regardé, comme indigne de notre attention, *une plinte mobile*, inventée par M. Cauchois, menuisier à Paris, à l'effet d'intercepter l'air qui pénètre dans les appartemens par dessous les portes, lorsqu'elles ne joignent pas le niveau du plancher ou du parquet. Une patente a été prise en Angleterre pour un mécanisme semblable, et l'on ne peut imaginer rien de plus simple et de moins coûteux. Il est probable qu'il sera adopté dans les maisons où il peut être utile pour se mettre à l'abri du froid que procure ordinairement, pendant l'hiver, l'introduction de l'air extérieur.

M. Descroizilles nous a entretenu de ses recherches, à l'effet de trouver un moyen de rendre la chaussure plus commode et plus durable; il a imaginé divers procédés qui nous ont paru devoir faire atteindre le but qu'il se propose, notamment sous le rapport de l'économie. Son travail devant être imprimé, nous ne manquerons pas, lorsqu'il paraîtra, d'en rendre compte dans le bulletin. Il est certain que si ses vues sont remplies, il aura rendu un véritable service. C'est sur-tout pendant l'hiver et dans les grandes villes qu'on sent la nécessité d'avoir une bonne chaussure. Il est commun de rencontrer alors des personnes qui se plaignent de la qualité du cuir dont se

composent leurs souliers ou leurs bottes, et qui l'attribuent à la mauvaise foi du tanneur qui l'a préparé et à l'ouvrier qui l'a travaillé. Les inconvéniens qu'entraîne pour la santé un pareil état de choses devraient faire accueillir, avec un intérêt particulier, les hommes industrieux qui se proposent de remédier au mal; mais il est fâcheux de le dire, ils n'obtiennent pas toujours les succès qu'ils devraient espérer. Votre conseil d'administration a encouragé trois fabriques de cuir imperméable, celles de MM. Potot, Nebel-Crepus et Kusel et Thomas, et aucune d'elles n'a prospéré; toutes les trois méritaient cependant les éloges qu'il leur a donnés, et étaient dignes de la confiance du public. Elles fabriquaient sans contredit les meilleurs cuirs que depuis long-temps on eût versé dans le commerce. M. Thomas, l'un des trois fabricans dont nous venons de parler, a repris ses travaux. Il est bien à désirer que ses nouvelles tentatives soient plus heureuses que les précédentes, et que les particuliers entendent assez bien leurs intérêts, pour recourir seulement aux tanneurs qui fabriquent véritablement des cuirs imperméables.

La fabrication de l'acier fondu étant une acquisition nouvelle pour l'empire, nous en avons suivi les progrès avec un intérêt d'autant plus vif qu'elle est due à la société d'encouragement. Un grand nombre de fabricans se sont montrés jaloux d'obtenir notre

suffrage. Parmi les aciers qui nous ont été envoyés, nous avons remarqué ceux :

De MM. Quimandou, Badin et Mazandier, d'Alais qui, au concours que vous aviez ouvert en 1811, ont obtenu une médaille d'argent.

De M. Peugeot, d'Hérimoncourt, département du Doubs.

De M. Eulor, de Carcassonne,

M. Aubertot, maître de forges à Vierzon, département du Cher, nous a informés qu'il espérait d'être bientôt en mesure de fournir aux fabriques d'aiguilles d'Aix-la-Chapelle et de Borcette la qualité d'acier tréfilé dont elles ont besoin. Il nous a aussi fait part des succès qu'il obtient dans la fabrication des limes et dans celle des tôles de fer et d'acier. Ces annonces vous seront sans doute agréables, puisqu'elles font espérer que notre industrie pourra être incessamment enrichie de produits nécessaires dans un grand nombre d'arts.

Vous avez eu plusieurs fois occasion de vous occuper des travaux de M. Janety père, qui est auteur des moyens qu'on emploie pour travailler le platine. Son fils, marchant sur ses traces, a perfectionné les procédés qu'il tient de lui pour purifier ce métal. Il ne se sert plus de l'arsenic, et il a fabriqué des vases d'une très-grande dimension pour doubler les chaudières de fonte dont les chimistes font usage.

Un ouvrier espagnol nous a offert de nous

donner, moyennant une indemnité, connaissance d'un secret qu'il possède pour obtenir instantanément des feuilles d'étain très-minces. Ce procédé étant susceptible de recevoir un grand nombre d'applications, nous nous sommes empressés de l'acheter; il nous a paru que, sous le rapport de l'économie, il serait avantageux de l'employer pour étamer les glaces de peu de valeur et de petite dimension.

Autrefois nous tirions de l'étranger les scies laminées, dont nous avions besoin. Nous nous affranchissons insensiblement du tribut que nous lui payions pour cet objet; une demande, adressée par M. Hadembrock d'Eberfeld, qui désirerait de se fixer en France pour y établir une fabrique d'instrumens de ce genre, nous a fait connaître l'existence dans l'empire d'un établissement où l'on s'occupe de la même industrie. Cet établissement est placé à Hérimoncourt, département du Doubs, et les talens de M. Peugeot, qui le dirige, en garantissent le succès.

Le perfectionnement des armes à feu qui s'amorcent avec la poudre suroxigénée, est toujours l'objet des recherches de nos plus habiles arquebusiers, et ces recherches ont produit quelquefois des combinaisons ingénieuses. Il nous a été présenté par M. Pauly, de Paris, un fusil de guerre et de chasse, dont le mécanisme peut servir également pour les carabines et les pistolets.

Ce

Ce fusil se charge par la culasse; il n'exige ni baguette, ni pierre, ni tirebourre, ni boîte à poudre et à plomb. L'amorce et la charge se placent en même temps. Le coup ne manque jamais, et, dans une minute, on peut en tirer dix à douze. Ce fusil a été l'objet d'un rapport intéressant que nous a fait M. le baron Delessert, et qui a été inséré dans le Bulletin et dans ce journal, vol. de Février 1813, page 128. La carabine que nous a présentée M. Gosset, arquebusier des pages de Sa Majesté à Versailles, n'est pas d'une exécution moins bonne que celle du fusil de M. Pauly. La simplification du mécanisme apparent de la platine, la disposition de la lumière percée verticalement sur le tonnerre du canon, sont les caractéres qui la distinguent. Quoiqu'il n'entre pas dans les vues de la société de prononcer sur le mérite des armes de guerre, nous n'avons pu néanmoins nous dispenser, en examinant celles qui nous ont été remises à différentes époques, soit par les arquebusiers dont nous venons de parler, soit par MM. Prelaz, Lepage et de Boubert, de vérifier si elles pouvaient être utiles aux armées. Suivant M. Regnier, l'un des membres de la société, et conservateur du dépôt central de l'artillerie, il ne sera possible de les faire adopter par les troupes, que lorsqu'on sera parvenu à se procurer des poudres d'amorce dont la préparation soit facile et d'un transport qui ne présente point

de danger, qui ne les oxident pas comme le font les amorces de muriate suroxigéné de potasse, et qui, comme celles d'argent détonnant, ne prennent pas l'humidité. Il ne nous appartenait pas non plus de prononcer sur le mérite d'un instrument inventé par M. Petit-Pierre, ingénieur-mécanicien, et annoncé par lui comme devant servir à pointer avec plus de justesse les canons de siége et à corriger le défaut de direction entre le point de mire et l'ame de la pièce. Si nous l'avons examiné, c'est uniquement sous le rapport de l'exécution. Cet artiste nous a présenté d'autres ouvrages qui rentrent davantage dans le cercle des objets dont nous prenons connaissance. Ils consistent en flambeaux de cuivre doré, dont quelques ornemens ont été exécutés à la *mollette,* sur une ligne droite, et d'autres en spirale, travail qui réunit le mérite de l'économie à celui de la difficulté vaincue.

Le métier à tisser de M. Despréaux a occupé plusieurs fois votre conseil d'administration. M. Vigneron nous a informés qu'il était cessionnaire du brevet pris pour ce métier, et qu'il a perfectionné l'invention première. D'après sa lettre, ce perfectionnement consistait dans un mécanisme qui s'adapte facilement, et à peu de frais, aux métiers ordinaires, et donne à un seul ouvrier, sans accroître sa fatigue, le moyen de fabriquer des tissus de grande largeur, qui exigeraient le concours de deux ou trois

hommes, travaillant sur d'autres métiers. M. Vigneron ayant annoncé que ce mécanisme était également avantageux pour la fabrication des toiles et celle des draps, votre conseil d'administration a nommé des commissaires pour vérifier les faits qu'il a avancés. Suivant eux, la première assertion est exacte; quant à l'autre, ils ne se sont pas expliqués. M. Vigneron, citant dans sa lettre sa propre expérience et le témoignage de plusieurs manufacturiers de Rouen, on doit croire que son mécanisme produit les effets qu'il annonce. Des fabricans de draps s'empresseront sans doute d'essayer ce mécanisme, afin de s'assurer s'il peut être utile à l'industrie qu'ils exploitent. M. Vigneron est encore auteur d'une machine qu'il nomme l'ordoir-ourdissoir, dont il paraît que l'industrie pourra tirer quelques avantages.

Dans le compte que nous avons eu l'honneur de vous rendre l'année dernière, nous avons parlé des mèches fabriquées par M. Dufour avec une matière indigène; nous avons la satisfaction de vous annoncer qu'il a apporté de grands perfectionnemens dans la filature de cette matière, et que sa fabrique est aujourd'hui dans un état très-florissant.

MM. Ravina, Daguillon et Mehier, de Lyon, nous ont présenté une étoffe pour meubler, dont le tissu est en laine et en fil, et qui imite le point des tapisseries de Beauvais : elle est à meilleur marché que ces tapisseries, avantage qu'on doit à la

disposition des métiers sur lesquels on la fabrique. MM. Ravina, Daguillon et Mehier vont recevoir la récompense due à leur industrieuse activité. Nous savons que l'étoffe qu'ils ont mise sous nos yeux est du nombre de celles que l'administration du mobilier impérial a adoptées pour l'ameublement des palais de S. M.

La teinture ajoute beaucoup au prix et à la beauté des tissus : M. Palfresne, de Cambrai, s'est occupé des moyens de perfectionner cet art. Il nous a envoyé des échantillons de mouchoirs de fil teints d'après des procédés dont il est inventeur. La couleur de ces mouchoirs est fort belle et fort solide, et ils sont recherchés dans le commerce.

S'il était possible de se procurer les animaux qui produisent la laine de cachemire, on rendrait un véritable service, en les propageant dans l'Europe. La société d'encouragement avait eu anciennement le projet de proposer un prix à cet égard. L'incertitude que ses vues pussent être remplies la détourna d'y donner suite. Quoique l'on soit dans la nécessité de tirer de pays très-éloignés la laine qui forme le tissu des schalls de Cachemire, M. Ternaux l'aîné s'est néanmoins occupé des moyens de nous enrichir de la fabrication de ces schalls. On ne saurait trop louer le zèle vraiment patriotique qui lui a suggéré cette idée. Il n'a été arrêté dans l'exécution de son projet ni

par les dépenses, ni par les difficultés qu'entraîne l'exploitation d'une industrie naissante. Il s'est procuré, dans le pays même, la matière première; il a perfectionné les machines propres à la mettre en œuvre, et, après des essais multipliés, il est parvenu à obtenir un tissu qui surpasse en beauté celui des plus beaux schalls de Cachemire. Il n'a point cherché à imiter les dessins bizarres et confus de ces schalls, qui, loin d'être un ornement, ne font au contraire qu'attester l'enfance de l'art. Ce n'est pas que cette imitation ne soit facile. Un particulier M. Damien, l'a prouvé, en présentant, en 1810, à la société un schall dont les palmes et les bordures sont absolument dans le goût oriental. M. Ternaux a pensé, avec raison, que l'art du dessin était porté en France à un degré de perfection trop élevé, pour s'assujettir à imiter des ébauches grossières. Quelques-uns de nos artistes les plus distingués ont été chargés par lui de l'exécution des dessins dont il se proposait de faire usage, et de ce travail, où le goût français relève la richesse d'une matière étrangère, est résulté un produit nouveau qui n'a rien de comparable en son genre. L'illustre suffrage de LL. MM. l'empereur et l'impératrice a été la récompense des efforts de M. Ternaux. Sans doute, il aura bientôt des rivaux dans cette fabrication; mais jamais on

ne pourra lui contester l'honneur de l'avoir entreprise.

M. Bordier-Marcet continue toujours ses recherches, à l'effet de perfectionner et de varier ses procédés d'éclairage : il nous a présenté des lampes qu'il nomme *sydérales*, dont l'expérience a constaté les avantages. Une lettre de M. de Fahnemberg nous a appris que ses réverbères, à grands effets de lumière, avaient été adoptés pour l'éclairage de la ville de Carlsruhe. Sa lampe à pied a ramené l'usage des lampes à réservoir supérieur, abandonnées à cause des ombres qu'elles projettent. Il suffit, pour éviter ces ombres, d'ajouter un réflecteur en métal revêtu intérieurement d'un vernis blanc-mat. M. Bordier-Marcet n'est pas le seul qui nous ait soumis le résultat de ses nouvelles recherches. D'autres en ont fait autant. De ce nombre sont MM. Hadrot et Gotted qui nous ont présenté des lampes à réservoir supérieur, auxquelles ils ont essayé de donner l'avantage du niveau constant. Celles que M. Dumonceaux propose pour les lanternes de voitures, nous ont paru être d'une composition très-simple et peu coûteuse. On fait usage de semblables lampes en Allemagne et en Italie. Il y a plus d'économie à les employer qu'à faire usage de la bougie ; elles éclairent plus long-temps et donnent une lumière plus intense. M. Dumonceaux est encore auteur des fourneaux-veilleuses et d'un rè-

chaud dont la chaleur s'entretient avec une lampe à huile. Tous ces objets prouvent le zèle qui l'anime.

La fabrication d'un sucre indigène offrant un vaste champ aux spéculations des manufacturiers, nous nous sommes occupés souvent de ce qui la concerne. MM. de Fahnemberg, Guimbernat et Voyhel nous ont donné des renseignemens sur tout ce qui s'est fait à cet égard en Russie, en Prusse et dans d'autres contrées de l'Allemagne. Nous devons à M. le comte Chaptal et à M. Guiton-Morveau des détails sur la fabrique de sucre de châtaigne, établie à Florence par MM. Guerazzy, Fesni et comp^e^. ; et à M. Derosne une notice intéressante sur l'emploi du charbon dans la fabrication du sucre de betterave. M. Berard, de Montpellier, a bien voulu aussi nous aider de ses lumières. Informé que le comité des arts chimiques de votre conseil d'administration devait répéter toutes les expériences faites jusqu'à ce jour sur le sucre d'amidon, il a offert de le seconder dans son travail. Cette proposition ne pouvait que nous être agréable, et nous n'avons eu que des éloges à donner à ses premiers essais.

Vous avez lu, Messieurs, dans le Bulletin une foule de notes et d'instructions sur la fabrication du sucre de betterave. Si le prix que vous aviez proposé pour cette fabrication n'a point été décerné, ce n'est

pas qu'il n'ait excité beaucoup d'émulation, puisqu'on se livre, dans presque toutes les localités de l'empire, à l'exploitation de la nouvelle industrie. Il paraîtrait que les encouragemens donnés par S. M., à l'effet de l'établir, ont détourné de se présenter au concours ceux qui auraient été dans le cas de le faire. Ces encouragemens qui ont nécessité la disposition de sommes considérables, n'étonnent pas la société d'encouragement, qui sait combien notre auguste souverain désire de faire parvenir notre industrie au plus haut degré de prospérité. Grace à ses soins, la fabrication du sucre est une industrie entièrement acquise à la France, et elle ne peut manquer de prendre un nouveau développement, si l'on considère qu'elle procure d'immenses profits à ceux qui l'exploitent, et que les procédés d'extraction se perfectionnent tous les jours. MM. Thierry, Caillon, Mahaut et Pichon construisent d'excellentes machines pour réduire la betterave en pulpe. M. Molard en a aussi proposé une pour exprimer le jus à mesure qu'on triture la racine, et tout porte à croire qu'elle serait fort utile, si elle était adoptée par les fabricans.

Il nous a été adressé de nombreux échantillons de sirops et de sucre; ceux de sirops et de sucre de pommes-de-terre que nous a transmis M. le comte Rœderer, ministre et secrétaire-d'état du grand-duché de Berg, sont le résultat d'expériences fai-

tes par plusieurs chimistes et fabricans de ce pays, dans la vue de déterminer la quantité de matières sucrées qu'on peut retirer de cette plante. Ces expériences ont procuré quelquefois une cassonade blanche qui par la forme des molécules et la saveur, se rapproche de celle de raisin. Suivant la société de médecine de Dusseldorff, neuf kilogrammes de fécule de pommes-de-terre ont donné neuf kilogrammes et demi de sirop à 37 degrés, mais il n'a pas été possible de le convertir en sucre. Quoiqu'il en soit, il est dû des éloges à ceux qui se sont occupés de ces expériences généralement faites avec soin. Elles donnent la preuve qu'on n'est pas encore parvenu à séparer totalement du sirop de pommes-de-terre le sulfate calcaire et le mucilage surabondant qu'il contient.

Quelques personnes nous ont présenté des échantillons de sirop de maïs dont nous avons été satisfaits. D'autres nous ont consultés sur les avantages qu'il y aurait à cultiver cette plante pour en retirer le sucre qu'elle renferme. Les demandes de cette nature, dont la décision est d'un intérêt général, ont été examinées par nous avec une attention particulière, et il nous a paru qu'au lieu d'employer le maïs à fabriquer du sirop qu'il est très-difficile de convertir en sucre cristallisé, il était préférable de le réserver pour la nourriture des hommes. D'autres végétaux renferment du sucre, et

c'est là qu'il convient de le chercher. Les réponses que nous avons faites ont toutes été dictées par cette considération.

Mme. Le Duc-Hello, de Guimgamp, nous a envoyé des détails intéressans sur sa fabrique de sucre de betterave, et M. Mazza, pharmacien-chimiste à Parme, un échantillon de sucre de miel, qui présente des cristaux assez bien formés, et dont la saveur se rapproche de celle du sucre de canne et de betterave. Le même M. Mazza a établi une fabrique de tartrite-acidule de potasse, dont les produits sont fort estimés et donnent lieu à une branche assez importante de commerce.

La fabrication d'un indigo indigène ne méritait pas moins de fixer l'attention de la société que celle du sucre. Dans plusieurs de nos séances, nous avons examiné quels seraient les moyens de l'établir. Le Bulletin renferme tout ce qui a été publié à ce sujet. M. de Puymaurin nous a adressé des échantillons d'un indigo extrêmement divisé et tenu en cet état dans l'alcohol. On se sert de cet indigo dans le midi pour azurer le linge. Il a paru à M. le comte Chaptal qu'il pouvait également être utile dans l'impression des toiles peintes. Le désir de vérifier ce fait nous a déterminés à ordonner des expériences. Elles doivent être faites à Jouy par M. Widmer, l'un des gendres de M. Oberkampf, qui a bien voulu se charger de les suivre.

Dans l'un de vos programmes, vous avez provoqué, Messieurs, la découverte d'une machine à pétrir le pain, et dans votre séance générale du 3 Juillet 1811, vous adjugeâtes le prix à M. Lambert, boulanger, rue du Mont-Blanc, à Paris. Notre correspondant nous a appris que cette machine, sur les effets de laquelle il s'était élevé des doutes, était véritablement utile; on l'a essayée avec succès à Lyon, à Rouen, à Amiens, à Maestricht et dans d'autres villes. Plusieurs particuliers l'ont aussi adoptée pour leur usage. Tout fait donc présumer qu'en la construisant dans des proportions et avec des soins convenables, elle pourrait être employée avantageusement dans les grandes manutentions. Des essais de peu de durée, qui ont eu lieu à Paris, sans être heureux, n'ont point paru à votre conseil d'administration suffisans pour établir l'opinion contraire.

Mme. Granet avait mis dans le commerce, sous le nom de riz économique, une sorte de pâte composée avec la fécule de pommes-de-terre. Cette pâte a donné à Mme. Chauveau de la Mittière l'idée d'en composer qui eussent aussi la forme de riz, et de plus celle du sagou, de la semoule, etc. Vous avez su apprécier les préparations de cette dame, et vous n'avez rien négligé pour les accréditer. Mais si elles sont assez connues pour qu'il ne soit plus nécessaire d'en faire l'éloge, il n'en est pas de même

d'un nouveau comestible agréable et nourrissant qu'elle compose avec la fécule de plusieurs plantes légumineuses et céréales. Elle a pris un brevet d'invention pour ce comestible, et il est à présumer que lorsque le public en aura fait usage, il ne l'estimera pas moins que ses autres préparations.

Nous avons été assez heureux pour trouver l'occasion de donner à S. Exc. le ministre des manufactures et du commerce des preuves de notre désir de seconder ses vues d'utilité. Il nous avait invités à publier une instruction sur un moyen de conserver en grand la pomme-de-terre, et à fixer les idées sur le meilleur procédé à suivre pour dessécher les châtaignes. La première question a été l'objet d'un rapport, rempli d'excellentes observations, qui nous a été fait par M. Parmentier. Suivant lui, il est impossible de transformer la pomme-de-terre en pain sans la mélanger avec de la farine de froment. Alors l'économie lui paraît à-peu-près nulle, puisque cette plante ne contient qu'un tiers de son poids en substance nutritive. Il est surtout persuadé que la transformation en grand de la pomme-de-terre en pain est impraticable, et qu'elle le sera toujours, lors même qu'on parviendrait à simplifier les procédés déjà connus.

Le travail sur la dessication des châtaignes a été fait par M. Bosc : après avoir

passé en revue les divers procédés en usage, il s'est déterminé pour la méthode employée dans les montagnes d'Espagne. Elle lui paraît la plus économique et la plus conforme aux lois de la saine physique. Nous n'essayerons pas de vous en donner une idée. Il faudrait entrer dans des détails qui ne peuvent trouver leur place dans le compte que nous avons l'honneur de vous rendre. Il est préférable de recourir au travail même de M. Bosc, qui a été inséré dans le Bulletin.

Vous savez, Messieurs, que la société entretient depuis plusieurs années des élèves à l'école vétérinaire d'Alfort, afin qu'ils suivent les cours de cette école et celui d'agriculture que professe M. Yvard. Nous avons le plaisir de vous annoncer que ces élèves, qui sont au nombre de sept, justifient les espérances qu'on avait conçues de leur nomination. Le compte qui nous a été rendu de leur instruction est des plus satisfaisans. Quelques-uns d'entre eux ont obtenu le brevet d'élève agriculteur, et ils sont retournés dans leurs départemens où ils ont reporté, avec les connaissances qu'ils ont acquises dans l'art vétérinaire, celles des pratiques agricoles les plus utiles et les plus avantageuses.

Parmi les objets relatifs à l'agriculture qui nous ont été présentés, nous citerons :

Un mémoire qui nous a été adressé par M. le baron Arthuys, et dans lequel il fait

divers raisonnemens basés sur une expérience de treize années pour prouver l'influence qu'auraient sur la prospérité de l'agriculture, des baux où le propriétaire imposerait au cultivateur l'obligation de mettre en pratique les perfectionnemens introduits par le progrès des lumières.

Une note de M. Moreau de Bellaing, sur les avantages que présente la culture du lin de Sidérie.

Un mémoire de M. Girod-Chantrans, sur l'agriculture du département du Doubs, et sur les améliorations qu'elle a obtenues depuis 40 ans.

Des observations de M. Caussemille, sur l'utilité des tiges de lupin, considérées comme plante filamenteuse propre à suppléer le chanvre.

L'annonce faite par M. Robert, d'un nouvel engrais, extrait des matières animales que fournit en assez grande abondance son établissement par la cuisson des abattis.

Enfin les observations de M. Rousseau jeune, de Landerneau, sur le parti qu'on pourrait tirer du résidu des lessives des soudes artificielles pour détruire les joncs dans les marais, et fertiliser les terrains où ils croissent.

Indépendamment des objets dont il vient d'être question, nous en avons reçu d'autres qui ne se rapportent, à la vérité, à aucune des divisions adoptées par votre conseil d'administration pour l'ordre de son

travail; mais dont il nous a paru convenable de faire mention, à cause de l'intérêt qu'ils présentent.

Tels sont les ornemens en mastic, exécutés dans la manufacture de M. Bennat de Sarrebourg, qui vient de former un établissement à Paris, rue Napoléon;

Le plan en relief de la capitale, par M. Alleaume;

Le voyage dans le nord de l'Italie, par M. Brunn-Neergaard, gentilhomme de la chambre de S. M. danoise, qui en a offert un exemplaire à la société;

Une très-belle édition d'un opuscule allemand, sorti des presses de M. Kauffmann, imprimeur à Manheim;

Le procédé de M. l'Hermite, pour obtenir à-la-fois deux ou trois copies d'une même pièce d'écriture, invention désignée sous le nom de *polygraphe* dans le brevet d'invention qui lui a été délivré.

La société a perdu en 1812 plusieurs de ses membres. Elle a à regretter MM. Arnould l'aîné, maître des comptes; Lefebvre, inspecteur-général des mines; Sureau, pharmacien en chef de l'hôpital de la garde impériale; Barlow, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis en France, et MM. les comtes Cambiaso et de la Riboissière. Tous étaient distingués par leurs lumières, par leur amour pour les choses utiles, et par leur désir de contribuer au succès des vues qui animent la société.

Il ne nous reste, Messieurs, qu'à vous parler du Bulletin; ce journal étant destiné à éclairer la marche de l'industrie et à l'empêcher de s'égarer dans de fausses routes, il importe qu'il soit fait avec un soin particulier. Ce motif a déterminé votre conseil d'administration à adjoindre un collaborateur à M. Doclin, qui, jusqu'à présent, a été chargé de tout le travail. Ce n'est pas que nous ne rendions une justice entière au zèle de ce rédacteur; mais forcé de consulter souvent les membres de la société sur le choix des matériaux, il en résultait pour lui des pertes considérables de temps et par suite des retards dans le service. Le nouveau collaborateur fera cesser cet inconvénient. Votre conseil d'administration a choisi pour cet emploi M. Alexandre Choron, l'un des correspondans de l'institut, et ancien élève de l'école polytechnique, qui, à une grande connaissance des sciences, joint celle de plusieurs langues. Sa nomination entraînera, à la vérité, une augmentation dans la dépense; mais cette augmentation sera bien compensée par l'amélioration que recevra le Bulletin, qui sera plus varié et paraîtra à des époques plus régulières. La société approuvera, sans doute, une innovation que nous avons introduite dans ce journal, celle d'y insérer les décrets impériaux et les instructions ministérielles qui concernent les manufactures et les arts. Outre que ces décrets et

ces instructions présentent à la majeure partie des lecteurs un intérêt de circonstance, ils se lient encore à l'histoire de l'industrie, et sont parfaitement placés dans un ouvrage de la nature de celui dont il est ici question.

Tel est, Messieurs, le compte que nous avons dû vous rendre : quoiqu'à votre dernière séance générale vous n'ayez décerné que deux prix, il est cependant vrai que ceux qui n'ont pas été remis, ou dont la délivrance a été ajournée, ont procuré à notre industrie des découvertes importantes. On leur doit, en effet, l'invention d'un moyen de teindre la laine en écarlate avec la garance, et d'une machine à peigner la laine : les auteurs de ces découvertes sont MM. Gonin, frères, de Lyon; Demaurey, d'Incarville, près Louviers. Si vous ne leur avez pas accordé la palme qu'ils ont méritée, c'est que les uns, tels que MM. Gonin, frères, n'ont pas voulu faire connaître leur secret, et qu'il a été nécessaire d'ajourner la délivrance des prix qu'a remportés l'autre, jusqu'à ce qu'on eût fait l'expérience de sa machine. Ce dernier prix sera incessamment décerné. La machine de M. Demaurey est construite en grand et va être en activité dans des manufactures de draps.

Des détails que nous venons de mettre sous vos yeux, vous conclurez sans doute, Messieurs, qu'il n'a fallu rien moins qu'un

grand zèle pour avoir pu tenir au courant toutes les affaires de la société. Votre conseil d'administration n'a qu'à se louer des bons offices qui lui ont été rendus par les autorités de l'empire, auxquelles il a été dans le cas de recourir. Toutes se sont empressées de le seconder. S. Exc. le ministre des manufactures et du commerce nous a donné surtout des preuves d'un intérêt particulier. Nous lui avions exprimé le désir qu'il voulût bien attirer l'attention du public sur le Bulletin, comme moyen de propager la connaissance des découvertes les plus récentes en agriculture et dans les arts. La lettre qu'il a écrite, à cet égard, à MM. les préfets, a produit des résultats que nous n'osions espérer. De toute part on a sollicité l'honneur de s'associer à vos travaux, et le nombre des membres de la société est aujourd'hui double de ce qu'il était en 1811. Il n'a pas borné là les effets de sa bienveillance, il a encore envoyé vos programmes dans les départemens, en ordonnant de leur donner la plus grande publicité. Sans doute, Messieurs, vous ne serez pas insensibles à ces témoignages de son désir de concourir au succès de vos travaux, et nous ne sommes que vos organes, en le priant d'agréer vos remercîmens de ce qu'il a bien voulu faire pour nous être utile.

INSTITUT DE FRANCE.

Séance du 15 *Avril* 1813.

La classe de la langue et de la littérature française a tenu le 15 Avril une séance publique annuelle pour la réception de M. Duval. Elle a été présidée par M. le comte Regnaut de Saint-Jean-d'Angely.

Voici l'ordre des lectures qui ont eu lieu :

M. Duval a prononcé le discours de réception auquel M. le président a répondu (1).

M. le secrétaire perpétuel a fait le rapport sur le concours et sur les pièces de vers qui ont obtenu une mention honorable. Il a fait ensuite l'annonce des sujets de prix pour 1814.

M. le Mercier a lu une épître en vers, et M. Perceval-de-Grandmaison un fragment d'un poëme sur les beaux-arts.

Prix proposés au concours pour l'année 1814.

La classe avait proposé, pour sujet du prix de poésie, un *Episode du genre épique, soit d'invention, soit tiré de l'histoire, mais*

(1) Nous donnerons incessamment ces deux discours.

non traduit ni imité d'aucun poëme ancien ni moderne.

Aucune des pièces envoyées au concours n'a été jugée digne du prix ; deux seulement ont paru à la classe mériter une mention honorable. L'une est le n°. 12, ayant pour épigraphe ce vers de Virgile :

Arma virumque cano.

L'autre pièce est le n°. 24, avec cette épigraphe : *Ossa arida, audite verbum Dei.*

La classe propose pour prix qui sera adjugé dans la séance publique du mois d'Avril 1814, un poëme dans le genre épique de cent vers au moins, et de deux cents vers au plus, dont le sujet sera les *derniers momens du chevalier Bayard.*

Elle a annoncé, dès l'année dernière, que le sujet du prix d'éloquence qui sera décerné en 1814, est un *Discours sur les avantages et les inconvéniens de la critique littéraire.*

La classe a cru devoir annoncer d'avance le sujet du prix de poésie qu'elle décernera dans la séance publique d'Avril 1815. Ce sujet est *la Découverte de la vaccine.*

Les concurrens ne doivent pas donner à leurs ouvrages plus d'étendue que n'en comporte une heure de lecture.

Ces prix seront chacun de la valeur d'une médaille d'or de 1500 fr.

Les ouvrages envoyés au concours doi-

vent être remis au secrétariat de l'institut le 15 Janvier 1814.

Le terme est de rigueur.

Ils devront être adressés, franc de port, au secrétaire de l'institut, avant le terme prescrit, et porter chacun une épigraphe ou devise qui sera répétée dans un billet cacheté, joint à la pièce et contenant le nom de l'auteur, qui ne doit point se faire connaître.

Les concurrens sont prévenus que l'institut ne rendra aucun des ouvrages qui auront été envoyés au concours; mais les auteurs auront la liberté d'en faire prendre des copies, s'ils en ont besoin.

MÉLANGES.

Fragmens extraits de la Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et Diderot avec plusieurs princes du nord de l'Europe.

Sur Descartes.

Après l'usage que Descartes a fait de sa méthode, il doit être permis de se défier un peu des éloges qu'elle a reçus, et qui viennent d'être renouvellés dans tous les discours qui ont concouru pour le prix de l'académie française. C'est moins par sa philosophie, qui est déjà oubliée, que par sa méthode, que ce philosophe est regardé comme le régénérateur de la raison, et le premier moteur des progrès qu'elle a faits en Europe depuis cent ans.

En convenant que la marche de Descartes est celle d'un philosophe distingué, et que son *Traité de la Méthode* est un excellent ouvrage, j'avoue que je ne puis attribuer à la méthode en général les avantages dont on prétend que nous lui sommes redevables. Il en est de la méthode ou de l'ordre qu'il convient de suivre dans la recherche de la vérité, comme des règles in-

ventées pour la perfection des beaux-arts; jamais ces régles n'ont fait faire un beau tableau, une belle tragédie; jamais la méthode n'a produit un ouvrage de génie. On n'assurera pas sérieusement, je pense, que sans la méthode de Descartes, Newton et Leibnitz n'auraient pas été ce qu'ils sont. Si l'on entend par méthode ce qu'Horace appelle *lucidis ordo*, il est évident qu'elle n'est point de l'invention de Descartes, mais qu'elle est inséparable de la bonne philosophie, et aussi ancienne qu'elle. Il est impossible qu'un homme de génie, appliqué à la recherche de la vérité, n'observe une certaine marche, et n'établisse une chaîne de communication entre ses idées; et c'est en quoi consistera sa méthode; mais chaque homme de génie aura la sienne, comme chaque grand peintre a sa palette, chaque grand poëte a son faire. Cette méthode, au contraire, qui consistera dans un recueil de préceptes généraux et dans une route commune, tracée et prescrite à tous les philosophes, ne sera jamais d'aucune utilité aux esprits supérieurs; elle ne pourra être une ressource que pour les esprits vulgaires. Peu s'en faut que je ne définisse la méthode, une science qui apprend aux hommes médiocres le secret de faire un livre avec les idées d'autrui, et aux sots celui de se donner les airs des gens d'esprit; mais c'est un grand mal d'avoir souffert cette usurpation en philosophie, et que les écoliers

aient pu parler avec un ton de maître ; rien n'a fait autant de tort à la véritable science que le bavardage.

Lorsqu'on étudie sans prévention la philosophie des anciens, on est frappé de voir que tout a été pensé avant nous, et que depuis que nous sommes sortis de la barbarie, nous n'avons presque pas fait un pas en avant, si l'on en excepte ce que l'invention fortuite de quelques instrumens nous a fait découvrir en astronomie et en physique, encore les anciens avaient-ils pressenti presque toutes les grandes vérités qui ont été constatées depuis. On ne dira pas sérieusement, je pense, qu'on s'apperçoit dans la philosophie de Thalès, d'Anaxagore, de Pythagore, de Socrate et des grands hommes sortis de son école, du défaut de la méthode de Descartes. On ne croira point que le plus beau génie de Rome, Cicéron, en transférant dans sa langue toutes les richesses de la philosophie grecque, ait manqué de clarté et d'ordre. Quel est donc le mérite de cette méthode qui n'a rien fait découvrir depuis cent ans, qui n'a servi ni à Newton, ni à Leibnitz, et dont tous les grands hommes de l'antiquité se sont si bien passés ? Son mérite est d'avoir porté les premiers coups efficaces à ce jargon barbare des écoles qui avait subjugué toutes les têtes, ou plutôt d'avoir fait écrouler un édifice déjà ébranlé par des coups multipliés pendant cent ans de suite. Cette

gloire est assez solide pour qu'on ne songe pas à en altérer l'éclat par de fausses suppositions.

Mais cette méthode de Descartes nous préservera-t-elle du moins du retour de la barbarie? Cet esprit géométrique qui s'est emparé de toutes les écoles de l'Europe, nous garantira-t-il du malheur de retomber dans le jargon philosophique, et de nous payer de mots pendant quelques milliers d'années, comme il était arrivé? Qui osera résoudre ce problême? Lorsqu'on voit d'un côté l'influence de la liaison politique et mutuelle de tous les peuples, la prompte communication des lumières d'une extrémité de l'Europe à l'autre, le mouvement prodigieux porté dans toutes les parties par l'industrie et le commerce, l'établissement des postes et de l'imprimerie, on est tenté de croire que les progrès de la raison ne finiront plus qu'avec notre planète, et que le genre humain, à mesure qu'il vieillira, deviendra de plus en plus éclairé, sage et heureux. Quand on considère, en revanche, combien les bons esprits sont rares, combien il y a de têtes absurdes; quand on pense que la multitude se paie toujours de mots, que ceux qui parlent le même langage, qui emploient les mêmes expressions, n'ont quelquefois par une notion commune entr'eux; quand on voit combien le nombre des penseurs est petit, et que le grand nombre même des philo-

sophes ne font que le métier de broder sur un fond qui n'est pas à eux, alors on commence à douter que la raison et la vérité soient faites pour l'homme.

J'apperçois dans la succession des siècles quelques hommes d'un génie supérieur, d'une trempe d'esprit particulière; mais je les vois épars et rares. J'apperçois aussi quelques ames privilégiées qui, sans avoir reçu le don de créer, savent sentir et entendre. Voilà ce qui compose l'élite du genre humain, entre laquelle il s'établit une liaison et une correspondance de lumières, de sentimens et d'amitié, que ni la différence de nation, ni la diversité de mœurs, ni la distance des lieux, ni celle des temps, ne peut ni vaincre, ni altérer. C'est dans cette élite que réside la sagesse des nations; c'est à elle qu'est confié le dépôt des connaissances et des ouvrages de génie en tout genre; le reste des hommes, incapable de recevoir et de souffrir la lumière, demeure étranger à la véritable science, et lui refuse tout droit d'indigénat.

En étudiant les révolutions de l'esprit humain, on remarque que les instans de lumière ont été excessivement courts, qu'ils ont été comme l'effet de quelque effort heureux et merveilleux de la nature, et l'ouvrage d'un très-petit nombre d'hommes de génie, d'abord contredits, calomniés et persécutés, ensuite approuvés, adoptés et exaltés, souvent sans meilleure connais-

sance de cause, et bientôt après défigurés par ceux qui se disaient leurs sectateurs et leurs disciples. Ces révolutions m'ont l'air d'être périodiques. Lorsque l'absurdité est parvenue à son plus haut degré, on s'en dégoûte. Alors, s'il se trouve un bon esprit, il l'attaque, et en prenant bien son temps, il réussit à l'abattre; mais il n'apprend pas pour cela aux hommes à se préserver de l'erreur. Tout ce qu'il produit sur eux se réduit ordinairement à mettre un autre *Dictionnaire philosophique* à la mode. On croit, en se servant de ces termes et en se moquant des termes anciens, être aussi profond philosophe que lui. Le jargon change, mais la raison y gagne-t-elle? Que lui importe que tel terme soit plutôt à la mode que tel autre? Toute l'école socratique, et toutes les sectes qui en sont sorties, n'ont jamais su ce que c'était que l'esprit et le cœur qui jouent un si grand rôle dans nos moralistes; il n'y a point de mot ni en grec, ni en latin, pour exprimer ces deux termes dans l'acception que nous leur donnons. Croirons-nous pour cela que Socrate ne savait pas faire de la morale, qu'un dialogue de Platon ne vaut pas bien une maxime de la Rochefoucauld ou une page de La Bruyère, et mettrons-nous les *Essais* de M. Nicole au-dessus des *Tusculanes* de Cicéron? Tout est périodique dans ce monde, tout est mode parmi les hommes. Je crains qu'il ne vienne un temps où les

termes favoris de la philosophie moderne soient aussi absurdes que le jargon de l'école péripatéticienne. Il ne faut pour cela que du temps et des commentateurs ; et peut-être sommes-nous moins éloignés de cette époque que nous ne croyons. Alors, notre gravitation, notre attraction, nos forces centrifuges et centripètes pourront paraître aussi barbares que les quiddités et les entéléchies de la philosophie scholastique ; et le mot d'esprit, que nous mettons à toute sauce, jouera un aussi beau rôle que les facultés occultes. Ce sera alors la tâche d'un nouveau Descartes, de profiter à propos de la satiété de notre jargon pour le battre en ruine, de remettre pour un petit moment les choses à la place des mots, et d'obliger les subalternes, d'abord, d'arrêter un peu le cours de leurs sottises, et puis de les reproduire en les parant du dictionnaire à la mode.

Le très-petit nombre d'excellens esprits, le nombre prodigieux d'esprits absurdes et de têtes étroites, ne sont pas propres, encore une fois, à rassurer sur le sort de la philosophie et sur les progrès de la raison ; et je crains que, malgré l'étalage que nous aimons à en faire, l'histoire que je viens d'en tracer ne soit véritablement celle de tous les siècles et de toutes les écoles.

Dans l'histoire de Descartes, ses panégyristes devaient sur-tout insister sur l'ap-

plication de l'algèbre à la géométrie, qui est de son invention. Car c'est en cela principalement qu'il s'est montré créateur et homme d'un grand génie; et cette gloire lui demeurera, lorsque tous les discours composés à sa louange seront oubliés, et qu'il ne restera plus traces d'aucune de ses vues, ni d'aucun de ses rêves philosophiques.

Sur J. J. Rousseau.

« J. J. Rousseau a fait son entrée dans Paris le 17 décembre 1765; le lendemain, il s'est promené au Luxembourg en habit arménien; mais comme personne n'était prévenu, personne n'a profité du spectacle. M. le prince de Conti l'a logé dans l'enceinte du Temple, à l'hôtel de Saint-Simon, où ledit Arménien a eu tous les jours nombreuse cour en hommes et en femmes. Il s'est aussi promené tous les jours à une certaine heure sur le boulevart, dans la partie la plus proche de son logement. Cette affectation de se montrer en public, sans nécessité, en dépit du décret de prise de corps, a choqué le ministère, qui avait cédé aux instances de ses protecteurs en lui accordant la permission de traverser le royaume pour se rendre en Angleterre. On lui a fait dire, par la police, de partir sans autre délai, s'il ne voulait pas être arrêté; en conséquence, il quittera Paris samedi 4 jan-

vier, accompagné de M. David Hume, qui repasse en Angleterre, mais qui se propose, s'il faut l'en croire, de revenir passer beaucoup de temps à Paris. M. Hume doit aimer la France; il y a reçu l'accueil le plus distingué et le plus flatteur. Paris et la cour se sont disputé l'honneur de se surpasser. Cependant M. Hume est bien aussi hardi dans ses écrits philosophiques qu'aucun philosophe de France. Ce qu'il y a encore de plaisant, c'est que toutes les jolies femmes se le sont arraché, et que le gros philosophe écossais s'est plu dans leur société. C'est un excellent homme que David Hume; il est naturellement serein, il entend finement, il dit quelquefois avec sel, quoiqu'il parle peu; mais il est lourd, il n'a ni chaleur, ni grâce, ni agrément dans l'esprit, ni rien qui soit propre à s'allier au ramage de ces charmantes petites machines qu'on appelle jolies femmes. O que nous sommes un drôle de peuple !

« Pour revenir à Jean-Jacques, voici une lettre qui a couru à Paris pendant son séjour, et qui a eu un grand succès ».

Lettre du roi de Prusse à M. Rousseau.

« Vous avez renoncé à Genève, votre patrie; vous vous êtes fait chasser de la Suisse, pays tant vanté dans vos écrits; la France vous a décrété : venez donc chez moi. J'admire vos talens, je m'amuse de vos rêveries, qui, soit dit en passant, vous occupent trop

et trop long-temps. Il faut, à la fin, être sage et heureux. Vous avez fait assez parler de vous par des singularités peu convenables à un véritable grand homme. Démontrez à vos ennemis que vous pouvez quelquefois avoir le sens commun; cela les fâchera sans vous faire tort. Mes états vous offrent une retraite paisible; je vous veux faire du bien, et je vous en ferai si vous le trouvez bon; mais si vous vous obstinez à rejetter mes secours, attendez-vous que je ne le dirai à personne. Si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez. Je suis roi, je puis vous en procurer au gré de vos souhaits; et ce qui, sûrement, ne vous arrivera pas vis-à-vis de vos ennemis, je cesserai de vous persécuter quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être».

Après avoir rapporté cette lettre, qui n'est pas du roi de Prusse, mais de M. Walpole, le baron de Grimm raconte une anecdote assez piquante au sujet de Voltaire et de J. J. Rousseau. « Une personne digne de foi, dit-il, s'était trouvée à Ferney, le jour que M. de Voltaire reçut les *Lettres de la Montagne*, et qu'il y lut l'apostrophe qui le regarde; et voilà son regard qui s'enflamme, ses yeux qui étincellent de fureur, tout son corps qui frémit, et lui qui s'écrie avec une voix terrible : « Ah! Le scélérat! Ah! Le monstre! Il faut que je le fasse assommer....

Oui, j'enverrai le faire assommer dans les montagnes entre les genoux de sa gouvernante....... — Calmez-vous, lui dit notre homme ; je sais que Rousseau se propose de vous faire une visite, et qu'il viendra dans peu à Ferney.... — Ah ! Qu'il y vienne, répond M. de Voltaire .... — Mais comment le recevrez-vous ?... — Comment je le recevrai ?.... Je lui donnerai à souper, je le mettrai dans mon lit, je lui dirai : Voilà un bon souper ; ce lit est le meilleur de la maison ; faites-moi le plaisir d'accepter l'un et l'autre, et d'être heureux chez moi ».

» Ce trait m'a fait un sensible plaisir. Il peint M. de Voltaire mieux qu'il ne l'a jamais été ; il fait en deux lignes l'histoire de toute sa vie ».

Puisque nous avons parlé de J. J. Rousseau d'après la correspondance de Grimm, on ne sera pas fâché de trouver ici un journal d'une semaine de Rousseau, qui est d'autant plus plaisant, qu'il paraît fait sérieusement.

Journal.

« Ce 9 *novembre* 1765. — Jean-Jacques Rousseau s'est rendu aujourd'hui, à deux heures après-midi, à la salle du spectacle, pour y voir la répétition générale de son opéra, et y donner ses avis. Je l'ai vu de très-près, et à loisir, pendant plus de deux heures et demie que la répétition a duré. Il est fort parlant, et il paraissait être à son

aise sur le théâtre, où il a placé les acteurs lui-même, et leur a fait répéter son opéra tout entier, en les faisant recommencer fort souvent. Il ne leur a pas passé la moindre faute, non plus qu'à la musique qui y était complète, et qu'il a fait exécuter très-doucement et très-simplement, ainsi que le chant. Je lui ai entendu dire que les gens du village parlant simplement, ils devaient chanter de même.

» Ses ajustemens sont fort simples : il est habillé en Arménien, excepté un bonnet de drap petit-gris avec une bordure de poil de quatre à cinq doigts de hauteur. Je ne sais si le bonnet en est doublé, car il ne l'ôte jamais à personne.

» Ce 10. — L'opéra du *Devin du village* a été exécuté aujourd'hui avec tout l'applaudissement possible, hors le Colin, qui ne vaut rien; mais la petite chanteuse a fait des merveilles. Cette pièce a été précédée de *la Jeune Indienne*, et suivie des *Fêtes tyroloises*, grand ballet pantomime. La musique a été exécutée on ne peut mieux. Le spectacle était rempli dès quatre heures et demie; on a été obligé de rendre l'argent à beaucoup de monde qui n'a pu trouver place.

» Jean-Jacques avait envoyé dès le matin chez le directeur de la comédie, pour qu'on lui retînt une loge grillée sur le théâtre pour quatre personnes, dont il avait voulu payer les places ainsi que la sienne,

et il n'a pas été possible au directeur de refuser son argent.

» Ce 12. — M. Angar a été lui rendre visite, et lui a dit : « Vous voyez, monsieur, un homme qui a élevé son fils suivant les principes qu'il a eu le bonheur de puiser dans votre *Emile*. » Jean-Jacques a répondu à M. Angar : *Tant pis, monsieur, pour vous et pour votre fils ; tant pis.*

» Ce 13. — Il a été présenté à M. de Blair de Boisemont par M. de Saint-Victor, lieutenant de roi de la place. Il avait été chez M. le maréchal de Contades quelques jours avant, dont il a été très-bien reçu, à ce qu'on assure.

» Ce 14. — Dès le 11 il avait demandé à être présenté à M. le Préteur, qui lui avait fait dire de venir aujourd'hui à onze heures du matin. Il vient d'en sortir, après avoir eu un quart d'heure d'entretien avec lui.

» Ce 15. — Il a été à la comédie.

» Ce 16. — Il a été au concert qui se donne tous les samedis chez M. de Chastel, trésorier de la province. Il avait été à celui de la ville le 11 de ce mois, où il y a bonne musique. Il paraît s'amuser ici et y être content.

» Ce 17. — Il ne sort pas aujourd'hui ; il est un peu indisposé.

» Ce 18. — Il va aujourd'hui au concert de la ville, où il doit entendre la fille de Barbesan, chirurgien-major en second de l'hôpital militaire, qui doit chanter,

J'ai perdu mon serviteur, morceau de son opéra.

» Jean-Jacques Rousseau a plusieurs lettres de crédit chez différens banquiers dont il ne fait pas grand usage, entre autres sur M. Sollikoff qui lui a ouvert sa caisse. Il en a pris trois louis d'or, disant qu'il n'avait besoin que de cela.

» Le bruit est général que des personnes en place ont écrit au ministre pour savoir si on pouvait le garder ici sans inconvénient. C'est par l'envie qu'on a qu'il reste, que l'on prend cette précaution. Il est bien accueilli; mais il le serait bien davantage, si l'on pouvait avoir cette permission pour lui : car il paraît très-disposé à rester ici jusqu'au mois de mars ou d'avril prochain, pour rétablir sa santé ».

Sur M. le baron d'Holbach.

Je n'ai vu M. le baron d'Holbach que les dernières années de sa vie, mais pour le connaître, pour partager les sentimens d'estime et de vénération que lui avaient voués tous ses amis et que ne pouvait manquer d'inspirer le caractère de son ame et de son esprit, il n'était pas nécessaire d'avoir avec lui des liaisons fort intimes ou fort anciennes. J'essayerai donc de le peindre tel qu'il s'est montré à mes yeux, et j'ose assurer que si ses mânes pouvaient m'entendre, la

franchise et la simplicité de mon hommage ne sauraient leur déplaire.

Je n'ai guère rencontré d'homme plus savant et plus universellement savant que M. d'Holbach, je n'en ai jamais vu qui le fût avec si peu d'ambition, même avec si peu de désir de le paraître. Sans le sincère intérêt qu'il prenait au progrès de toutes les lumières, de toutes les connaissances, sans le besoin véritable qu'il avait de communiquer aux autres tout ce qu'il croyait pouvoir leur être utile, on aurait pu toujours ignorer le secret de sa vaste érudition. Il en était de sa science comme de sa fortune, elle était pour les autres comme pour lui, mais jamais pour l'opinion.... on ne lui eût soupçonné ni l'une ni l'autre, s'il avait pu se dispenser de les montrer sans nuire à ses propres jouissances et sur-tout à celles de ses amis.

On doit en grande partie au baron d'Holbach les progrès rapides que l'histoire naturelle et la chimie ont faits parmi nous il y a environ trente ans; c'est lui qui traduisit les meilleurs ouvrages que les Allemands avaient publiés sur ces sciences, presque inconnues alors en France, ou du moins fort négligées; ces traductions sont enrichies d'excellentes notes, on en profita dans le temps sans savoir à qui l'on en était redevable; à peine le sait-on aujourd'hui.

Il n'y a plus d'indiscrétion à dire qu'il est l'auteur du livre qui fît tant de bruit en

Europe, il y a dix-huit ou vingt ans, du fameux *Systême de la Nature*. Tout l'éclat dont jouit cet ouvrage ne put séduire un instant son amour-propre, et s'il eut long-temps le bonheur d'être à l'abri même du soupçon, sa modestie le servit encore mieux à cet égard que toute la prudence de ses amis. Je ne puis aimer la doctrine enseignée dans cet ouvrage avec tant de fanatisme, tant d'audace, tant de prolixité ; mais tous ceux qui ont connu l'auteur lui doivent la justice d'avouer qu'aucune considération, qu'aucune vue personnelle n'avait pu l'attacher à ce triste systême. Il s'en était fait l'apôtre avec une pureté d'intention, avec une abnégation du soi-même qui eût honoré aux yeux de la foi les apôtres de la plus sainte de toutes les religions.

Son *Systême social* et sa *Morale universelle* firent beaucoup moins de sensation que le *Systême de la Nature* (1) ; mais ces deux ouvrages démontrent également qu'après avoir voulu renverser l'antique barrière que la faiblesse humaine avait cru devoir opposer jusqu'alors aux vices et aux passions qui la déshonorent, l'auteur n'en sentait que plus vivement la nécessité d'en élever de nouvelles ; c'est dans les progrès d'une raison éclairée par une bonne éducation, et

(1) On sait que M. d'Holbach a fourni encore aux éditeurs de la première *Encyclopédie* un grand nombre d'articles d'histoire naturelle, de politique et de philosophie.

par de bonnes lois, qu'il se flatte de trouver toutes les ressources qui peuvent affermir l'empire de la vertu, et, grâce à son heureuse influence, nous procurer tout le repos et tout le bien-être dont notre nature est susceptible.

La différence si remarquable du succès de ces deux derniers ouvrages au succès du premier ne serait-elle pas une des meilleures objections à faire contre l'ensemble et sur-tout contre l'effet moral de ce systême ? Tant que l'on se borne à détruire les principes qui servirent long-temps à contraindre les habitudes et les passions des hommes, on réussit facilement à leur plaire; mais lorsqu'à ces principes, dont sans doute on a souvent abusé, l'on veut essayer d'en substituer d'autres, la tâche devient incomparablement plus difficile, et l'on risque de perdre bientôt toute la faveur qu'on s'était acquise d'abord.

Nous conviendrons d'ailleurs que si ces derniers ouvrages diffèrent beaucoup du premier relativement à l'intérêt du sujet, ils n'en diffèrent pas moins par le talent. Le *Systême de la Nature* est fort inégalement écrit, chargé de redites ennuyeuses et de vaines déclamations, mais il y règne en général un ton d'enthousiasme, de philosophie et d'éloquence assez imposant; il y a des pages entières, et il y en a un grand nombre où l'on reconnaît aisément la plume d'un écrivain supérieur; et cela est fort simple,

car ces pages sont de Diderot. Il a eu beaucoup moins de part au *Système social* et à la *Morale universelle*, où l'on trouve la même prolixité que dans *le Système de la nature*, beaucoup d'excellens principes, mais aussi beaucoup de lieux communs, une méthode pesante, peu de mouvement dans le style et peu de variété dans les idées comme dans l'expression.

Concitoyen, ami dès l'enfance du célèbre Lavater, on voudra bien me pardonner de partager un peu sa physiognomanie : j'ai toujours été frappé du rapport qu'il y avait entre le caractère de la figure de M. d'Holbach et celui de son esprit. Il avait tous les traits assez réguliers, assez beaux, et ce n'était pourtant pas un bel homme. Son front large et découvert, comme celui de Diderot, portait l'empreinte d'un esprit vaste, étendu; mais moins sinueux, moins arrondi, il n'annonçait ni la même chaleur, ni la même énergie, ni la même fécondité; son regard ne peignait que la douceur, la sérénité de son ame.

M. le baron d'Holbach devait croire sans peine à l'empire de la raison, car ses passions (et les nôtres sont toujours celles d'après lesquelles nous jugeons celles de nos semblables), ses passions étaient précisément telles qu'il les faut pour faire valoir l'ascendant des bons principes. Il aimait les femmes, il était fort sensible aux plaisirs de la table, mais sans être l'esclave d'aucun de

ses goûts. Il ne pouvait haïr personne; cependant ce n'était pas sans effort qu'il dissimulait son horreur naturelle pour les prêtres, pour tous les suppôts du despotisme et de la superstition; en parlant d'eux, sa douceur s'irritait malgré lui, sa bonhommie devenait souvent amère et provoquante. Une des plus violentes passions peut-être qui l'ait occupé toute sa vie, mais sur-tout dans ses dernières années, c'était la curiosité; il aimait les nouvelles comme l'enfance aime les joujoux, et par cette espèce d'aveuglement si naturel à toute habitude passionnée, il y mettait même fort peu de choix; bonnes ou mauvaises, fausses ou vraies, il n'y en avait point qui n'eût quelque attrait pour lui, il n'y en avait même point qu'il ne fût fort disposé à croire. Il semblait véritablement que toute la crédulité qu'il avait refusée aux nouvelles de l'autre monde, il l'eût réservée toute entière pour celles de la gazette et des cafés. Il se plaisait à faire raconter dans le plus grand détail le fait même dont toutes les circonstances démontraient la fausseté. Vous savez l'histoire qu'on a faite hier? — Non. — Elle n'est pas croyable. — Ah! Dites toujours.... — Combien de fois il s'est fâché contre M. de Grimm qui d'un mot à dîner bouleversait toute une histoire dont il s'était délecté le matin sous les arcades du Palais-Royal! Voilà comme vous êtes, lui disait-il avec l'humeur de l'amitié, jamais vous ne dites

rien, et jamais vous ne voulez rien croire.

M. d'Holbach eut pour amis les hommes les plus célèbres de ce pays-ci, tels que MM. Helvétius, Diderot, d'Alembert, Condillac, Turgot, Buffon, Rousseau, et plusieurs étrangers dignes de leur être associés, tels que MM. Hume, Garrick, l'abbé Galiani, etc. (1). Si le charme d'une société si distinguée fut bien propre à donner à son esprit plus de force et plus d'étendue, on a remarqué avec la même vérité qu'il n'y avait pas un seul de ces hommes illustres à qui il n'ait pu apprendre beaucoup de choses utiles et curieuses. Il possédait une fort belle bibliothéque, et l'étendue de sa mémoire suffisait à toutes les connaissances dont ses études l'avaient enrichie; il se rappellait sans effort et tout ce qui méritait et tout ce qui ne méritait guère d'être retenu. Quelque systême que forge mon imagination, m'a dit plus d'une fois M. Diderot, je suis sûr que mon ami d'Holbach me trouve des faits et des autorités pour le justifier.

C'est de lui que madame Geoffrin disait avec cette originalité de bon sens qui caractérisait souvent ses jugemens : *Je n'ai ja-*

(1) Sa maison fut long-temps un des plus doux hospices des initiés de l'*Encyclopédie* et leur plus célèbre synagogue. Il est trop vrai qu'elle perdit un peu la faveur dont elle avait joui lorsque l'établissement de ses enfans eut forcé M. d'Holbach à restreindre la dépense de son cuisinier.

mais vu d'homme plus simplement simple.

Un des traits les plus estimables du caractère de M. d'Holbach était sa bienfaisance; on ne peut rien ajouter à l'exemple touchant qu'en a rapporté M. Naigeon, dans le *Journal de Paris*; et nous nous bornons à le transcrire ici.

« Il y avait dans sa société un homme de lettres (M. S.) qui lui paraissait depuis quelque temps rêveur, silencieux et profondément mélancolique. Affligé de l'état où il voyait son ami, M. d'Holbach court chez lui : « Je ne veux point, lui dit-il, aller au devant d'une confidence que vous ne croyez pas devoir me faire, je respecte votre secret, mais je vous vois triste et souffrant, et votre situation m'inquiète et me tourmente. Je connais votre peu de fortune, vous pouvez avoir des besoins que j'ignore; je vous apporte dix mille francs dont je ne fais rien, que vous ne refuserez pas d'accepter si vous avez de l'amitié pour moi, et que vous me rendrez un peu plutôt, un peu plus tard, quand la fortune vous viendra... » Cet ami touché, ému comme il devait l'être, l'assure qu'il n'a aucun besoin d'argent, que son chagrin a une autre cause, et n'accepte point le service qui lui était offert, mais il ne l'a point oublié, et c'est de lui-même que je tiens le fait ».

Paul Thiry, baron d'Holbach, membre des académies de Pétersbourg, de Manheim, de Berlin, était né dans le Palatinat.

Elevé dès sa plus tendre jeunesse en France, il y a passé la plus grande partie de sa vie; il est mort à Paris, le 21 janvier 1789, âgé de soixante-six ans. Ayant perdu fort jeune sa première femme, mademoiselle d'Aine, il obtint de la cour de Rome la permission d'en épouser la sœur, qui lui a survécu. Il laisse deux fils et deux filles, dont l'une a épousé le marquis de Châtenay, et l'autre le comte de Nolivos.

Sur N. T. Barthe.

Nicolas-Thomas Barthe, de l'académie de Marseille, auteur de la *Lettre de l'abbé de Rancé*, de l'*Amateur*, des *Fausses Infidélités*, de la *Mère Jalouse*, de l'*Homme Personnel*, de l'*Ami du Mari*, est mort à Paris, le 17 Juin, (1785) des suites d'une hernie négligée. Il n'avait que cinquante et un ans, et venait de terminer un poëme en quatre chants, imité de l'*Art d'aimer*, d'Ovide.

Né à Marseille, de parens honnêtes et qui avaient acquis dans le commerce une fortune assez considérable, il fut élevé chez les pères de l'oratoire, dans le collége de Juilly, et se livra de bonne heure au goût que lui avait inspiré la lecture des poëtes. Il ne s'en laissa distraire que par les amusemens de la société, où l'agrément et la vivacité de son esprit l'auraient fait accueillir avec plus d'empressement encore si les

défauts de son caractère n'avaient pas nui trop souvent à l'aménité de son commerce.

Le climat brûlant sous lequel il était né, en exaltant sa tête et son imagination, avait influé fort désagréablement sur son humeur; il était sujet à des accès de violence, qu'il avait d'autant plus de peine à se pardonner lui-même, que leur explosion était presque toujours encore plus ridicule pour lui qu'elle n'était fâcheuse pour les autres; c'était la colère, l'impatience d'un enfant mal élevé.

Si l'amour des lettres et de la célébrité fut sa passion favorite, cette passion avait pourtant trois ou quatre rivales fort dangereuses, la passion du jeu, celle de la bonne chère, et sur toutes choses la personnalité la plus décidée, la plus minutieuse et la plus comique peut-être qu'on ait jamais songé à présenter au théâtre; aussi, lorsqu'il nous eut donné son *Homme Personnel*, qui ne réussit que fort médiocrement, l'on ne manqua pas de dire : Comment s'étonner qu'il n'ait pas mieux saisi ce personnage? Pour le voir dans son véritable jour, le modèle était trop près du peintre.

Ses travers cependant tenaient bien moins à son ame qu'à son caractère, à ses habitudes; il ne manquait au fond ni de bonté, ni de justice, ni même de sensibilité. Il eut des amis dont il fatiguait souvent l'indulgence, mais dont il mérita de conserver l'attachement. Lié depuis long-temps avec

le verteux M. Thomas, il le suivit dans plusieurs des voyages qu'il fut obligé de faire pour sa santé. Lorsqu'on leur servait quelque bonne crême, il en laissait à la vérité le moins qu'il pouvait à son ami malade; mais c'était cependant pour ne point se séparer de lui qu'il avait abandonné tous les amusemens qui l'attachaient au séjour de Paris, et cet ami, quoique absent au moment de sa mort, a été encore le dernier objet de ses soins et de sa pensée. Une des dépenses qu'il faisait avec le plus de plaisir était de donner à dîner; mais à la tête de la liste des convives, qu'il ne manquait jamais d'écrire lui-même, se trouvait toujours *Moi*. Il avait la vue fort basse; lorsqu'il ne pouvait distinguer un plat d'un bout de la table à l'autre, en ai-je mangé? disait-il à son domestique; vîte, apportez-le-moi....; et après l'avoir examiné à son aise, il le renvoyait sans façon, et faisait prier la personne devant laquelle le plat était placé de lui en servir.

Colardeau avait été de ses amis, mais il ne le voyait plus qu'assez rarement. Ayant appris qu'il était à toute extrémité, il vole chez lui, et le trouvant encore en état d'écouter ce qu'on lui disait: Je suis désespéré de vous voir si malade, lui dit-il, et j'aurais pourtant une grace à vous demander, c'est d'entendre la lecture de mon *Homme Personnel*. Songez donc, mon ami, lui répondit Colardeau, que je n'ai

plus que quelques heures à vivre. — Hélas ! oui ; mais c'est justement pourquoi je serais bien aise de savoir encore ce que vous pensez de ma pièce.... Il insista au point que le mourant fut forcé de consentir, et après l'avoir écoutée jusqu'au bout sans rien dire ; il manque à votre caractère un trait bien précieux, lui dit Colardeau. — Vous me l'allez dire ? —Oui, lui répliqua-t-il en riant, c'est de forcer un ami qui se meurt à entendre encore la lecture d'une comédie en cinq actes.... — Eh bien ! ce même homme si étrangement égoïste dans ce moment, la veille de sa mort ayant reçu la visite du marquis de Villevieille, lui dit tranquillement : Mes médecins disent que je suis mieux ; je sens trop à l'excès de mes douleurs que je n'en puis revenir ; mais ce n'est point de cela qu'il faut s'occuper, laissez-moi jouir du plaisir de vous voir, et donnez-moi des nouvelles de l'opéra.... Paraissant oublier ainsi son état et ses souffrances, il ne lui parla plus que d'*Iphigénie*, et des succès de Mlle. Dozon, dont les talens dans ce rôle l'avaient singulièrement intéressé.

Avec l'esprit vif et très-preste à la repartie, il ne se permettait guère un trait qui pût affliger quelqu'un ; on ne connaît de lui aucune épigramme amère ; mais lorsqu'il avait dit un mot qu'il croyait plaisant, armé d'une lorgnette, l'un de ses gros yeux blancs ne manquait jamais de

faire le tour de l'assemblée pour recueillir les suffrages. Un jour, M. de Monticour, dont le sang-froid était si mordant, voyant cette lorgnette fixée sur lui, le démonta bien cruellement en lui disant d'un air tranquille et poli : *M. Barthe, je ne ris pas.* C'est une leçon qu'il ne put jamais pardonner ; il s'en est vengé en faisant, dans la *Mère Jalouse*, un portrait de M. de Monticour, qui n'est malin que parce qu'il ressemble.

Les torts les plus réels de M. Barthe n'étaient jamais que de l'emportement, de l'inquiétude ou de la tracasserie, sans fiel et sans méchanceté. Il s'était marié ; mais on comprend aisément que sa femme ne put vivre long-temps avec lui. Lorsqu'il fut question de s'en séparer, elle découvrit qu'il avait mis la plus grande partie de sa dot en rente viagère sur sa tête à lui ; ce n'était que par une suite de l'habitude qu'il avait de ne jamais songer qu'à sa propre personne. On ne lui eut pas plutôt fait sentir l'injustice d'une pareille distraction qu'il s'empressa de la réparer de la meilleure grace du monde.

Ses premiers essais de poésie ont été, je ne sais pourquoi, des Héroïdes et des Eglogues. Dans le temps qu'il avait la fantaisie de s'occuper d'un genre si peu fait pour le caractère de son esprit et de son talent, Dorat l'apperçut un soir tout seul devant le grand bassin du Luxembourg,

frappant du pied et se tordant les bras comme un furieux. Il s'approche de lui : Eh ! qu'avez-vous donc, mon ami ? —J'enrage ; voilà près d'une heure que je suis ici à lorgner la lune. Vous savez tout ce qu'elle inspire à ces diables d'Allemands ; eh bien ! à moi pas la plus petite chose ; je reste plus froid, plus stupide que la pierre, et je m'enrhume. Que le diable emporte la lune et tous ses poëtes dont la tendresse me confond !

La seule de ses pièces de théâtre qui ait eu un grand succès, ce sont les *Fausses Infidélités ;* c'est un fond très-léger, mais dont il a tiré le parti le plus heureux ; le dialogue en est tout à-la-fois naturel et plein d'esprit ; la double confidence des deux amans qui se croient trahis en même-temps par leurs maîtresses forme une scène dont les développemens sont neufs et d'un comique excellent. Il y a du mérite et dans la *Mère Jalouse*, et dans l'*Homme Personnel*, des scènes bien conçues et des détails charmans. Les défauts qui ont nui le plus au succès de ces deux ouvrages tiennent au choix du sujet ; le caractère des principaux personnages est plus odieux qu'il n'est comique, et l'auteur n'a pas eu l'art de les entourer assez heureusement pour en faire ressortir le ridicule, ou par des contrastes piquans, ou par l'effet même des situations. Il est dommage que la décence de nos mœurs de théâtre ne permette

mette guère la représentation de l'*Ami du Mari;* c'est un tableau qui nous a toujours paru plein de finesse et de vérité. Les pièces fugitives de M. Barthe ont une touche quelquefois un peu sèche, mais une manière spirituelle qui leur est propre, de la précision, du mouvement, et une sorte d'originalité qui n'est point dépourvue de grace et de goût. Le plus soigné de tous ses ouvrages, à en juger du moins par les lectures particulières que nous en avons entendues, c'est son *Art d'aimer* (1), ou plutôt son art de séduire; la versification de ce poëme est tout à-la-fois plus brillante et plus moëlleuse : on y trouve tous les tons, de l'esprit très-moderne, une poésie digne d'Ovide, de la philosophie de Ninon, et quelquefois des traits de la sensibilité la plus délicate et la plus touchante; nous n'en citerons qu'un seul exemple tiré d'un épisode sur les amours de Laure et de Pétrarque; l'amour qu'elle inspira, dit-il, en parlant de cette amante tout à-la-fois si tendre et si sévère,

L'amour qu'elle inspira fut sa seule faveur.

(1) M. de Choisy, après la lecture de ce poëme, avait adressé à M. Barthe des vers où il l'appellait *vainqueur de Bernard et d'Ovide*. Ah! vainqueur! lui dit M. Barthe, cela est trop fort, beaucoup trop fort; j'exige que vous changiez cela. — Eh bien, puisque vous le voulez absolument, je mettrai rival... — On parle d'autre chose. M. Barthe, après quelques momens de recueillement se rapproche de lui et lui dit affectueusement : *Vainqueur est plus harmonieux*.

C'est à M. Thomas que M. Barthe a ordonné de remettre tous ses manuscrits ; il est à désirer que sa santé, toujours assez languissante, ne prive pas trop longtemps le public de ceux qu'il croira dignes d'honorer la mémoire de son ami.

Sur mademoiselle de l'Espinasse.

Quoique Mlle. de l'Espinasse ne laisse aucun ouvrage, du moins qui nous soit connu, sa mort a fait événement dans notre littérature, et ne doit pas être oubliée dans ces Mémoires. Sans fortune, sans naissance, sans beauté, elle était parvenue à rassembler chez elle une société très-nombreuse, très-variée et très-assidue. Son cercle se renouvellait tous les jours, depuis cinq heures jusqu'à neuf heures du soir. On était sûr d'y trouver des hommes choisis de tous les ordres de l'état, de l'église et de la cour, des militaires, les étrangers et les gens de lettres les plus distingués. Tout le monde convient que si le nom de M. d'Alembert, avec qui Mlle. de l'Espinasse vivait depuis plusieurs années, les avait attirés d'abord, elle seule les avait retenus. Dévouée uniquement au soin de conserver cette société dont elle était l'ame et le charme, elle y avait subordonné tous ses goûts et toutes ses liaisons particulières. Elle n'allait presque jamais au spectacle et à la campagne, et lorsqu'il lui arrivait de faire ex-

ception à la règle, c'était un événement dont tout Paris était instruit d'avance. Ses ennemis lui reprochaient fort ridiculement de s'être mêlée d'une infinité d'affaires qui n'étaient point de son ressort, et d'avoir favorisé, surtout par ses intrigues, ce despotisme philosophique que la cabale des dévots accuse M. d'Alembert d'exercer à l'académie. Pourquoi les femmes, qui décident de tout en France, ne decideraient-elles pas aussi des honneurs de la littérature? Est-il plus difficile de faire un académicien qu'un ministre ou qu'un général d'armée? Et comment refuser son admiration à la femme isolée qui ne doit son pouvoir et sa faveur qu'à l'adresse et aux ressources de son esprit? M. Dorat, qui a cru avoir à s'en plaindre, s'est permis de s'en venger dans une pièce intitulée *les Prôneurs*. Cet ouvrage n'aurait pas fait moins de bruit que la comédie des *Philosophes*; mais il est resté jusqu'à présent dans le portefeuille de l'auteur. Plusieurs personnes cependant en ont entendu la lecture, et y ont trouvé plus d'invention et plus de gaîté que M. Dorat n'en a mis dans ses autres comédies. C'est un jeune homme que l'on veut initier dans les mystères de la philosophie moderne, et que l'on instruit en conséquence des moyens qui peuvent assurer le plus promptement une grande célébrité. M. d'Alembert et Mlle. de l'Espinasse y jouent les premiers rôles. Un de leurs plus zélés

admirateurs est un vieux courtisan qui a l'oreille fort dure, devant qui on lit le plan d'une tragédie nouvelle, et qui, voyant tout le monde s'extasier, crie encore plus fort que les autres : *La voilà la bonne comédie!* etc. Comme M. Dorat n'a pas donné sa pièce du vivant de Mlle. de l'Espinasse, il est à présumer qu'il ne la donnera pas du tout, et qu'il en fera généreusement le sacrifice à sa mémoire, du moins tant qu'il conservera encore quelque prétention à l'académie.

Tous les bruits que l'envie et la malignité ont répandu sur le compte de Mlle. de l'Espinasse n'ont pu détruire l'idée qu'elle a laissée de son esprit. On n'eut jamais plus de talent pour la société; elle possédait dans le degré le plus éminent cet art si difficile et si précieux de faire valoir l'esprit des autres, de l'intéresser et de le mettre en jeu sans aucune apparence de contrainte ni d'effort. Elle savait réunir les genres d'esprit les plus différens, quelquefois même les plus opposés; sans qu'elle y parut prendre la moindre peine, d'un mot jeté adroitement elle soutenait la conversation, la ranimait et la variait à son gré. Il n'était rien qui ne parût à sa portée, rien qui ne parût lui plaire et qu'elle ne sût rendre agréable aux autres; politique, religion, philosophie, contes, nouvelles, rien n'était exclu de ses entretiens, et, grace à ses talens, la plus petite anecdote y trouvait le plus naturelle-

ment du monde la place et l'attention qu'elle pouvait mériter. On y recueillait les nouveautés de tout genre et dans leur primeur. La conversation générale n'y languissait jamais, et, sans rien exiger, on faisait des *à parte* quand on le jugeait à propos; mais le génie de Mlle. de l'Espinasse était présent par-tout, et l'on eût dit que le charme de quelque puissance invisible ramenait sans cesse tous les intérêts particuliers vers le centre commun.

Pour porter à ce point l'art de la conversation, il ne suffit pas sans doute d'être né avec beaucoup d'esprit et une grande souplesse dans le caractère, il faut avoir été à même d'exercer ses talens de bonne heure et de les former par l'usage du monde; c'est ce que Mlle. de l'Espinasse avait su faire avec beaucoup de succès dans la maison de Mme. la marquise du Deffand, dont elle fut plusieurs années demoiselle de compagnie; peut-être même n'eut-elle le malheur de se brouiller avec Mme. du Deffand que pour avoir trop bien réussi. Ce qui pourrait faire soupçonner cependant que d'autres raisons se joignirent à celle-là, c'est qu'en général Mlle. de l'Espinasse est infiniment plus regrettée de ses connaissances que de ses amis. Peut-on avoir tous les talens et toutes les vertus à-la-fois?

Le nom qu'avait pris Mlle. de l'Espinasse est fort connu en France, mais ce n'était pas le sien; elle était fille naturelle de Mme.

d'Albon, qui n'a jamais osé la reconnaître, et dont elle n'a jamais voulu recevoir aucun bienfait depuis qu'elle a senti le prix de celui qui lui avait été refusé. Les leçons de M. d'Alembert, l'exemple même de son courage, n'ont jamais pu la consoler du malheur de sa naissance. Elle était née avec des nerfs prodigieusement sensibles. Quoique sa figure n'eût jamais été jeune, et quoiqu'elle eût passé la saison des amours, on est persuadé qu'elle est morte la victime d'une passion malheureuse : c'était, dit-on, la cinquième ou la sixième qu'elle avait eue dans sa vie ; et puis voyez s'il y a plus de sûreté avec la philosophie et les philosophes qu'avec la grace et ses directeurs !

Son testament a paru d'un genre assez original. Elle a légué ses meubles à M. d'Alembert, des boucles de cheveux à tous ses fidèles, et ses dettes à payer à M. l'archevêque de Toulouse. Ce n'est que depuis sa mort qu'on vient de découvrir que Mme. Geoffrin lui faisait depuis plusieurs années une pension de mille écus, et c'était toute sa fortune.

Portrait de M. l'abbé Delille, par Mme. du Molé.

In wit a man, simplicity a child.
Pope, Epitaphe de Gay.

Je vais peindre un grand homme et un homme que j'aime. L'entreprise pourrait

sembler téméraire ou suspecte; mais les caractéres du génie s'offrent assez sensiblement en lui pour suppléer au talent et rassurer contre les illusions de l'amitié.

Rien ne peut se comparer ni aux graces de son esprit, ni à son feu, ni à sa gaîté, ni à ses saillies, ni à ses disparates. Ses ouvrages même n'ont ni le caractére, ni la physionomie de sa conversation. Quand on le lit, on le croit livré aux choses les plus sérieuses; en le voyant, on jugerait qu'il n'a jamais pu y penser; c'est tour-à-tour le maître et l'écolier. Il ne s'informe guère de ce qui occupe la société; les petits événemens le touchent peu; il ne prend garde à rien, à personne, pas même à lui; souvent, n'ayant rien vu, rien entendu, il est à propos : souvent aussi il dit de bonnes naïvetés; mais il est toujours agréable; ses idées se succèdent en foule, et il les communique toutes; il n'a ni jargon, ni recherche; sa conversation est un heureux mélange de beautés et de négligences, un aimable désordre qui charme toujours et étonne quelquefois.

Sa figure.... Une petite fille disait qu'elle était toute en zigzag. Les femmes ne remarquent jamais ce qu'elle est, et toujours ce qu'elle exprime; elle est vraiment laide, mais bien plus curieuse, je dirais même intéressante. Il a une grande bouche; mais elle dit de beaux vers. Ses yeux sont un peu gris, un peu enfoncés; il en fait tout

ce qu'il veut, et la mobilité de ses traits donne si rapidement à sa physionomie un air de sentiment, de noblesse et de folie, qu'elle ne lui laisse pas le temps de paraître laide ; il s'en occupe, mais seulement comme de tout ce qui est bizarre et peut le faire rire ; aussi le soin qu'il en prend est-il toujours en contraste avec les occasions : on l'a vu se présenter en frac chez une duchesse, et courir les bois, à cheval, en manteau court.

Son ame a quinze ans, aussi est-elle facile à connaître ; elle a vingt mouvemens à-la-fois, et cependant elle n'est point inquiéte ; elle ne se perd jamais dans l'avenir et a encore moins besoin du passé. Sensible à l'excès, sensible à tous les instans, il peut être attaqué de toutes les maniéres ; mais il ne peut jamais être vaincu. Sa déraison ou au moins sa gaîté viennent à son secours et le rendent l'être le plus heureux : faut-il dire aussi que cette gaîté est quelquefois folâtre jusqu'à l'insouciance. Il oublie quelquefois qu'il est aimé ; on craindrait qu'il pût se passer de l'être ; il serait souvent embarrassé à la question imprévue s'il aime ou s'il est aimé.

Sa conduite est, comme son langage, fort abandonnée. Les plaisirs de la ville ne sont rien pour lui ; il ne sait point les chercher. Il se livre volontiers à un seul objet ; il ne s'ennuie jamais ; il n'a besoin ni d'un grand monde, ni d'un grand théâtre, et parfois il

oublie ce que la postérité lui promet; bien vraiment *il se laisse être heureux*. Ainsi ne vous étonnez pas des heures qu'il vous donne; sans doute il est bien chez vous, mais il est bien par-tout, même auprès de sa gouvernante : il joue à *la peur* lorsqu'il n'en fait pas une Andromaque ou une Zaïre. Votre conversation l'attache, il est vrai; mais il passe aussi fort bien deux heures à caresser son cheval, que pourtant il oublie aussi quelquefois, ou à s'égarer dans les bois, où, quand il n'a pas peur, il rêve à la lune, à un brin d'herbe, ou, pour mieux dire, à ses rêveries.

Mais si on ne peut le louer pour le mérite d'une vie uniforme, au moins n'a-t-il pas les défauts d'une vie déréglée; si sa conduite n'est pas sagement combinée, elle est pure; et s'il n'a pas de grands traits de caractère, il y supplée par des manières piquantes, la simplicité, les graces, une gaîté si vraie, si jeune, si naïve et pourtant si ingénieuse, qu'elle le fait sans cesse entourer comme une jolie femme; enfin par un charme inexprimable qui vous inspire tout à-la-fois ces mouvemens de curiosité et d'inclination qui ne sont ordinairement sentis que par un charmant enfant; et cette sorte d'attachement inaltérable qui semble être réservé pour les ames plus inférieures; c'est le poëte de Platon, un être sacré, léger et volage.

Bibliographie fançaise et étrangère.

La direction-générale de l'imprimerie et de la librairie vient de publier en une brochure de 167 pages in-8°., sous le titre de *Tables de la Bibliographie de l'empire français*, la table générale des ouvrages annoncés dans le journal officiel de la librairie, depuis le mois de Novembre 1811, époque de sa création, jusqu'au 31 Décembre dernier. On voit par cette table qu'il a paru dans l'empire français, pendant ces treize mois, 3205 ouvrages, dont voici la subdivision par genre; savoir :

Lithurgie.

Bibles, extraits et ouvrages y relatifs.	44
Lithurgie	88
Cathéchétiques, sermonaires, mystiques	172
Total. . .	304

Jurisprudence.

Droit chinois, hébreu, romain. . .	13
Droit français.	63
Code Napoléon	32
Code de procédure	18
Code de commerce	15
Code criminel.	25
Journaux de jurisprudence. . . .	27
Mélanges de jurisprudence. . . .	12
Total. . .	205

Sciences et Arts.

Introductions, encyclopédies . . .	8
Philosophie, morale, métaphysique. .	38
Education	119
Politique, économie politique, administration.	22
Finances	39
Commerce, poids et mesures . . .	65
Physique, chimie, pharmacie . . .	52
Histoire naturelle.	71
Économie rurale et domestique . .	80
Médecine, anatomie, chirurgie. . .	172
Mathématiques	92
Astronomie, optique.	31
Sciences occultes, physiognomonie. .	6
Art militaire	45
Gymnastique et jeux.	17
Peinture, sculpt., archit., musique .	81
Art de l'écriture, typographie. . .	8
Arts et métiers.	13
Total. . .	959

Belles-lettres.

Introduction à l'étude des belles-lettres.	61
Grammaires et dictionnaires . . .	176
Rhétorique et éloquence.	46
Poétique et poésie.	278
Théâtre.	294
Mythologie et fables.	31
Romans et contes.	199
Philologie, critique, mélanges. . .	67
Polygraphes	15
Epistolaires	26
Total. . .	1193

Histoire.

Géographie	34
Voyages	38
Chronologie	8
Histoire universelle	8
Histoire sacrée et ecclésiastique. . .	18
Histoire ancienne.	34
Histoire moderne de différens peuples.	33
Histoire de France	53
Sociétés particulières.	15
Antiquités, numismatique	11
Histoire littéraire et sociétés savantes.	22
Bibliographie et journaux	152
Biographie.	118
Total. . . .	544
Total général. . .	3205

Cette table est divisée en trois parties; la première renferme une table alphabétique des ouvrages, et la seconde, une table alphabétique des auteurs. Ces deux tables sont fondues dans une troisième, qui est la table systématique générale, dont nous venons de donner le dépouillement. Ces trois tables, fort commodes pour les recherches, ont été dressées par M. Beuchot, bibliographe très-instruit, et qui est chargé de la rédaction du journal de la librairie depuis son origine.

Histoire d'un sifflet.

Lockman, Esope, Phèdre et leurs imitateurs ont fait parler les arbres et les animaux; Diderot a publié les causeries de certains bijoux : Ségur a voulu qu'une épingle racontât ses aventures; un autre a fait jaser spirituellement un écu de 6 livres : moi, cher lecteur, je vais vous dire bonnement ce qui m'a confié un vieux sifflet.... Sifflet d'ivoire et fait au tour.

Le petit Alexandre, enfant chéri de la baronne de Valdec, était d'une vivacité extraordinaire; ses reparties, ses naïvetés, ses lazzis promettaient beaucoup d'esprit. Son père aurait désiré seulement qu'il eût moins de caprices, et qu'à cinq ans, il ne fut pas le maître absolu dans la maison. Mais madame de Valdec disait toujours : « Ne contrarions pas les enfans, c'est le moyen de les rendre ingénieux et francs; étudions leur caractère, laissons leur faire tout ce qu'ils veulent, écartons d'eux les dangers, et donnons leur bon exemple : voilà tout le secret de l'éducation ». Le cher Alexandre profitait bien de ce principe; il voulait que tout le monde s'occupât de lui, interrompait toutes les conversations pour forcer la société d'admirer une culbute; à table, il entamait les plats avant qu'on en eût fait honneur aux étrangers; pendant le jeu,

il brouillait les cartes des joueurs, ou mêlait leurs jetons. Faisait-on une lecture intéressante, il ouvrait, fermait les portes avec bruit, et chantait à tue tête. Le baron appellait sa bonne pour l'éloigner; mais il se mutinait, criait et luttait contre son pére. Comme il est gâté! Disait tout le monde! Comme il est charmant! Disait sa mère.

Le chevalier de Terville, frére de la baronne, trouva le système de sa sœur sujet à trop d'inconvéniens, et résolut de lui faire entendre raison en donnant au petit Alexandre un moyen de la contrarier elle-même. Il vint rue des Arcis et m'acheta. (C'est le sifflet qui parle). En me donnant à son neveu : mon cher Alexandre, lui dit-il, tu n'es pas attentionné pour ta maman : quand elle prend sa leçon de piano le matin, quand elle étudie un morceau de musique, tu t'amuses à jouer avec tes soldats de plomb, au lieu de l'accompagner; cela n'est pas bien : tiens, mon petit ami, voici un instrument dont tu joueras sans maître, et qui primera tous les autres : sers-t'en souvent, et tu feras merveille. L'enfant accepte avec transport; me voilà devenu son joujou chéri. Le soir même, la baronne avait réuni plusieurs amies pour essayer quelques romances nouvelles. Le malin petit Alexandre attendait le moment propice; le concert commence, aussitôt il siffle et resiffle à percer les oreilles. Sa mère a beau le prier, le supplier, l'enfant est inexorable. La patience

échappe à la baronne, elle m'arrache des mains de son fils, et allait me jetter au feu, lorsque le comte de Monval, cousin et amoureux de madame de Valdec, lui dit : que faites vous, belle cousine! Troquez plutôt ce joujou contre un lièvre. Je suis chasseur, je vous offre le premier gibier que je tuerai, si vous me donnez ce sifflet. Bien volontiers, répond madame de Valdec, je passe dans la poche du comte. Quelques jours après, M. de Monval part pour sa terre, rassemble plusieurs campagnards des environs, et dispose une grande chasse. Chevaux, chiens et fusils, tout est prêt; on part dès le matin. D'abord les chasseurs suivent en commun la même route; bientôt ils s'écartent dans la forêt; les uns courent au chevreuil, les autres s'arrêtent pour tirer des faisans; le comte fait lever un lièvre, et le chasse sous bois pensant à sa cousine; ses chiens perdent vingt fois la piste, vingt fois il les ramène sur la voie; le soir arrive, et M. de Monval, qui n'a rien tué encore, ne voit et n'entend plus sa meute. Il a recours à moi. Il siffle avec force...... A l'instant, du creux d'un rocher voisin, sortent quatre hommes qui s'élancent sur lui, le désarment, le dépouillent et le laissent au milieu du bois, maudissant la chasse et la promesse qu'il avait faite à sa belle cousine.

J'étais attaché à l'habit de l'infortuné chasseur, je deviens la propriété du chef des

brigands. C'était un homme de trente-cinq ans, robuste, audacieux, intrépide, et aussi doux quand il avait de l'argent, que féroce quand il sentait le besoin. Beaucoup de gens, dit-on, ne doivent leur probité qu'à leur fortune. Je ne raconterai pas tout ce que j'ai vu faire à ce malheureux, ceux qui ont lu Gilblas croiraient que je copie l'histoire de Rolando.

Je ne rapporterai que la manière dont je suis sorti des mains de mon nouveau propriétaire. Un jour qu'il avait fait avec sa troupe un assez bon butin, et qu'il rentrait à sa caverne les poches pleines de ducats, il trouva sur la route de la ville voisine une jeune villageoise, grande et bien faite, qui, sans s'effrayer de la rencontre, continuait son chemin en chantant. C'était Jeannette, fille d'une vivandière et maîtresse du quartier maître d'un régiment de hussards qui venait de se cantonner dans les environs. Charmé de son ton résolu, le brigand l'acoste poliment, lui fait compliment sur sa bonne mine, lui offre quelques bijoux, et lui propose de le suivre. Jeannette s'apperçoit du danger qu'elle court, sent qu'elle ne gagnera rien à résister, et feint de céder de bonne grace. Vous m'avez l'air, dit-elle, d'un brave homme; vos manières me plaisent: et si vous me promettez de ne me parler d'amour que demain soir, je ferai tout ce que vous voudrez. Séduit par la gaîté apparente de Jeannette, le brigand s'engage

à rester dans les bornes du respect vingt-quatre heures, et la conduit dans son bouge. Elle eût bien de la peine à ne pas permettre quelques légères privautés; mais en occupant son hôte de différens objets, elle parvint à suspendre les hostilités. On soupe, le vin coule en abondance; elle excite les convives, promet une faveur à celui qui boira le plus de rasades à sa santé, et bientôt l'ivresse les rend incapables de compter les toasts. Sans perdre de temps, elle s'empare de moi, s'esquive, court rejoindre son amant et ses braves compagnons, et les instruit de tout ce qu'elle a vu. Je veux lui dit-elle, vous livrer ces coquins; cernez la caverne, et laissez moi faire. Le bois est bientôt entouré; dès que le jour a paru, Jeannette y pénètre avec son fidèle quartier-maître; elle se cache derrière un buisson, et siffle trois fois brusquement, comme elle l'avait vu faire au chef des brigands, lorsqu'il réunit sa troupe pour faire honneur à sa nouvelle conquête. Les voleurs sortent, à ce signal, de leur caverne; ils sont tous pris ou tués.

Le gouverneur de la province, instruit du service qu'avait rendu Jeannette, écrivit au ministre, qui manda cette fille pour la récompenser. Ce fut un grand chagrin pour le quartier-maître; mais Jeannette n'avait pas encore vu Paris; l'occasion était trop belle pour la négliger J'étais dans la poche de l'héroïne; je fis le voyage avec

elle. On lui donna cent pistoles; les journaux parlérent de sa bravoure, et chacun voulut la voir et la complimenter. Insensiblement Jean'nette oublia son amant, dont le régiment avait reçu l'ordre de rejoindre l'armée, et elle épousa le premier machiniste d'un de nos grands théâtres. Je me reposais depuis long-temps; mon nouveau maître me tira de cette oisiveté. C'est moi qui faisais lever le rideau, baisser les toiles de fond, changer les décorations, descendre et remonter les gloires, ouvrir les trappes...... Je croyais mes fonctions les plus importantes que pouvait exercer un sifflet; je ne fus pas long-temps dans cette erreur. Au bout d'un mois, un garçon de théâtre me vola, et me vendit au perruquier d'une actrice, qui voulait faire siffler une jolie débutante, dont le talent lui donnait de l'ombrage. Cinq louis furent le prix d'une cabale bien montée, et Blondinac sentit que je lui deviendrais plus lucratif que son peigne et son fer à papillotes. Il se forme aussitôt une petite troupe : chaque membre, moyennant un billet, un écu et une bouteille de bierre, se met à sa disposition pour toutes les représentations. De petits sifflets de corne sont distribués, et voilà trente Auvergnats, Limousins, garçons cordonniers, garçons tailleurs, marmitons, de restaurateurs formant le jury littéraire et dramatique de Blondinac, qui leur donne, à son gré, l'ordre d'applaudir ou le signal de siffler. De

combien de turpitudes je fus le témoin! Mon maître avait juste autant de bonne foi que l'écrivain fameux, et non célèbre, qui, pour le même salaire feuilletonise les réputations, et se moque de vingt mille abonnés qui paient ses sottises hebdomadaires. Mais Blondinac n'était pas toujours du même avis que le journaliste. Quand celui-ci, moyennant le cadeau d'usage, vantait un acteur ou un auteur, souvent les ennemis de ces favoris d'une fausse renommée déterminaient Blondinac à troubler leur triomphe vénal, et nous cassions au parterre les arrêts du feuilleton. C'est ainsi que j'ai vu nos travailleurs porter aux nues les fades productions de deux poëtes musqués, perroquets de boudoir, tandis qu'avec regret j'ai sifflé deux académiciens avoués d'Apollon, et trois élèves de Thalie qui cherchaient à imiter Molière.

Je commençais à trouver pénible le rôle que me faisait jouer le perruquier cabaleur, lorsqu'un soir, qu'il m'employait avec trop de zèle, il fut signalé et arrêté. Pour ne pas être saisi avec une pièce de conviction, il me glissa en sortant, dans la poche de son voisin, homme très-impartial qui, fort étonné de me trouver en rentrant chez lui, me donna à son portier, en lui disant : ton sifflet est, je crois fendu, Laurent; en voici un qui te fatiguera moins la poitrine. Laurent me pendit aussitôt près de sa loge, et dès que son maître fut monté : parbleu, dit-

il à sa femme, monsieur est bien bon de me donner ce sifflet; s'il savait le service que cela doit rendre à madame, il ne serait pas si généreux. Taisez vous, bavard, répond la portière, gardez vos observations pour vous. Que n'avertissez-vous monsieur, pour nous faire perdre nos profits? — Ces mots me donnèrent à penser. Je me doutai qu'on me ferait servir à duper le pauvre mari; mais je ne devinais pas comment. Le lendemain madame descendit à la loge; elle me parut très-jolie, quoiqu'ayant un peu d'humeur. Vous avez donc oublié mes ordres? Dit-elle à Laurent; pourquoi n'avez vous pas sifflé quand monsieur est rentré hier? — Madame, pardonnez; j'étais occupé à........ — Il faut être à votre devoir. Si vous y manquez encore, je vous renvoie. — Madame, je serai plus attentif. — A la bonne heure. Sifflez donc toutes les fois que mon mari rentrera; sifflez très-fort, Laurent, sur-tout le soir : monsieur est âgé, je ne veux pas qu'il monte sans lumière, et si l'on n'est pas averti, comment voulez-vous qu'on vienne au-devant de lui? Il n'y avait pas une heure que cette consigne était donnée, lorsque Justine, femme de chambre de Mme., et aussi laide que sa maîtresse était jolie, descend chez Laurent et lui dit : mon ami, le soir, à sept heures, mon cousin doit venir me voir. — Lequel, mademoiselle? — L'officier, madame l'a permis; mais elle ne veut pas absolument qu'on siffle pour mon

cousin ; elle croirait que c'est une visite pour elle ; cela la dérangerait ; et puis monsieur ferait des questions ; il trouverait mauvais qu'on vint me voir...... Vous comprenez, bon Laurent.

A sept heures précises, le prétendu cousin frappe doucement, s'approche de Laurent, lui glisse deux écus, demande Justine, et monte sur la pointe du pied. J'aurais voulu pouvoir siffler tout seul ; mais je n'en avais pas la force. Un quart d'heure après, monsieur sort, éclairé par la femme de chambre, qui reste une heure dans la loge à jaser avec la portière. Et votre cousin, dit celle-ci après un long entretien, vous l'oubliez donc ? — Oh ! Il ne s'ennuie pas, répond Justine. Elle allait continuer la conversation, lorsqu'un coup de sonnette la rappella près de sa maîtresse. A peine était-elle remontée, que monsieur rentra, portant sous le bras une pièce d'étoffe qu'il venait d'acheter pour sa femme. Laurent, exact aux ordres qu'il a reçu, me saisit, et siffle de toute la force de ses poumons.

— Ah! Grand Dieu, tu me percer le tympan ! S'écrie monsieur ; pourquoi faire tant de bruit ? — C'est pour vous éclairer...... Je me trompe, monsieur, c'est pour qu'on vous éclaire. — Dis plutôt pour me rendre sourd. L'alerte Justine est déjà au bas de l'escalier, le bougeoir à la main ; et dès que la porte de l'appartement se referme, l'of-

ficier, qu'on n'éclaire pas, vient tirer lui-même le cordon et s'esquive.

Le sifflet, n'ayant plus changé de condition, ne m'a rien appris de plus intéressant, et j'épargne au lecteur le reste de son récit.

C. G.

SOPHIE OU L'AVEUGLE.

RÉCIT DE HENRI DE P***, A VINGT-CINQ ANS.

J'avais un ami d'enfance, que j'aimais comme on aime son ami dans cet âge heureux où l'amitié tient une si grande place dans la vie. Je pouvais à peine alors passer deux heures éloigné de Charles, et il y avait treize ans au moins que nous étions séparés. Comme ce n'est point mon histoire que je veux écrire, il est inutile de raconter quelle circonstance très-ordinaire dans le cours de la vie avait causé cette longue séparation, non plus que celle qui nous réunit pour quelques instans. Dans les commencemens nous nous écrivîmes des lettres qui ne finissaient pas, elles devinrent toutes les années plus courtes et plus rares. Enfin elles avaient à-peu-près cessé, mais le sentiment qui liait nos cœurs subsistait toujours. Il se réveilla chez moi avec une extrême vivacité, quand des affaires me rappellèrent dans le pays que j'avais quitté à ma douzième année et que

Charles habitait encore. J'appris qu'il n'était point marié, et qu'il occupait une agréable habitation dans les fauboürgs d'une petite ville auprès d'un oncle, dont il soignait la vieillesse : je me faisais un plaisir d'aller le surprendre et de passer quelque-temps avec lui, mais le but et le terme de mon voyage étaient fixés ; je ne pus effectuer ce projet que deux jours avant celui où je devais retourner chez moi.

Je me mis en route pour le lieu de sa demeure. A mesure que j'en approchais, les années de notre séparation s'effaçaient si bien de mon esprit, que je crus de bonne foi l'avoir toujours aimé avec la même tendresse; j'oubliais tous les jours heureux que j'avais passés loin de lui, et celui où j'allais le revoir me parut le seul qui méritât ce titre ; j'oubliais aussi que ce bonheur ne durerait que quelques heures, et mon cœur devançait celle où je le serrais dans mes bras. J'arrive, je me fais annoncer, et j'ai retrouvé mon ami aussi tendre, aussi affectueux qu'aux jours de notre enfance. Nous serions-nous reconnus si nous nous étions rencontrés par hasard? Je n'ose l'affirmer, mais il ne me semblait pas que nous étions encore les mêmes, lorsqu'il me proposa de me promener avec lui dans un beau jardin derrière la maison : je le suivis avec autant de joie que dans celui qui était jadis le théâtre de nos courses et de nos jeux. Mille détails du temps passé et des heu-

reuses années de notre enfance, se présentèrent d'abord à notre imagination. Aux douces larmes du premier embrassement, avait succédé la gaîté produite par nos souvenirs; nous parlions tous les deux à-la-fois. Te souviens-tu, te rappelles-tu, comme tu grimpais aux arbres, comme tu sautais le ruisseau, etc., etc.? Et peu s'en fallait que nous ne fissions encore de même. Peu-à-peu cependant notre babil cessa, un sentiment plus calme lui succéda, il était mêlé d'une sorte de tristesse qui n'était pas sans douceur. Au bonheur de nous retrouver se joignait un sentiment vague de regret sur ces années de notre insouciante enfance, écoulées sans retour; de ces années qui ne laissent que des souvenirs d'innocence et de plaisir, où si peu de chose rend heureux, où les peines sont si vîte effacées, où tout est à-la-fois expérience et jouissance, où l'on sent croître ses forces, se développer ses facultés; où les sentimens si purs et si vrais de la nature et de l'amitié remplissent seuls le cœur, et font passer des momens si doux; âge fortuné et si vîte remplacé par celui des passions tumultueuses et des orages, et cependant combien au milieu de ces orages la providence accorde encore de beaux jours à celui qui sait en jouir avec la simplicité de l'enfance! J'appris dans cette soirée une grande vérité, c'est qu'il n'y a point de situation, quelque cruelle qu'elle puisse être,

être, point de malheur, (le remords seul excepté) dont on ne puisse trouver le dédommagement et la compensation quand on les cherche avec force et persévérance, et qu'on ne s'abandonne pas au désespoir. Combien de gens détestent la vie pour des chagrins imaginaires, ou pour des malheurs qu'un instant peut réparer! Ah! le vraî malheureux est presque toujours le plus résigné, il trouve des forces pour supporter un malheur sans remède, et dans ses peines même il découvre enfin quelque côté avantageux. Je l'ignorais encore, et ce n'était pas alors que je faisais ces sages réflexions; toute idée de peine était éloignée de ma pensée, et le monde et la vie me paraissaient le paradis terrestre dans sa beauté primitive. C'était une des plus belles journées du printemps, un de ces jours parfaitement purs et sereins, où l'on respire avec plus de facilité, où l'existence est plus légère; à côté de mon ami, errant dans ce beau jardin, mon bras passé dans le sien, j'éprouvais un sentiment de bonheur si paisible et si doux, qu'il aurait pu, en quelque sorte, donner l'idée de celui de l'autre vie. La nature semblait être parée pour une fête; un air frais et vivifiant nous environnait et nous apportait le parfum des fleurs; les arbres en étaient couverts, et paraissaient d'immenses bosquets variés; le bel amandier, le brillant pécher avec leurs guirlandes couleur de rose animaient la

blancheur de neige des poiriers et des cerisiers, dont les pétales légères tombaient en tourbillonnant à nos pieds, et nous faisaient marcher sur un tapis fleuri; le pommier plus charmant encore courbait avec grace ses branches chargées de boutons nuancés de blanc et de pourpre, entremêlés de feuilles d'un verd naissant; les oiseaux au-dessus de nous chantaient leurs hymnes d'amour; le papillon aux ailes bigarrées volait d'une fleur à l'autre; tout ce qui nous entourait offrait un spectacle animé, ravissant, et dont je jouissais avec délices. Tout-à-coup, comme pour ajouter encore à mon enchantement, une mélodie, qui me parut venir du ciel, se fit entendre; après quelques accords sur un clavecin organisé, la voix la plus touchante, la plus harmonieuse, chanta avec une expression indéfinissable cette strophe, qui répondait si bien à mon exaltation du moment :

Qu'elle est belle la nature !
Comme elle parle à nos cœurs !
La voilà dans sa parure,
Et sous sa robe de fleurs.
Les oiseaux dans le bocage
Célèbrent par leur ramage
Du doux printemps la beauté;
Et moi du Dieu que j'adore,
Tant que je respire encore,
Je chanterai la bonté.

Dans la disposition de mon cœur il aurait fallu moins que cela pour m'émouvoir fortement, je respirais à peine, je sentais mes yeux se remplir de larmes : au nom du ciel, Charles, dis-je, en lui serrant la main, quel est l'ange qui chante ainsi ?

— C'est.... c'est une aveugle, me répondit-il; et je connus au son de sa voix qu'il était aussi attendri que moi. — Une aveugle, m'écriai-je? Bonté du ciel, c'est une aveugle qui célèbre avec cette expression la beauté de la nature et le bonheur d'exister ! Une aveugle, dis-tu ? L'est-elle de naissance, ou par accident ? La connais-tu ?

— Elle est ma voisine et mon amie depuis trois ans : je la vois tous les jours, et je puis t'assurer que j'ai puisé dans ses entretiens plus de sagesse, plus de vraie philosophie, plus d'idées saines, justes et sublimes, que dans tout ce que j'avais lu avant de la connaître : tiens, regarde cette maison qui touche à la mienne, au second étage, ces deux croisées ouvertes, c'est sa chambre. En effet, une charmante ritournelle, suivie d'une seconde strophe, se firent encore entendre de ce côté : je n'écoutai plus que la voix, et je n'ai pas retenu les paroles.

Elle est jeune ? dis-je à mon ami, lorsqu'elle eut cessé ; sa voix l'indique, elle est si fraîche et si brillante !

— Elle a près de vingt-ans, me répondit-il ; elle en avait sept quand la petite-vérole

la priva de la vue. — Ah Dieu ! m'écriai-je, à ce malheur elle joint sans doute celui d'être défigurée ? Affreuse maladie ! sa voix lui reste, mais quel dommage, grand Dieu !

— Sophie est loin d'être défigurée, me dit Charles vivement ; elle est charmante, et cette voix que tu trouves si touchante, ne l'est pas plus que sa figure ; la cruelle maladie qui l'a rendue aveugle n'était point de la plus mauvaise espèce : un léger mal d'yeux accidentel, au moment où elle en fut atteinte, porta sur cette partie toute la malignité du venin ; à peine en apperçoit-on ailleurs quelques traces légéres, qui ajoutent plutôt à l'agrément de sa physionomie ; son visage serait parfait si ses yeux étaient ouverts. Hélas ! ils sont entiérement fermés ; on peut juger qu'ils étaient de la plus belle coupe, des longs cils noirs indiquent quelle en était la couleur, mais voilà tout ; ces yeux jadis si beaux n'existent plus. Sa mère m'a souvent raconté comment ils enflérent d'abord excessivement et furent fermés pendant trois semaines ; au bout de ce temps la maladie ayant suivi son cours, l'enflure cessa, et les yeux de l'enfant ne s'ouvrirent point. Comme elle n'avait pas été très-malade, on n'avait nulle crainte ; cependant sa mère essaya de soulever cette paupière immobile : juge de son effroi, de sa profonde douleur, les yeux n'existaient plus, et la paupiére retomba pour jamais !

Mon ami se tut, je lisais sur tous ses traits l'expression profonde que lui avait fait ce récit; elle n'était pas moindre chez moi : pauvre infortunée! m'écriai-je douloureusement, si jeune encore et plongée dans une éternelle nuit ! quel doit être son désespoir !

Je le pensais comme toi, me dit Charles, et dans les commencemens de notre connaissance, elle me faisait éprouver une tendre compassion, suivie d'une amère tristesse; mais ce sentiment se changea en admiration, et comme je l'ai toujours vue gaie, sereine, même dans ses momens de solitude, où nous l'avons observée sa mère et moi, sans qu'elle pût se douter qu'elle était vue, j'ai fini par croire avec elle, que Dieu peut donner des compensations à tous les malheurs, et qu'il y en a même à son état. Sa mère m'a souvent assuré que ses parens furent cent fois plus affligés qu'elle ; cette enfant d'une beauté rare était leur orgueil et leur idole. « Nous en avons sans doute été punis, ajoutait-elle, car Dieu ne veut point d'idole : il pouvait la briser entièrement, et m'ôter à jamais le nom de mère; dois-je murmurer quand il m'a conservé ma fille, et que dans sa grace il a mis dans son ame une lumière intérieure qui la console de celle dont elle est privée »? Elle me raconta ensuite comment, lorsqu'on fut convaincu qu'il n'y avait plus d'espoir, on chercha à habituer peu-à-peu Sophie à

son état de cécité ; on laissa le bandeau sur ses yeux, quoiqu'ils n'en eussent plus besoin ; on lui donna d'abord quelqu'espérance, qu'on diminuait chaque jour, en même-temps qu'on augmentait ses moyens de distraction et qu'on l'accoutumait à suppléer par son intelligence au sens dont elle était privée. Elle en avait toujours montré beaucoup pour son âge, et elle remarquait tout avec une pénétration qui lui a laissé infiniment plus de souvenirs qu'on n'en devait attendre d'un enfant de sept ans; mais elle était d'une extrême vivacité, et par conséquent fort étourdie et fort gâtée, surtout par son père, qui l'adorait et qui survécut peu de temps à ce malheur. Sa mère put se dévouer entièrement à sa fille, et ces soins si soutenus, si continuels furent pour elle-même la plus puissante des consolations; leur attachement mutuel devint plus fort et plus tendre. On conçoit que Sophie était traitée avec une extrême indulgence, mais son état obligeait à lui refuser bien des choses qu'elle obtenait auparavant au moindre mot, et dont on cherchait à la dédommager. Avant son malheur elle n'intéressait guère que ses parens; ceux des autres jeunes filles, envieux de sa beauté et de sa gentillesse, cherchaient plutôt à lui trouver des défauts; à présent elle excitait l'intérêt général, et chacun cherchait à le lui prouver : continuellement l'objet des soins les plus tendres, environnée d'une atmosphère

de sensibilité, de bonté, de prévenance, ces qualités attachantes se développèrent en elle au plus haut degré. Ne pourrait-on pas expliquer par cela seul, pourquoi les aveugles en général sont assez gais, et d'un caractère heureux? Ils sont si sûrs d'intéresser, et de n'être jamais abandonnés! Leur ame s'ouvre sans cesse à la reconnaissance, et le besoin qu'ils ont des autres, doit nécessairement les rendre aimables. Sophie en est la preuve, elle n'exista plus que pour tâcher de répandre à son tour quelqu'agrément sur la vie de ceux qui faisaient tout pour elle, soit par sa douceur parfaite et l'égalité de son humeur, soit en cultivant son esprit et ses talens. A force de répéter à sa mère qu'elle n'était point malheureuse, et de le prouver par sa gaîté, elle finit par en être convaincue elle-même, et cette gaîté douce et sans éclat, mais soutenue, devint réellement sa disposition habituelle. Sans être considérable, sa fortune lui permettait de se procurer les ressources qui pouvaient adoucir son sort et l'attacher à la vie. Un vieux ecclésiastique et un savant instituteur ont éclairé tour-à-tour son ame et son esprit par une étude approfondie des vérités sublimes de la religion, où elle a puisé ses plus consolantes pensées, et par les sciences et les lectures à la portée d'une femme. N'étant distraite par aucun objet extérieur, trouvant un plaisir extrême à ces leçons, elle y apportait une telle attention, que

lorsque ses maîtres l'avaient quittée, elle répétait mot à mot à sa mère ce qu'elle venait d'entendre, sans y rien changer; celle-ci les écrivait sous sa dictée, les lui relisait le soir avant de s'endormir, et le matin en s'éveillant, et cela suffisait pour les graver dans sa mémoire aussi nettement que sur le papier. Vous venez d'entendre à quel point de perfection elle a poussé le talent de la musique : c'est dans cette occupation qu'elle oublie absolument qu'elle est aveugle, elle croit voir réellement ce qu'elle exprime si bien sur son instrument et avec sa voix; elle répète avec la plus grande facilité, dès la première fois, les airs qu'elle entend, mais plus souvent elle les compose elle-même, et quelquefois les paroles, lorsque le sujet l'inspire, telles sont les strophes qu'elle vient de chanter, et la musique y est si bien adaptée, que je la préfère aux compositions des plus grands maîtres. Comme elle a beaucoup de temps et d'activité, elle n'a pas négligé les travaux de son sexe; le tricot, la couture, la filature l'occupent quelques heures dans la journée à côté de sa mère; lorsqu'on lui range les nuances des soies et des grains, et souvent j'en suis chargé, elle les emploie aussi avec une extrême adresse. Sophie aide sa mère dans plusieurs soins du ménage, et comme elle se défie d'elle-même, et qu'elle n'a ni étourderie, ni distraction, elle fait moins de bévues et casse moins d'ustensiles que bien

d'autres jeunes filles avec les yeux bien ouverts. Elle s'est accoutumée à marcher avec tant de légèreté et de précision, que lors même qu'elle se heurterait contre quelqu'objet, ce ne serait jamais assez fortement pour en être blessée, mais elle semble avoir un tact particulier pour deviner les obstacles et les éviter : elle n'a nul besoin de guide. Ces difficultés vaincues ont aussi leurs jouissances pour l'amour-propre, Sophie en convient avec une aimable franchise, et met elle-même ce sentiment au nombre des avantages de son état. « Tout ce que je ne puis faire, ou ce que je fais mal, dit-elle, est une suite de mon malheur et ne peut exciter qu'une tendre pitié, et tout ce que je fais bien, cause une espèce d'admiration qui n'est pas sans plaisir; j'en trouve moi-même un très-vif dans des actions si faciles pour tout autre, et si souvent répétées qu'elles en deviennent indifférentes; le plus beau tableau ne peut pas plus flatter le peintre habile qui l'a exécuté, que je le suis quand maman me dit que ma couture est de droit fil, et que mon bas n'a pas de mailles écoulées, et bien plus encore lorsque je puis lui rendre un léger service». Son ouïe, par exemple, est si exercée et si fine, que lorsqu'elle-même ou d'autres laissent tomber quelque chose, elle juge, par le bruit, de la place et de la distance, et trouve à l'instant même l'objet.

Ainsi, lui dis-je, ton intéressante Sophie est résignée à son triste sort.

Elle est bien plus que résignée, reprit Charles, elle en est contente, et je ne sais en vérité si elle voudrait n'avoir pas perdu la vue; je ne dis pas qu'elle ne voulût la recouvrer à présent que son caractère est formé, si c'était possible; mais sa prunelle est détruite au point qu'elle n'a pas même l'inquiétude de cette espérance, et qu'elle ne s'amuse pas à désirer un miracle : « Qui sait, dit-elle quelquefois, de combien de dangers j'ai été préservée par cette salutaire affliction ! J'étais une petite fille mutine, étourdie, vaine ! Mes yeux noirs étaient, dit-on, très-beaux; j'avais déjà du plaisir à l'entendre dire; il y a tout à parier que plus grande j'aurais été coquette, légère, inconsidérée, et sûrement malheureuse». Et ne penses-tu pas, mon ami, que Sophie a raison ? Ses idées, ses goûts, ses désirs ont pris une autre tournure; elle ne connaît presque pas le mal, son ame est restée comme une glace qu'aucun souffle n'a ternie; jamais aucun regard hardi ou voluptueux n'a fait baisser les siens avec une rougeur pénible; et si quelques propos du même genre blessaient son oreille, elle ne les comprendrait pas; car il y a des choses que le regard seul peut expliquer à une ame aussi innocente que celle de Sophie.

C'est sa mère qui choisit et dirige les lectures qu'on lui fait; tu comprends donc

qu'elles sont à l'unisson de la pureté de ses pensées. Souvent j'ai le bonheur de la remplacer dans cette intéressante occupation, soit chez elle, soit sous ce berceau, où j'ai passé des heures délicieuses à pénétrer dans le trésor de l'ame de Sophie. Non, Henri, tu ne peux concevoir la sublimité de ses idées, la justesse de ses remarques, avec quelle sagacité, quelle pénétration elle saisit la pensée de l'auteur, avec quelle netteté elle la développe; les heures les plus intéressantes de ma vie sont celles où je lui rends ce léger service, dont je suis trop bien récompensé. Quelquefois aussi j'ai obtenu la permission d'assister aux leçons qu'elle donne à quelques jeunes filles du voisinage, dont l'éducation est négligée; elle les rassemble dans sa chambre, les distingue par le son de la voix, et leur parle sur la religion et sur la morale, en se mettant à la portée de leur intelligence d'une manière si persuasive et si touchante, qu'il est impossible qu'elle ne grave pas ces vérités dans leur cœur. Des amies de son âge viennent souvent aussi auprès d'elle, lui lire, lui parler, faire de petits concerts, et ces réunions animées par sa gaîté, par son esprit, sont le plus grand plaisir pour ces jeunes personnes; elles en deviennent meilleures et plus aimables; y être admise est un titre pour être préférée des jeunes hommes; car cette fille adorable est respectée, autant qu'elle est chérie dans la société; gaie avec les jeunes gens, rai-

sonnable avec les personnes d'un âge mûr, sage avec les vieillards, elle parle à chacun son langage, avec un son de voix enchanteur, qui donne un nouveau charme à des expressions si simples, si pures, et quelquefois si sublimes.

Mon ami s'arrêta ; il avait mis dans son récit un tel feu, un tel accent de vérité, que j'étais ému jusqu'aux larmes : Charles, lui dis-je, si seulement la moitié de ce que tu dis de Sophie est vrai, comment fais-tu pour ne pas l'adorer? Sans doute l'amour a dicté cet éloge. Charles, tu aimes Sophie.

Charles éprouva quelqu'embarras, mais il se remit bientôt : L'amitié, me dit-il, peut être aussi éloquente que l'amour, et bien plus vraie ; elle n'a point de bandeau, et j'ai peint Sophie telle qu'elle est. Sans doute je l'adore comme la plus belle image de la divinité, mais cela même arrête toute autre pensée ; je regarderais comme un crime d'altérer la sérénité de son cœur ; heureux d'être son ami, j'apprécie trop ce titre pour risquer de le perdre.... Mais la voici ; tu vas juger toi-même si j'ai exagéré... Elle vient, Henri, tu n'es point un étranger pour elle, mille fois je lui ai parlé du compagnon de mon enfance.

Charles ouvrit la porte de la grille qui séparait les deux jardins, et il alla au-devant d'elle. Je fus d'abord frappé de l'élégance de sa taille svelte et de la légèreté de sa démarche ; elle était vêtue de blanc : sa

figure avait quelque chose d'aérien et de céleste ; je croyais voir un de ces anges qui visitaient nos premiers parens dans le jardin d'Eden, et j'étais tenté de me prosterner. Lorsqu'elle fut plus près de moi, cette impression ne s'affaiblit pas; son visage, éblouissant de fraîcheur et de jeunesse, avait une expression qu'il est bien difficile de rendre par des paroles ; ce n'était pas dans ses yeux que se peignait son ame, puisqu'ils étaient fermés, mais on la retrouvait dans la parfaite harmonie de ses traits, dans le tour de son beau visage ovale, dans son teint si pur, si transparent, dans son sourire, surtout, qui disait tout ce qu'on aurait pu lire dans ses yeux. Un grand chapeau de paille les couvrait à demi, mais ce qu'on voyait n'avait rien de défectueux ni de pénible; ils étaient doucement fermés; à quelques pas on aurait pu les croire seulement baissés ; et lorsque leur immobilité détruisait cette illusion, on aurait pu la prendre pour le modèle personnifié d'un de ces beaux rêves que la providence envoie quelquefois aux hommes pour donner une idée du bonheur qui leur est destiné. Repos, innocence, contentement intérieur, sérénité parfaite, voilà ce que sa physionomie exprimait, et il était impossible de la regarder sans la plus vive émotion.

Elle s'arrêta avec une nuance d'embarras lorsque mon ami fut près d'elle ; je n'avais fait que quelques pas avec Charles, sans pronon-

cer un seul mot, mais l'extrême finesse de son ouïe lui fit connaître que deux personnes s'avançaient : Vous n'êtes pas seul, dit-elle à Charles.

Non, Sophie, je suis bienheureux aujourd'hui, je puis présenter à mon amie cet ami d'enfance dont je lui ai parlé si souvent, et que j'ai retrouvé.

Ah ! C'est Henri, dit-elle tout de suite en souriant. Vous voyez, monsieur, que je sais votre nom ; c'est vous dire qu'on a parlé de vous dans ce jardin, et que l'amitié vous y a souvent appellé.

Je serrai la main de Charles contre mon cœur : combien je lui savais gré d'avoir parlé de moi à l'intéressante Sophie ! Nous la fîmes asseoir sous le berceau de feuillage, et là commença un entretien que je n'oublierai de ma vie : non-seulement il confirma tout ce que Charles m'avait dit de cette femme si supérieure aux autres femmes, mais il m'inspira pour elle un sentiment d'enthousiasme et de vénération qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais éprouvé jusqu'alors.

Comme je ne puis transmettre à ce froid papier ni le son de sa voix, ni son sourire, pas même ses propres termes échappés à ma mémoire, je me garderai bien de répéter et d'affaiblir ses paroles et ses réflexions sublimes sur divers sujets ; quelques mots seulement sur sa situation pourront donner une idée de sa manière de l'envisager.

Je ne sais par quelle maladresse, suite sans doute de mon émotion, il m'échappa de parler de la beauté des objets qui nous environnaient, des arbres en fleurs, de la richesse du parterre; j'avais oublié que je parlais à quelqu'un qui ne pouvait en jouir : cette idée me vint tout-à-coup, et je m'arrêtai avec embarras au milieu d'une phrase. — Continuez, me dit-elle avec son charmant sourire, je suis moins étrangère que vous ne le pensez à tous ces objets, et je les vois peut-être plus beaux que vous, au travers du prisme de mon imagination, aidée de quelques souvenirs. Je suis bien plus heureuse qu'une aveugle de naissance, qui ne peut se former une idée de rien, et qui doit être dévorée de curiosité et de désirs; je me rappelle de tout, assez pour en jouir encore en idée, et pour comprendre les descriptions des poëtes et l'enthousiasme de mes amis. Sans doute j'ai des privations, suivies quelquefois de regrets; mais je pense alors avec reconnaissance combien il y a d'êtres plus malheureux que moi, retenus dans leur lit par des maladies, enfermés dans des prisons obscures, jouissant de tous leurs sens, de toutes leurs facultés, et ne pouvant en faire usage. Il leur reste l'espoir, me direz-vous; et moi aussi j'ai l'espoir, que dis-je! J'ai la conviction que le jour viendra où mes yeux seront ouverts et pourront contempler des merveilles bien audessus de celles de ce monde d'un instant.

Un chemin obscur que je parcours quelque temps me conduit à une lumière éternelle ; mais ne croyez pas que ces yeux fermés ne voient aucun objet, ils se les représentent tous. Peu de jours avant la maladie qui m'a ôté la vue, je fus à la campagne avec mes parens, et quoique bien jeune encore, l'impression de cette journée ne s'est jamais effacée ; pourquoi ne croirai-je pas que Dieu lui-même, dans sa bonté, voulant adoucir l'épreuve qu'il me réservait, a gravé ainsi fortement ces souvenirs dans ma mémoire enfantine ? Nous partîmes avant l'aurore, je vis le lever du soleil et les brillantes couleurs de l'horizon ; c'était dans cette saison ; je vis aussi les fleurs nuancer les prairies et blanchir les rameaux. Dans la journée il y eut un orage, je vis l'éclair silloner la nue et le ciel se couvrir d'un voile d'épais nuages ; après une pluie abondante je vis le soleil reparaître dans toute sa gloire, et les gouttes d'eau étinceler sur le feuillage. Nous revînmes le soir au clair de la lune, sa course rapide m'amusait, et je la regardais sans cesse ; je crois voir encore ce beau globe argenté rouler dans la voûte des cieux au travers des nuages, se cacher, reparaître, et scintiller dans les eaux d'un lac qui bordait la route. Je n'ai rien oublié, et mille fois ces images et d'autres encore que je ne puis définir, sont venues embellir mes songes ou animer ma solitude. Pour moi les arbres et les prairies sont tou-

jours fleuris ; pour moi la lune est toujours dans son plein, roulant sous la voûte éthérée, et répandant sur la nature sa lumière égale et tranquille. Lorsque j'entends gronder et siffler les vents, je vois bientôt le soleil radieux qui revient consoler la terre et sécher les feuilles humides ; l'orage n'a pour moi que la durée du seul que j'ai vu. Non, mes amis, je ne suis point malheureuse. Dieu m'avait donné des yeux, Dieu me les a ôtés ; mais combien de dédommagemens il m'a laissés ! Je puis encore l'adorer dans ses œuvres. Est-ce que je ne respire pas ainsi que vous cet air si pur et si doux ? Ne sens-je pas aussi le parfum des fleurs ? N'entends-je pas aussi le concert des oiseaux ? Et bien plus encore, n'ai-je pas une mère et des amis qui font le charme de mon existence, à qui peut-être la privation de mes yeux et leurs tendres soins me rendent plus chère encore ? On s'attache fort par les bienfaits que l'on répand ! Ah ! s'il est vrai que je sois meilleure et plus aimée que je ne l'aurais été, m'est-il permis de me plaindre, et n'ai-je pas plus gagné que perdu ? O mon Dieu, dit-elle en joignant ses mains élevées vers le ciel, je serais bien ingrate si je murmurais du sort que vous m'avez réservé, si je ne sentais pas tous les bonheurs qui me restent.

Charles et moi étions attendris jusqu'aux larmes, elle s'en apperçut à notre respira-

tion. — Vous pleurez, nous dit-elle, ces larmes sont douces, car c'est sans doute la bonté de Dieu qui vous touche ; je veux, comme ces oiseaux, la célébrer par mes chants ; puisque ma voix vous a plu, je vais, si vous le voulez, vous apprendre cet hymne qui vous rappellera l'aveugle et cependant l'heureuse Sophie. Elle chanta à demi-voix et lentement la même strophe que j'avais entendue : je la répétai avec elle, et jamais encore je n'avais senti mon ame pénétrée de l'existence de Dieu comme en cet instant ; j'avais le bonheur de n'en avoir jamais douté ; mais s'il y a des athées (ce que j'ai peine à croire), qu'ils écoutent Sophie aveugle célébrer la beauté de la nature et la bonté de Dieu, et ils abjureront bientôt leur erreur.

Les heures s'écoulaient, Sophie voulait rentrer auprès de sa mère, et je me rappellais que ce soir même j'allais quitter peut-être pour jamais cet ange qui m'était apparu un instant ; cette idée oppressa tellement mon cœur, que je ne fus pas le maître de ma douleur. Je pris le bras de Sophie, je l'inondai de mes larmes, je le couvris de mes baisers. — Sophie, ange du ciel, lui dis-je ; priez pour moi et ne m'oubliez pas. — Jamais, dit-elle en serrant ma main ; n'est-ce pas, Charles ? il sera souvent avec nous sous ce berceau. Charles, aussi très-ému, s'était un peu éloigné, il se rapprocha lorsqu'il s'entendit nommer. — Adieu,

mes amis, adieu, nous dit-elle en se levant. Charles voulait lui donner le bras. Restez avec votre ami, lui dit-elle, je connais si bien cette place ! Elle nous salua, s'éloigna doucement, à l'aide de sa main trouva la porte grillée, et fut bientôt dans la maison. Je pris le bras de mon ami, et je m'éloignai en silence. — Charles, lui dis-je au bout de quelques momens, puisque depuis trois ans que tu vois Sophie tous les jours, et que tu as conservé ta raison, tu ne la perdras jamais; je me trompais quand je t'ai cru amoureux d'elle; je ne l'avais pas vue, je ne l'avais pas entendue; non, ce n'est pas un amour terrestre que Sophie peut inspirer. Il soupira sans me répondre; je m'arrachai de lui, de ce jardin, et il en était temps. Si Sophie était restée une heure encore, je ne sais ce que serait devenue l'affaire importante qui me rappellait chez moi.

L'image de l'intéressante aveugle m'y suivit, et ne me quitta plus; d'abord elle anima ma solitude, ensuite elle me la rendit insupportable; j'en vins enfin à m'avouer à moi-même que sans elle il n'existerait plus de bonheur pour moi. J'étais riche, indépendant, la mère de Sophie devait désirer de l'établir avant sa mort.... Mais.... Charles.... Ah! sans doute Charles n'y pensait pas, puisqu'après l'avoir vue trois ans tous les jours, il était libre. J'allais lui écrire pour le charger d'offrir à son amie ma main et

ma fortune, lorsque je reçus la lettre suivante :

» Partage mon bonheur, mon cher Henri, je suis le plus heureux des hommes, et bientôt je le serai plus encore. Sophie est à moi, Sophie m'aime, Sophie consent à devenir ma compagne adorée ! C'est moi, c'est ton heureux ami qui sera son guide et son appui sur cette terre ; c'est elle qui sera l'ange tutélaire qui me conduira avec elle aux demeures célestes. A qui puis-je mieux parler de mon bonheur qu'à l'ami qui connaît ma Sophie, et dont l'enthousiasme me dévoila à moi-même le secret de mon cœur ? Non, Henri, je ne t'ai pas trompé, tu devinas un sentiment dont je ne connaissais pas moi-même toute la force. Le calme, l'angélique pureté de ma Sophie se communiquait à mon cœur, et lorsque je te niai mon amour, je ne me l'étais pas encore avoué à moi-même; je savais bien que toutes les autres femmes m'étaient indifférentes, que je n'étais heureux qu'auprès d'elle, mais je ne savais pas encore que si elle n'était pas à moi, toute à moi, je ne pourrais supporter la vie; et c'est toi qui déchiras le voile qui me cachait la nature de mon attachement pour elle. Déjà quand tu me dis : *Charles tu aimes Sophie*, la palpitation de mon cœur aurait dû m'avertir que ce que j'appellais de l'amitié, était la passion la plus ardente; mais je n'en sentis toute la force que lorsqu'au moment de te

séparer d'elle, je te vis inondé de larmes, presser de tes lèvres son bras et sa main; un torrent de feu circula dans mes veines. Je ne fus pas jaloux de toi, tu ne la connaissais que depuis un instant, et tu allais la quitter; mais je sentis alors que si jamais elle appartenait à un autre homme, c'était fait de ma vie; je me promis cependant de cacher mon amour à celle qui me l'inspirait, jusqu'au moment où je serais libre de lui offrir ma main. Mon oncle vivait encore; la cécité de Sophie et sa modique fortune auraient été pour lui deux obstacles insurmontables; mais sous le titre d'ami je redoublai de soins, et j'obtins enfin son entière confiance; elle ne me cachait qu'une seule chose, et ce secret était le même que le mien. Henri, conçois-tu mon bonheur, lorsque la mort de mon oncle m'a laissé la liberté d'ouvrir mon cœur à Sophie, et qu'elle m'a avoué que le sien était à moi depuis long-temps? Je devrais, me dit-elle en souriant, mettre au nombre des avantages de l'aveuglement la facilité de cacher un sentiment que les yeux trahissent toujours: oui, Charles, je devais vous le cacher, quoique j'eusse deviné qu'il fût partagé; mais pouvais-je croire que dans mon état je serais pour vous ce que je voudrais être? Vous trouverez toujours en moi la tendresse d'une amie et l'amour d'une amante; mais ces soins qu'on doit attendre d'une épouse,

je les recevrai tous de vous sans pouvoir vous les rendre. Tu pourras tout pour mon bonheur, m'écriai-je, et sans Sophie il ne peut y en avoir pour Charles. Elle céda enfin à mes ardentes sollicitations, à la certitude que je n'aurais jamais d'autre épouse qu'elle. Cet entretien qui décida du bonheur de ton ami, eut lieu sous ce même berceau, à cette même place où je t'ai vu si pénétré du prix inestimable de mon trésor, et où l'amitié te rappelle. C'est dans un mois que Sophie portera mon nom, et m'appartiendra pour la vie. Sophie si bonne, si tendre pour les enfans étrangers, que sera-t-elle pour les nôtres, si j'ai le bonheur d'être père ? *Les nôtres*, ce mot seul ne te dit-il pas combien je suis heureux ? La douce joie de la mère de Sophie, de la mienne, y ajoute encore. Ma fille ne sera donc pas seule quand je n'existerai plus ? me dit-elle, elle possédera encore les yeux et le cœur d'un ami. — Mon bon Henri, le bonheur de ton Charles passe toute expression, il ne me manque plus que ta présence. Te rappelles-tu combien de fois dans nos confidences enfantines je t'ai dit que je désirais que ma femme eût de beaux yeux ? J'ignorais combien une belle ame est plus belle, encore, et j'obtiens bien plus que je n'ai demandé. Etre l'objet du choix de Sophie, comprends-tu mon orgueil et ma félicité ? Viens en être le témoin, et y mettre le comble.

Viens, Sophie t'appelle aussi. Nous t'attendons sous ce berceau de feuillage que tu quittas avec tant de regrets ».

Ton heureux ami Charles.

Hélas ! ces regrets étaient plus vifs que jamais; je jettai la lettre, je la repris : mon cœur était partagé entre la douleur la plus amère, et le sentiment du bonheur de ceux que j'aimais si tendrement. Soyez heureux, m'écriai-je enfin! Charles, Sophie, vous vous aimez, vous êtes dignes l'un de l'autre. Soyez heureux.... mais de long-temps je n'irai sous le berceau de feuillage.

Isab. de Montolieu.

(La suite au volume prochain).

LITTÉRATURE.

PANARD ET GROS-JEAN,

OU L'APPRENTIF CHANSONNIER ET SON MAITRE,

Chanson dialoguée.

AIR : *Eh ! ma mère, est-c' que j'sais ça ?*

Que fais-tu donc là, mon drôle
(Dit Panard à son valet) ?
— Moi, not' maître ? J'prends vot' rôle,
J'veux accoucher d'un couplet !
— Fort bien ! mon nouveau confrère,
Ce métier t'illustrera ;
Tu vivras si tu sais plaire....
— Eh ! not' maître, est-c' que j'sais ça ? (*bis*).

— Veut-on célébrer les dames,
Ou persiffler des rivaux ?
Aiguiser des épigrammes,
Ou polir des madrigaux ?
Avant de monter sa lyre
Il faut, dans ces deux cas-là,
Bien savoir ce qu'on veut dire....
— Eh ! not' maître, est-c' que j'sais ça ? (*bis*).

— La chanson leste, ou bachique,
Qu'au dessert on chante en chœur,
Doit être vive et comique,
Mais sans blesser la pudeur ;

Il

Il faut, détournant sa phrase,
Quand un mot *trop gai* viendra,
Savoir employer la gaze....
—Eh! not' maître, est-c' que j'sais ça? (*bis*).

—D'un son qui frappe l'oreille,
Lorsque l'on chante un couplet,
L'heureux retour nous réveille,
Et s'il est juste il nous plait;
Il faut donc, dans cette escrime
Qui parfois m'embarrassa,
Bien savoir choisir la rime....
—Eh! not' maître, est-c' que j'sais ça? (*bis*).

—Un ouvrage, en vers, en prose,
Pour obtenir du succès,
Doit, et c'est la moindre chose,
Etre écrit en bon français;
Dans la plus simple harangue,
Jamais on n'en dispensa:
Il faut donc savoir sa langue....
—Eh! not' maître, est-c' que j'sais ça? (*bis*).

—Sans avoir appris d'avance
Comment chaque mot s'écrit,
Un rimeur en vain se lance
Et veut prouver son esprit:
Il doit tracer l'épitaphe
Des couplets qu'il entassa,
S'il ne sait pas l'orthographe....
—Eh! not' maître, est-c' que j'sais ça? (*bis*).

Bah! si, pour faire un vaud'ville,
Fallait êtr' si ben instruit,
On n'verrait pas, dans c'te ville,
Tant d'rimeux qui font du bruit!

T'nez, Mosieu, sans en médire,
Presque tous ces docteux-là
Avec moi pourrions vous dire :
Eh! not' maître, est-c' que j'sais ça? (*bis*).

LES COUPS.

COUPLETS CHANTÉS A UN REPAS D'AMIS.

Air : *J'aime ce mot de gentillesse.*

A table on mange, on rit, on chante,
A table on fait les quatre *coups*....
Or, c'est à table que je tente
De mettre en chanson tous *les coups* :
Muse, pour exciter ma veine,
Buvons à ce joyeux festin,
Toi quelques *coups* d'eau d'Hypocrène,
Et moi, quelques *coups* de bon vin.

Tandis qu'on fait à la sourdine
Cent *coups* qui nous importent peu
Amis, avec notre voisine
Trinquons tous au *coup du milieu.*
Sur-tout point d'esprit, de harangue;
On sert mal Comus en parlant;
A table tous *les coups de langue*
Ne valent pas *un coup de dent.*

Les *coups* détournés de l'envie
Sont les armes des intrigans,
Et celles de la calomnie
Les coups de patte des méchans.
Un *coup de vent* dans la tempête
Du nautonnier détruit l'espoir;

Et trop souvent *un coup de téte*
Fait faire *un coup de désespoir.*

Les coups de l'amour sont funestes,
Dit-on, mais ils sont désirés;
Les vrais amans trouvent célestes
Entr'autres coups, *les coups fourrés.*
Les coups du hasard sont à craindre,
Et plus d'une fois le joueur
D'un *coup de dez* eut à se plaindre
En pleurant *un coup de malheur.*

En vain dans sa stoïque audace
L'homme soi-disant esprit fort,
Brave *les coups* dont nous menace
La main invisible du sort,
Envain brave-t-il la mort même,
Tôt ou tard aux bords du tombeau,
La parque rit de son systême
En donnant *son coup de ciseau.*

Craignons l'effet d'une humeur noire
Et pour la chasser sans retour,
Mes amis, essayons de boire,
Essayons de faire l'amour;
Suivons ce conseil à la lettre;
Mais que bientôt fiers du succès
De véritables *coups de maître*
Succèdent à *nos coups d'essais.*

Par M. Maurice Baude, de Montpellier.

LONGUE ÉPITAPHE

GRAVÉE SUR UN PETIT TOMBEAU.

Fleur d'innocence et de jeunesse,
Minois fripon, regard malin,

Esprit, grace et gentillesse,
N'ont pu fléchir la rigueur du destin;
La trahison, la ruse, l'artifice,
Sous un air de candeur un petit cœur bien faux,
Devaient-ils irriter la céleste justice!
L'indulgente amitié pardonnait ces défauts;
Quand les perfides ont des charmes,
Malgré nous leur trépas nous arrache des larmes:
Aimable victime du sort,
Ainsi tu trahissais ceux qui pleurent ta mort.

Mais sur quel monument pensez-vous que j'inscrive
Ces vers qu'une Muse plaintive
Vient inspirer à ma douleur?
« Sans doute, direz-vous, blessé d'un trait vainqueur,
Vous regrettez cette jeune Thémire
Qui joignit mille attraits au cœur le plus ingrat »?
Vous vous trompez, la cruelle respire,
Et l'épitaphe est pour un chat.

INÉS ET ROGER, ROMANCE;

PAR M. GÉRAUD.

Dès mes plus jeunes ans,
Oui, c'est vous seul que j'aime;
Mon cœur est, je le sens,
Plus à vous qu'à moi-même:
Vous eûtes mes amours,
Vous les aurez toujours.
C'est en ces mots qu'un soir,
Dans la forêt de Chelle,
A Roger de Beaunoir,
Parlait Inès la belle:

Et près d'eux, dans le bois,
Courait un chien danois.
Mais voici qu'un guerrier
Survient par aventure,
Et du beau chevalier
Convoite la future.
Allons, cède-la moi,
Dit-il, ou défends-toi.
Viens, lui répond le preux;
C'est moi qui te défie.
Et tandis qu'autour d'eux
L'herbe est déjà rougie,
Inès tranquillement
Attend le dénoûment.
Mais lorsque vient la nuit:
Tiens, dit son adversaire,
Crois-moi; veux-tu, sans bruit,
Terminer cette affaire?
Que la dame entre nous
Fasse choix d'un époux.
Eh! bien, soit, j'y consens;
Choisis, ma colombelle.
A ces tendres accens,
Cette amante fidèle,
Pour suivre l'étranger,
Abandonne Roger.
Roger, en bon chrétien,
Supportant cette offense,
Fort triste, avec son chien,
S'éloignait en silence,
Quand l'étranger maudit
Le rappelle et lui dit;

Ce beau chien me plaît fort,
Pardon, si je t'en prive
Ah! dit Roger, d'accord,
Mais pourvu qu'il te suive;
Laissons à mon danois
La liberté du choix.
Aussitôt l'indiscret
Y consent et l'appelle :
Mais un chien ne saurait
Changer comme une belle.
Celui-ci, sans bouger,
Resta près de Roger.
Mesdames, qui de vous
N'aurait eu sa constance?
Certes, nous savons tous
Ce qu'il faut qu'on en pense.
Soyez donc sans remords,
J'ai peint les mœurs d'alors.

FABLES

EXTRAITES DU RECUEIL DE M. ARNAULT. (1)

LE FER ET L'AIMANT.

Aux lois de la nature, amis, soumettons-nous;
Toujours sa volonté l'emporta sur la nôtre.
L'aimant disait au fer : pourquoi me cherchez-vous?
Pourquoi m'attirez-vous, soudain répondait l'autre.

Notre faiblesse et ton pouvoir,
Sexe enchanteur, s'expliquerait de même.
Ainsi tu plais sans le vouloir :
Sans le vouloir ainsi l'on t'aime.

---

(1) Voyez le compte que nous avons rendu de ce charmant recueil, Avril 1813, pag. 56.

LE COLIMAÇON.

Sans ami, comme sans famille,
Ici bas vivre en étranger,
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger,
S'aimer d'une amitié sans bornes,
De soi seul emplir sa maison,
En sortir suivant la saison,
Pour faire à son voisin les cornes,
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures,
Outrager les plus tendres fleurs
Par ses baisers ou ses morsures,
Enfin, chez soi, comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'égoïste
Et celle du colimaçon.

L'HOMME ET L'ÉCHO.

Un médisant accusait les échos.
Un médisant!..... Je le ménage.
Le ciel, disait-il dans sa rage,
Puisse-t-il les punir de leurs mauvais propos!
Que d'ennemis je dois à leur langue indiscrette!
Tout, jusqu'à mes moindres discours,
Devient article de gazette.
M'échappe-t-il un mot, il se trouve toujours
Un chien d'écho qui le répète.
Ami, repart l'écho, faut-il s'en prendre à nous?
Je répète, il est vrai; mais pourquoi parlez-vous?

LE COLIN-MAILLARD.

A ma femme.

Que j'aime ce colin-maillard !
C'est le jeu de la ville et celui du village.
Il est de tout pays et même de tout âge.
Presque autant qu'un enfant, il égare un vieillard.
Voyez comme il se précipite
Sans penser même aux *casse-cou*,
Comme il tourne, comme il s'agite
Parmi ce jeune essaim de folles et de fous,
Ce jeune homme enivré qu'on cherche et qu'on évite :
Quel plaisir ! Il poursuit vingt belles à-la-fois.
Comme la moins sévère, il prend la plus farouche.
S'il n'y voit pas, du moins il touche,
Ses yeux sont au bout de ses doigts.
Que dis-je, hélas ! tout n'est pas fête.
Au lieu des doux attraits qu'on croit en son pouvoir,
Si l'on rencontre *pot au noir*,
Jeune homme, alors, gare à la tête.
En amour, comme au jeu qu'en ces vers nous chantons,
Un bandeau sur les yeux on s'attrape à tâtons.
De son aveuglement, sage qui se défie,
Et qui, même en trichant, cherche à voir tant soi peu.
Mais c'est ainsi, dit-on, que l'on friponne au jeu :
C'est ainsi qu'on y gagne et que j'ai pris Sophie.

LES LARMES DU CROCODILE.

Le crocodile en pleurs, aux animaux surpris
De la pitié vantait les charmes :

« Craignez ceux qui jamais ne se sont attendris,
» Fiez-vous à quiconque a répandu des larmes :
» Frères, l'homme est croyable et l'homme pense ainsi ».
Je le sais, dit le bœuf, et même il pleure aussi.

LES TACHES ET LES PAILLETTES.

Au diable soient les étourdis
Qui m'ont fait une horrible tache !
Qu'ai-je dit, une ! en voilà dix,
Et c'est à mon velours pistache !
Ainsi parlait monsieur Denys,
Marchand fameux de l'ancien règne ;
Marchand connu de tout Paris ;
Marchand de soie à juste prix,
Du moins si j'en crois son enseigne.
Conçois-tu bien tout mon malheur,
Ma fille ? Un velours magnifique,
Un velours de cette couleur
Va donc rester dans ma boutique !
L'art du dégraisseur n'y peut rien.
L'eau de Dupleix, à qui tout cède,
Est sans vertu ! — Mon père ! — Eh bien !
— Essayons un autre remède ;
Envoyons l'étoffe au brodeur.
— Elle a raison. Notre grondeur
Suit le conseil de la fillette.
Amis, plus souvent qu'on ne croit
La tache est tout juste à l'endroit
Où l'on voit briller la paillette.

SPECTACLES.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Les Abencérages.

Après une honorable excursion sur le domaine de Melpomène, nous venons de voir reparaître sur notre grande scène lyrique l'auteur de *la Vestale*; de cet opéra qui pour le mérite du poëme et le pathétique de la composition, paraît avoir sa place assignée immédiatement après *Didon*, et dont la reprise a été récemment un nouveau sujet d'éloges pour le poëte, pour Spontini et pour Mme. Branchu; les *Abencérages* de M. de Jouy ont assez rapidement succédé aux *Amazones;* ils ont eu déjà deux représentations fort brillantes. Florian a décrit et presque chanté les exploits de ces Maures intrépides, dignes rivaux d'une nation vouée au culte de l'honneur et de la beauté. On croit que l'auteur eût pu tirer plus de parti de *Gonzalve de Cordoue*, et répandre en l'imitant plus fidèlement, plus d'intérêt et de vraisemblance sur sa fable. Voici celle qu'il a imaginée.

Les Maures règnent à Grenade. Les tribus des *Abencérages* et des *Zégris* unies contre

les Espagnols, nourrissent l'une contre l'autre cette haine héréditaire, cette jalousie du pouvoir qui leur a été funeste. Muley Hassem, roi des Maures, est absent pour une expédition lointaine. Le visir Alemar, Zégris, commande à sa place. Almanzor, Abencérage, va s'unir à Noraïme, princesse du sang royal; le roi l'a voulu, et ce choix irrite le visir et son parti. La première scène fait connaître sous quels auspices Almanzor va s'unir à Noraïme; on voit que les torches de la discorde s'allumeront aux flambeaux d'hyménée. Cependant la fête commence, et Gonzalve de Cordoue, *le grand capitaine*, est venu dans les murs de Grenade pour en être le témoin. Une trève le lui permet; il est accompagné du joyeux et galant cortége des troubadours et des jongleurs; leurs harpes mélodieuses se mêlent aux instrumens guerriers des Maures, et les deux peuples se confondent dans des jeux qui sont encore des images de la guerre. Tout-à-coup la fête est suspendue; un envoyé du camp royal est venu annoncer que la trêve est rompue. La situation de Gonzalve paraît ici dénuée de vraisemblance, car l'arrivée du hérault qui proclame la guerre a suivi de bien près le moment où Gonzalve est venu parler de paix, de jeux et d'hymen; aussi parmi les Maures, les uns veulent l'arrêter, et ce sont les Zégris; mais le parti du visir qui veut tendre un piége à Almanzor, feint des sentimens gé-

néreux, et se joignant aux Abencérages, permet à Gonzalve de rejoindre son camp. Ce dissentiment dans le sein de la tribu des Zegris elle-même, est peu senti à la représentation; et à la lecture, quand on le reconnaît, on juge que cette conception a pu jetter de l'obscurité sur cette partie de la septiéme scéne, et qu'elle justifie ce que la composition offre aussi d'obscur et de confus. Gonzalve sort accompagné de sa suite, dont les chants d'allégresse et de triomphe paraissent dans ce moment assez déplacés; ici se révèle l'intrigue ourdie par le visir; elle consiste à confier l'étendart sacré à Almanzor : on sait qu'à Grenade la loi condamnait à mort le général, sous le commandement duquel cet étendard, l'oriflamme des enfans d'Ismaïl, tombait entre les mains de l'ennemi : or, le guerrier auquel Almanzor le remet au moment où il va combattre, est un traître vendu au visir : il doit remettre l'étendart aux mains des Espagnols. Comme ce guerrier est un Zegris, on pourrait trouver étonnant qu'Almanzor lui confia le drapeau; mais le poëme nomme ce traître Octaire, *porte-drapeau du royaume de Grenade*; cependant s'il y a un porte-drapeau du royaume, le général qui commande peut-il être responsable de sa perte? Le récit historique n'est peut-être pas ici très-bien suivi. Ces détails critiques paraîtront minutieux; mais comme c'est le moyen principal employé par l'auteur, il est permis de

discuter son plus ou moins de vraisemblance.

La fête brillante du premier acte avait paru d'une étendue fort raisonnable : celle que Noraïme voit commencer sous ses yeux, en attendant le retour de son époux victorieux, était peut-être inutile ; elle est interrompue, comme la première, par une nouvelle qui fait succéder des cris de douleur aux chants de l'allégresse et de la victoire. Almanzor a triomphé des Espagnols ; il a conquis sur eux de nouveaux trophées ; mais au moment où il rentrait à Grenade, Octaire et son étendart ne l'ont point suivi : l'un et l'autre sont au pouvoir de l'ennemi. Almanzor n'a plus à paraître que devant le conseil des vieillards.

La gloire le couronne
Et la mort l'environne
Au sein de ses foyers ;
La loi, que rien n'arrête,
A le frapper s'apprête,
Et menace sa tête
Couverte de lauriers.

Almanzor, accusé par le visir devant le conseil et le peuple répond :

J'ai vaincu, j'ai rempli tous les vœux de la gloire ;
La nuit, témoin de ma victoire,
L'est aussi d'un malheur que je ne conçois pas :
Triomphante, l'armée entière
A salué notre sainte bannière ;
Je la portais moi-même au milieu des combats ;

Octaire de retour fut commis à sa garde :
L'ombre couvrait les cieux ;
Nous marchons ; le jour naît ; j'appelle, je regarde ;
Octaire, l'étendart, rien ne s'offre à mes yeux.....

Le visir s'écrie qu'Almanzor accuse injustement un Zégris : Almanzor éclairé par un mot de Noraïme, répond que ses soupçons s'étendent plus loin : les vieillards demandent une preuve ; Almanzor n'en a pas, mais ses compagnons en apportent de nombreuses de sa vaillance ; ce sont les drapeaux conquis sur les Espagnols : leur amitié fidèle oppose ces trophées enlevés les armes à la main aux accusations du visir ; les vieillards délibèrent : Almanzor a sauvé Grenade, mais il a perdu son étendart ; sa victoire lui donne la vie ; son malheur le condamne à l'exil. A ce mot les Zégris s'écrient que cette clémence *remplit* leur vengeance, deux de leurs chefs qu'elle l'a *trahit*, et le visir qu'elle la *commence*. Ici, s'il règne encore dans la partition quelqu'obscurité, il faut avouer que la faute n'est pas entièrement au musicien.

Almanzor est sorti de Grenade, mais il s'élance sur un esquif, et rentre dans la partie solitaire des jardins de l'*Allambra*, pour revoir Noraïme, Noraïme qui voulait s'exiler avec lui, et qu'il refuse d'entraîner dans son infortune ; tous deux se rencontrent et se reconnaissent aux pieds du tombeau de la mère de Noraïme ; la situation est tou-

chante autant que l'aspect du lieu pittoresque; Almanzor cède aux vœux de Noraime, tous deux vont fuir, mais le cruel visir a épié leurs traces, et pour la seconde fois la loi prononce sur le sort d'Almanzor : convaincu d'être rentré dans Grenade, il doit périr si nul ne soutient sa cause en champ clos. On désirerait qu'ici, des rangs de ces Abencérages victorieux sous ses ordres, il sortit un ami fidèle, un défenseur intrépide; mais quand deux Zégris se présentent dans l'arène, les Abencérages se bornent à dire *entr'eux et à demi-voix* (note du poëme) :

Braves amis, dans le silence
Souffrirons-nous tant d'arrogance?

Almanzor a peu de peine à modérer une telle ardeur, et après les nouveaux adieux à ses faibles amis, il serait forcé à se précipiter du haut des remparts, si Noraime ne lui amenait un défenseur, dont la visière est baissée, le bouclier sans couleur, et la bannière voilée. Le combat à outrance s'engage comme dans les *Amours de Bayard*, entre l'inconnu et un chef des Zégris; l'appareil et les formes du combat sont les mêmes, et le résultat est semblable. La victoire couronne la valeur et l'innocence : Almanzor est absous; mais le visir renouvelle à l'instant l'accusation première, il redemande une seconde fois l'étendart sacré. L'inconnu lève alors sa visière; le voile qui couvrait sa bannière tombe, et l'on reconnaît en mê-

me-temps Gonsalve, et l'étendart livré aux Espagnols par Octaire ; le monarque espagnol s'est indigné contre un traître, il renvoie l'étendart à Grenade, et offre la paix aux Maures. Les deux tribus se réunissent à l'instant contre le visir qu'on entraîne au supplice, et un chant d'allégresse s'élève en l'honneur de Gonsalve et des deux époux.

Quelques réflexions critiques ont été glissées dans cette analyse pour indiquer à quelles parties du plan de M. de Jouy le public a paru hésiter à donner ses suffrages. En général, on a trouvé peu d'invention dans ce poëme, et l'on y a reconnu la contre-partie d'un fond d'idées déjà employé par l'auteur. C'est pour ainsi dire le feu sacré qu'Almanzor a laissé éteindre. La situation du guerrier est à-peu-près celle de la Vestale, et elle a le défaut de se répéter au 3e. acte; ajoutons qu'elle est bien moins intéressante, et que dans un ouvrage où des développemens tragiques sont interdits, le sort d'un guerrier que ses amis pleurent au lieu de le défendre, est bien moins touchant que celui d'une victime de l'amour qu'une loi cruelle frappe, dont le supplice affreux commence, et que l'amour seul peut sauver par un dévouement au-dessus de toutes les lois : mais on ne peut s'attendre à être souvent aussi heureux dans le choix d'un sujet et dans celui d'un musicien si propre à le traiter. Le talent de Spontini et le sujet de la Vestale étaient en harmonie parfaite ;

un très-bel ouvrage en a été le résultat : M. de Jouy ne dira pas, mais il pourrait dire à ses censeurs ce que Lemierre, qui n'avait pas encore assez d'amour-propre pour cacher celui dont il était plein, disait aux critiques de son temps : *Croyez-vous qu'on vous donnera tous les jours des Veuves du Malabar*; mais M. de Jouy aura cet avantage sur l'auteur d'Hypermnestre, que la *Veuve* ne voit plus rallumer son bûcher, et que long-temps encore la Vestale descendra vivante dans la tombe.

M. Cherubini est l'auteur de la musique des *Abencérages*. Certes, c'était un choix digne d'envie que celui d'un tel maître, et il est honorable pour M. de Jouy d'avoir réussi à faire reparaître sur une scène digne de lui, après un si long silence, l'auteur de tant de beaux ouvrages qui ont fait la gloire d'un autre théâtre lyrique, et qui pour être négligés par ce théâtre ne sont oubliés de personne. *Médée*, *Elisa*, *Lodoïska* sont des ouvrages où le cachet d'un talent original et brillant se trouve empreint à côté de celui d'une science musicale sur le degré de laquelle il n'y a qu'une voix parmi nos professeurs et chez l'étranger. Malheureusement ce degré même de savoir qui a élevé si haut la réputation de M. Cherubini dans les écoles, ne lui a jamais concilié qu'un parti parmi les amateurs : il a les suffrages les plus éclairés, il n'a pas les plus nombreux : au lieu de s'asservir à l'opinion gé-

nérale, de restreindre lui-même l'usage de ses moyens, et d'être moins prodigue des richesses de son imagination, il paraît s'être roidi contre le vœu même des plus zélés partisans de sa gloire, et ne vouloir pas acheter un succès qu'il regarderait comme un signe de décadence. Il y a dans tous les arts, il y a même en littérature des exemples peu encourageans de cette opiniâtreté d'un talent qui s'égare quelquefois lorsqu'il croit uniquement ne pas fléchir, et qui manque l'occasion de briller et de plaire, pour ne pas renoncer à la prétention d'être un objet d'admiration et d'étude. Personne n'est plus pénétré que le maître dont il s'agit des beautés grandes et pures de l'école où il a été formé. Italien, il sait mieux que personne avec quelle simplicité de moyens les grands musiciens de ce pays se sont élevés au plus haut degré de l'expression, soit pour l'église, soit pour le théâtre; il sait avec quel succès ces compositeurs ont réussi à allier les formes de leur style élégant, expressif et clair, à nos convenances théâtrales, et quel appui ils convenaient eux-mêmes avoir trouvé dans nos règles dramatiques. Il le sait, et peut-être est-ce pour cela même qu'il a prétendu réussir par d'autres moyens, en s'abandonnant sans réserve à un systême justifié ailleurs qu'en Italie par de grands succès.

Cependant que résulte-t-il en général de ce systême? Deux choses presqu'également

fâcheuses ; ou le désir et l'insatiable besoin de se montrer profond harmoniste et de justifier le renom de premier contrepointiste de l'Europe distrait du recueillement nécessaire, du sentiment indispensable pour trouver de beaux chants : ou si des chants de cette nature sont trouvés, on profane ces dons heureux de l'inspiration et du génie en les étouffant sous un vain luxe d'ornemens ; on les possédait et on les perd ; la mélodie les avait tracés, l'harmonie les efface ; le compositeur s'indigne que le public ne les saisisse, ni ne les retienne ; le public se plaint de ne pouvoir les reconnaître dans leur succession trop fugitive ; les détails les plus brillans lui sont prodigués ; mais il en est ébloui et bientôt fatigué ; la contrariété qu'il éprouve le rend injuste, et il confond dans un commun anathême des beautés réelles et d'inextricables difficultés ; bien plus, il insulte au talent du compositeur, en applaudissant avec transport, ce que dans son propre systême, le compositeur estime le moins.

Par exemple, au sortir des *Abencérages*, interrogez la très-grande majorité des auditeurs ; de quel morceau ont-ils conservé le souvenir ? Qu'ont-ils entendu, et qu'ont-ils remarqué ? *La romance du troubadour* ; naïve d'expression, touchante de simplicité. Quelle leçon pour un homme qui a sacrifié à la science les moyens les plus séduisans de son art ! N'est-ce pas le métromane au

quel Francaleu croit prodiguer l'encens en disant : *j'ai trouvé telle rime . . . . . ?*

Mais c'est assez combattre avec le grand nombre un systême qu'il s'obstine à repousser ; il faut aussi se rendre l'interprête de ceux des auditeurs qui, familiarisés avec les productions instrumentales les plus compliquées, peuvent suivre à la scène l'application d'un tel style, et saisir à-la-fois le double tribut payé à la science musicale et à l'expression dramatique. Il est d'ailleurs dans les *Abencérages* un assez grand nombre de morceaux écrits avec clarté et d'une expression que le travail de l'orchestre n'empêche pas de sentir. Tels sont le premier air d'Almanzor, *Enfin j'ai vu naître l'aurore*, qui a de la grace et de la fraîcheur ; le récit du troubadour *aux rives du Darro*, *la romance*, car l'opinion des professeurs est ici d'accord avec l'opinion générale ; le chœur final, *Ecoutez : le clairon sonore* ; le cœur, *la Gloire le couronne* ; celui, *Voyez ces nombreux étendarts*, plein de verve et d'enthousiasme et parfaitement en situation ; toute la scène d'Almanzor, *Suspendez à ces murs mes armes, ma bannière*, la prière du troisième acte, trop-tôt suivie d'un morceau dont le caractère ne paraît pas assez élevé, le quatuor final du dernier acte, qu'on remarquerait partout ailleurs où l'attention ne serait pas épuisée, etc.

On assure qu'aux répétitions des sacrifices considérables ont été faits ; il reste peut-

être encore des coupures utiles : parmi les morceaux qui réussissent le moins, on remarque le duo entre Almanzor et Noraïme, l'air de cette dernière, celui du visir devant le conseil. Le rôle du visir paraît écrit bien bas, même pour la voix de Dérivis; l'élévation de celui de Gonzalve fatigue Lavigne d'une manière sensible : une indisposition a forcé Mme. Branchu à céder le sien dès la seconde représentation. Nourrit et Eloi, sous le rapport du chant, méritent beaucoup d'éloges : nul doute cependant qu'en cherchant ce qu'on appelle du feu et de l'expression, Nourrit n'encourre l'imminent danger d'altérer sa voix, encore si fraîche et si pure.

Cet opéra est monté avec le plus grand soin, et malgré ses défauts, il renferme assez de beautés, il offre un spectacle assez varié et assez pompeux pour présager que ses représentations seront nombreuses. Les décorations font le plus grand honneur à M. Isabey, la galerie des armes du palais de l'Allambra est une composition d'un ordre très-élevé; celle des jardins du palais par un clair de lune est d'un effet mélancolique et doux très-bien en harmonie avec la scène; celle du champ clos a paru manquer de caractère et de perspective.

M. Gardel a dessiné tant de ballets qu'on ne saurait désormais où il pourrait puiser des idées originales, s'il ne les trouvait avec goût dans les mœurs des peuples que le

poëte a mis en action ; et hors de ce systême il n'y a que vague, lieux communs et monotonie. Mais après avoir tant produit, quelque sujet qu'il traite, il a presque toujours à lutter contre lui-même. Heureusement il est si bien servi par les sujets de la danse qu'on préfère toujours le pas qu'on voit à celui qu'on a vu, alors même que l'idée n'aurait pas tout le mérite de l'invention et de la nouveauté. S....

THÉATRE FRANÇAIS.

Ninus II.

Un nouvel ouvrage vient d'exciter de très-vifs applaudissemens sur ce théâtre. *Ninus II* est le début dans la carrière du théâtre d'un jeune poëte connu par diverses productions que distinguent le naturel et la sensibilité. M. Briffaut a paru sous les auspices d'une bienveillance unanime, et il a été traité par le public en homme que ce public regarde déjà comme très-digne de ses encouragemens.

Son sujet est d'invention, en ce que l'histoire se tait sur le héros qu'il a choisi, et que la fable de cette tragédie appartient à l'imagination de l'auteur ; mais cette même fable l'a entraîné malgré lui à quelques imitations assez sensibles : Ninus se trouve successivement dans des situations qui rappellent celles de Macbeth, d'Artaban, dans *Artaxerce*, et surtout de Falkland, de ce

personnage si dramatique créé par Godwin, que le désir de cacher un premier crime conduit irrésistiblement à des crimes nouveaux.

Ninus a été entraîné par un amour malheureux, par la jalousie, par l'ambition et par les conseils d'un scélérat, à assassiner son frère et son roi. La veuve de Thamir, Elzire, objet de l'amour de Ninus, a disparue dans un embrâsement au sein duquel le meurtre a été commis : Ninus la croit morte, et Rhamnis, son complice, lui a facilement démontré qu'elle pouvait être accusée du meurtre de son époux. Ninus est monté sur le trône, et déjà les remords l'y assiégent : les hautes distractions de la politique et de la gloire ne peuvent en faire taire la voix : Ninus cherche à se tromper lui-même sur l'état de son ame, en assurant de sa protection, en formant par ses conseils et par son exemple, et en destinant au trône Zoram, fils de Thamir et d'Elzire. Les vertus qu'il pratique envers le fils lui semblent devoir appaiser le courroux des dieux pour le crime commis sur le père.

Cependant Elzire n'a point péri : un ministre fidèle l'a recueillie aux pieds des autels où elle pleure ignorée. Pendant l'absence de Ninus pour une expédition lointaine, il lui a été permis de sortir de sa retraite et de concevoir quelques espérances ; mais Ninus les détruit en reparaissant ; et c'est ici que l'action commence, aprés

une exposition un peu longue et que rendent nécessairement obscure le nombre des personnages qu'il faut connaître, et les noms avec lesquels il faut se familiariser.

Le moyen par lequel l'auteur parvient à mettre en présence Elzire et Ninus est à-la-fois simple et ingénieux. La pitié de Zoram pour une infortunée qu'il a vue sans pouvoir imaginer qu'elle est sa mère; ses prières à Ninus en faveur de cette femme, les soupçons qui s'élèvent dans l'ame de Ninus, amènent cette entrevue par des incidens très-bien liés et qu'il serait impossible de retracer ici. La situation est forte, la reconnaissance très-tragique, et le développement des deux caractères offre une belle opposition; ici naît un puissant intérêt sur lequel le spectateur aime à se reposer dans l'intervalle du troisième au quatrième acte.

Il était impossible à l'auteur de soutenir cet intérêt dans les deux derniers actes, si le rôle de Ninus n'éprouvait quelque modification; car avec le caractère qu'il a annoncé, avec les remords qui le poursuivent, déplorant la perte d'Elzire, protecteur de son fils, prêt à couronner le jeune prince pour satisfaire à sa conscience, au moment où Elzire est reconnue, la pièce est finie si Ninus est vertueux; mais dans les règles de l'art, et plus encore d'après la connaissance du cœur humain, un personnage ne serait pas tragique s'il n'était que vertueux, et s'il n'était pas passionné. L'auteur l'a bien senti,

et

et c'est ici sans doute que lui est venue l'idée de joindre aux remords de Macbeth le sentiment impérieux qui défend à Falkland d'avouer son crime. Cette nuance nouvelle a fourni à l'auteur les moyens qui lui sont nécessaires ; mais il était indispensable que, dès la première scène, Ninus, au lieu de nous intéresser par ses seuls remords, nous inquiétât par le tableau du sentiment qui les accompagne, et nous allarmât sur la possibilité d'un crime nouveau pour effacer la trace de l'ancien.

Rhamnis a découvert qu'Elzire respire, qu'elle a vu Ninus ; il craint d'être sacrifié ; il excite une sédition, et fait invoquer l'autorité des lois contre Elzire accusée d'être le meurtrier de son époux. Ninus est ainsi placé entre la nécessité d'un aveu, ou celle d'un nouveau parricide. Comment sortira-t-il de cette situation terrible ? Ne s'avilit-il pas lorsqu'il propose à Elzire de faire reconnaître son innocence, en devenant son époux ? Et Elzire qui rejette cette proposition avec indignation, en fait-elle une plus raisonnable en pressant Ninus de sacrifier son indigne complice, ce qui ne paraîtrait satisfaire ni la justice des dieux, ni celle des hommes ? Des esprits judicieux ont pensé que cette scène, d'une haute difficulté, devait éloigner jusqu'à l'idée de l'amour odieux de Ninus, et ne reposer que sur les développemens que pouvaient présenter le salut de

l'état, les considérations politiques les plus puissantes, et sur-tout l'intérêt du fils d'Elzire. Telle qu'elle est tracée, elle ne soutient pas assez la dignité du rôle de Ninus. On peut l'accuser de capituler avec sa conscience, et de chercher les moyens de racheter sa vie, sans racheter son honneur à ses propres yeux. On voit trop bien qu'après le refus d'Elzire il n'a plus à choisir qu'entre la mort ou un crime nouveau : on sait qu'il choisira la mort; mais on ne voudrait pas qu'il y fût forcé.

En effet, au cinquième acte, Elzire et ses partisans sont condamnés, elle n'a plus pour elle que les pleurs de son fils et la vertu de Ninus. La scène où son arrêt est présenté à la sanction de Ninus amène le dénouement d'une manière imposante et solennelle. Elzire y conserve son noble caractère; elle ne peut s'avouer coupable; elle n'accuse pas Ninus, et elle va marcher au supplice. A ce mot, Ninus l'arrête : devant les mages et le peuple assemblé, il déclare Elzire innocente : il remet la couronne à son fils et se perce le sein. *Respectons son silence*, dit le chef des mages;

Et puisqu'il n'a voulu le révéler qu'aux dieux,
Qu'il emporte en mourant son secret dans les cieux!

Nous n'indiquons ici que les points essentiels, que les divisions principales de cette tragédie; ses défauts sont dans l'obscurité de l'exposition, dans la multiplicité

des rouages nécessaires à l'action, dans le nombre et la nature des incidens qui lient et interrompent successivement les scènes principales, dans les invraisemblances de quelques scènes, le défaut de motif et de liaison de quelques autres, dans des répétitions inévitables et des monologues déplacés. Ces défauts tiennent en grande partie au sujet; ce qui appartient à l'auteur est le grand talent avec lequel il a noué son action, l'intérêt puissant qu'il commande au troisième acte, et qu'il soutient par des combinaisons nouvelles, fort attachantes, dans les deux derniers, la chaleur du dialogue, les mouvemens éloquens qui animent quelques scènes, les traits naturels et touchans qui forment opposition, et le mérite éminent d'un style élégant, facile, clair, où parmi des beautés réelles on ne remarque que des négligences qui peuvent facilement disparaître. Le succès a été complet; il est mérité, il doit être pour son jeune auteur la source de l'émulation la plus vive.

Une suite de bal masqué.

Succès complet et mérité : « Charmant! délicieux » ! s'écriait-on de toutes parts en ouvrant les loges à la fin de la pièce. Si l'auteur a paru être témoin de ce concert de louanges, il a sans doute été satisfait de ce jugement du public, dans lequel il entrait encore plus d'équité que d'esprit de

galanterie. « Marivaudage tout pur ! jargon de boudoir » ! murmuraient tout bas quelques dissidens qui avaient tort. Un langage naturel, un dialogue facile, n'ont rien de commun avec les phrases quintessenciées de Marivaux, ni avec l'entortillage de ses idées. A la vérité, bien qu'écrite avec plus de simplicité que les pièces de Marivaux, celle-ci rentre effectivement dans le cercle des siennes : l'action s'y passe entre des gens de bonne compagnie ; elle roule sur un amour où l'oisiveté et le désœuvrement ont beaucoup de part ; sur cet amour qui commence par la galanterie, que la coquetterie entretient, qui laisse à l'esprit toutes ses ressources, qui se joue, pour ainsi dire, autour du cœur, et semble plutôt imaginé comme un expédient contre l'ennui, qu'enfanté par le besoin d'éprouver et d'inspirer un sentiment. L'intrigue est agréable, et le nœud bien tissu ; on en peut juger par cette analyse :

Madame de Belmont, jeune veuve, a un procès d'où dépend toute sa fortune ; celui contre qui elle plaide est un jeune homme qu'un ami commun a voulu lui donner pour époux, afin de confondre leurs intérêts. Outrée d'un refus qui lui est d'autant plus sensible qu'elle n'avait eu aucune part à la démarche de cet ami, Mme. de Belmont vient à Paris poursuivre le jugement de son affaire ; elle se loge chez Mme. de Mareuil, la compagne de son enfance, veuve

comme elle, mais aussi vive, aussi étourdie que Mme. de Belmont est sérieuse et réfléchie. C'est le temps des bals masqués : Mme. de Mareuil y va, est suivie d'un jeune homme dont elle fait la conquête sous le masque, et ce jeune homme n'est autre que M. de Versac, la partie adverse de Mme. de Belmont. Enchanté de l'esprit et des graces de Mme. de Mareuil, il parvient à découvrir son adresse et lui écrit pour demander la permission de se présenter chez elle ; il l'obtient, mais à une condition : c'est de paraître sous un nom supposé, sous le nom de Gerville. Il accepte, sans rien comprendre à cette loi bizarre, qui l'est pourtant moins qu'on ne pense. A l'aide de ce nom, Mme. de Mareuil veut rapprocher les deux ennemis, qui ne se connaissent pas, faire passer Mme. de Belmont pour elle, mettre à profit, en faveur de celle-ci, le goût naissant de Versac, les engager tous les deux plus loin qu'ils ne supposent, et les amener à la conclusion de leur procès, non par un jugement, mais par un contrat de mariage. Il n'y a qu'un obstacle à ce projet : comment trouver un motif raisonnable pour déterminer son amie à prendre son nom et à recevoir pour elle le prétendu Gerville ? Les femmes ne sont jamais embarrassées. Une dispute que Mme. de Mareuil fait naître à propos entr'elle et Saint-Albe, qu'elle doit épouser, lui fournit le prétexte qu'elle désire.

Saint-Albe est, heureusement, un de ces jaloux qui ne peuvent souffrir un nouveau visage dans le salon de leur maîtresse. Quand on lui annonce l'introduction prochaine de Gerville dans la maison, il fait une scène horrible : on se fâche de son côté. Saint-Albe fuit, en jurant qu'il ne reviendra plus. L'amitié cherche à calmer l'orage. Mme. de Mareuil est grondée ; elle reconnaît ses torts ; mais le moyen de consigner à la porte, M. de Gerville, après un engagement formel ! Et d'ailleurs, ne serait-ce pas avouer un tort et autoriser par là les fureurs de Saint-Albe ? Que faire ? Il y aurait bien un expédient qui concilierait tout ; on le devine : si Mme. de Belmont reçoit Gerville, à la place et sous le nom de Mme. de Mareuil, Saint-Albe n'aura plus rien à dire, et l'on n'aura pas une impolitesse à se reprocher : on est encore dans le carnaval ; cela excuse toutes les folies. La sagesse refuse, mais la curiosité accepte. Mme. de Belmont commence par un *non*, et finit par un *oui*. On annonce Gerville. Mme. de Mareuil se sauve : premier entretien fort piquant, interrompu par le retour de cette dernière, qui, après s'être amusée un moment des impatiences de Versac, fait sa paix avec lui en l'engageant à passer la soirée. Un rendez-vous avec son avocat le force de sortir un moment, mais pour revenir bien vîte. Resté seul et prêt à partir, il voit entrer Saint-

Albe, qui rompt déjà son serment en revenant chez sa maîtresse. Ici, une scène charmante, où Versac explique à Saint-Albe, qui est son ami, l'amour qu'il a pour Mme. de Mareuil, la permission qu'il en a reçue de venir chez elle, et sur-tout la défense de se présenter sous son vrai nom. Il annonce l'intention formelle d'épouser, et prie Saint-Albe de le servir. On juge de la réponse : Saint-Albe, furieux contre son ami et sa maîtresse, veut se battre avec l'un et se brouiller avec l'autre. Versac lui promet satisfaction quand il voudra ; mais il obtient de lui le serment de garder un secret qu'il n'a dû qu'au hasard, et court chez son avocat. Mme. de Belmont, qui a passé chez Mme. de Mareuil, à son retour trouve Saint-Albe, et apprend de lui que Gerville est Versac lui-même. Autre surprise, autre colére : elle engage cependant Saint-Albe au silence. Elle médite à son tour de faire tourner contre Mme. de Mareuil sa propre ruse et de lui donner son nom puisqu'elle a fait prendre le sien à Mme. de Belmont. Versac revient et apprend que celle qu'il a vue en passant est la personne avec laquelle il est en procés, qu'elle est l'amie intime de celle qu'il aime, car il a déjà fait sa déclaration dans les régles. On va plus loin ; on l'exhorte à voir Mme. de Belmont, à lui rendre justice, à terminer à l'amiable avec elle, en l'épou-

sant, par exemple. Il ne veut pas entendre parler de ce dernier article. Il dit qu'il signera tout ce qu'on voudra, excepté un contrat de mariage ; et quand la fausse Mme. de Belmont se présente, il lui tient le discours le plus pathétique pour la déterminer à se contenter de l'abandon qu'il fait de tous ses droits, sans exiger qu'il y joigne le don de sa main. « Et qui vous dit, monsieur, que je demande votre main »? s'écrie-t-elle, impatientée de tout le galimatias qu'elle entend depuis une heure. Alors tout s'éclaircit : Mme. de Belmont pardonne sans peine à son amie une supercherie qui la rend heureuse; Mme. de Mareuil pardonne à Saint-Albe ses jalousies et ses transports, et le public, qui n'a pas voulu être en reste, a pardonné à l'auteur le peu de fonds de son sujet, en faveur des détails piquans, des scènes spirituelles, et sur-tout de la vivacité et de l'intérêt qui rendent l'intrigue de cette jolie pièce aussi attachante qu'elle est de bon ton.

Marivaudage ou non, le succès n'en est pas moins mérité, comme je l'ai dit, et comme tout le monde l'a jugé. Au surplus, serait-ce un grand crime de faire des comédies comme Marivaux, en s'attachant pourtant à mettre plus de simplicité dans le style ? J'entends tous les jours crier *haro* sur l'auteur des *Fausses Confidences*, du *Legs*, des *Jeux de l'Amour et du Hasard*,

et je vois tous les jours la salle pleine quand on joue ces pièces. On les déprécie, parce que c'est le ton à la mode, et l'on y court, parce qu'elles amusent. A quoi tient leur succès ? Aux mêmes causes qui les ont fait réussir dans leur nouveauté. S'il ne peignit pas les mœurs du monde, Marivaux peignit celles de la société ; cette société, qui était la première de Paris, exerçait alors une grande influence sur l'esprit de la capitale. Aussi Miravaux fit-il une espèce de révolution. On ne voulut plus sur la scène que des gens de qualité et des conversations *musquées*. Du temps de Molière, la comédie était sur-tout pour la cour : il l'égayait en lui offrant souvent les mœurs du peuple, inconnues aux grands seigneurs. Marivaux montra les grands seigneurs au peuple, et le divertit à son tour en l'admettant dans leur intimité, en lui révélant le secret de leur vie privée. Ce fut la cause réelle de son succès. Quand on vit qu'il réussissait follement, chacun le prit pour modèle. Maintenant que nos mœurs sont plus fortes, il est tombé dans l'opinion, mais il s'est soutenu à la scène par la vérité de ses portraits, et je ne crois pas qu'il y ait grand malheur à l'imiter avec discrétion, pourvu sur-tout qu'on ne s'éloigne pas de l'observation des traits caractéristiques de la société actuelle. Ne proscrivons aucun genre, ne rétrécissons pas le champ des arts ; et

en admirant les tableaux sortis de l'école sévère des grands maîtres, ne dédaignons pas les compositions gracieuses dues à des talens inférieurs.

L'ouvrage est d'une femme : on le devine ; on le reconnaît en l'écoutant ; une femme seule pouvait mettre des personnes de son sexe dans les situations qu'elle a imaginées avec ce naturel à-la-fois et cette délicatesse, avec ces précautions amies des convenances, et cette observation des limites que le ton de la bonne compagnie sait mettre à la coquetterie, à la malice, à la gaîté.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Les Deux Jaloux, opéra en un acte.

Il semble qu'une divinité secourable se fasse un devoir de consoler les sociétaires de Feydeau d'avoir joué *le Prince de Catane*, et nous de l'avoir vu. Depuis la triste apparition de ce malheureux prince, voici trois nouveautés qui ont su se faire applaudir sans l'assistance du tailleur, du décorateur et du fournisseur de lampions. On ne peut trop louer les auteurs de ne s'être pas livrés au repos après *le Mari de Circonstance*. La brillante destinée de ce charmant ouvrage n'a été pour eux que l'aliment d'un nouveau zèle et le présage de nouveaux succès. *Les Deux Jaloux* sont déjà le prix de cette louable émulation.

Avec plus de modestie encore que de prudence, l'auteur de ce petit opéra n'a omis aucun moyen de prévenir ses juges que l'ouvrage qu'il voulait leur soumettre n'était que l'imitation d'un autre. Cette loyauté est d'autant plus remarquable, que la pièce dont il s'agit est déjà oubliée depuis plus d'un siècle. *Le Jaloux Honteux* (c'est son titre) ne se trouve même pas dans toutes les éditions de Dufresny. La chute de cette comédie fut complette dans l'origine : Collé l'a retouchée long-temps après ; mais on ne voit pas qu'elle soit restée au théâtre. Elle n'a pas moins de cinq actes : en essayant de les analyser, on reconnaîtra que c'est beaucoup pour un fond aussi léger.

Un président au parlement de Rennes a la faiblesse d'être jaloux de sa femme qui l'aime sincèrement ; mais il met sa vanité à ne point le paraître. Il a recueilli dans sa maison une jeune personne nommée Lucie, qui est à-la-fois sa nièce et sa pupille. Deux prétendus, Argan et Damis, recherchent la main de cette riche héritière. Le premier est vieux, le second est jeune : le président a déjà décidé *in petto* qu'un homme grave comme Argan convenait beaucoup mieux à Lucie. D'ailleurs, Damis a commis envers lui une offense qu'il ne peut lui pardonner, quoiqu'elle fût bien involontaire. Dans un bal masqué, où la prési-

dente et Lucie portaient le même déguisement, il a pris la tante pour la nièce, et lui a fait une déclaration passionnée, dont le mari jaloux n'a pas perdu un seul mot. Mais Damis est bien fort; il a pour lui la jeune personne et Lisette sa suivante.

La scène se passe dans un château à un quart de lieue de Rennes. Les deux rivaux viennent d'y disputer l'objet de leurs vœux; mais il se trouve dans cette maison de campagne deux personnages plus importans qu'on ne pourrait le croire : c'est Thibaut, valet du président, et une petite jardinière nommée Hortense, qui, tous deux, sont payés pour venir rapporter à leur maître tout ce qu'ils peuvent voir et entendre dans le château et les environs. Thibaut a le même défaut que son maître; mais loin de s'en cacher, comme lui, il parle de sa jalousie à tout venant : il prétend que c'est une *vertu naturelle, comme de boire et de manger*. Aussi, ce rustaut, moitié niais, moitié rusé, n'a-t-il pas plutôt apperçu Damis, qu'il tremble pour sa petite Hortense; et il la croit tout-à-fait perdue, quand il croit s'appercevoir qu'elle est sensible aux prévenances de Frontin, valet d'Argan. Il redouble de vigilance pour découvrir tout ce qui se passe autour de lui. Le président, toujours en affectant de badiner, le questionne sans cesse pour se tenir au courant. L'opposition apparente et l'accord parfait du jaloux honteux et du franc jaloux, don-

nent lieu à des scènes assez plaisantes. Les rapports continuels de la petite jardinière embrouillent de plus en plus les choses, au lieu de les éclaircir. Elle a trouvé un billet de Damis dans la cassette de Lucie : le valet d'Argan lui conseille de le donner au président, en lui faisant croire qu'il était adressé à sa femme. En attendant l'occasion de remettre le billet, la curiosité la pousse à savoir ce qu'il contient. Le président et Thibaut surviennent derrière elle : chacun d'eux est jaloux pour son propre compte. Thibaut essaie d'enlever le papier des mains d'Hortense; dans son dépit, elle le déchire. Le valet se hâte d'en ramasser les morceaux; le maître, tout en se moquant de lui, s'empare soigneusement des nouvelles preuves qu'il croit avoir de la perfidie de sa fidelle moitié. Thibaut, du moins, sait bientôt à quoi s'en tenir sur le compte de sa petite Hortense. Le président, forcé de partir pour Rennes, et voulant néanmoins cacher son absence aux habitans du château, ordonne à son valet de prendre sa robe de chambre et son bonnet, puis de s'enfermer dans son cabinet, mais de manière à y être vu. Hortense, qui arrive en ce moment, croit parler à son maître; elle lui demande une grâce, et cette grâce est de ne pas être contrainte à épouser Thibaut, parce qu'il est vieux et jaloux. Lucie ferait volontiers la même prière à son oncle; mais elle ne se croit pas assez ins-

truite de la sincérité des sentimens de Damis. Le jaloux président a tant répété que c'était sa femme qu'il poursuivait, que la jeune personne imagine de lui faire subir une épreuve. Elle prend les habits de la présidente, et fait dire à Damis qu'elle désire l'entretenir en particulier. Le jeune homme est si franc dans l'explication, il touche tellement Lucie, qu'elle soulève son voile pour se laisser reconnaître. Dans son ravissement, Damis tombe à ses pieds. Le président survient; il veut égorger l'audacieux séducteur : Lucie se découvre; il reconnaît son erreur et tous ses torts. Le dénouement satisfait tout le monde, excepté Thibaut, à qui le président ôte la petite jardinière pour la donner à Frontin, afin, dit-il, qu'il n'y ait plus de mari jaloux au château.

Il fallait, sans doute, de l'intelligence et une connaissance peu commune de la scène, pour réduire ces cinq actes en un seul, sans y jetter de confusion ni d'obscurité. L'auteur a supprimé non-seulement beaucoup de verbiage, mais même deux rôles entiers de son original : ceux de M. Argan et de Lisette. L'ensemble de l'ouvrage, grâce à ces coupures, est devenu plus rapide et plus gai. Il est joué de la manière la plus agréable : Mme. Gavaudan a obtenu un véritable triomphe dans le charmant rôle de la petite jardinière; la coiffure cauchoise lui sied à ravir : Lesage rend très-naïvement la jalousie burlesque de Thibaut, et Gavaudan

met de l'art dans les nuances commandées par son caractére. Batiste a été plus enjoué et plus ferme qu'il ne l'est ordinairement dans le rôle de Frontin. Ceux de la présidente et de Lucie conviennent parfaitement à mesdames Belmont et Moreau.

Le sévère Jean-Jacques a osé avancer qu'il n'était pas donné aux femmes de réussir dans les arts d'imagination : il prétend que leurs ouvrages *sont froids et jolis comme elles*. Il regardait comme impossible, par conséquent, qu'une femme pût composer de la bonne musique, et l'expérience, il est vrai, vient à l'appui de l'opinion du philosophe de Genève; mais il aurait reçu aujourd'hui un démenti complet au Théâtre-Feydeau. C'est à une dame (qui n'a pas voulu être nommée, mais que tout le monde nommait) que nous sommes redevables d'une des musiques les plus piquantes, les plus gracieuses que l'on ait entendues depuis long-temps à l'Opéra-Comique. Les idées sont toutes à elle, chose devenue extrêmement rare; et son style est formé à l'école des Mozart et des Cimarosa. Un *trio* charmant et des couplets délicieux, chantés avec un goût exquis par Mme. Gavaudan, ont excité des transports d'enthousiasme.

L'auteur des paroles a désiré pareillement garder l'anonyme.

S.

Le Camp de Sobiesky, ou *le Triomphe des Femmes.*

Des patrouilles de hulans et de soldats de toutes armes, coiffés de la toque polonaise ou du bonnet tartare, peuvent faire croire, au lever de la toile, que l'on est dans le camp du roi de Pologne : une bombe qui vient tomber sur la tente du prince, tranquillement occupé de son jeu d'échecs, et qui ne lui arrache que ces mots « Qu'a de commun cette bombe avec notre partie ? » peut faire imaginer, plutôt, que l'on est enfermé dans Stralsund avec Charles XII. Mais la substitution des échecs à la lettre n'est pas la seule licence que se soit permise l'auteur de la pièce nouvelle. Dans un fort qui occupe le fond de la scène, est renfermé un autre prince : on n'apprend pas sans quelque étonnement que c'est le roi Auguste, qui se trouve ainsi assiégé par Sobiesky, son prédécesseur immédiat, et mort conséquemment avant son élection. L'auteur est un homme d'esprit trop connu pour qu'on puisse le soupçonner d'avoir besoin de recourir à l'excuse du pauvre Pradon, qui avouait ne pas savoir *la chronologie*. Je suppose donc qu'il a eu ses raisons pour introduire quelques variantes dans l'ordre des temps et le nom des personnages. C'est ainsi, par exemple, que sous celui de la belle Théodora, quelques

spectateurs auront pu reconnaître cette célèbre comtesse de Kœnigsmark, mère de notre illustre maréchal de Saxe : douée d'autant d'esprit que de beauté, cette femme était plus capable que bien des ministres de faire réussir une négociation. Auguste la chargea de la mission la plus délicate auprès de Charles XII. Ce prince inflexible refusa constamment de la voir. Elle prit ses mesures pour le rencontrer, un jour, dans un sentier fort étroit ; elle descendit de voiture dès qu'elle l'apperçut ; le roi la salua sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, et s'en retourna dans l'instant. Voltaire, qui rapporte ce trait, cite aussi des vers français où la belle comtesse caractérise parfaitement Charles XII :

. . . . Chacun des dieux, discourant à sa gloire,
Le plaçait, par avance, au temple de mémoire ;
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Théodora ne se montre pas moins ingénieuse : les soldats d'Auguste sont révoltés parce qu'il ne les paie plus. Quoique trahie par cet amant infidèle, la généreuse princesse convertit toute sa fortune en or et en billets, en remplit sa voiture, traverse hardiment le camp de Sobiesky, force ce monarque à l'écouter, malgré l'aversion pour les femmes que lui prête l'auteur, et parvient enfin à introduire son trésor dans la place assiégée.

Il y a, sans doute, des situations intéressantes dans cet ouvrage, et elles ressortiraient peut-être davantage, sans un mouvement de troupes continuel et des alertes répétées sur de trop légers motifs. Le grand Sobiesky ne fait-il pas bien de l'honneur à une petite garnison de trois mille hommes qui hasarde une sortie, quand il se met lui-même à la tête de ses troupes pour la faire rentrer dans le fort, et qu'au préalable il invoque à genoux l'assistance du dieu des armées, comme s'il s'agissait de sa couronne ou de sa vie?

La pièce est écrite en vers, mérite devenu rare à l'Opéra-Comique : ils sont généralement faciles ; plusieurs sont remarquables par l'esprit ou la grace. On le croira facilement, lorsqu'on saura que M. Dupaty en est l'auteur.

La musique n'offre que très-peu de morceaux, mais ils sont dignes de M. Kreutzer. L'ouverture, des couplets charmans de Mme. Boulanger et de Moreau, et surtout un trio d'un excellent style, ont été applaudis avec transport. Mme. Boulanger est extrêmement piquante dans le rôle d'une jeune personne folâtre, vrai page femelle plus encore que petite Roxelane.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

Le Temporiseur.

Peut-être aurions-nous dû parler plutôt du *Temporiseur* : mais on est toujours à

temps pour parler d'une chute ; car il n'y a guère que le succès qui excite l'intérêt et pique la curiosité. La pièce est tombée tout naturellement ; aucune voix ne s'est élevée pour la défendre, et l'on pourrait dire qu'elle a été sifflée par acclamation. Il n'y a pas de mal ; une bonne chute est bonne à quelque chose, elle empêche un jeune homme de s'engager inconsidérément dans cette carrière périlleuse où les talens les plus réels n'obtiennent parfois que des succès contestés. L'auteur du *Temporiseur* pourrait donc se féliciter à quelques égards. Sa fable est nulle, tant mieux ; son héros n'a rien de théâtral, tant mieux ; les personnages qu'il a groupés autour de lui sont insignifians ; il n'y a pas une scène, pas un trait comique dans l'ouvrage, tant mieux encore ; il est bon de savoir à quoi s'en tenir dès le premier pas.

Je ne ferai pas l'analyse de cette pièce, qui est déjà oubliée. Que dire d'un valet inutile, d'un ami bavard, d'une maîtresse importune qui n'est rebutée ni par les dédains, ni par les refus de son amant ? Que dire sur-tout du personnage principal ? Il est dans une inaction parfaite, et il doit y rester, puisque le trait caractéristique du Temporiseur est de ne point agir. Il ne peut se décider à écrire une lettre qui le préserverait de sa ruine ; il recule son mariage, etc. ; pourquoi faire ? Pour rester les bras croisés sur le théâtre.

Le Temporiseur n'est qu'une nuance du négligent, de l'insouciant, du paresseux, qui eux-mêmes ne sont que des nuances de caractère. L'aimable auteur de *la Petite-Ville* avait présenté dans M. Musard le seul côté comique de ce personnage. M. Musard est temporiseur, mais il agit. Il est vrai qu'il fait toujours le contraire de ce qu'il doit faire. Il a laissé protester une lettre-de-change par négligence ; mais c'est qu'ayant voulu porter lui-même à la poste les fonds qui devaient servir à la payer, il s'est amusé à parler médecine avec le directeur de la poste, qui est médecin, l'a suivi chez un malade, et a oublié dans sa poche la lettre qu'il adressait à son correspondant. Sort-il pour réparer sa faute? Il lit les affiches, règle sa montre, regarde les caricatures, achète des baromètres, marchande des meubles, etc. ; tous les personnages contribuent à développer et à faire ressortir son caractère de la manière la plus piquante. Aussi *M. Musard* a fait rire tout Paris, et *le Temporiseur* a fait bâiller la nombreuse compagnie qui s'était réunie à l'Odéon pour le juger.

On n'a guère écouté la pièce ; cependant on en a entendu assez pour remarquer que le style était vague, obscur, embarrassé, et rappelait trop souvent la conversation de cet homme auquel Chamfort disait : « Attendez, je vais vous expliquer votre pensée ».

Dans une dissertation littéraire qui tombe

des nues, le Temporiseur conseille à son ami de ne pas se presser de publier ses *Essais*, et ajoute :

Laisse mûrir
Un talent que *la hâte* a souvent fait périr.

N'est-ce pas un conseil que l'auteur du *Temporiseur* pourrait prendre pour lui-même ?

Théatre du Vaudeville.

Le Mari par Hasard.

Prenez-garde, messieurs les auteurs ; redoublez de zéle et sur-tout de gaîté. Le beau temps arrive, il ne faut pas de médiocres efforts pour engager les spectateurs qu'attirent le soleil et la verdure, à venir étouffer entre quatre murailles, et pour les forcer à préférer une immobilité fatigante à un exercice agréable et salutaire. La plus perdue des journées est celle où l'on n'a pas ri, disait un homme qui pourtant riait rarement ; si cet axiome est vrai, que de journées, c'est-à-dire que de soirées perdues au théâtre, où l'on court en foule chercher l'amusement, et où l'on ne trouve que trop souvent l'ennui au lieu du plaisir !

Le Mari par Hasard n'a que médiocrement contribué aux plaisirs du parterre le jour où il a paru. Toujours ballotté entre les sifflets et les applaudissemens, on ne saurait dire précisément si la pièce est tombée ou si elle a réussi à la première

représentation. On a mis peu d'empressement à connaître le sort qui pouvait l'attendre à la seconde. Cependant, aprés quelques légères contradictions, elle a pris son rang dans le répertoire, et pourra désormais, aussi bien qu'une autre, occuper un tiers de la durée du spectacle.

Une jeune veuve est poursuivie pour les dettes de son mari. Il se trouve dans l'hôtel garni qu'elle habite un colonel qui porte le même nom qu'elle. Pour la soustraire à la recherche des créanciers, on imagine de la faire passer pour la femme de ce colonel. Voilà le *Mari par Hasard*. Pour traîner un peu les choses en longueur, on a donné un amant à la veuve. L'amant est jaloux du colonel; on le serait à moins. Elle a aussi une amie un peu folle, et cette amie épouse le colonel quand tout s'éclaircit. Ce qu'il y a d'admirable, et ce qu'on ne voit qu'au théâtre, c'est que le colonel, qui n'est ni oncle ni tuteur, donne généreusement à la belle veuve une terre de vingt-cinq mille livres de rentes lorsqu'elle épouse son amant.

L'intérêt est nul dans cette pièce, et ce qui est pis pour le Vaudeville, il n'y a pas même de gaîté. On n'a remarqué qu'une seule scène, encore n'est-elle pas assez développée. Sainville, amant de la jeune veuve, veut se battre avec le colonel d'Armancourt, qu'il croit son rival préféré. Je ne doute point, dit celui-ci au jeune hom-

me, que vous ne me tuïez; je vous prie donc de consoler Hortense, qu'un tel éclat va désoler et perdre de réputation. Il ajoute, toujours sur le même ton, plusieurs traits qui font sentir à Sainville combien sa fureur est déraisonnable. Il y a là une intention dramatique dont il faut tenir compte à l'auteur, ou plutôt aux auteurs.

Les couplets sont froids et insignifians; c'est un tort que les habitués du Vaudeville ne pardonnent pas; ils aiment à être réveillés à la fin de chaque couplet par le trait d'usage; ils l'attendent, ils le guettent. Si ce trait n'arrive pas, ils prennent de l'humeur et finissent par se venger lorsque leur attente a été trompée plusieurs fois.

Madame J'Ordonne, ou *l'Intrigue Lente*, *et Madame L'embarras*, parodies de *l'Intrigante*.

Deux parodies de la même pièce, le même jour! Il y avait là de quoi embarrasser les curieux et les journalistes. Les véritables amateurs devaient donner la préférence au Vaudeville, qui dans la hiérarchie théâtrale a le pas sur les Variétés.

Le Vaudeville a succédé de droit au Théâtre-Italien pour les parodies, et pendant long-temps il s'est montré digne de cet héritage. On s'attendait donc à trouver des traces de l'ancienne méthode; on comptait sur un déluge d'épigrammes, sur des traits fins et spirituels. Cette attente n'a pas été tout à fait remplie. Mme. J'Ordonne a plus

de méchanceté que de malice, et les auteurs qui avaient promis de la gaîté, dans un couplet d'annonce, ne se sont pas piqués de tenir parole.

Ils ont suivi pas à pas la marche de *l'Intrigante*. Pendant que M. L'Effilé, marchand mercier, est à la foire de Guibray, Mme. J'Ordonne, sa belle-sœur, s'établit chez lui, fait repeindre sa boutique, renouvelle le comptoir, etc. Elle voudrait avoir un débit de tabac, et pour mettre dans ses intérêts M. Blaffard, commis à la direction des Droits-Réunis, qui peut la servir dans cette affaire, elle a le projet de lui faire épouser Lili, fille de M. L'Effilé; mais Lili aime Criquet, et Blaffard ne peut se déclarer que lorsqu'il aura été autorisé par ses supérieurs. Mme. J'Ordonne peint à sa nièce le bonheur dont elle jouira lorsqu'elle sera la femme de Blaffard : *Je ne vous entends pas*, répond la petite ; je veux vivre comme mon père et ma mère, qui n'ont jamais quitté leur boutique. *Je ne vous comprend pas*, dit à son tour Mme. J'Ordonne. « C'est répond Lili, que nous n'avons pas plus d'esprit l'une que l'autre ». Ce trait porte à faux ; car cette scène, dans *l'Intrigante*, très-bien dialoguée, est conduite avec beaucoup d'art. M. L'Effilé revient ; il ne veut pas marier sa fille à Blaffard. Mme. J'Ordonne, pour se venger, le dénonce, comme ayant apporté des marchandises prohibées. Les commis des douanes arrivent. M. L'Effilé se cache dans

dans une pendule, etc. Son innocence finit par être reconnue, et l'on conseille à Mme. J'Ordonne de sortir de la maison, et d'aller se corriger de ses défauts.

Quelques-uns des traits répandus dans cette prétendue parodie, passent un peu les bornes permises, et, ce qu'il y a de pis, ne sont pas plaisans. En voici un exemple. Après avoir communiqué son projet à M. L'Effilé, Mme. J'Ordonne ajoute : « Comment ! Vous ne m'applaudissez pas ? » — « Non vraiment ! Répond M. L'Effilé, je ne suis pas payé pour cela ».

Voici une plaisanterie qui est de meilleur goût, et qui a le mérite de l'à-propos : on dit à Mme. J'Ordonne que son médecin est venu pendant son absence : « Je ne veux plus le voir, dit-elle, il m'aurait tuée si je l'avais laissé faire ; depuis quinze jours que je l'ai congédié, je me porte beaucoup mieux ». On sait que le rôle du médecin a été supprimé, dans *l'Intrigante*, dès la seconde représentation.

Les acteurs du Théâtre Français ne sont pas ménagés dans la parodie. On veut tourner Michelot en ridicule sur sa petite taille, comme on avait plaisanté Baptiste sur sa haute stature, dans *le Cimetière du Parnasse*, en le représentant monté sur des échâsses. Pourquoi traiter ainsi Michelot, qui déploie beaucoup de talent dans le rôle de Sainville ? Cet acteur, après avoir long-temps lutté

avec le public, a su enfin le forcer à lui rendre justice.

Au défaut de comique, l'auteur de la parodie a imaginé de donner à ses personnages des costumes bizarres : Mlle. Rivière, chargée du rôle de Mme. J'Ordonne, était presque méconnaissable avec sa longue taille et ses chaussures gothiques. Mme. Saint-Aulaire, vêtue comme elle, s'est fort bien tirée du petit rôle de M. L'Effilé. Fontenay a parfaitement saisi l'importance et les airs de Damas. Laporte était chargé de Michot, le moins parodiable de tous les acteurs.

En forme de réparation ; on a fait l'éloge de l'auteur de *l'Intrigante*, dans un des couplets du vaudeville qui termine la pièce, et le public a saisi avec empressement cette occasion de rendre justice à ses talens.

Quel est l'auteur de cette parodie? On est venu nommer M. Dartois. On prétend qu'il y a plusieurs coupables ; on prétend que la pièce des Variétés a été faite par les mêmes auteurs que celle du Vaudeville. Il ne m'appartient point de pénétrer un si grand mystère.

Théatre des Variétés.

Madame L'Embarras.

Substituez *Mme. L'Embarras* à *Madame J'Ordonne* ; M. Canelle épicier, à M. L'Effilé, mercier ; Fanfan à Criquet ; ôtez les couplets de la pièce du Vaudeville ; supprimez quelques traits saillans ; mettez en place

de mauvais jeux de mots, de pitoyables quolibets, et vous croirez avoir vu cette seconde parodie.

Si, comme on le prétend, ces deux pièces sont des mêmes auteurs, quel a été leur but ? Ont-ils voulu faire une spéculation ? Alors, deux pièces pouvaient valoir mieux qu'une, pour le produit. Se sont-ils trouvé trop d'esprit pour le renfermer dans une seule pièce ? Le public n'a pas été de leur avis.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

Palmerin, ou *le Solitaire des Gaules.*

J'ignore si l'auteur de ce nouveau mélodrame en a puisé le sujet dans quelque vieux livre de chevalerie ; dans ce cas, il aurait fait preuve de discernement ; mais je désirerais qu'il l'eût entièrement inventé : il annoncerait alors le talent de rassembler de profondes combinaisons dramatiques, et d'en tirer des scènes fortes et des situations intéressantes.

L'action de la pièce est extrêmement compliquée, et cependant l'exposition s'en fait avec clarté ; elle se développe facilement, et les actes sont coupés avec assez d'adresse pour que la curiosité du spectateur se soutienne et s'accroisse pendant l'intervalle qui les sépare.

Il me faudrait beaucoup plus d'espace que celui qu'il est permis de consacrer à un mélodrame pour tracer une analyse dé-

taillée et satisfaisante du *Solitaire des Gaules*. Les lecteurs voudront bien se contenter de l'idée succincte que je vais essayer de leur en donner.

Un jeune homme a été élevé dans les montagnes d'Ecosse par un vieux guerrier qui lui a inspiré l'amour de la gloire et de la vertu ; dès qu'il a su manier la lance et le glaive et dompter un coursier, son instituteur l'a envoyé à la cour demander l'ordre de chevalerie. Quel est son nom ? Qui lui a donné le jour ? Lui-même l'ignore ; on ne l'appelle que le *Damoisel inconnu*. Il trouve à la cour un protecteur, autre personnage mystérieux, connu seulement sous le titre du *terrible Preux des montagnes d'Ecosse*.

Le Damoisel est armé chevalier, et le Preux qui lui a servi de parrain lui déclare alors qu'il est destiné à accomplir une grande vengeance. Le jeune chevalier apprend qu'il est fils du grand Alfred, l'honneur de la Table-ronde, qui est mort sous les coups d'un assassin. Le Damoisel jure de poursuivre et de punir le meurtrier de son père. Mais il faut qu'il s'éloigne d'un objet bien cher à son cœur, de la belle et douce Honora, que tout le monde croit la nièce de la duchesse Stéphanie, parente du roi.

Honora dépose dans le sein de son amant un terrible secret. Elle est fille du fameux Palmerin, qui, accusé d'un crime horrible, et condamné sur les apparences sans avoir été entendu, traîne dans les Gaules

une vie chargée d'opprobre et de malheur. Le Damoisel, brûlant des feux de l'amour et de l'enthousiasme de la vertu, s'engage à faire éclater l'innocence du père de son amante.

Le signal d'un tournois se donne; le Damoisel triomphe de tous les tenans; mais à l'instant où il va recevoir des mains d'Honora le prix de sa victoire, un chevalier inconnu s'élance dans la lice; son armure, son casque, son panache, tout est noir; un crêpe funèbre lui sert d'écharpe, un autre est enlacé autour de son bras, et sur son lugubre bouclier on lit cette affreuse devise : *Je donne et cherche la mort.* Il défie tous les chevaliers au combat à outrance.

Le Damoisel réclame et obtient le droit de punir sa cruelle témérité. Un combat terrible s'engage; l'inconnu succombe, et le généreux fils d'Alfred, en le forçant d'accepter la vie, ne lui impose d'autre condition que d'aller déposer son épée aux pieds d'Honora. Avez-vous deviné, lecteur, quel est ce chevalier noir? C'est Palmerin, le père d'Honora, l'innocent et malheureux Palmerin. Il a appris dans sa retraite que depuis long-temps on élève un jeune guerrier destiné à lui donner la mort, et bravant tous les dangers qui menacent sa tête; il est venu au devant de son ennemi.

La nature trahit ce père infortuné; il presse sa fille dans ses bras; le Damoisel, plein de respect et de tendresse pour le père

de celle qu'il adore, lui jure de consacrer sa vie à le défendre ou à le venger. A l'instant, le Preux des montagnes s'avance : « Jeune homme, lui dit-il, en lui désignant Palmerin, tu es le fils d'Alfred, voilà son assassin, montre-moi son vengeur ! »

Je connais au théâtre peu de situations aussi fortement dramatiques que celle-ci.

Le Damoisel, convaincu de l'innocence de Palmerin, se refuse avec horreur à lui percer le sein ; il se détermine à protéger sa fuite. Mais il est trop tard : les issues du palais sont gardées, le Damoisel lui-même ne peut sortir ; on vient pour saisir Palmerin au nom du roi, son jeune ami, à la tête de quelques braves, veut le défendre, le sang va couler ; Palmerin se jette au milieu des deux partis, dépose son épée et se livre à la rage de ses ennemis.

Comme il est condamné depuis longtemps, on dresse déjà son échafaud. Mais le roi consent à la révision du procès. Faveur inutile. Palmerin ne peut prouver son innocence. Alfred et lui aimèrent la belle Roselinde. Palmerin fut préféré, et la haine la plus implacable s'alluma dans le cœur d'Alfred ; une guerre longue et cruelle désola tour à tour les états des deux rivaux. Une nuit, enfin, ils se rencontrent seuls, absolument seuls, dans un lieu désert, c'est là qu'un des deux doit recevoir la mort de la main de l'autre. Le vaincu sera à la disposition du vainqueur. Après le combat le

plus acharné, Alfred, jusqu'alors invincible, roule aux pieds de Palmerin qui, lui arrachant sa cuirasse et lui mettant sur le cœur la pointe de son épée, consent à lui donner la vie en échange du serment de ne plus le provoquer à aucun combat. Alfred jure; son généreux ennemi va chercher du secours, le fait transporter dans son propre château, et fait prévenir tous les amis d'Alfred.

Ils arrivent, le farouche Ictobald est à leur tête. La gloire de Palmerin l'a rendu un de ses plus cruels ennemis. Ce dernier conduit tous les chevaliers dans la chambre du blessé, on écarte les rideaux du lit. Spectacle affreux! Alfred nage dans son sang; un poignard marqué du chiffre de Palmerin est enfoncé dans son cœur. Mille cris accusateurs s'élèvent; comment les repousser? Quel moyen de prouver son innocence?

Je veux laisser un aliment à la curiosité publique, en ne racontant pas le dénouement qui sort d'une boîte aussi mystérieuse que les personnages et les événemens de la pièce. L'innocence de Palmerin est reconnue par tout le monde, et même par son accusateur, *le Preux des montagnes d'Ecosse*, qui justifie, en se nommant, le rôle un peu odieux de persécuteur qu'il a joué jusque là. Il s'appelle Olderic; Alfred était son frère. La main d'Honora devient le prix du courage et de la vertu du noble Damoisel.

Ce mélodrame, qui sort tout-à-fait de la ligne des ouvrages de ce genre, a été couronné par un succés aussi brillant que mérité. L'auteur, demandé avec un flatteur empressement, est M. Victor, qui a déjà donné à ce théâtre *le double Enlèvement.* La musique est de MM. Lanusse et Quaisain; et le ballet dont, tout agréable qu'il soit, la pièce pouvait fort bien se passer, a été dessiné par M. Millot.

Je ne puis reprocher à cet ouvrage qu'un style ambitieux et une prodigalité d'épithètes qui presque toujours appauvrissent l'expression. Que l'auteur retranche à propos huit ou dix pages de sa pièce, qu'il rature une centaine d'adjectifs, et nous aurons, faut-il l'écrire? nous aurons *un mélodrame digne d'estime.* Je ne doute pas que le succés qu'obtiendra long-temps *le Solitaire des Gaules* ne me fournisse l'occasion d'en parler de nouveau. A.

THÉATRE DE BRUXELLES.

Avant de rendre compte des débuts dont nous ne nous occuperons que dans le volume prochain, terminons ce qui nous reste à dire sur le peu de nouveautés jouées depuis le commencement de cette année.

Elles sont au nombre de cinq; savoir : une comédie, un opéra, deux vaudevilles et une très-ingénieuse critique des mélodrames.

Le succès de l'*Avis aux mères*, comédie en un acte, de M. Dupaty, dont nous avons donné un extrait assez étendu dans notre volume de Février de

cette année, nous assure une jolie pièce de plus dans le courant du répertoire, que la vacance de l'emploi *de jeune première et ingénuité* pendant toute l'année dernière, avait extrêmement appauvri.

L'opéra de *Fanchette* n'a fait aucun plaisir, malgré toute l'intelligence et l'amabilité de Mme. Bousigue dans ce rôle. Il faut convenir aussi qu'elle a été très-mal secondée, et que l'on n'a apporté aucun soin à faire réussir cette pièce.

Dans le volume d'Avril 1810, nous avons fait connaître à nos lecteurs *le Retour d'un Croisé*, ingénieux badinage d'un ami éclairé de la bonne et franche comédie.

Quelques spectateurs ont voulu prendre les choses un peu trop à la lettre, et après avoir beaucoup ri, ont sifflé. Mais dussent-ils siffler encore, il faut garder au répertoire et jouer quelquefois cette piquante parodie; ne fut-ce que pour se dégoûter tout-à-fait du plus ennuyeux de tous les genres, du mélodrame.

MM. Paulin, Dubreuil et Mlle. Clarisse, surtout, ont rempli les principaux rôles du héros, du tyran et de la malheureuse héroïne, avec un vrai talent.

Malgré son titre, le vaudeville *Au feu!* n'a pu réchauffer ni les acteurs, ni les spectateurs. Il a eu peu de succès.

Les Pages du duc de Vendôme ont réussi, et ce vaudeville restera au répertoire. Mme. Bousigue y est charmante dans un rôle de page.

Dans le temps de leur nouveauté, nous avons rendu compte de ces deux vaudevilles.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce volume.

BIBLIOGRAPHIE.

SCIENCES ET ARTS.

INSTITUT DE FRANCE.

MÉLANGES.

LITTÉRATURE.

SPECTACLES.

Fin du cinquième volume

ESPRIT
DES JOURNAUX,

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

PAR

UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

JUIN 1813.

DEUXIÈME TRIMESTRE.

TOME VI.

A BRUXELLES,

DE L'IMPRIMERIE DE WEISSENBRUCH,

PROPRIÉTAIRE.

AVIS.

Il paraît chaque mois un volume de ce Journal. La souscription est ouverte pour 3, 6, 9 *et* 12 *mois; elle est de* 24 *francs pris à Bruxelles, de* 27 *francs pris à Paris, de* 31 *francs* 50 *centimes, franc de port, pour les autres départemens, et de* 39 *fr. pour l'étranger.*

On s'abonne chez tous les directeurs de poste et libraires des principales villes de l'Empire français et de l'Europe; et principalement à Paris, chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n°. 26, *et à Bruxelles, chez Weissenbruch, imprimeur-libraire, éditeur et marchand de musique, propriétaire et directeur de ce journal, place de la Cour, n°.* 1085.

ESPRIT
DES
JOURNAUX.

BIBLIOGRAPHIE.

La Gaule poétique ou *l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux-arts, par M. F. de Marchangy.* — Ire. époque ; tomes I et II. A Paris, chez Joseph Chaumerot, libraire, place Saint-André-des-Arcs, n°. 11. Prix, 10 fr. et 12 fr. 50 cent. franc de port.

Cet ouvrage manquait à la littérature ; il importait de faire connaître sous leur point de vue poétique ces brillantes époques de la grandeur des Gaulois, de l'arrivée des Francs, de l'établissement de la monarchie et des grands événemens qui en ont été la suite. Il importait sur-tout de dégager les premiers temps de notre histoire de cette teinte de barbarie qui lui avait été donnée par les écrivains de Rome, de juger nos ancêtres d'après leurs actions, et nullement

d'aprés les préventions des vainqueurs du monde.

Pourquoi faut-il que dans le grand nombre d'auteurs qui ont écrit sur notre histoire et ses premiers temps, aucun ne l'ait trouvée propre aux conceptions poétiques, et n'ait cru y voir que des événemens obscurs et des fables grossières. C'est que ces auteurs, cherchant à rétablir ou à discuter des faits, à éclaircir des textes, à fixer des dates, n'avaient pas songé à découvrir le voile épais qui dérobait les traits intéressans sous lesquels on pouvait représenter la France.

Ce n'est point une nouvelle histoire de notre patrie qu'a voulu publier M. de Marchangy, mais bien un ouvrage littéraire sur cette histoire, dont il indique les ressources poétiques et les sujets intéressans.

Justement enthousiasmés des aimables fictions de la mythologie des anciens, les orateurs, les poëtes et les peintres dédaignaient de puiser leurs sujets dans nos annales; enfans dénaturés, ils avaient oublié leurs pères et semblaient les méconnaître; cependant il n'est pas une époque dans notre histoire qui ne nous offre des traits de dévouement à la patrie, des traits de grandeur d'ame ou de courage, et enfin qui ne puisse offrir à l'éloquence, à la poésie, et aux beaux-arts, des sujets dignes de les inspirer.

Frappé de cet oubli condamnable, un de

nos magistrats a consacré ses loisirs à nous retracer les hauts faits et les exploits de nos ayeux considérés dans leurs rapports avec les arts en général. Là il indique le sujet de discours intéressans, ici il trace le plan d'un poëme épique, plus loin il fournit aux peintres et aux sculpteurs les moyens d'animer la toile et le marbre; il essaie de révéler les beautés poétiques de notre histoire qu'on croit généralement prosaïque et ennuyeuse; aussi, par suite d'un préjugé trop longuement accrédité, serait-on tenté d'accuser l'auteur d'avoir substitué à la vérité les rêves de l'imagination, s'il n'avait pris la peine de consulter ces autorités respectables qui le mettent à l'abri du soupçon, et qui lui servent en quelque sorte d'égide contre les doutes qui pourraient s'élever. Cet ouvrage est rempli de faits connus, et d'opinions nouvelles que des personnes, peu versées dans nos antiquités, prendront d'abord pour des paradoxes : il était donc nécessaire d'invoquer les témoignages les plus authentiques pour les accréditer et pour leur imprimer le sceau de vérité dont toutes les pages de l'histoire devraient être marquées.

La Gaule poétique sera divisée par époques ; dans les deux volumes que nous annonçons, l'auteur traite de la première époque, c'est-à-dire, des événemens qui se sont passés sous la première race de nos rois ; avant de les analyser, nous croyons

devoir rapporter le passage suivant, qui donnera une idée plus juste du travail de M. de Marchangy et de la manière dont il a voulu traiter son sujet.

« Vous donc, poëtes et artistes, que l'amour de votre pays échauffe de son feu sacré, saisissez la lyre, le ciseau, la palette, et daignez me suivre dans les nouveaux sentiers que je vais vous frayer : nous nous arrêterons ensemble sous les chênes divinisés où les antiques Semnothées (1) accomplissaient leurs mystères, dans ces camps nombreux que les Gaulois et les Francs ont dressés en face de tant de nations différentes d'origine, de mœurs, de coutumes; dans les fêtes et les cours plénières de nos monarques, dans les joûtes et les carousels de nos paladins; nous parcourrons les cloîtres du cénobite, la grotte du solitaire, les sombres églises, qu'on prendrait pour des catacombes et des forêts pétrifiées, et les manoirs féodaux, et les castels hospitaliers où les pélerins, les preux, les écuyers, les pages et les damoiseaux contaient leurs aventures de guerre et d'amour à la lueur des brasiers. Vous apprendrez les faits célèbres, les grandes vertus, les grands crimes, les usages curieux, les fables nationales, les mœurs simples et la vie privée de nos aïeux; alors, étonnés de tant de poétiques richesses, vous consacrerez désormais vos veilles

(1) Nom des Druides.

à célébrer une histoire trop long-temps méconnue et dédaignée.

» Si j'ose marcher avec vous dans cette lice glorieuse où le mérite seul a droit de porter ses pas, ce n'est point que je prétende vous donner des leçons et des exemples ; ce n'est point que j'aspire aux palmes dues à ceux qui sauront raconter tant de merveilles ; mais le berger qui vit obscur dans les vallons solitaires, conduit quelquefois le conquérant à travers les routes inconnues et même jusqu'au champ d'honneur où l'attend la victoire ».

Après une introduction brillante et animée ; M. de Marchangy traite des Gaulois et de leur origine. Les auteurs qui en ont parlé les font venir du Scamandre et du Simoïs, d'autres de la Grèce est des rivages d'Ilion, après l'incendie de cette ville ; d'autres encore les ont regardés comme les fils du Dieu de la Nuit, ou les neveux d'un fils de Noë, et enfin les ont fait descendre des Titans. Les Gaulois étaient Celtes ; leur histoire se perd dans la nuit des temps, et leur renommée s'était étendue dans l'Europe et dans une partie de l'Asie qu'ils avaient conquise.

L'auteur rapporte les migrations de ce peuple sous la conduite des princes Bellovèse et Sigovèse, et décrit tous les brillans exploits dont ils rendirent témoins l'Italie et la Grèce ; ils lui fournissent le sujet de plusieurs tableaux. C'est ainsi qu'en parlant des

Gauloises, de leur beauté, de leur courage et de leur fidélité, il indique aux poëtes tragiques les beaux traits d'Eponine, dont la tendresse conjugale eût mérité de trouver dans le père de Titus la clémence de Titus lui-même; de la belle Chemora, faisant rouler aux pieds de son époux vengé, la tête du centurion qui voulait outrager sa pudeur; de la fidèle Camma, dont Sinorix assassina l'époux afin de posséder cette veuve, qui parut agréer ses vœux, pour lui faire partager avec elle aux pieds des autels la coupe empoisonnée.

Les Gaulois avaient des prêtresses qui, se consacrant dans l'île de Saine au culte d'une divinité celtique, faisaient vœu de virginité comme les vestales. A l'exemple des pythies, elles rendaient des oracles et prédisaient l'avenir. « Oh! Que de fictions, que de vers heureux ces vierges célèbres eussent inspirés au brillant génie de la Grèce! Tandis que nous accusons de stérilité nos premiers siècles, son souffle créateur eût fécondé ces semences poétiques; à sa voix, cette île de Saine eût été, comme une autre Délos, ombragée de bois prophétiques; les lieux voisins du séjour sacré, les rivages de la Neustrie et des Armoriques se fussent embellis par des métamorphoses et des illusions sans nombre. Au gré de la haine ou de l'amitié de ces premières fées, on eût vu autour d'elles l'Océan britannique couvert d'obscurité et gros de tempêtes, ou

tout radieux des reflets de l'arc-en-ciel et des faux soleils, et ravi par les lointains concerts de ces syrènes. Là, sur des navires aux voiles de pourpre et d'azur, aux cordages de soie et d'or, les rois puissans seraient venus de toutes parts chercher des oracles, et le jeune héros dont l'esquif aurait été brisé par les écueils, reçu par les beautés solitaires, eût peut-être été captivé dans leurs grottes harmonieuses par tous les prestiges de la magie, de l'amour et de la volupté ».

A cette description succède un chapitre sur les Bardes Gaulois; l'auteur les montre, lorsqu'enflammés par l'amour de la patrie et de la gloire ils célébraient les dieux et les héros en des chants qu'accompagnait la harpe sacrée. Dépositaires du passé et les vivantes annales de la Gaule, ils ne transmettaient que verbalement les lois et les secrets de la science. Appellés aux festins des rois et des grands, ils vantaient les préceptes et les usages dont l'observation devait être sacrée pour les Gaulois. Ces chants qui ne nous sont point parvenus se retrouvent épars dans mille histoires. M. de Marchangy les a recueillis et en a composé un hymne qui porte avec lui le plus grand intérêt.

Le second récit qui traite des colonies des Grecs et des Romains dans les Gaules, renferme les sujets de poëmes héroïques. La fondation de Marseille, l'un des événemens

qui contribuèrent le plus à adoucir les mœurs de nos belliqueux ancêtres, réunit à elle seule le sujet d'un poëme intéressant.

En effet, des Phocéens assujettis par les rois de Perse et de Lydie forment le projet de chercher au-delà des mers une patrie indépendante. Quel pays leur fera oublier celui qu'ils abandonnent ! Quel pays va recevoir ces favoris de l'Olympe et du Parnasse, cette peuplade encore enivrée des prestiges et des illusions de la terre poétique ! Ils s'embarquent, et bientôt les vents propices enflant les voiles des vaisseaux, pousse leurs nefs légères vers les rives de la Provence. Les Phocéens descendent et secouent sur cette terre hospitalière leurs cothurnes encore blanchis de la poussière des gymnases et de l'hyppodrome. Marseille s'élève et se distingue des autres villes par le commerce, les lois, les lettres, les armes, et sur-tout par la pureté de ses mœurs. Son commerce la rend bientôt florissante, et ses campagnes voient fleurir les pampres de Phocée, les oliviers de Clazomene, les grenadiers de Samos et les plants de myrthe apportés du mont Latmus, fameux par les amours de Diane et d'Endymion. Autour de Marseille s'élèvent encore Athenopolis, Nicée, Theliné, Cyrene, Agathapolis et d'autres villes dont les noms rappellaient aux Gaulois que dans leur patrie on parlait le langage de Périclès, de Sophocle, d'Anacréon et de Sapho.

« Notre histoire, dit l'auteur, fut donc ainsi marquée du sceau de l'antiquité, et dans son premier blason, on voit les lauriers du Méandre et les myrthes de Gnide s'enlacer à la vervoine des Velleda et au Gui religieux des Druides. Nos collines ont porté des temples grecs pareils à ceux que le nocher remarquait sur le cap Sunium, où discourait Platon, et dans les îles qui parsément la mer Egée. La Vierge de l'Ionie, cherchant la fraîcheur du bain accoutumé, a déposé son voile sur les humbles marguerites qui bordent nos fontaines, et nos modestes saules ont prêté à sa nudité pudique l'abri que lui offraient les lantisques des bords de l'Hermus : on eût dit qu'une des îles de la Grèce, qu'une Cyclade flottante, qu'une autre Délos, détachée de sa base et chargée de ses cités, de ses édifices, de ses boccages, de ses pénates et de ses citoyens, se fût arrêtée toute parfumée dans un des golfes de notre patrie.

» Ah ! Puisqu'il en est ainsi, que l'amant des beaux-arts, qui ne peut au gré de ses désirs traverser les vastes mers pour demander à la Troade ou au Péloponèse des vestiges inspirateurs, s'en dédommage du moins en évoquant les grands souvenirs que nos champs méridionaux conservent encore; qu'il explore de nobles débris, qu'il écarte la vile poussière dont quelques générations barbares ont recouvert les restes d'une époque merveilleuse ; alors il lira sur le marbre

des tombeaux les épitaphes des Grecs de l'Ionie ».

C'est ainsi que par des descriptions vives et animées, par un style toujours approprié au sujet, M. de Marchangy, jette le plus grand intérêt sur ces glorieux événemens qui touchent au berceau et à l'enfance de notre histoire.

Les Francs et leur origine fournissent la matière du troisième récit. Leurs portraits, leurs mœurs et leurs conquêtes, sont décrits avec autant de fidélité que d'élégance. Vainqueurs des Gaulois et des Romains, les nouveaux conquérans adoucirent leur caractère, et envoyèrent leurs enfans aux écoles pour y cultiver les lettres grecques et latines. Incorporés avec les vaincus, on vit l'antique Celte s'unir à la fille du Sicambre, la jeune gauloise présenter la coupe des aveux au guerrier Franc, et le trône des Césars vit s'asseoir près d'Arcadius la française Eudoxie. L'auteur fait connaître les fonctions des Bardes chez les Francs, et les chants que ces peuples aimaient à accompagner du bruit de leurs lances et de leurs boucliers.

M. de Marchangy indique le sujet de deux poëmes épiques dans les quatrième et cinquième récits. L'un traite des Huns, des exploits et de la défaite de cet Attila qui avait pris lui-même le surnom de Fléau de Dieu, et l'autre traite de Clovis, véritable fondateur de la monarchie française.

Inspiré par Clotilde, le monarque des Francs se montrait souvent disposé à se convertir, sur-tout aprés la bataille de Soissons qui renversa pour toujours l'autorité des Romains. Plusieurs peuplades de la Gaule, vaincues par lui, répugnaient à reconnaître pour chef un idolâtre ; d'ailleurs, les évêques, alors seuls dépositaires de l'éloquence et des lumières, avaient un grand pouvoir sur l'esprit des Gaulois et des Romains, et pouvaient le servir puissamment aprés son abjuration. Clovis n'hésita plus ; mais avant d'embrasser le christianisme il convoqua une assemblée composée des seigneurs romains, scandinaves et francs ou gaulois. Dans ce conseil qui est présidé par le roi, un député de chaque nation fait à son tour l'apologie de la religion de ses pères. Le fils de Rome vante les dieux de Numa et de la Grèce ; l'enfant d'Odin fait connaître le sauvage Olympe des peuples du Nord ; le Franc chante les bois sacrés, les Druides, et la mythologie des Celtes. Aprés ces discours dans lesquels chaque orateur a cherché à se surpasser, qui va prendre la défense du christianisme ? Sera-ce un de ces vieux guerriers qui dans les combats sont les modèles des héros, et qui durant la paix font fleurir les vertus civiles ? Sera-ce un de ces vénérables évêques, derniers dépositaires des lettres grecques et romaines, flambeaux vivans de la doctrine ? Non, c'est une femme, c'est Clotilde, qui, nou-

velle Esther, se léve du trône où elle siégeait prés de son époux pour célébrer la religion de sa mère. L'auteur indique au fils des Muses la marche qu'il devra suivre pour chanter ce grand événement, fait le récit de la bataille de Tolbiac, et de la conversion de Clovis qui en fut la suite.

Nous avons dit assez pour faire connaître cet ouvrage qui doit fixer l'attention du public. M. de Marchangy, écrivain élégant et facile, a fait un heureux emploi des divers genres d'éloquence, et a su répandre le plus grand intérêt sur les événemens qu'il a décrits. Je vais analyser actuellement la suite de cette première époque, et je ferai quelques observations sur la composition de ce travail, qui assure à son auteur une place distinguée parmi les littérateurs.

Avant l'époque de l'invention des brillantes fictions de l'Epopée romanesque, il y eut une espèce de merveilleux employé par les premiers historiens français. Grégoire de Tours, Sigebert, Frédegaire et autres en ont fait un emploi assez fréquent. En remarquant dans l'ordre physique des prodiges et des phénomènes, ils les faisaient concorder avec les grands événemens politiques et les considéraient comme des avis ou des punitions célestes, en sorte qu'une idée morale se mêle à ces effets du hasard, et leur donne quelque chose d'intentionnel et de formidable.

Au premier abord on serait tenté de

croire qu'il est peu de fleurs à cueillir dans ces régnes arides qu'on pourrait, dit l'auteur, appeller les landes de notre histoire; mais en y réfléchissant on conviendra que le poëte ne doit pas juger comme l'historien ou le philosophe. Ce qui est louable ou parfait aux yeux de ce dernier peut ne point suffire à l'inspiration des Muses qui préférent en général aux beautés réguliéres de l'ordre moral ou physique ce qui saisit, frappe, étonne et sort des principes ordinaires.

Que de beautés récèle l'histoire de France; quelle mine inépuisable elle présente aux beaux-arts! Que de sujets offerts au poëte, au peintre et au sculpteur! Que de traits épisodiques et d'actions mémorables, qui, sans avoir l'étendue et l'importance qu'exigent l'épopée et la tragédie, peuvent être néanmoins les germes nombreux des plus intéressantes compositions! On ne peut s'en faire une idée qu'en parcourant l'ouvrage que nous annonçons. La cantate, l'hymne, le dythirambe, l'ode, l'héroïde peuvent trouver dans ces événemens fugitifs des sujets inspirateurs. Ces petits poëmes destinés à rappeller ces temps primitifs où les exploits et les faits importans se transmettaient par des cantiques, pourraient, dit l'auteur, être appellés *Chants François*.

Le sixième récit, intitulé *les Successeurs de Clovis*, offre divers sujets de tableaux

et de poëmes. Le premier de ces sujets se trouve dans l'histoire de la princesse Radegonde et de Clotaire ; il est intitulé : *la première abbaye*.

« Clotaire, l'un des quatre fils de Clovis, avait secondé son frère Thierry dans la guerre qu'il avait déclarée au parjure Hermenfroy, monarque de la Thuringe : ce dernier fut vaincu et détrôné.

» Parmi les esclaves que les vainqueurs se partagèrent, on distinguait la belle Radegonde, fille du roi Bertaire, qu'Hermenfroy avait immolé pour usurper son héritage. Clotaire emmena avec lui cette jeune beauté, qui fut successivement idolâtre, chrétienne, princesse, orpheline, captive, reine, religieuse et sainte.

» Le roi Français la fit élever dans la religion chrétienne, et bientôt cette aimable vierge, à qui la harpe du poëte Fortunat enseignait à chanter les louanges de l'Eternel, fit entendre, comme une autre Cécile, des concerts dignes des séraphins.

» Clotaire épousa cette princesse ; mais ses vertus lui firent bientôt rejetter une couronne que ses attraits lui avaient donnée : elle se prosterna aux pieds de St.-Médard pour en implorer le voile religieux, qui devait lui dérober l'aspect odieux des crimes de son époux. Le prélat hésitait à consommer un si grand sacrifie. Hélas ! se disait-il, puisque la piété et la bienfaisance vont s'éloigner du trône, qui

donc intercédera pour des sujets opprimés? Comment les malheureux oseront-ils désormais aborder un monarque redoutable, quand ils ne verront plus près de lui celle qui tempérait la rigueur du pouvoir souverain par ses graces et sa douceur, et qui souvent mêlait ses larmes à leurs prières?

» Mais Radegonde, impatiente de prononcer ses vœux, s'approcha de l'autel, coupa sa longue chevelure, prit le voile des amantes du Seigneur et se retira à l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers, qu'elle avait fondée.

» Ainsi cette colombe de ciel, égarée par hasard ici-bas, et ne voulant point reposer ses ailes sur un trône sanglant qui en eût souillé la pureté, prit son vol vers la solitude, et attendit sur le rameau de la paisible forêt l'aurore du jour éternel.

» Cependant le sombre, le farouche Clotaire, assassin des enfans de son frère Clodomir, et meurtrier de son fils Chramnès, sentait s'appesantir sur lui la main invisible. Dieu, qui punit souvent mieux les hommes par une longue vie que par un prompt trépas, avait permis qu'il vécût plus long-temps que ses trois frères, et qu'*il remplît ses avides mains des moissons de la tombe*, afin de livrer une plus grande victime au remords et au désespoir.

» Bientôt une lugubre mélancolie s'empara du monarque; ses yeux éteints, sa pâleur et ses soupirs révélaient toute l'af-

fliction de son cœur. Alors l'infortuné vit bien que son mal venait d'en haut, et pour fléchir le juge des rois il distribua des aumônes, fit de pieuses fondations, et entreprit de lointains pélerinages, seul, à pied, et comme un pauvre voyageur.

» En partageant le fruit de ses crimes avec Radegonde, ce roi crut s'en faire absoudre; il crut purifier son trône, et s'y mettre à l'abri des coups célestes, en la contraignant de revenir se placer à ses côtés. Il essaya donc de l'arracher au monastère où cette reine avait rassemblé un essaim de vierges pures, et ce ne fut qu'à la prière d'un saint prélat qu'il consentit à l'y laisser.

» Quel heureux contraste que celui des crimes de Clotaire et des vertus angéliques de son épouse; que celui des troubles et des combats de cet héritier de Clovis avec la solitude et la paix du gothique monastère, dont les clochers aigus s'élevaient à travers les arbres touffus de la forêt!

» Comme le poëte ferait sentir cette paix sacrée, en peignant l'effroi que la couronne cause à Radegonde, et les larmes que lui font répandre dans le sein de ses aimables compagnes, la menace du trône et le vain éclat des cours. Mais ces faits n'inspirent pas seulement de beaux vers; l'artiste va trouver ici le sujet d'un riche tableau.

» Au déclin du jour, et alors que grandissent les ombres du bois, apparaîtrait

vers les murs religieux le livide monarque, plongé dans sa tristesse mortelle, couvert du cilice de la pénitence et la chevelure en désordre. Ce roi pâle et terrible, *poussé par la tempête de son cœur* sur un rivage de paix, viendrait s'asseoir comme un fantôme sur le seuil du silencieux monastère, où, selon les historiens, il revenait souvent demander son épouse; et tandis qu'en soupirant il prononcerait ces mots: Oh! que le roi du ciel est puissant, puisqu'il traite ainsi les rois de la terre! On entendrait dans le lointain les douces voix des vierges de l'abbaye, exhalant vers le ciel, comme un pur encens, les hymnes des Hilaire et des Ambroise ».

J'ai cité ce morceau de préférence à d'autres beaucoup plus éloquens, parce qu'il m'a semblé plus propre à faire connaître la manière dont M. de Marchangy a traité ses sujets, l'intérêt qu'il a su y répandre, l'élégance avec laquelle il s'exprime, et sur-tout ce choix heureux de transitions qui se rencontrent si fréquemment dans la Gaule poétique. Quatre autres épisodes offrent encore à la poésie et à la peinture des sujets dont elles ont à s'applaudir.

Les forfaits, les crimes et les malheurs de Frédégonde et de Brunehaut, sujets de plusieurs tragédies sont décrits dans le septième récit. Qui ne connaît pas le caractère de cette trop belle Frédégonde, femme am-

bitieuse et fière, adroite et dissimulée; qui, à toutes les graces de son sexe, joignait l'esprit d'un rétheur, le courage d'un homme et la volonté d'un tyran. La nature avait aussi comblé de ses dons l'épouse de Sigebert; elle était aussi belle que Frédégonde, et avait comme elle une énergie peu commune à son sexe. Cédant à l'impulsion d'une implacable fatalité, elle ne put s'arrêter sur la pente du crime, dont elle franchit tous les degrés.

Rien n'est plus éminemment tragique que les amours du prince Mérovée, fils de Chilpéric, avec la reine d'Austrasie. Ces amours, que traversa l'infortune, et dont la fin fut vraiment terrible, offrent le beau sujet d'une tragédie. M. de Marchangy en trace rapidement quelques scènes principales, qui varient le récit des faits sans s'écarter de la vérité historique.

Dans le récit suivant, consacré à Clotaire II, et à Dagobert, on traite des fondations religieuses et des hermitages français, des crimes et de la mort de Frédégonde et de Brunehaut, et de Thierry et de Théodebert. Ces noms et ceux de Clotaire, de Mérovée, de Clovis, de Clodomir, dit l'auteur, sont aussi beaux que ceux d'Eteocle, de Polynice, d'Atrée et de Thieste. Si quelques-uns de ces noms, tels que ceux de Childeric, de Childebrand, et autres pareils, semblent peu faits pour les vers, du moins ont-ils de poétiques

origines, puisqu'ils signifiaient, dans la langue de nos pères, *le roi des lances, le feu de la guerre, le chef des héros, etc.*

La mort de Brunehaut est le seul exemple que donne l'histoire d'une femme jugée militairement. « L'artiste, dit M. de Marchangy, ne pourrait donc point trouver ailleurs un sujet de tableau plus original que le moment où Brunehaut entend prononcer sa sentence. Déjà ses mains sont enchaînées, mais, à défaut de ses gestes, l'expression de ses traits, la pâleur de son front, ses cheveux hérissés, ses regards sans espérance et non pas sans fierté, des larmes, les premières qu'elle ait versées, coulant à son insçu le long de ses joues tremblantes, en un mot cette lutte de la nature et de l'orgueil, voilà ce que le peintre aurait à représenter dans les derniers momens de Brunehaut. Près d'elle deux robustes guerriers ont peine à contenir le cheval indompté auquel la malheureuse princesse doit être attachée. Mais avant de subir cet horrible supplice dans les rangs de l'armée, les longues risées et les clameurs la suivirent dans cette marche douloureuse. Bientôt ses cheveux, que pendant si long-temps avait couronnés le diadême, servent de liens pour l'attacher au coursier qui l'emporte en se cabrant à travers les pierres et les ronces. L'animal fougueux, dont le sang et les lambeaux marquent la trace, s'arrête enfin

au bout de son horrible carrière, et y laisse quelque chose d'immobile et de défiguré qui avait été la grande Brunehaut. On livra son corps aux flammes et ses cendres furent portées à une abbaye qu'elle avait fondée. Son tombeau ayant été ouvert dix siècles après, on y vit la poussière de l'infortunée, mêlée à quelques charbons ; mais ce qui effraya sur-tout l'imagination, en la rendant comme témoin du tragique supplice, ce fut de trouver parmi les tristes débris l'éperon qu'on avait attaché aux flancs du coursier pour le rendre plus furieux, et qui, tombé par hasard dans les vêtemens de Brunehaut, fut jetté avec elle dans le bûcher, et recueilli par hasard avec ses restes ».

Dans les deux derniers récits qui terminent cette première époque, l'auteur traite d'abord de Charles Martel, sujet d'un poëme épique ; il finit ensuite par des détails historiques et poétiques sur les mœurs, les coutumes et les lettres durant la première race. M. de Marchangy prévient que chacune des dynasties de la France sera terminée dans cet ouvrage, dont elles forment les divisions naturelles, par un récit consacré, sous le titre de *détails historiques*, aux mœurs, aux coutumes, à la vie privée des Français et à une foule de recherches curieuses qui, rapportées ainsi séparément, n'auront point embarrassé le cours des faits par des digressions fré-

quentes. Ainsi, après avoir admis sur la scène les rois, les ministres, les généraux et toute cette classe d'hommes fameux dont les talens ou les fautes, les emplois ou les intrigues, ont produit le malheur ou la prospérité de l'état, M. de Marchangy nous fera connaître le gentilhomme dans son château, le bourgeois dans sa ville, le paysan dans sa chaumière, le Français au milieu de ses travaux et de ses plaisirs, au sein de sa famille et de ses enfans. Ces récits complémentaires concourront puissamment à donner une idée avantageuse des beautés que renferment nos Annales. En rappellant avec soin les usages et les mœurs de nos ancêtres, le narrateur nous transportera au milieu des temps, des lieux et des personnages dont il parle. Les anciens, nos modèles et nos maîtres, ne négligeaient pas cette partie intéressante; Hérodote, Xénophon, Pline, Tacite et autres ont laissé des traités excellens en ce genre. L'auteur traite de l'éducation du jeune Franc, de l'époque où il était admis au nombre des guerriers, de son mariage, des funérailles, des assemblées du mois de Mars, de la législation, etc. Après ces détails présentés de la manière la plus piquante et la plus instructive, M. de Marchangy continue et dit :

« La cour des rois de la première et même de la seconde race, qui parait si grossière et même si peu attrayante, offre

cependant des tableaux qu'Homère et Virgile eussent enviés à notre histoire. On goûte avec raison dans ces grands poëtes la description des antiques jardins d'Alcinoüs et des toits de chaume du roi Evandre ; mais il faut convenir que ces princes, dont le royaume était très-borné, avaient peu de mérite à ne point étaler un faste qui eût excédé leurs facultés. Andromaque et Nausicaa n'étaient guère plus puissantes que ces reines d'Abyssinie, qui emploient les ambassadeurs à ôter la mauvaise herbe du froment et du teff semé près de leur maison ».

« La simplicité des Clovis, des Sigebert, des Clotaire, des Charles est remarquable, parce qu'elle contraste avec une véritable grandeur. Ces rois, cent fois plus opulens que les Alcinoüs et les Evandre, avaient pour tout jardin quelques arpens où la culture peu recherchée mêlait aux légumes nourriciers les roses, les romarins, les lys et les pavots, que les rois semaient eux-mêmes. Un groupe de pommiers dont le fer n'émondait point les rameaux, quelques cerisiers de Lusitanie, un berceau de vigne et des figuiers, une source qui jaillissait entre des pierres grisâtres où le lierre tressait ses branches, et murmurait cachée entre les herbes fleuries, tels étaient les ornemens de ces royales solitudes. On y semait aussi beaucoup de tournesols, pour indiquer les divisions de la journée, car

alors

alors il n'y avait qu'une seule horloge en France, celle que le roi Théodoric fit faire au célèbre Boëce pour Gondebaud de Bourgogne. Les cours de ces habitations étaient peuplées de volatiles ; l'esclave battait le beurre assis sur le seuil du réduit des monarques qui domptaient l'Italie, l'Arragon, la Castille et la Germanie. Les registres où les fermiers rendaient compte des troupeaux, des œufs et des fruits, se voyaient confondus avec les chartes, les capitulaires et les ordonnances qui faisaient le destin des peuples. Les corbeilles de jonc pleines de provisions choisies étaient suspendues aux murailles près des trophées, dépouilles sanglantes des Saxons, des Huns et des Lombards. Près de la principale habitation, et à moitié cachés par les arbres de la cour, on voyait les bâtimens destinés à élever les volailles et à serrer les grains et les légumes : ceux qui en avaient l'intendance s'appellaient *bordiers*, et chacun d'eux avait pour ses gages la jouissance de quelques *charruées* ou *bovées* de terre. Frédegonde qui, comme on l'a vu, était la terreur des rois voisins, disait à Chilpéric : *Je me suis apperçu qu'on a volé plusieurs jambons dans nos celliers* ».

Ce tableau de la vie des premiers monarques qui régnèrent en France, s'accorde avec le récit de tous les historiens. Cette simplicité, loin de nuire à la ma-

jesté de leur rang, ne faisait que relever l'éclat et la magnificence des assemblées connues sous le nom de *Cours plénières*. Ces fêtes se tenaient soit à Pâques, à la Pentecôte, à la Toussaint et à Noël, soit à des époques mémorables, telles que l'avénement du prince au trône, son mariage ou celui de ses enfans, lorsqu'on leur conférait la chevalerie, les grandes réceptions des ambassadeurs, etc.

Aprés avoir décrit l'une de ces réceptions, M. de Marchangy fait connaître l'état des lettres sous les Mérovingiens. En considérant combien l'ignorance et la barbarie couvraient la France à cette époque, on a peine à se persuader que cette contrée avait jetté un éclat comparable à celui de Rome et d'Athènes, qu'elle avait produit un Delphide, un Minervius, un Héliodore, un Hellesponce et autres, dont les noms rappellaient les plus belles régions de l'antiquité; que dans le 4e. siècle, les Gaules s'honoraient d'avoir vu naître les historiens Eutrope et Protadius; les orateurs Eumène, Gennade, Alcine, Drepane; les rhéteurs Exupére, Sedatius, Agrice; l'astronome Arbore; les grammairiens Jucundus, Glabrio; les poëtes Ausone, Siagrius, Théon et tant d'autres. Enfin, les sciences et les lettres étaient tellement cultivées, que le poëte Claudien a cru qu'il ne pouvait faire plus d'honneur à l'empereur Honorius, que de lui donner pour

cortége les savans des Gaules et le sénat de Rome.

. . . . Te Gallia doctis
Civibus, et toto stipavit Roma senatu.
Claud. *de IV Consulatu Honorii Augusti Panegyris*, *vers*. 582.

Il en est de même de Juvénal (*Sat. VII*, *v*. 147) qui se plaignant de ce que l'éloquence était négligée à Rome, conseillait à ceux qui voulaient se perfectionner dans cet art, de passer dans les Gaules ou en Afrique.

Tandis que les succès des écoles gauloises se multipliaient de toutes parts, une foule de prédicateurs évangéliques, passant de l'Asie en Europe, vint y jetter les premières semences du christianisme. Cet événement donna naissance à l'éloquence chrétienne, si justement célèbre dans les 3e. et 4e. siècles.

« Plus que toute autre contrée, la Gaule entendit cette éloquence persuasive et sublime; c'est dans son sein que naquirent au quatrième siècle St.-Martin, St.-Hilaire, St.-Nazaire, et cet illustre Ambroise dont la douceur fut annoncée par un miracle; des abeilles descendues des cieux se reposèrent en essaim sur les lèvres de ce Platon de la chrétienté.

« Mais alors que les lettres florissaient ainsi dans les Gaules, l'époque de leur décadence était prochaine. Le siége de l'em-

pire ayant été transféré à Constantinople, les communications des Grecs et des Latins furent moins fréquentes, et par degrés se replia sur lui-même ce vaste fleuve des connaissances humaines dont la source était en Orient, et qui, après avoir arrosé l'Italie et s'être grossi dans cette contrée, débordait dans les pays voisins, qu'il fertilisait. Les flots qui restèrent dans le lit qu'il s'était creusé perdirent bientôt, privés de son cours alimentaire, leur abondance et leur pureté ; bientôt ils se corrompirent et disparurent sous les débris de l'empire d'Occident, que renversèrent les peuples barbares. Alors les Gaules furent frappées de stérilité, et le champ de la littérature resta inculte et dédaigné sous ses nouveaux habitans, qu'un esprit de conquête et une humeur belliqueuse entraînaient sans cesse dans les combats.

» Toutefois cette décadence ne fut pas tellement rapide qu'on ne pût voir dans le cinquième et le sixième siècles briller parmi nous des hommes recommandables ».

Ici se termine la première époque de la Gaule poétique, ouvrage aussi remarquable par la haute érudition de l'auteur, que par le style élégant, animé et poétique avec lequel il est écrit. La brillante imagination de M. de Marchangy se reproduit dans presque toutes les pages de son livre, et plusieurs étincellent de beautés supérieures. Ce qui surprend davantage, c'est la sou-

plesse avec laquelle son style se prête aux différens sujets qu'il traite, cet art heureux des transitions, cette facilité de prendre tous les tons sans jamais cesser d'être harmonieux et poétique. Pour se convaincre de cette vérité, je renverrai aux quatre discours prononcés par un Romain, un Scandinave, un Gaulois et un Chrétien, dans le conseil tenu par Clovis pour le choix d'une religion dominante. Si quelques taches déparent cet ouvrage, taches qu'une seconde édition fera facilement disparaître, les beautés qui abondent de toutes parts doivent désarmer la critique.

Au surplus, il faut savoir gré à M. de Marchangy de ce qu'il a consacré ses veilles à des recherches historiques infiniment curieuses, et de ce que non content de rassembler dans les ouvrages nationaux de nombreux documens, il a puisé encore chez les étrangers tous les matériaux qui lui étaient nécessaires pour consolider le monument qu'il vient d'élever. Ainsi, grace à M. de Marchangy, notre histoire dégagée des liens qui la retenaient, sera mieux connue et mieux appréciée; les injustes préventions des Romains sur ses premiers temps seront moins accueillies; ainsi ce voile épais, que n'avaient osé lever de timides annalistes, étant découvert par une main habile, laissera voir une beauté vierge encore et des graces ignorées. On ne saurait trop désirer que l'auteur de la *Gaule*

poétique publie sa seconde époque, ou l'histoire de la seconde race qui est vivement attendue par les amis des lettres, des beaux-arts et de l'éloquence, enfin par tous ceux qui sont jaloux de connaître les fastes de leur nation.

J. B. B. Roquefort.

Annales françaises, depuis le commencement du règne de Louis XVI jusqu'aux états-généraux. — 1774 *à* 1789. — *Par Guy-Marie Sallier, ancien conseiller au parlement de Paris.* Un vol. in-8°. Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez Leriche, libraire, quai des Augustins, n°. 41.

Quel vaste champ pour l'histoire que les dernières années du dix-huitième siècle! De long-temps il ne sera tout-à-fait moissonné. Déjà un écrivain judicieux, dont la bonne foi égale les lumières et le talent, a publié il y a quelque temps le récit des événemens qui ont signalé le déclin du dernier règne. Ce récit compose le sixième volume de l'estimable *Histoire du dix-huitième siècle*, par M. Lacretelle le jeune. Un nouvel historien vient de tracer le même tableau. Il se présente de manière à inspirer la plus entière confiance. Membre de la première

cour souveraine de France, un grand nombre de faits qu'il rapporte se sont passés sous ses yeux ; il a suivi les événemens de chaque jour, et il les a saisis pour les conserver à la postérité. Voilà ce qu'il déclare dans l'avant-propos qui précède ses *Annales*. La prévention favorable que M. Sallier inspire par cette déclaration, se fortifie à mesure qu'on lit son ouvrage ; ou plutôt ce n'est bientôt plus une prévention, elle se transforme insensiblement en persuasion, puis en conviction complette par l'intérêt vif et pressant que l'auteur sait attacher à sa narration.

Rien n'est plus fait sans doute pour exciter la curiosité que la comparaison entre les deux historiens. Beaucoup de lecteurs s'en occuperont, les uns, par un pur amour de la vérité, pour y chercher de nouvelles lumières ; les autres, par esprit de critique ou par sentiment de prédilection, pour exalter ou déprimer, au gré de leurs affections. Mon impartialité me défend d'aborder de pareilles discussions ; mais je crois qu'il n'est pas inutile de faire quelques remarques sur la différence de position des deux auteurs, qui a dû en produire une très-sensible dans la conception, le mode, le choix des matériaux, leur disposition et l'ordonnance entière de leur composition.

M. Lacretelle, ainsi que M. Sallier, a été témoin de plusieurs des événemens qu'il raconte. Ils peuvent dire l'un et l'autre :

quæque ipse miserrima vidi; mais M. Sallier a vu de plus près plusieurs scènes importantes; il a entendu, il a pris des notes, il a rédigé; il était dans le lieu même où les choses se passaient; il faisait partie d'un des premiers corps de l'état, qui a joué un si grand rôle dans ce mémorable drame, et *quorum pars magna fui*, peut ajouter M. Sallier; et cette circonstance, appuyée d'un caractère de franchise et de probité, lui donne quelque avantage, quant à l'exactitude des faits dans lesquels il a été acteur ou témoin. Mais tout en appréciant, comme je le dois, cette exactitude si essentielle à l'historien, je n'y mets pas plus d'importance qu'il ne faut, et je ne la regarde comme une première qualité de l'historien, qu'autant qu'elle ne dégénère pas en abus par une disposition trop facile à multiplier les détails, et à se perdre dans de minutieux et stériles développemens : c'est ce que M. Sallier a très-judicieusement évité.

Je remarque des différences plus frappantes encore entre l'auteur de l'*Histoire du dix-huitième siècle*, et l'auteur des *Annales*, dans la manière dont ils ont conçu et exécuté leur travail, dans le système qu'ils ont adopté, dans la méthode qu'ils ont suivie.

M. Lacretelle recherche ce qu'il appelle les causes de la révolution; il en suit la progression, il en marque l'enchaînement. M. Sallier, d'accord en cela avec plusieurs

écrivains qui l'ont précédé, pense qu'il y a nombre d'époques dans notre histoire où on aurait pu présenter une grande insurrection nationale comme une conséquence inévitable des évènemens antérieurs. Le premier a fait un grand corps d'histoire de la longue période d'un siècle : l'époque choisie par le second ne présente qu'une partie du vaste tableau de l'histoire du dix-huitième siècle. M. Lacretelle, à l'exemple de plusieurs brillans historiens modernes, a saisi dans les élémens de l'ordre social le plus grand nombre possible de circonstances et de rapports qui lui semblaient devoir servir à appuyer ses opinions : il a multiplié, étendu ses recherches, et signalé des causes de décadence non-seulement dans les principes du gouvernement, mais encore dans les mœurs, dans les lettres, dans les sciences, dans le commerce, etc. Etranger à ce système, M. Sallier trouve qu'il n'y a pas d'autres causes positives et déterminantes de ce grand bouleversement, que la faiblesse, la versatilité et les erreurs de l'autorité. L'un attache de l'importance à plusieurs faits particuliers qui ont fait beaucoup de bruit, et qui lui ont paru avoir de l'influence sur de plus grands évènemens. Il cherche même dans le domaine de l'imagination des symptômes de l'effervescence et du délire des esprits, et ne dédaigne point de s'occuper des jongleries des Mesmer et des Cagliostro; l'autre se renfermant

dans un cercle plus étroit, ne montre que le jeu des grands ressorts, et se borne à prouver, conformément à son systême, que sans les fautes graves commises par les divers dépositaires de l'autorité, il n'y aurait pas eu plus de révolution qu'il n'y en a eu après la destruction du gouvernement féodal, les Croisades, la démence de Charles VI, le régne des derniers Valois, et la mort de Louis XIV. M. Lacretelle, d'après la méthode qu'il a adoptée, a dû proportionner ses développemens à la multiplicité de ses apperçus. Il était plus facile à M. Sallier de les étendre davantage, en raison de ce qu'il portait sa vue sur un moins grand nombre d'objets, et qu'il s'était réservé plus de moyens de les approfondir. Chacun d'eux a ses qualités et ses défauts, résultant de son systême et de sa méthode; mais tous les deux, sages, éclairés et de bonne foi, méritent la confiance et l'estime de leurs lecteurs.

Le titre du livre de M. Sallier annonce que ses *Annales* commencent en 1774, et finissent en 1789. Il faut déjà remarquer ici une grande disproportion entre les diverses parties de cet ouvrage. Des quinze années que parcourt l'auteur, il y en a douze qui sont rapidement esquissées dans les 50 premières pages. Les deux premiers chapitres, que l'auteur nomme livres, renferment un simple sommaire de ce qui s'est passé depuis 1774 jusqu'en 1786.

Quoique M. Sallier ne considère pas la révolution de 1789 comme un *résultat nécessaire* d'une multitude de causes antécédentes, et qu'il pense que la sagesse, la force et la fermeté du gouvernement auraient pu prévenir cette catastrophe, cependant il ne regarde pas d'un œil indifférent l'état des mœurs et des opinions, qui secondait trop bien l'insouciance et la faiblesse de l'autorité, et il signale les novateurs qui avaient pris une grande faveur sous le règne de Louis XV, et qui, sous le nouveau roi, continuaient « de conspirer contre la religion, et souvent même contre le trône, regardant les opinions religieuses comme des préjugés, les constitutions monarchiques comme les fers de l'esclavage et dont la doctrine désastreuse, cachée sous les apparences séduisantes de la raison et de la philosophie, tendait à renverser les idées sur lesquelles avait jusqu'alors reposé l'ordre social ». Il n'oublie point de parler aussi de cette autre classe moins nombreuse d'écrivains, « voulant créer un nouvel art de gouverner, en soumettant les principes d'administration aux calculs rigoureux, ennemis de tout régime prohibitif, et portant ces principes de liberté jusqu'à traiter de vieilles erreurs et de vues petites et puériles cette sollicitude pour la subsistance des peuples que tous les administrateurs avaient crue jusqu'alors d'une prudence indispensable ».

L'auteur remarque avec beaucoup de sagacité l'influence de la révolution d'Amérique sur des esprits disposés à l'insurrection : « Le gouvernement avait appris aux Français à faire des vœux pour des rebelles ; on s'habitua à goûter les maximes d'indépendance et de républicanisme ; le mot *insurrection*, inusité jusqu'alors dans notre langue, remplaça celui de *révolte* sans en avoir la défaveur ». Cette observation n'avait pas échappé non plus à M. Lacretelle, qui la développe avec beaucoup de talent dans son histoire du dix-huitième siècle ; mais ce rapprochement ingénieux des mots *insurrection* et *révolte* appartient à l'auteur des *Annales*.

C'est dans le cours de cette période de douze années, que l'on voit s'élever au ministère un homme dont on a jugé si diversement jusqu'à ce jour les opinions, le caractère et les actions ; tant il est difficile de tenir d'une main ferme le burin de l'histoire à une époque trop rapprochée des événemens ! On ne peut disconvenir que l'historien du dix-huitième siècle n'ait eu une excessive indulgence pour le ministre Necker, soit qu'il ait ignoré beaucoup de circonstances qui auraient pu modifier son jugement, soit que la conviction qu'il avait des vertus de ce personnage célèbre ait prescrit à son cœur des ménagemens que la justesse de son esprit et son impartialité lui auraient interdits.

On voit, dans les *Annales* de M. Sallier, ce ministre peint sous des couleurs bien différentes : on le voit, dévoré d'une excessive ambition, se faire des amis parmi les grands, et des flatteurs parmi les gens de lettres, pour arriver au ministère. A peine associé au contrôleur général Taboureau, on le voit chercher à attirer à lui toute l'autorité, surprendre la faveur des capitalistes par ses emprunts ruineux, essayer son crédit naissant en exigeant le renvoi de Sartines, et en élevant un de ses amis au ministère de la marine; et pour affermir sa popularité et se faire un rempart contre l'intrigue et l'inconstance de la cour, publier ce fameux *Compte rendu au roi*, qui n'est autre chose que l'apologie de l'administration du ministre; publicité insolite, dit l'auteur des *Annales*, imprudence, oubli des formes monarchiques usitées jusqu'alors. M. Sallier nous montre ensuite Necker aspirant à saisir les rênes de toute l'administration, et nourrissant déjà le projet de changer la constitution de la France pour lui donner de nouvelles lois; intentions secrettes, avouées par lui publiquement depuis cette époque. C'est dans le *Compte rendu* que l'on trouve le projet de ces assemblées provinciales, qui devaient produire un si grand changement dans la constitution de l'état. Tel est l'apperçu que l'auteur nous donne du premier ministère de Necker, qui se termina par sa démission,

sur le refus que le roi lui fit de le nommer ministre d'état, et de réunir à son département la partie financière des ministères de la guerre et de la marine. « Ces demandes, dit l'auteur, il ne les fit pas en suppliant, mais avec hauteur et d'un ton absolu. Si on le refusait, il menaçait encore de sa retraite, s'imaginant qu'on n'oserait jamais se passer de ses services. Cette arrogance mécontenta le roi; la démission fut acceptée. Le regret et le dépit suivirent Necker dans sa retraite; mais l'ambition et l'espérance ne l'abandonnèrent pas ».

L'auteur retrace ensuite brièvement les commencemens du ministère de Calonne, découvre le germe de cette conspiration sourde et lâche qui avait pour point d'appui Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, signale l'audace toujours croissante des prédicateurs d'une réforme philosophique et politique, qui, après avoir commencé par des attaques indirectes et voilées, enhardis par l'impunité et le succès, en étaient venus à des clameurs audacieuses et insolentes. C'est dans un tel moment que l'on imagine d'assembler sans nécessité comme sans précaution, *l'assemblée des notables*. Fidèle à son systême, l'auteur des *Annales*, après avoir peint la disposition des esprits et l'effervescence des opinions, n'accorde pas que ces circonstances fussent assez graves pour faire naître la révolution, puisqu'elles n'appartenaient guère plus à la France qu'au

reste de l'Europe ; mais il ne peut disconvenir qu'elles ne dussent être prises en grande considération, et qu'elles ne fussent faites pour éloigner d'une mesure, signal ordinaire d'une grande détresse, que l'histoire nous montre toujours accompagnée de troubles, et ne pouvant manquer d'être un appel aux passions.

C'est à cette époque de l'assemblée des notables que commencent véritablement les *Annales* de M. Sallier.

Si l'auteur des *Annales* a trop rapidement esquissé le tableau des douze premières années du dernier règne, on ne peut lui faire le même reproche pour les trois années suivantes, de 1786 à 1789. Le récit des événemens de ces trois années compose plus des cinq sixièmes de son ouvrage ; c'est ce qui m'a fait dire ci-dessus que les Annales de M. Sallier ne commençaient réellement qu'à l'époque de l'assemblée des notables ; c'est de ce moment que l'auteur pénètre à la source des événemens, étudie les intérêts qui les déterminent ou les entravent, observe l'agitation des passions rivales, combattant sous les yeux de la faiblesse inerte et timide ; enfin, c'est de ce moment qu'il est maître de son sujet, qu'il l'étend et le développe avec cette aisance et cette liberté que donnent toujours l'assurance et la force.

Quelques personnes auront peut-être remarqué que M. Sallier ne peut se défendre

d'un sentiment d'indulgence, né de sa prédilection pour le corps souverain dont il faisait partie. Je suis loin de penser qu'il mérite ce reproche. Non seulement le conseiller au parlement ne dissimule point les torts du parlement; mais il avoue, avec une candeur au-dessus de tout éloge, que les jeunes magistrats se laissaient trop facilement enivrer par de vains applaudissemens, et se faisaient comme un point d'honneur de ne point connaître de modération. « En reprochant, ajoute-t-il, cet égarement à mes jeunes collègues, je le fais d'autant plus librement que je suis loin de prétendre m'en absoudre moi-même, et que je m'accuse de l'avoir partagé avec toute l'impétuosité d'une imagination neuve, fière de son indépendance et de sa pureté ». Un tel aveu doit inspirer une confiance sans réserve, et interdire tout reproche de partialité.

On lira donc avec le plus vif intérêt tous les débats qui ont eu lieu dans le sein du parlement de Paris, et l'on ne sera pas tenté d'en révoquer en doute l'exactitude. Il en est qui méritent d'être consacrés par l'histoire, non seulement pour leur importance politique, mais pour l'élévation des sentimens, les mouvemens dramatiques, et la beauté des discours, qui rappellent les plus beaux temps de l'éloquence de Rome et d'Athènes.

Mais comment, dans le court espace que j'ai à remplir, donner une idée de cette

multitude d'événemens qui se pressent et se croisent pendant un intervalle de quelques mois ? Désespérant de réussir dans une pareille entreprise, je me contenterai de faire connaître les jugemens que l'auteur des *Annales* porte sur les personnages les plus célèbres dans ces temps de fermentation, et je terminerai par citer quelques unes des réflexions qui m'ont paru les plus propres à faire apprécier le talent de M. Sallier.

A la tête de ces personnages est Necker, dont j'ai déjà tracé quelques traits. On l'a vu emportant dans son exil le regret et le dépit sans se dépouiller de l'ambition et de l'espérance. Après le renvoi de Calonne, le roi avait à choisir entre Necker et Loménie. Il craignait l'un, et n'estimait pas l'autre. Mais l'intrigue, fomentant son incertitude, laisse venir le moment où il serait urgent de prendre un parti. Le roi se laissa arracher un consentement qu'un pressentiment secret lui faisait désavouer. « Vous le voulez, dit-il à ceux qui le pressaient, vous vous en repentirez *peut-être* ». L'archevêque de Toulouse Loménie, fut déclaré ministre d'état et chef du conseil des finances. On peut concevoir combien ce choix irrita l'ambition trompée de l'ex-ministre genevois. Il continua de se tenir à l'écart ; mais sans cesser d'échauffer ses partisans, et de se faire regarder comme la seule ancre de salut du vaisseau de

l'état : les extravagances de Loménie le servirent trop bien. Ce ministre lui-même jetta les yeux sur Necker, au moment où il ne voyait plus aucunes ressources. Celui-ci sentit ses avantages et sut en profiter. Il ne voulut ni d'un rang secondaire, ni d'une autorité partagée, et il exigea que toute l'administration du royaume fût dirigée par ses soins, sous le titre de directeur général des finances et ministre d'état. Son retour fut un triomphe. Le public passa de la tristesse la plus sombre à une joie immodérée. Dès ce moment Necker règna, et conçut l'espoir de réaliser tous ses projets de changement de constitution et d'appliquer ses principes de républicanisme, mal déguisés tant qu'il reconnaissait encore quelque frein, mais avoués depuis de la manière la plus positive; car ce ne sont point ici des imputations vagues et dénuées de preuves. L'auteur des *Annales* cite les paroles et les écrits de Necker à l'appui de tous les faits dont il retrace le tableau historique. Chacun de ces faits est un chef d'accusation contre ce ministre, auquel la postérité reprochera d'avoir fait cause commune avec ceux qui aspiraient à renverser le gouvernement, encouragé leurs projets, applaudi à leurs efforts, de s'être rendu l'écho de leurs déclamations, d'avoir répété avec eux que le pouvoir devait résider dans le plus grand nombre, que le peuple était tout, qu'il avait jusqu'alors vécu sous le joug d'une autorité usur-

patrice ; d'avoir décrié la constitution de l'état, d'avoir autorisé à faire des assemblées illicites, à prêcher la sédition ; d'avoir permis que l'on distribuât au peuple les manifestes de l'insurrection, souffert que l'on attachât son nom à ces feuilles criminelles pour en garantir l'impunité, et chargé ses courriers de porter la correspondance aux chefs de parti ; d'avoir permis à une jeunesse insurgée de demander, les armes à la main, le redressement de ses prétendus griefs ; d'avoir traité avec eux d'égal à égal, de leur avoir envoyé des députés, de leur avoir assigné des logemens ; et, au lieu de reprimer ces mouvemens séditieux, d'avoir *invité* les rebelles à *s'abstenir des attroupemens.* Il est pénible de le dire, mais tous ces faits, et bien d'autres qu'il serait trop long de rappeller, sont incontestablement prouvés dans les *Annales* ; ils chargeront à jamais la mémoire de Necker, et l'accuseront jusqu'à la postérité la plus reculée.

Les personnages les plus remarquables dans l'état, après celui dont je viens de parler, sont Calonne, l'archevêque de Toulouse Loménie, et cet arrière petit fils du régent, sur lequel il serait affligeant de reporter ses souvenirs, puisque selon les expressions aussi vraies qu'énergiques de l'auteur des Annales, « soit pendant sa vie, soit pendant sa mort, soit dans son éclat, soit dans son malheur, il n'a pu trouver ni éloge, ni indulgence, ni pitié, pas même

dans son propre parti ». Les caractères de Loménie et de Calonne ne sont point réduits en miniatures académiques, en portraits de fantaisie, où l'antithèse brille aux dépens de la vérité : ils sont dessinés largement en historien, c'est-à-dire, que leurs principaux traits ressortent vivement du simple développement des faits.

Mais il fut des magistrats dans le parlement de Paris que M. Sallier a été plus à portée de connaître, dont il a pu juger plus sainement la conduite, les principes, le caractère et les talens, et sur lesquels il donne des notions d'autant plus précieuses pour l'histoire, que ces personnages n'ont pas encore été jugés peut-être avec assez de circonspection et de maturité, parce qu'on a manqué des renseignemens nécessaires pour leur rendre la justice qu'ils méritent.

De ce nombre est Desprémesnil, dont la fidélité à son roi et le plus pur amour du bien public sont mis dans tout leur jour par le seul récit des faits consignés dans les *Annales*. On le voit s'étudiant sans relâche à prévenir tout sujet de mésintelligence, lors de l'exil du parlement à Troyes, ne profiter de la confiance qu'il avait obtenue des enquêtes que pour déterminer ses collègues à enregistrer sans réserve et sans modification l'édit proposé par Loménie. Bientôt après, il se concerte avec les membres les plus accrédités pour assurer le succès d'un emprunt qui devait être proposé pour le service de

1788 ; il fait au garde des sceaux les propositions les plus sages et les plus modérées pour rétablir l'harmonie entre le ministère et le parlement. Si Desprémesnil a montré une résistance véhémente à l'établissement de la cour plénière, pourrait-on lui en faire un reproche, lorsqu'on se rappelle que ce projet a été étouffé avant que de naître ? Desprémesnil pouvait-il souffrir une atteinte aussi scandaleuse à la constitution de l'état ? C'est son attachement religieux à cette constitution qui a dirigé toute sa conduite, et nul indice d'ambition, ni d'esprit d'innovation et de révolte, ne se montre à travers les sentimens énergiques qu'il a développés dans ces circonstances difficiles. On ne peut douter que ce magistrat n'ait beaucoup participé à la rédaction de la mémorable adresse au roi, du 22 décembre 1788, où le parlement, par l'organe du premier président d'Ormesson, retrace avec autant de véhémence que de sagesse les dangers qui menacent l'autorité royale, et tout l'ordre civil, religieux et monarchique, où il signale ces idées d'égalité qui sèment parmi les citoyens le germe de l'anarchie, et l'oubli des principes qui attachent la sécurité et le bonheur au respect et à la soumission des peuples. Ce discours suffirait seul pour justifier le parlement des imputations calomnieuses qu'on lui a faites de démocratie et de républicanisme. Loin de partager ces opinions dangereuses, Desprémesnil en fut le plus

ardent contradicteur, et se montra toujours inébranlable défenseur des lois fondamentales de son pays.

Un homme qui n'a pas autant occupé la renommée que Desprémesnil, et dont cependant l'histoire ne peut oublier de consacrer le nom, c'est le conseiller Robert de Saint-Vincent. Son discours, à la séance royale du 24 novembre 1787, est un des plus beaux morceaux oratoires que je connaisse. L'auteur des Annales ne l'a pas composé à la manière de Salluste, de Tite-Live ou de Tacite. Il déclare dans une note que, doué d'une mémoire très-heureuse, quelques notes au crayon lui suffisaient pour retracer avec une exactitude parfaite ce qu'il avait écouté avec attention, et qu'il est sûr de rapporter *les paroles qui ont été prononcées*. Je regrette de ne pouvoir analyser un discours dont l'éloquence a le caractère antique des Desmosthènes et des Eschines. « Il faut l'avoir entendu, dit l'auteur des *Annales*, pour se faire une idée de ce que le débit, l'organe et le geste y ajoutaient de rudesse et d'originalité ». On doit des remercîmens à M. Sallier pour avoir ajouté de pareilles richesses au trésor de l'éloquence française.

Je m'étais proposé de terminer cet article par quelques citations qui auraient fait connaître le style de l'historien, mais je me suis laissé entraîner par l'intérêt que je prenais à l'examen de son ouvrage, et j'ai at-

teint, sans m'en appercevoir, les bornes qui me sont prescrites. Je dois déclarer cependant que, sans compter les citations qui sont semées dans cet examen, on y trouve plusieurs passages, et ce sont sans doute les meilleurs, dont les expressions appartiennent à l'auteur des *Annales*. J'ai voulu faire connaître les principes et les sentimens de l'auteur, et donner une idée des choses qui m'ont paru les plus remarquables dans un ouvrage que j'ai lu avec toute l'attention et tout l'intérêt qu'il mérite; mais j'ai plutôt essayé d'en saisir le plan, l'ensemble, et les principaux caractères, que d'en faire une analyse qui n'aurait jamais été aussi complette que je l'aurais désiré.

Les Nuits romaines, ou Tombeaux des Scipions; ouvrage traduit de l'italien, par L. F. Lestrade. Deux vol. in-8°., avec figure. À Paris, chez J. Schœll, libraire, rue des Fossés-Montmartre, n°. 14.

Dapuis Lucien jusqu'à Fontenelle, la morale de l'histoire présentée sous une forme dramatique, captiva l'attention de toutes les classes des lecteurs. L'homme naturellement avide de la vérité, s'imaginant qu'elle lui est toujours dérobée, croit l'entendre enfin dans la bouche des morts.

Il oublie que c'est un vivant qui parle pour lui : que l'on y ajoute les fictions sombres et fantastiques qui forment ce qu'on appellerait presque la poésie des tombeaux, et le charme sera complet. Les illusions sont agréables aux hommes, parce qu'elles promènent la pensée sur des objets nouveaux; parce qu'elles font oublier un instant qu'ils appartiennent à cette terre qu'ils arrosent souvent de leurs larmes, et sur laquelle ils vont se retrouver lorsque l'enchantement sera dissipé. Cette crainte les aide eux-mêmes à le faire naître; ils s'efforcent à le prolonger; et semblables à ces êtres faibles dont la séduction subjugue la raison, ils cherchent dans les expressions du trompeur tout ce qu'ils peuvent appercevoir pour donner quelque réalité à ses tableaux mensongers. — Un auteur sera donc bien maladroit, bien médiocre dans son style, si, après avoir fait choix d'un artifice que le lecteur est disposé à seconder; après s'être placé derrière un théâtre dont les spectateurs ne veulent pas appercevoir les fils, il ne parvient pas à obtenir leurs applaudissemens. — Que l'on réduise à un petit nombre de vérités démontrées tout ce que Lucien s'efforce de prouver sur la passibilité des dieux de la fable; sur l'orgueil, sur l'avarice et les ridicules des Athéniens ! L'on ne trouvera pas de lecteur qui voulût accorder une attention légère à des vérités que le bon sens a démontrées

trées aux yeux les plus vulgaires. Mais que le dieu du tonnerre, et le savetier Micycle quittent l'Olympe et la nuit de la tombe pour s'entretenir des folies des hommes, voilà le merveilleux qui enflamme notre imagination ; elle cherche à oublier qu'elle est abusée, comme celui qui redoute de voir cesser un rêve enchanteur, qu'il sait pourtant n'être qu'un rêve.

Il n'est pas superflu de signaler par fois les stratagêmes des écrivains qui veulent nous attacher avec je ne sais quelle violence, à leurs productions. Leur théorie n'est pas d'ailleurs développée d'une maniére si imposante qu'elle puisse nuire dans cette occurrence aux intérêts de l'auteur ni à ceux du libraire. Le sort de l'ouvrage dont nous parlons est décidé ; le succès a souri à l'entreprise ; et la froide raison ne peut lutter avec avantage contre le prestige imposant « des ombres qui sou-
» lèvent les couvercles des tombeaux, et
» les laissent retomber à-la-fois ; de ces
» vapeurs animées, de ces murmures qui
» ne ressemblent ni au silence, ni aux ac-
» cens articulés » ; enfin de ces tableaux qui paraissent d'autant plus vrais qu'ils sont plus éloignés de la vérité, et qui, par ce motif, ne prescrivent aucun frein à l'imagination qui les enfante.

Les Nuits romaines ne semblent pas pourtant destinées à reproduire dans un cadre attrayant, par le genre que nous ve-

nons d'indiquer, des vérités triviales puisées dans l'histoire. Il ne faut pas en suivre long-temps la lecture pour reconnaître le véritable but de l'auteur. C'est celui de nous représenter les Romains tels qu'ils étaient ; de les juger, ainsi que la postérité doit le faire, en écartant le prestige d'une grandeur mal appréciée. Cette idée n'a été mise en œuvre par aucun auteur avec autant de feu, et peut-être avec autant de succès que par celui de l'ouvrage précité. Cet ouvrage fut accueilli avec enthousiasme, lorsqu'il parut en Italie. Il fallait bien que ses moyens fussent puissans, pour arracher des applaudissemens à une nation, qui ne respire que le souvenir de la grandeur romaine, lorsqu'on s'attachait à détruire, pour ainsi dire, ce fantôme éblouissant ! Le souvenir de cette grandeur, qui a exercé tant de plumes éloquentes chez toutes les nations, était plus fortement empreint en Italie que dans toute autre région. Cette opinion, transmise sans altération depuis tant de siècles, était presque sacrée, et l'étonnement dont on fut saisi à l'apparition de ce livre étincelant de hardiesses, consterna les esprits qui étaient le plus fortement subjugués par l'enthousiasme que la tradition inspire. On profita du commencement de la révolution pour hasarder cette tentative. L'auteur avait long-temps médité son sujet, et l'on ne saurait lui reprocher assurément de s'être

préparé à cette entreprise épineuse par des études légères et peu approfondies.

En dévoilant tous les crimes dont quelques-uns des personnages les plus illustres de Rome se rendirent coupables, notre écrivain inspire une confiance d'autant plus grande, qu'il s'annonce de prime-abord comme leur apologiste. Il est pénétré d'une vénération profonde pour les travaux de tant d'hommes illustres, pour les gestes de tant de héros. Ces pensées ont enflammé son imagination; il visite avec respect leurs monumens, et arrivé à la grotte obscure et profonde, qui conserve les tombeaux des Scipions, il y descend à l'aide d'un flambeau; mais il nous entraîne avec lui, et l'avide curiosité du lecteur ne sert que trop son projet. « Je ne pouvais me » défendre, dit-il, d'un sentiment pénible et religieux tout-à-la-fois, en pensant » que je foulais aux pieds les ossemens de » ces guerriers dont le nom remplit encore » l'univers, et que j'écrasais peut-être en » marchant, le bras de celui qui réduisit » Carthage en poudre.... En même-temps la » terre tremblait sous mes pas. L'air agité » bruissait comme un essaim d'abeilles. Les » os des morts craquaient comme un bois » sec... Alors, je l'avoue, la crainte l'emporta » sur le désir, et je sentis une horreur subite » glacer à-la-fois mon courage et mes sens. » Quel mortel n'eût partagé mon saisisse» ment ? Quel cœur n'eût pas tremblé dans

» une épreuve si au-dessus des forces or-
» dinaires de la nature » ?

La première ombre qui s'offre à son aspect, est celle du célèbre orateur romain. Ainsi que Virgile guida les pas du Dante dans les gouffres effrayans de l'enfer, Cicéron sert de guide et d'instructeur à notre voyageur qui feint, à s'y méprendre, sa vénération et sa terreur. En lisant le texte italien, on apperçoit bien que Cicéron est celui dont les écrits ont fait une impression plus profonde dans l'esprit de l'auteur. Son style est bien celui des plaidoyers de cet homme étonnant. Mais ce n'est pas celui des discours familiers ou des discussions didactiques de l'orateur ancien. Il y a plus ; ce style du barreau romain qui était pompeux et prolixe, que l'écrivain italien imite presque servilement, en affectant de placer toujours le verbe à la fin de ses longues périodes, ne devait pas être le même dans la bouche de César et de Pomponius Atticus. L'illusion eût été plus complette, à notre avis, si chacun de ces personnages eût parlé le langage qui lui convenait, et cette imitation eût fourni la preuve d'un talent qui n'est pas au-dessus des forces de l'auteur : l'homme de goût est frappé de l'invraisemblance de la narration, lorsqu'il entend Scipion, les Gracches et Cornélie emprunter les phrases abondantes et les *sesquipedalia verba* des Catilinaires. Il est possible que l'on puisse

fournir une réponse à cette remarque ; mais nous croyons que tous les lecteurs auxquels les écrits des anciens sont familiers, ont été choqués de cette inconvenance qui se répand sur la totalité de l'ouvrage. Elle n'est pas, à beaucoup près, aussi sensible dans la traduction française ; et les tournures cicéroniennes se fondent heureusement dans un langage qui n'admet pas d'inversions, et qui par sa clarté et par sa simplicité, rend cette lecture moins fatigante.

Nous ne féliciterons pas l'auteur de la facilité dangereuse qu'il annonce à démontrer deux thèses opposées. Des personnages qui par leur caractère et par leurs actions sont totalement dissemblables plaident avec un succès égal leur cause, en s'appuyant plutôt sur des exemples que sur des raisonnemens plus solides. Malheureusement les exemples ne manquent pas dans cette longue série de faits historiques, et chacun peut en faire un choix abondant pour justifier des crimes ou des erreurs. Il en est même que la prévoyance d'un homme habile dérobera à la lecture de la jeunesse, comme capables d'accréditer des principes dangereux.

Mais les aggressions et les défenses prouvent toutes une seule vérité ; c'est que les vertus farouches d'un petit nombre de Stoïciens ne pouvaient pas être adoptées dans un gouvernement applicable à des hom-

mes (1) chez lesquels le vice se manifeste avec leur existence sociale ; et que hors de ce petit nombre, l'ambition, la cruauté, la vengeance et la cupidité étaient souvent des passions que l'on palliait du nom de l'amour de la patrie, ou du zèle fallacieux de sa grandeur. Est-il un tableau plus vrai et plus rebutant à-la-fois des maux auxquels était livrée depuis long-temps une république opprimée par des Grands avides de richesses et de pouvoirs, qui affectaient, pour conserver leur pouvoir tyrannique, le sacerdoce de la liberté ? Quoi répondre au vainqueur des Gaules, un des plus grands restaurateurs de la gloire romaine, qui retrace les souffrances de la patrie aux abois ? Un siècle avant sa mort le tribun Curiacius avait signalé son audace, en faisant traîner en prison les deux consuls Scipion Nasica et Junius Brutus. Les tentatives séditieuses des Gracches et leur mort violente étaient une marque certaine de la corruption de l'état. Jugurtha,

(1) Caton fit promettre en mourant à son fils qu'il n'occuperait jamais une place publique, attendu, dit-il, que l'exercice de ces fonctions est incompatible avec la vertu. Faut-il donc les livrer à des scélérats ou à des mains ineptes ? L'homme véritablement vertueux conserve la pureté de son ame au milieu du crime qui l'environne, et ne permet pas que la société soit menacée de sa dissolution en livrant, par un fol amour-propre ou par indolence, l'exercice du pouvoir à ceux qui ne le convoitent que pour en abuser.

ce roi barbare, assassine ses deux frères. Le sénat envoie près de lui deux consuls pour tirer vengeance de ce crime. Ils reviennent à Rome, corrompus par ses largesses. Quintus Metellus Numidius est traîné par l'ambitieux tribun Saturnin sur la roche Tarpéienne. Ce même Saturnin exclus par les suffrages, lors du renouvellement du tribunat, tue de sa main Aulus Nonnius, l'un des nouveaux tribuns, et se fait proclamer à sa place. Le tribun Drusus ameute la populace, et fait traîner, en prison le consul Philippe. Sempronius Asellio préteur, s'oppose aux ravages de l'usure. Les patriciens irrités le font assaillir à coups de pierre, tandis qu'il offrait un holocauste ; il est poignardé dans sa fuite.

L'affreuse célébrité des proscriptions prouve assez que le crime impuni triomphait alors dans Rome. P. Sulpicius préluda à ces massacres effroyables, par le choix de 600 sicaires stipendiés et tirés de l'ordre équestre. Cinna, consul, reçoit 300 talens pour séduire le peuple. Son collégue s'oppose à main armée à cette odieuse menée. Dans cette division, on charge Pompée Strabon de la défense de Rome agitée par plusieurs factions, et à l'instant où la guerre civile va s'allumer, comme si le ciel eût voulu montrer son horreur pour des combats où le père combattait contre le fils, le frère contre le frère, une noire tempête éclate dans les

airs ; la foudre frappe de mort l'infortuné défenseur de la patrie. Cinna revient saisi de crainte ; on ferme les portes de la ville ; on distribue des sicaires dans les quartiers. Les rues sont encombrées de cadavres, les femmes enceintes égorgées ; leurs fruits palpitans arrachés de leur sein et brisés contre la pierre ; les rostres chargés des têtes sanglantes des plus illustres patriciens ; et au milieu du carnage ces assassins infatigables ignoraient pour quel motif ils répandaient le sang de leurs concitoyens. — Le sénateur Licinius est précipité du haut de la roche Tarpéienne. Publius Crassus ne pouvant survivre à son enfant égorgé sous ses yeux, se tue sur le corps expirant de ce fils. Lucius cherche un asile chez un client dont il avait autrefois sauvé la vie. Le traître le livre aux assassins (1). Marius étant à table, ivre de Falerne, apprend la mort de l'orateur Marc-Antoine ; il se fait apporter sa tête ; et la place au milieu des mets. Catulle, qui avait contribué à la défaite des Cimbres, ne peut pas trouver grace devant ce monstre. — *Qu'il meure !* s'écriait-il, lorsque des amis venaient l'implorer pour quelqu'un — Son affreux rival rentra dans Rome après sa mort. Il est dif-

(1) Ligarius, que Cicéron avait défendu, était au nombre de ses assassins. Celui qui lui porta le coup mortel était un nommé *Popilius*, que l'orateur romain avait défendu contre une accusation de parricide.

ficile de dire s'il égala, ou s'il surpassa Marius en cruauté. « La morale fut voilée » et la nature méconnue dans les affections » les plus saintes. La plume de l'écrivain le » plus courageux se refuse à retracer tant » d'horreurs. On frappait de mort quicon- » que n'osait pas dénoncer son père, son » frère, son fils, son ami. Ce sexe en qui » la nature a mis la source et le modèle des » sentimens les plus doux, dont les nations » les plus barbares ont par-tout respecté » les droits, ne put trouver grace devant » ce tigre altéré de sang. Il voulut étonner » le monde par un crime nouveau.... Les » femmes furent proscrites » !

Les interlocuteurs de ces dialogues, en s'accusant mutuellement, sont mis dans la nécessité de dire la vérité toute entière ; et cette vérité n'est qu'un récit non discontinué de forfaits. Il en résulte que, malgré l'admiration profonde que l'auteur a cru devoir protester pour les personnages illustres de l'antiquité, leurs propres querelles nous les peignent sous des couleurs destinées à effacer un tel sentiment ; nous laisserons au lecteur le soin de recueillir dans le livre même les preuves de cette vérité. Elles sont écrites avec un style chaleureux, et qui, sans être asservi aux préceptes de l'éloquence, produit une impression profonde. Mais la narration de tant de crimes devient pénible, et l'on aime à se reposer avec l'auteur à la fin de la première

nuit. — Ces entretiens funèbres cessent avec l'apparition du crépuscule. La voix de Cicéron à demi-éteinte peut à peine se faire entendre du mortel qu'il accompagne. Enfin le fantôme s'évanouit, entraîné sans doute par une puissance invisible. Le morceau qui termine ce chapitre donnera une idée du talent de l'auteur, que son traducteur a si bien reproduit.

« Le cœur palpitant, et toujours plus » avide de sa présence, je le cherchais dans » la nuit de l'abîme, ne sachant plus à mon » tour, si je n'étais point devenu la proie » du trépas, ou le jouet des songes. La fuite » inopinée des ombres, la crainte de ne plus » les revoir me rendait inconsolable. Tout » restait muet autour de moi. Marchant au » hasard parmi les ossemens qui se brisaient » sous mes pieds, je parvins enfin à l'entrée » de la caverne, et je revis le ciel. Déjà l'au» rore en déployant dans les airs son voile » de rose, annonçait au monde le retour pom» peux du soleil. Avec quelles délices je res» pirai la fraîcheur de l'air matinal, en sortant » de ce noir souterrain ! Rentré chez moi, » la fatigue me contraignit au repos ; mais » pendant mon sommeil les songes vinrent » en foule me retracer ces scènes imposan» tes, dont l'image m'occupait tout entier ».

On reconnaît dans cette diction l'habileté d'un écrivain bien secondé, à vrai dire, par un excellent traducteur, mais qui fournit à celui-ci des idées, et des expressions

pittoresques sans être minutieuses ni emphatiques. Son coloris est brillant sans être enluminé : et c'est avec autant d'art qu'il transporte de nouveau ses lecteurs dans les sombres réduits où les entretiens de la deuxième nuit doivent avoir lieu. Il faut apprécier dans la lecture de l'ouvrage, cette transition naturelle, dont la narration semble appartenir en entier à la vérité. Il faut y lire la rancune de Marius qui raconte les aventures de sa fuite pénible ; l'éloge touchant de la clémence dans la bouche de César, et tant d'autres discours qui ne peuvent pas être suffisamment indiqués dans un extrait. Mais les raisonnemens les plus redoutables contre les Romains, sont ceux de Pomponius Atticus ; ce philosophe qui s'exila volontairement de sa patrie pour ne pas être spectateur de ses maux, à qui Cicéron adressa des lettres pleines d'élévation et de noblesse. L'avis de cet homme est d'autant plus persuasif qu'il ne brigua aucune place, n'en occupa aucune, et fut étranger à tous les événemens. Ses talens lui avaient donné une célébrité méritée. Car il est vrai de dire qu'une gloire exclusivement propre des Romains, et que nous désirerions pouvoir faire partager à nos contemporains, est celle de n'avoir accordé des éloges sanctionnés par l'opinion qu'aux talens véritables ; les efforts que les plus grands personnages firent pour acquérir quelque gloire littéraire, demeurèrent

impuissans. Néron chanta inutilement ses vers dans Rome et dans la Grèce (1). Auguste lui-même s'efforça inutilement de paraître orateur et poëte ; mais les talens poétiques d'un simple maréchal vétérinaire (2), et du fils d'un affranchi, enlevèrent tous les suffrages, et marquèrent leur siècles en lettres d'or dans les pages de l'histoire.

Le début de Pomponius Atticus est sévère, et il n'est guère permis à un citoyen de parler ainsi de sa patrie, si ce n'est lorsqu'il est descendu dans la tombe. « Voulez-vous, dit-il, que je vous montre à nud

(1) Parmi les bassesses que la postérité doit reprocher à Sénèque, on doit remarquer l'affectation avec laquelle ce prétendu philosophe voulut donner des éloges à la poésie de Néron. Il n'était peut-être qu'un seul vers harmonieux dans les productions de Néron ; et Sénèque, en parlant des couleurs reluisantes, le cite avec emphase : « Sicut Cæsar Nero elegantissime dixit ». *Colla cythariacæ splendent agitata Columbæ.*

(2) Virgile arriva à Rome pour y exercer cette profession que son père lui avait fait apprendre ; comme il avait guéri beaucoup de chevaux et des chiens mêmes auxquels Auguste était fort attaché, et que l'art de la divination avait dans ce temps quelque affinité avec celui de la médecine, un jour ce prince, qui n'avait jamais récompensé Virgile qu'en augmentant sa ration de pain, lui dit : « Guéris-moi d'un scrupule. Dis-moi de qui je suis fils ». Le poëte répondit sans hésiter : « Je crois que vous êtes fils d'un boulanger ». « Sur quoi fondes-tu ce soupçon » ? « Sur ce que vous ne m'avez jamais prouvé vos largesses qu'avec du pain ».

cette Rome orgueilleuse ?.... Une caverne de voleurs ; voilà son berceau ! Le viol et le meurtre ; voilà son commencement ! » Les Ardéens et les Ariciens choisissent les Romains pour arbitres. Il s'agissait de prononcer sur la propriété d'un champ revendiqué par les deux partis. Le peuple romain décida qu'il n'appartenait qu'à lui ; et l'occupation subite confirma cette injuste sentence. Il s'unit aux Samnites par un traité solennel ; la guerre éclata entre ces peuples et les Campaniens ; il se range aussitôt du parti de leurs ennemis. Célèbre par la sagesse de ses lois, l'antique Etrurie voyait fleurir dans son sein les sciences et les arts. Les Romains y pénètrent, et déjà elle n'est plus qu'un vaste tombeau, qu'un monceau de ruines. Capoue, Tarente, Reggio, brillantes colonies de la Grèce, subirent le même sort. Les Mammartins, peuples issus de brigands, attaquent la Sicile ; les Romains volent à leurs secours contre les naturels du pays. Athènes, temple des beaux-arts, la patrie de tant d'hommes illustres, fut à deux reprises démolie en partie, et livrée aux flammes par Sylla et par Célénus. Persée, qui avait remis dans les mains du sénat le dépôt de sa liberté, fut attaché comme un vil esclave au char fastueux de Paul-Emile. Publius Scipion fait célébrer en Espagne les obsèques de son père et de son oncle ; au milieu de cette lugubre cérémonie, les

gladiateurs donnent leurs sanglans spectacles. Mais bientôt l'on amène deux princes ibériens unis par les liens du sang, Cerbis et Orsua; ils étaient en querelle pour la ville d'Ibis. L'un d'eux dut tuer son rival pour honorer les défunts. Les habitans de la ville d'Astape, plutôt que de trahir la fidélité jurée aux Carthaginois, font un bucher de leurs meubles et s'y précipitent à l'instant où les Romains franchissent leurs murs. Les flammes étouffent les soldats qui veulent arracher quelques richesses de cet incendie. Scipion l'Emilien n'échappe pas aux reproches éloquens de Pomponius; on lui rappelle le spectacle féroce de l'épouse d'Amilcar égorgeant ses enfans et les jettant dans les flammes qui consumaient le temple d'Esculape que ses soldats venaient d'incendier; les Numantins s'entre-dévorant par la faim; la ville de Lucia, qui dut livrer quatre cents jeunes gens, à qui le général romain fit couper les mains, seulement parce que Lucia avait manifesté le désir de secourir Numance. Aprés avoir démontré à l'assemblée imposante de tant d'ombres illustres que les Gaulois et les Ibériens furent cent fois moins féroces que leurs vainqueurs barbares; après avoir rappellé la mauvaise foi de Galba, sanctionnée par le peuple romain; l'imposture de Numa, celle de Sertorius, qui conduisait avec lui en Espagne une biche qu'il disait consacrée à Diane,

Pomponius signale avec véhémence les abus du triomphe tel qu'il était institué chez les maîtres du monde ; la lâcheté avec laquelle on insultait au courage malheureux ; l'avidité avec laquelle on se partageait les dépouilles des vaincus. Enfin, et ce n'est pas ici le morceau le moins piquant du discours de Pomponius Atticus, cet orateur ose élever sur la chasteté de Lucrèce des doutes qui entraîneraient peut-être des lecteurs moins disposés que ceux des peuples policés, à excuser la faiblesse d'un sexe aimable, et à vanter ses vertus. « *Eh quoi !* dit-il, *pour une misérable » querelle d'amour fallait-il donc attaquer et » livrer au mépris la majesté royale ? Il était » beau de nous voir déployer tant de sévérité » pour le viol d'une seule femme, nous qui, » sous Romulus, en violâmes plus de six » cents* » ! L'espace nous manque pour retracer le tableau de l'apparition fugitive de l'ombre de Lucrèce. Ses charmes sont mal cachés par le voile qui la couvre ; elle veut se défendre, elle craint de paraître. « Que dire, s'écrie Pomponius, de son » inconcevable résolution de souiller d'abord le lit nuptial, pour se laver ensuite » dans les flots de son sang? Quoi ! Lucrèce, » c'est après un accueil caressant, au sortir » d'un souper dont tu avais partagé les plaisirs avec Sextus Tarquinius que tu le fais » conduire dans la chambre hospitalière ; » mais tu connaissais son amour et sa puis-

» sance. Tu négliges de garder auprès de toi » quelque esclave fidèle. Comment a-t-il pé» nétré dans une chambre que tu as dû fer» mer » ? Nous ne prolongerons pas les argumens de cet orateur sévère ; et puisqu'il est question ici de la production brillante d'un littérateur italien, nous lui opposerons un sonnet distingué avec raison du nombre effrayant de sonnets médiocres dont la poésie de cette langue est encombrée. C'est celui de Zappi, poëte qui eût effacé peut-être ceux de son siècle, si la mort ne l'avait pas moissonné dans sa première jeunesse (1).

---

(1) Les critiques qui ont des cliens parmi les gens du monde, ont de tout temps opposé quelques doutes à la vertu irréprochable de Lucrèce. C'est pour servir tant soit peu cette opinion (qui n'a pas eu grand nombre de sectateurs), que Zappi fit un autre sonnet dans lequel il accuse l'épouse de Collatin. Il mérite d'être cité par son élégance, et pour prouver le talent agréable d'un poëte peu connu des littérateurs français.

« *Invan resisti ; un saldo core e fido*
» *Tu vanti invano ; e sia pur ghiaccio o smalto*,
» *Renditi alle mie voglie, o quì t' uccido* :
» *Disse Tarquinio colla spada in alto.*

» *Nè sola te, ma te col servo ancido*,
» *E poi dirò che in amoroso assalto*,
» *Ambovi colsi : alzò la donna un grido....*
» *Giove !.... ma non udia Giove dall' alto.*

» *Ella dopo il fatale aspro periglio*
» *Che fè ? s' uccise, e nel suo sangue involta*
» *Spirò, ma con improvido consiglio.*

« *Che far potea la sventurata, e sola*
» *Sposa di Collatino in tal periglio?*
» *Pianse, pregò; ma invano ogni parola*
» *Sparse, invano il bel piato usci dal ciglio.*

» *Come a colomba, su' cui pende artiglio,*
» *Pendeale il ferro in sull' eburnea gola;*
» *Senza soccorso, oh Dio, senza consiglio....*
» *Che far potea la sventurata e sola?*

» *Morir, lo sò, pria che peccar dovea;*
» *Ma quando il ferro del suo sangue intrise*
» *Qual colpa in se la bella donna avea?*

» *Peccò Tarquinio, e il fallo ei sol commise*
» *In lei, ma non con ella. Ella fù rea*
» *Allora sol che un innocente uccise* ».

» *Rendersi al fallo, e poi morir non basta.*
» *Pri morir che peccare: incauta e stolta!*
» *Ebbe in pregio il parer, non l' esser casta* ».

Traduction.

« C'est envain que tu résistes. Envain tu vantes la fidélité et la fermeté de ton cœur. Rends-toi à mes volontés, ou je vais plonger ce fer dans ton sein ».... s'écria Tarquin en levant son épée.

« Tu ne mourras pas seule; un de tes esclaves périra avec toi. Je dirai que je vous ai surpris dans des embrassemens amoureux » : Ciel! s'écria l'épouse.... Jupiter!.... Mais Jupiter ne l'écoutait pas du haut des cieux!

Après le danger fatal et désespéré, que fit-elle? Elle s'immola; elle se baigna dans son sang, entraînée par un désespoir insensé.

Il ne suffit pas de se prêter au crime, et de mourir après. Il faut mourir avant que de faillir. Femme imprudente et mal avisée! Elle voulut paraître chaste, plutôt que de conserver sa chasteté.

Traduction.

Que pouvait l'épouse infortunée de Collatin dans un aussi grand danger ? Elle pleura ; elle supplia ; mais envain elle employa ses persuasions ; envain ses beaux yeux répandirent des larmes.

Ainsi qu'une colombe menacée par l'ongle meurtrier d'un oiseau de proie, le fer était suspendu sur son sein d'ivoire. Hélas! privée d'appui et de secours, que pouvait alors l'épouse infortunée ?

Je le sais. Elle devait mourir plutôt que faillir. Mais lorsqu'elle trempa le fer dans son sang, quelle faute pouvait-on lui reprocher ?

Le crime n'appartint qu'à Tarquin. Lui seul le consomma par elle, mais sans qu'elle en fût complice. Elle ne devint coupable que lorsqu'elle donna la mort à un innocent.

Nous ne précéderons pas la curiosité du lecteur en l'entretenant de la troisième nuit, dont la simple indication nous est prescrite. Il trouvera par-tout la même éloquence et les mêmes images. Mais dans les nuits suivantes, l'auteur plus puissant qu'aucun enchanteur ancien ou moderne, parvient à faire sortir de la grotte profonde où les tombeaux des Scipions étaient enfouis, le cortége imposant des ombres de l'antiquité romaine. Il les promène pendant la nuit parmi les monumens de Rome ancienne et moderne. Et qui ne voudrait pas suivre ce spectacle majestueux et nouveau ?

La lune cachait dans les nuages la moitié de son disque argenté. Une légère brise du soir agitait à peine la cime des arbres ; les habitans de Rome, plongés dans le som-

meil, ne se doutaient pas des prodiges dont ils étaient environnés. Un profond silence régnait sur cette vaste cité; il n'était interrompu que par le cri de quelques oiseaux nocturnes retirés dans les ruines. L'auteur s'avance vers la voie Appienne à la tête de cette troupe de morts illustres, dont il était fier d'être le guide. Mais par quel artifice a-t-il pu les arracher de leurs sombres demeures?.... C'est leur incrédulité qui les attache à ses pas. La méfiance suit donc les mortels jusque dans le tombeau! Plusieurs d'entre eux avaient interrogé ce mortel audacieux qui osa pénétrer dans l'asyle de la mort. La question la plus importante et la plus répétée était celle de demander si Rome existait encore; si elle conservait l'éclat dont ils l'avaient enrichie. Sur la réponse affirmative de l'auteur, la totalité des spectres manifesta les signes de la joie la plus vive. Mais comme celui qui n'ose pas croire à la réalité d'un événement qu'il a vivement désiré, quelques-uns révoquent en doute cette assertion qui aurait fait survivre à tant de siècles une ville qui dès leur temps fut si souvent ravagée. Le doute se propagea avec promptitude, et l'auteur, pour le dissiper, offrit à Cicéron, de profiter des ténèbres de la nuit pour conduire le cortége des ombres dans l'enceinte de Rome moderne; l'aspect matériel de l'ancienne patrie justifierait son dire. Les ombres, plus légères que l'air dans lequel

elles s'étaient élancées, n'effleuraient pas le sol; tantôt elles devançaient, tantôt elles suivaient les pas de l'auteur. Quelques-unes s'élevèrent, empressées d'appercevoir d'un seul coup-d'œil les sites mémorables qui leur étaient familiers de leur temps.

Les sept collines s'étaient affaissées de la moitié de leur hauteur. Le palais des empereurs, sur les ruines duquel Vespasien fit bâtir un amphithéâtre et le temple de la paix (1), fut jadis plus grand que la ville

---

(1) Il fut commencé par Auguste, continué par Tibère, augmenté par Caligula et achevé par Néron, qui en étendit l'enceinte depuis le mont Palatin jusqu'au mont Esquilin. Quand il l'eût achevé, il s'écria : « Je commence enfin à être logé comme un homme ». La maison dite *du Passage* joignait les deux collines. Elle fut appellée ensuite la *Maison dorée.* Les plafonds des salles à manger étaient formés de plaques d'ivoire, qui s'ouvraient pour laisser tomber une pluie de fleurs et de parfums. La salle principale était couverte par un dôme mobile, dont le mouvement continuel imitait celui de l'univers. (L'idée des systêmes planétaires mus par des rouages, fut donc puisée dans celle-ci!) La statue de Néron, haute de 120 pieds, décorait le vestibule de ce palais. On trouvait dans son enceinte un étang immense, sur lequel voguaient des navires et dont les bords étaient ornés d'édifices qu'on eût pris pour une grande ville. On voyait à côté d'un temple d'albâtre des bains somptueux, où coulaient ensemble l'eau de la mer et les eaux minérales d'*Albula,* appellées aujourd'hui bains de Tivoli. Plus loin, c'étaient des champs, des vignobles, des bois, des troupeaux de toute espèce et des bêtes sauvages *(Extrait d'une note du traducteur.)* Nous avons déjà observé que les jardins anglais modernes n'étaient qu'une imita-

de Rome à une certaine époque; mais les ombres ne le reconnurent que par quelques arcades qui restaient encore debout les unes sur les autres; à des débris de portiques et de façades recouvertes de lierre et d'arbustes. L'horreur de la mémoire de Néron suggéra à Vespasien le projet de faire disparaître ce monument; cette idée était-elle bien réfléchie? Et l'amour-propre de Titus n'égara-t-il pas sa raison dans cette décision précipitée? Ces réflexions ont échappées à l'auteur des *Nuits romaines*.

Passons sur la discussion diffuse qui s'élève entre Romulus et Numa pour décider le genre de gouvernement qui eût mieux convenu à un peuple naissant. Ce morceau ne nous semble pas le plus riche de l'ouvrage; les meilleures raisons sont négligées par les deux interlocuteurs; les plus faibles ne sont pas rachetées par l'éloquence qui est familière à l'auteur; et celui-ci semble parfois être influencé par le désir d'établir l'avantage de l'empire sacerdotal. Le courage fonde et défend les empires. Les vertus sociales les soutiennent. Mais le fanatisme a pu employer le premier pour les dissoudre. L'application de ces principes dépend des lieux et des circonstances; et les préceptes *absolus* sont souvent des er-

---

tion mesquine des jardins magnifiques des empereurs de la Chine, mais le jardin du palais des empereurs romains avait surpassé ces derniers sans les avoir imités.

reurs en politique. Un systême utile dans un temps, devient nuisible dans un autre; et l'auteur eût dû se rappeller ce vers que Métastase met dans la bouche de Thémistocle parlant à son fils :

Vizio era allor, sarià virtude adesso.

Les complaintes des ombres sur les ruines de Rome offrent de belles périodes rendues avec éclat par un traducteur élégant. A côté de la grotte lupercale, où se réfugièrent jadis les rois jumeaux, étaient le temple majestueux d'Apollon, les maisons de Scaurus, de l'éloquent Tullius, et des Gracques. On n'y voit plus que des restes d'autels et de statues recouverts par l'herbe des pâturages et par la glèbe rustique. « La foule des » ombres répétait à l'envi ces tristes gémis- » semens. Ces étables, s'écriait un spec- » tre, sont bâties avec les débris des tom- » bes qui portent encore des traces d'ins- » criptions. La charrue impitoyable boule- » verse cette colline pleine de nos cada- » vres, et c'est de leur sein que naissent » les délices de vos tables. Le laboureur » stupide brise ces pierres funèbres sur les- » quelles l'époux inconsolable transmettait » à la postérité les vertus et le nom d'une » femme adorée ». Hélas! (s'écrierait peut-être un lecteur qui aurait sous les yeux la sixième satyre de Juvenal) ou l'ombre qui vient d'exhaler les plaintes, ou le poëte satirique en imposent à la postérité. Car les épouses qui abandonnaient un patricien pour

suivre un gladiateur balafré *et rude donatus*; celles qui étaient trop fortement émues à l'aspect de *molli saltante Bathyllo*; qui donnaient jusques à leurs robes de couleur de *feuille de rose sèche* (1) pour récompenser la sorcière qui lui présageait des succès en amour, ne méritaient pas les larmes des époux inconsolables; à moins que l'on ne veuille insinuer que ces derniers préféraient dans leur joie de célébrer après la mort les vertus que leurs épouses n'avaient pas possédées de leur vivant. Les temps ont subi un changement heureux, malgré l'invective de la *progeniem vitiosiorem*, dont Horace nous a menacés. Les regrets que nous donnons à nos épouses ne sont plus gravés sur le marbre; mais ils sont plus mérités.

Par fois le mortel encouragé par la déférence que les morts lui avaient accordé, en profite pour leur adresser des reproches auxquels ils n'osent répondre. « Quel était » donc, s'écrie-t-il à l'aspect du Colysée, » la destination de cet édifice? N'est-ce » pas de son sein, qui leur servait de pri- » son, que s'élançaient ces bêtes sauvages » achetées au poids de l'or sur la rive afri- » caine, auxquelles l'homme était obligé » de s'offrir pour servir d'amusement à » d'autres hommes? Il n'y a pas peut-être » dans cette arène un seul grain de pous-

(1) *Xerampelinas verteres donaverit ipsi*. Juv., sat. VI. Cette couleur était affectée aux robes de grande parure des dames romaines.

» sière qui n'ait été souillé par le sang d'un
» malheureux. C'est ici qu'expiraient vos
» gladiateurs ; et vous observiez d'un œil
» avide les accidens de leur agonie. Les
» vestales étaient admises à ce spectacle.
» Vous applaudissiez ceux qui tombaient
» avec grace, et vous accabliez les autres
» de huées ! C'est ainsi que vous charmiez
» vos affreux loisirs ! Traversons le Forum
» et la prison Mammertine ; mais un devoir
» sacré pour toutes les nations, et pour les
» nations de tous les temps, nous contraint
» à saluer la statue de Marc-Aurèle (1).
» Ce prince immortel pratiqua toutes les
» vertus. Il força les hommes à suivre cel-
» les dont ils étaient capables. Il évita le
» piége de cette perfection imaginaire qui
» enseigne une égalité que la nature et la rai-
» son réprouvent. Il savait que vouloir ren-
» dre aux hommes une liberté chimérique,
» et les détourner de l'obéissance, c'est leur
» préparer des malheurs pires que la tyran-
» nie, ou plutôt échanger leurs chaînes
» contre d'autres plus pesantes et plus mons-
» trueuses. Les ombres se confondaient avec
» précipitation autour de ce monarque phi-
» losophe. L'admiration et le respect leur
» commandait un silence plus éloquent que
» des éloges pompeux. — Mais comment,
» dit Octave, comment retrouver ce séjour

(1) On la voit au milieu de la place du Capitole moderne.

de

de gloire où monta si souvent le char de nos triomphes? Que sont devenus les monumens qui embellissaient son enceinte? D'un côté étaient six temples magnifiques, dont un appellé *Tabularium*, contenait le dépôt des lois; un autre, sous le nom d'*Atheneum*, renfermait la bibliothèque cédée à la patrie par Domitien, et l'école des beaux-arts. Sur la roche Tarpéïenne, qui était sur la croupe du Capitole, on admirait le temple de Junon, *Moneta*, et la *Curia calebra*, espèce d'observatoire, d'où le pontife mineur annonçait au peuple les nouvelles lunes! Un pontife illustre (1), répondit l'auteur, a élevé le palais dit du Sénateur, sur les débris de l'ancien Tabularium (2). Le palais des Antiques contient un muséum garni des plus beaux monumens de l'antiquité. Dans le palais dit des Conservateurs, on remarque les peintures à fresque du Pérugin, et du cav. d'Arpino, qui rappellèrent aux ombres étonnées, les principaux traits de l'histoire romaine, rendus avec un art dont ils n'avaient pas peut-être une idée assez étendue. Un autre pontife, plus célèbre encore par son amour pour les arts et les lettres (3), établit la galerie des tableaux au-dessus de celle des

(1) Boniface IX.

(2) C'est dans la salle de ce palais que l'on fait tous les ans la distribution des prix des beaux-arts.

(3) Bénoît XIV.

archives. Enfin la roche Tarpéïenne (1), située derrière le palais des Conservateurs, est à l'endroit signalé en ce moment par ce palais, fier du nom (2) d'un guerrier qui mérita de figurer parmi ceux dont Rome s'est énorgueillie. Voilà les édifices qui couvrent le sol jadis occupé par le Capitole. Ils ne sont pas indignes de ce nom. Et nous aussi, dit l'auteur exalté par le rôle dont il était chargé, nous avons des idées de magnificence et d'orgueil! La postérité n'a pas été ingrate envers vous, ô Romains! Elle a recueilli vos restes; elle a perpétué vos vertus; et, souvent généreuse, elle a feint d'ignorer des faits dont le souvenir excite encore vos regrets. Le cœur palpitant de joie, l'œil ardent de curiosité, nos savans ouvrent d'une main adroite et respectueuse vos urnes cinéraires. Ils les déposent religieusement dans des asyles révérés pour en faire l'objet de leurs études. Certes, vous ne fîtes jamais de semblables efforts en faveur des nations célèbres qui vous avaient précédées, et dont vous étiez plus avides d'abaisser la puissance que d'étudier l'origine. Les Larves ne retrouvèrent pas sur le mont Quirinal les thermes, ni les temples de Romulus. La magnificence des palais qui remplacent ces monumens, irritait plutôt

(1) Son emplacement porte aujourd'hui le nom de *Monte-Caprino*, à cause des chèvres que l'on y voit brouter.

(2) Le palais Caffarelli.

qu'elle ne calmait leurs regrets. Elles cherchèrent envain les jardins de Salluste, qui renfermaient dans une enceinte immense un palais, des bains, un cirque et plusieurs temples (1). Cet écrivain, sublime dans ses écrits, infâme dans sa conduite, vrai dans ses vices et faux dans ses vertus, ne se montra habile à tracer le tableau de la corruption des Romains, que parce qu'il en trouvait les goûts dans son ame. Malgré la perfection de son talent, on découvre aisément dans ses productions ce sénateur dégradé qui, chassé de son corps par ses rapines, fit servir le fruit de ses concussions chez les Numides, au luxe scandaleux de ses jardins. D'illustres modernes, Elisabeth, reine d'Angleterre, et don Gabriel, infant d'Espagne, ont traduit ses ouvrages. Un hommage non moins flatteur a été rendu par nous aux écrits de Jules César. Notre Henri IV traduisit deux de ses livres (2).

(1) Ils couvraient tout l'espace qu'occupent aujourd'hui les églises de Notre-Dame de la Victoire, de Sainte-Suzanne et de Saint-Nicolas de Tolentin; la rue Salara, les jardins de Negroni, une partie de ceux de Barberini, la plus grande partie de ceux de Ludovisio, et d'autres terrains incultes. C'est du sol de ces jardins que l'on a retiré l'Hermaphrodite, le Faune portant un enfant dans ses bras, le Gladiateur mourant, la statue de Papirius, et plusieurs morceaux de peinture.

(2) Le traducteur nous transmet à ce sujet une note intéressante qui lui a été communiquée par le savant M. Barbier, bibliothécaire de S. M. I.; la voici : « Henri IV avait traduit deux livres des Com-

La justice que la postérité a rendue au goût littéraire et aux talens des Romains, a été portée jusqu'à l'enthousiasme; l'auteur fait valoir ces vérités auprès de ces ombres insatiables de gloire, qui semblent vouloir à chaque pas lui adresser des reproches sur les outrages que la faulx inévitable du temps a faits à leurs monumens. Mais qu'avaient fait les Romains pour éterniser la mémoire des hommes et des nations qui les avaient précédés? Que sont devenus sous leurs mains les tombeaux des princes étrusques; ceux d'Enée, de Jules et du bon roi Evandre? Que sont devenus les monumens importans de cette Etrurie dont la civilisation et les lumières se perdent dans la nuit des temps; de cette province célèbre et savante à laquelle ils ont tant emprunté, et dont la renommée dans les arts a précédé de plusieurs siècles celle de la Grèce? Cicéron fut le seul qui pendant sa questure en Sicile fit rechercher la tombe d'Archimède; tandis que les modernes ont exhumé ou

---

mentaires de César. Casaubon en avait lu le manuscrit, et il en parle dans l'épître dédicatoire de la traduction de Polybe, adressée à Henri IV, en 1509. (fol. 21 *recto*.) Le précieux cahier écrit de la main de ce prince, était à la bibliothèque du roi; le secrétaire-d'état, Desnoyers, l'en tira pour le présenter à Louis XIII; on ignore ce qu'il est devenu. Ces détails, continue M. Barbier, sont puisés dans un petit volume très-curieux de l'abbé Brizard, intitulé: *De l'amour de Henri IV pour les lettres*; in-8°. Paris (1783) ».

conservé à grands frais, à travers les catastrophes les plus funestes, le tombeau de Cecilia Métella, la pyramide sépulchrale de Cestius, le superbe mole d'Adrien dans la cité (1) et le beau mausolée d'Auguste sur les bords du Tibre.

La digression que fait l'auteur sur les républiques modernes pouvait offrir quelque intérêt à l'époque où cet ouvrage fut publié. Un tel intérêt serait bien affaibli en ce moment, si des notes instructives du traducteur ne fixaient pas l'attention de quelques curieux plutôt que celle des lecteurs qui sont entraînés par les charmes de l'éloquence; car c'est à cette muse que ce livre paraît consacré. C'est de ses mains que l'auteur et le traducteur reçurent le beau morceau qui raconte les amours infortunés, le supplice de la vestale Floronie et celui de son amant. On trouvera dans cet épisode touchant toutes les richesses d'un style élevé sans être ampoulé, plein d'idées fraîches et neuves sans afféterie, dicté par le cœur et fait pour le toucher. Les romanciers modernes doivent le consulter, et s'efforcer d'imiter l'élégance et la simplicité d'un auteur qui ne laisse pas appercevoir les secours que l'art apporte à l'expansion d'un sentiment profond, à une méthode pure et claire de narrer qui lui est naturelle. N'anticipons donc pas sur le plaisir que le lecteur éprou-

(1) C'est le château Saint-Ange.

vera à lire l'entretien de l'*Enceinte exécrable*.

L'aspect de la *Voie exécrable* n'inspire pas un sentiment de cette nature; c'est ainsi que les Romains appellèrent le chemin sur lequel fut traînée, attachée à l'essieu d'un char, Tullia, l'affreuse Tullia, dont la vie fut un tissu de crimes; elle fut l'épouse de ce Tarquin, qui parvint au trône par un parricide. Une ombre au visage pâle et défiguré, ornée du manteau royal, et le char superbe qui la portait, et la femme qui poussait des cris méprisés par un conducteur inexorable; tout ce spectacle traversa précipitamment le cortége des larves et disparut aussitôt.

Qu'il est doux, après avoir été agité par le souvenir de tant de crimes, après avoir parcouru le tableau de tant d'objets sanglans dont l'humanité frémit, de se reposer sur l'aspect d'un prince juste, éclairé, admiré par son courage, et chéri par ses vertus, qui fut moissonné à la fleur de l'âge! C'est l'apparition de l'ombre de Marcellus, qui rappelle ces idées consolantes. Sa mémoire vivrait encore même sans le témoignage de ce théâtre fameux, dont le temps implacable a respecté quelques fragmens. Ce héros, paré de toutes les vertus, fut bien digne des pleurs d'Octavie. Il fut digne des vers que Virgile lui adressa, et qui suffiraient seuls pour éterniser son nom. En passant devant le monument dont nous venons de

parler, et dont la munificence du prince qui nous gouverne nous rendra bientôt l'aspect, que les modernes méditent sur la sagesse de son ordonnance, sur les dispositions qui fournissent aux spectateurs des ressources négligées dans nos théâtres pour bien apprécier l'art dramatique! Qu'ils s'élèvent désormais au niveau de ces hautes conceptions dont le germe est presqu'étouffé dans les arts! et que l'orgueil, la prévention et les erreurs qu'elle enfante n'arrêtent plus nos artistes pour corriger les fautes innombrables dont les monumens modernes de cette espèce sont entachés!

L'auteur fit remarquer aux ombres inquiètes de l'existence de leurs anciens temples les vestiges de ceux de *Vesta* et de la *Fortune virile* (1), ainsi que ces égouts publics, remarquables par une magnificence utile; il les conduisit en les entretenant jusques dans l'intérieur du Panthéon (2), dont l'intégrité excita leur joie

(1) Le temple de Vesta est appellé aujourd'hui Sainte Marie du Soleil; celui de la Fortune virile est l'église de Sainte-Marie-Egyptienne. L'ouverture du grand égout public, appellé *cloaca maxima*, est auprès de l'arc de Janus, *in Velabro;* il se décharge dans le Tibre, à côté de l'église de Sainte-Marie-Egyptienne; il est si large et si haut qu'un grand charriot peut y passer avec facilité; il reçoit les eaux de la fontaine Juturne, qu'on appelle aujourd'hui la *fontaine St.-Georges. (Note du traducteur.)*

(2) Le Panthéon fut construit par Marcus Agrippa, et restauré par Urbain VIII. Son plan forme un cercle qui lui a fait donner le nom de *Rotonda*. Sa lar-

et leur admiration. D'autres statues remplacent aujourd'hui celles des six grands dieux qui ornaient jadis cette enceinte; et les statues des artistes célèbres sont substituées à celles des dieux subalternes. Mais les colonnes de marbre jaune et d'une seule pièce qui soutiennent le cintre de la voûte; mais cette façade imposante dont le fronton est supporté par huit colonnes de granit oriental; mais toutes les parties nobles, simples et hardies de ce temple majestueux existent encore; elles attestent notre vénération pour les arts, notre zèle et nos lumières.

Quel lecteur n'eût pas désiré d'assister à l'entrée du cortége des anciens héros dans l'église du Vatican? Pour la première fois peut-être on eût vu l'étonnement exprimé sur des traits que la pâleur de la mort n'avaient pas effacés. Ce temple, construit sur les ruines de l'ancien Cirque de Néron, est plus élevé que la plus grande des pyramides renommées dans l'Egypte (1). Son dôme, sur

---

geur, qui est de 137 pieds, est égale à sa hauteur; les murs, non compris dans ces dimensions, ont 18 pieds d'épaisseur. L'église de Saint-Jean de Florence, vis-à-vis l'entrée de la cathédrale, offre, sous de moindres dimensions, un modèle de ce monument.

(1) L'église de Saint-Pierre fut commencée en 1506 et achevée en 1604. Sa longueur est de 600 pieds; sa largeur à la nef est de 86, et de 440 pieds à la croisée; le sommet de la croix qui surmonte le dôme est élevé de 443 pieds, c'est-à-dire, de 6 pieds environ au-dessus du sommet tronqué de la pyramide *le*

lequel le ciel semble appuyé, pour emprunter l'expression d'un poëte italien, n'a été rivalisé dans sa hardiesse par aucune construction des anciens (1). Après avoir admiré ce bel édifice, on ne saurait pardonner à l'orgueil invétéré des ombres romaines de critiquer nos églises, parce qu'elles manquent de portiques ; nos bals qui se prolongent pendant la nuit, et nos voitures qui enlèvent aux hommes l'usage de leurs jambes. Ces critiques, faciles à réfuter, sont minutieuses et déplacées au milieu d'objets travaillés par un grand pinceau. En revanche, leurs observations sur l'insalubrité et les défauts de nos salles de spectacle modernes sont la révélation des méditations journalières du goût et de la raison.

Parlerons-nous de ce magnifique palais du Vatican, le plus grand de ceux qui embellissent Rome moderne, qui renferme vingt-deux cours, vingt escaliers principaux, douze grandes salles, et douze mille chambres, toutes ornées des chefs-d'œuvres de

---

Chéops. Elle contient 98 grandes colonnes de beaux marbres, et 28 autels, ayant des tableaux en mosaïque, dont chacun n'a pas coûté moins de 100,000 liv. *(Extrait des notes de l'auteur.)*

(1) L'élévation et la poussée des édifices de cette nature produisent des tassemens et des accidens extérieurs qui ne doivent pas allarmer des artistes éclairés. On a compté jusqu'à 72 lézardes sur la surface de cette belle coupole ; quelques-unes avaient 15 pouces d'ouverture à leur base. On les a fermées, et le monument est demeuré intact.

peinture, de sculpture, ou des recueils et des souvenirs de l'antiquité? La description de l'auteur, si éloquente qu'elle puisse être, est encore trop éloignée de la vérité. Les yeux aidés de la pensée, et d'une vaste instruction, peuvent seuls apprécier tant de majesté. N'arrêtons pas non plus nos lecteurs sur l'humble tombeau du chantre sublime de Godefroi (1), craignant avec raison que la choquante nudité de ce monument n'accuse à la postérité notre coupable indifférence pour la mémoire d'un homme dont Rome et Athènes se fussent honorées.

Les doctes entretiens de ces larves fugitives cessèrent avec l'apparition du jour. La troupe aërienne se dissipa graduellement et en silence.

Per levibus ventis, volucrique simillima somno.

Cet ouvrage, prolixe par fois, souvent chargé de répétitions fastidieuses, trop interrompu par les déclamations fatigantes de quelques interlocuteurs, et par des dissertations qui amènent des critiques presque étrangères au sujet, n'offre pas moins un intérêt vif et soutenu. La conception en est belle; son exécution n'était pas au-dessus des forces de l'auteur, qui a rempli avec un brillant succès la tâche qu'il s'était im-

(1) Le Tasse est mort le 25 Avril de l'an 1595, âgé de 51 ans. Son tombeau est dans l'église du couvent de St.-Onuphre, sur l'ancien mont Janicule.

posée. Nous avons parcouru la traduction allemande. Elle est très-fidelle; mais par le même motif elle est verbeuse et propre à faire ressortir un défaut qui est inhérent au texte, dont nous avons parlé plus haut. Nous ne connaissons pas la traduction anglaise; mais le choix et la manière dont ce sujet est traité dans l'original, doit le faire briller, si un bon écrivain s'est chargé de le transmettre à la littérature de ce pays.

Nous ne sommes subjugés par aucune prévention nationale en affirmant que la traduction française embellit le travail de l'auteur italien. Non-seulement elle rend avec fidélité toutes les images dont l'original abonde, mais elle resserre ce style trop diffus, et parfois entremêlé d'expressions que la langue toscane ne saurait condamner, mais auxquelles elle ne peut pas applaudir. On doit une reconnaissance méritée à M. Lestrade d'avoir enrichi notre langue de cette production, et au libraire Schoell de s'être livré à cette honorable entreprise.

J. G.

Description de l'Egypte, ou *Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Egypte pendant l'expédition de l'armée française; publiée par les ordres de S. M. l'empereur Napoléon-le-Grand.* Prix de tout l'ouvrage, composé de neuf volumes, et huit cent quarante planches, papier fin, 3600 fr.; papier vélin, 5400 fr. Prix de la première livraison, papier fin, 800 francs; papier vélin, 1200 fr. A Paris, au bureau de la commission chargée de diriger la vente de l'ouvrage, au palais de l'institut.

De toutes les grandes choses qui se sont faites de nos jours, aucune peut-être n'est plus digne de l'attention du monde, que cette fameuse expédition d'Egypte dont on publie aujourd'hui la relation et les précieux résultats; entreprise jusqu'alors sans exemple, qui ne pouvait en effet s'exécuter que dans un siècle tel que le nôtre, et sous la conduite d'un héros auquel les âges précédens n'ont rien qu'ils puissent comparer.

L'antiquité n'a pas manqué de conquérans illustres, et ses sages n'ont point ignoré que le perfectionnement de l'homme

est la plus noble fin des travaux de l'homme ; plusieurs se sont dévoués, ont affronté de grands périls et fait de grands sacrifices, les uns pour porter la civilisation aux peuples barbares, les autres, pour aller recueillir au loin les trésors de la sagesse et de la science. Dans les temps modernes, ces excursions sublimes, régularisées et perpétuées par la toute-puissance des institutions religieuses, ou favorisées par les efforts de gouvernemens bienfaisans et éclairés, prirent un caractère encore plus imposant, et influèrent en plus d'un sens sur la prospérité des états qui les secondaient : les travaux des missionnaires et les expéditions pacifiques des navigateurs du siècle dernier, tiendront une grande et honorable place dans l'histoire de l'esprit humain.

Toutefois, aucune de ces entreprises n'approche de l'expédition d'Egypte par l'importance de l'objet, l'étendue et l'ensemble des vues, la force des combinaisons, les résultats probables. Jamais on n'avait pensé si positivement à employer ensemble à une même fin deux choses aussi incompatibles en apparence, que la civilisation et la guerre ; à réunir, pour en faire l'application simultanément, les deux principes desquels dérive toute domination, l'ascendant des lumières et la force des armes. Or, tel est incontestablement le système selon lequel a été conçue l'expédition d'Egypte.

Il s'agissait de faire renaître à une civilisation nouvelle cette terre des Cécrops et des Moïse, mais depuis si long-temps ensevelie dans la barbarie, appauvrie, devenue stérile, sous le gouvernement faible et capricieux des pachas et des mamelouks. On lui reportait tout perfectionnés ces arts et ces sciences dont l'invention première avait fait autrefois sa gloire ; on lui rendait son ancienne fertilité ; on enrichissait son sol des productions d'un nouveau monde, et ses villes des trésors inappréciables de l'industrie européenne ; on la remettait en possession de ce commerce de l'Orient, qui n'a jamais manqué de faire la splendeur des nations qui l'ont eu.

Pour l'exécution de ce grand dessein, il fallait observer un climat et un sol en quelque sorte oubliés depuis des siècles, étudier le cours du Nil, assujétir les irrigations à un systême général, former des établissemens agricoles et commerciaux, établir l'administration civile, ériger des tribunaux, faire des lois et des réglemens conformes aux mœurs des indigènes et à la sûreté des colons ; ouvrir des routes, construire des arsenaux et des ports ; assurer la navigation de la mer Rouge, lier par des relations l'Inde et l'Arabie, résoudre le problême de la communication des deux mers. Tout cela devait être fait promptement, ensemble, et ne se pouvait faire par les seuls moyens militaires : on

avait résolu d'y employer en même-temps un nombre suffisant d'hommes versés dans les arts de la paix. Quelle conquête plus légitime que celle qui eût été le principe et le prix de tels bienfaits ! Il était même raisonnable de croire que le souverain sur lequel elle s'allait faire, sensible aux grands avantages qui devaient en résulter pour ses autres états, n'y aurait point opposé de grands efforts. Il semblait que la Porte dût préférer le voisinage et l'alliance nécessaire d'une colonie de Français industrieux, à la possession d'une province mal soumise et de nulle ressource : le contraire arriva, et néanmoins le succès de l'entreprise était encore probable, lorsque les intérêts tout autrement pressans de la mère-patrie, et de plus hautes destinées à remplir, rappelèrent le héros qui avait conçu ce vaste plan.

La partie militaire de l'expédition se trouva composée comme naturellement de l'élite d'une armée victorieuse sous ce même capitaine qui s'offrait de la conduire à de nouveaux triomphes. Quant à l'autre partie, qu'on peut appeller la partie civile, MM. Monge et Berthollet furent chargés de rassembler des artistes et des savans, dont personne n'était plus qu'eux en état de faire un bon choix ; et, ce qui n'est pas une des circonstances les moins remarquables de ce temps, si voisin encore des désordres d'une révolution qui semblait la dissolution de la société, ces savans et ces

artistes se trouvèrent en aussi grand nombre que l'on voulut, en plus grand nombre vraisemblablement qu'on n'eût pu les trouver à aucune des époques précédentes. Le secret avait été jugé nécessaire, nul ne savait le but de l'entreprise dans laquelle il s'engageait, et telle était la confiance de tous, dans l'illustre chef qu'on leur nommait, que cette incertitude n'arrêta personne : on vit pour la première fois un corps nombreux de savans entrer dans la formation d'une armée.

Le rassemblement avait eu lieu sur divers points des côtes de la Méditerranée : l'escade partie de Toulon le 20 Mai 1798, rallia les petites divisions qui attendaient son passage dans les ports d'Italie; et après avoir fait en huit jours la conquête de Malthe, on aborda la terre d'Egypte le 1er. Juillet.

On sait la marche rapide et les brillans exploits des guerriers. L'ardeur et les entreprises des artistes et des savans ne furent pas moins admirables. La réciprocité des services, l'accord, l'estime mutuelle furent aussi un des caractéres singuliers de cette association sans exemple.

Les savans de l'expédition, presque tous à la fleur de l'âge, presque tous élevés au milieu des orages politiques, avaient tous le cœur et l'esprit militaire, en même-temps que l'armée comptait un grand nombre d'officiers formés à l'étude des lettres et des beaux arts.

En moins de vingt-cinq jours, le quartier-général avait été porté d'Alexandrie au Kaire. On se hâta d'y établir une imprimerie qui avait été préparée en France : ce fut pour les Egyptiens le sujet d'un étonnement tout semblable à celui qu'avaient éprouvé nos aïeux, lorsqu'ils virent la première fois, découler, pour ainsi dire, d'une presse, des multitudes de copies miraculeusement transcrites en un instant. Peut-être il n'est pas indigne de remarque qu'un des premiers travaux de cette imprimerie fut la publication de deux journaux, l'un en forme de gazette (1), l'autre purement littéraire (2). Je trouve dans le premier, que, dès le mois d'Octobre il avait été formé une commission d'artistes chargée d'établir au Kaire une salle de spectacle, un concert, des lieux de réunion pour les soirées; un jardin pour les danses, les feux d'artifice, les illuminations.

Il est superflu de dire qu'on n'avait point négligé de s'occuper de soins plus importans. Déjà, sous la direction d'un homme singulièrement doué du génie des arts industriels (3), des atteliers s'étaient for-

(1) Le *Courrier de l'Egypte*, dont le 1er. numéro est du 12 Fructidor an 6.

(2) La *Décade Egyptienne*, publiée le 10 Vendémiaire an 7.

(3) Feu M. Conté, qui était parti pour l'expédition d'Egypte, avec le titre de chef de brigade des aérostiers.

més, pour les travaux des forges, du tour et des machines en fer ; pour ceux de charpente, de menuiserie et de mécanique en bois ; de fabrication d'armes, d'instrumens de mathématique, d'horlogerie et d'orfévrerie. La gravure et l'imprimerie en taille-douce, des fonderies de presque toutes les espèces, la fabrication de l'acier, du carton, des tôles vernissées, des draps, des chapeaux, et de plusieurs autres choses semblables, étaient comprises dans le vaste systême de cet établissement (1).

La création de l'*Institut* d'Egypte est du 29 Août. L'acte de cet établissement constate expressément qu'il avait pour objet *la propagation des lumières en Egypte ; la recherche, l'étude et la publication des faits naturels, industriels et historiques.* Il se partageait en quatre sections, composée chacune de douze membres.

Le grand nom du héros, chef de l'expédition, appartenait à la première section, occupée des travaux de mathématiques.

Les autres membres de cette section, qui fut complète dès la première promotion, étaient MM. Andreossy, Costaz, Fourier, Girard, Le Père, Leroi, Malas, Monge, Nouet, Quesnoi et Say.

La seconde section, appliquée à la phy-

---

(1) Le premier établissement de ces atteliers datait du cinquième jour complémentaire de l'an 6, moins de trois mois après la descente à Alexandrie.

sique, ne se completta pas d'abord, non plus que les deux autres. Les membres de la première promotion furent MM. Berthollet, Champy, Conté, Delille, Descostils, Desgenettes, Dolomieu, Dubois, Geoffroi, Savigny.

Dans la troisième section, consacrée à l'économie politique, étaient MM. Caffarelli, Gloutier, Poussielgue, Shulkouski, Sacy, et Tallien.

La quatrième section devait s'occuper de la littérature et des arts : ses premiers membres furent MM. Denon, Dutertre, Norry, Parceval, D. Raphaël Redouté, Rigel et Venture.

Il y avait en outre une commission des sciences et arts d'Egypte, composée de cent vingt-trois membres.

Bientôt on se mit à explorer les rives du fleuve et l'intérieur des terres. Les géographes rédigeaient leurs cartes sur les traces de l'armée conquérante ; on reprenait sous ce même ciel où elles avaient été commencées, le cours des plus anciennes observations astronomiques dont la tradition et les monumens soient venus jusqu'à nous ; on recherchait le plan des villes dans les ruines de leurs antiques fondemens ; on exhumait les temples et les palais ; on se formait en réunion d'artistes, de savans et de guerriers, pour observer à loisir, pour mesurer, décrire et dessiner ces monumens qui n'avaient été jusque là

apperçus que par des voyageurs isolés et craintifs.

Voici, sur ce sujet, un passage de la préface que j'ai sous les yeux; cette préface est un précis très-bien fait de toutes les parties de l'expédition d'Egypte :

« On était dans la saison où les vents étésiens favorisent la navigation du fleuve; il est facile alors de remonter en peu de temps jusqu'à l'île d'Eléphantine : on résolut de se porter successivement dans tous les lieux où les monumens sont situés, afin de reconnaître d'abord les objets que l'on aurait à décrire, et d'établir, au moyen de cette première énumération, un ordre plus exact dans les recherches. Après avoir atteint la limite qui sépare l'Egypte de la Nubie, au-dessus de la première cataracte, on suivit une seconde fois le cours du Nil, depuis Syène jusqu'au Kaire, et chaque monument fut encore soumis à l'examen le plus attentif. Les bâtimens avaient à peine touché le rivage, que l'on parcourait de toutes parts les enceintes où l'on pouvait découvrir quelques vestiges des anciens monumens. On levait les plans topographiques; on dessinait les divers aspects du paysage, et plusieurs vues pittoresques du même édifice; on mesurait les dimensions de l'architecture, et les détails innombrables des ornemens; on imitait fidèlement les tableaux peints ou sculptés, et les caractères hiéroglyphiques dont ils sont

couverts ; en même-temps, on remarquait l'état actuel des ruines, les procédés de la construction, et la nature des substances dont les monumens sont formés ; on transcrivait les inscriptions familières, historiques ou votives qui rappellent tant de noms illustres. D'autres mesuraient la vîtesse du fleuve, la quantité de l'exhaussement du sol, ou déterminaient les situations géographiques par l'observation du ciel. On s'appliquait aussi à l'examen physique de la contrée, et l'on formait des collections précieuses destinées à l'étude des animaux, des minéraux et des plantes. On réunissait tous les élémens propres à faire connaître les richesses agricoles, l'industrie, les mœurs, et la condition politique des habitans ».

Pour composer avec de tels documens ainsi recueillis, durant trois années, un ouvrage excellent, et, sans aucune comparaison, supérieur à tout ce qui avait été publié jusqu'alors, je ne dis pas seulement sur le même sujet, mais dans le même genre, sur quelque sujet que ce soit, il ne fallait que donner à l'édition un soin proportionné à la richesse des matières. Mais cela même en faisait une entreprise toute extraordinaire. Voici comment on y a procédé.

La résolution d'enrichir l'Europe de ce que l'Egypte recélait de documens précieux pour les sciences et les arts, avait été for-

mée dès le commencement de l'expédition ; c'était là l'un de ses deux grands objets.

Déjà l'on avait recueilli dans des excursions partielles un assez grand nombre d'observations, de dessins, ou même de monumens transportables, lorsque le général en chef ordonna qu'il serait fait une reconnaissance plus étendue et plus méthodique, en quelque sorte, sur les deux rives du Nil, depuis le Kaire jusqu'aux îles d'Eléphantine et de Philoé, confins de l'Egypte, du côté de la Nubie. Cet acte mémorable dans les fastes de l'histoire des arts, est ainsi conçu, sous la date du 26 thermidor an VII (13 Août 1799.)

« 1°. Il sera formé deux commissions des membres de la commission des arts, composées ainsi qu'il suit :

» 2°. La première commission, composée des citoyens Costaz, Nouet, Méchain, Coutelle, Coquebert, Savigny, Ripaut, Balzar, Corubœuf, Lenoir, Labatte, Lepère, architecte ; Saint-Genis, Viard.

» 3°. La seconde commission, composée des citoyens Fourier, Parceval, Villoteau, Delille, Geoffroy, Lepère, ingénieur ; Redouté, Lacypiére, Chabrol, Arnollet, Vincent, Jamard, Lancret.

» 4°. La premiére commission partira pour se rendre dans la Haute-Egypte, après-demain 28, et visiter tous les monumens qui nous restent de l'antiquité.

» La seconde commission partira le 1er.

du mois de fructidor, pour la Haute-Egypte.

» 5°. Il sera fourni à l'une et à l'autre commission, une barque armée avec une bonne garnison prise au dépôt de la 21e. demi-brigade. Le citoyen Costaz sera le commandant de la première commission, et le citoyen Fourier celui de la seconde. L'officier commandant l'escorte, et l'officier de marine commandant le bâtiment, ne recevront des ordres que d'eux.

» 6°. Les commandans des commissions correspondront avec moi toutes les fois qu'ils auront visité des monumens qui leur auront fourni des observations ou des descriptions nouvelles ».

Signé BONAPARTE.

L'exécution de cet ordre était l'accomplissement de la mission des artistes et des savans en Egypte. Après qu'il eut été rempli, la plupart repassèrent en France; et le même génie qui avait dirigé leurs travaux, ordonna les moyens de les mettre à profit.

Un décret du 17 pluviôse an X (6 Février 1802), porte que les mémoires, les dessins, tous les documens relatifs aux sciences et aux arts, recueillis durant l'expédition d'Egypte, seront publiés aux frais du trésor public, sous la direction d'une commission formée par le ministre de l'intérieur.

Ainsi la pensée première, le plan et l'a-

chévement de cette entreprise sont dus entièrement à S. M. Les détails de cette création ne sont point indignes de trouver place dans sa glorieuse histoire, puisqu'ils ont eu pour résultat un ouvrage supérieur de beaucoup à tout ce qui avait été fait jusqu'alors dans le même genre.

Pour conserver aux letires l'indépendance et la dignité qui leur sont essentielles, il fut ordonné que les membres de la commission formée par le ministre de l'intérieur, seraient choisis sur la présentation de l'assemblée des auteurs des matériaux à mettre en œuvre.

Cette assemblée, qui eut aussi à nommer celui de ses membres qui composerait le discours préliminaire, fit choix de M. Fourier. Les autres membres de la commission sont MM. Berthollet, Costaz, Delille, Desgenettes, Devilliers, Girard, Jollois, Jamard et Monge. Un commissaire spécial (1), chargé de régler immédiatement les détails de l'exécution, met les matériaux en ordre, dirige et surveille les travaux d'impression et de gravure. Mais avant tout, chaque dessin a été présenté à l'examen de l'assemblée générale des auteurs, et soumis à une délibération attentive, puis à un scrutin par boules blanches et boules noires, qui a décidé de l'admission. La même chose a lieu pour les mémoires, en ce qui concerne les

(1) M. Jamard.

faits,

faits, que chaque auteur reste néanmoins libre d'expliquer à sa manière. Quant aux dessins, la moindre omission, la plus petite transposition, eût-elle pour objet l'effet pittoresque, est un motif de rejet sur lequel on ne transige point. Ainsi, il ne se peut rien de plus authentique que tous les plans, toutes les descriptions de ce recueil : c'est, sur chaque objet, le témoignage unanime d'un grand nombre de personnes habiles à voir, qui ont vu de leurs propres yeux, dans le même temps, avec des secours et des facilités que personne n'avait eus avant eux. On juge sans qu'il soit besoin d'y insister, quelle supériorité de telles relations doivent avoir sur les récits de voyageurs isolés et qui se sont succédés à de grands intervalles de temps.

Les planches, au nombre de plus de huit cents, se rangent en trois classes qui ont pour objet les antiquités, les monumens modernes, et l'histoire naturelle. Les plans topographiques et la carte générale composée de cinquante feuilles, formeront, si l'on veut, une quatrième partie.

Dans le recueil des antiquités sont les vues pittoresques, les plans, les coupes sur plusieurs sens, et quelquefois la restauration des anciens édifices mesurés dans toutes leurs parties avec une exactitude parfaite; le détail des membres de l'architecture et l'imitation exacte des sculptures innombrables et des caractères hiéroglyphi-

ques qui ornent au-dehors et au-dedans les murailles de ces édifices ; les sépultures magnifiques des anciens rois, les grottes funéraires à l'usage des particuliers, et les autres hypogées qui semblent avoir été destinés à des cérémonies ou à des études mystérieuses ; les sphynx, les statues colossales, les sarcophages et les autres monolithes ; des momies d'hommes, de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux ; les étoffes encore conservées, les dorures, les joyaux et les volumes de papyrus couverts de signes hiéroglyphiques ou de caractères alphabétiques, qu'il n'est pas rare de trouver dans les caisses des momies.

Les planches relatives à l'Egypte moderne, représentent les mosquées, les palais, les tombeaux, les jardins, les aqueducs, les portes des villes, les places publiques ; les bains, les écoles, les tribunaux ; les enceintes, et les hôtels destinés au commerce ; les maisons des particuliers ; les fabriques et les ateliers, les machines, les outils des professions mécaniques ; les instrumens des arts ; la diversité des individus indigènes et étrangers ; les cérémonies annuelles, les exercices militaires, les réunions publiques, les assemblées et les fêtes domestiques ; les caravanes : les usages relatifs à la naissance, au mariage, aux obsèques, à l'achat des esclaves, à l'affranchissement ; les costumes, les meubles, les armes, les inscriptions, les médailles.

Enfin, la partie consacrée à l'histoire naturelle comprend les productions des trois règnes ; les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles ; les poissons du Nil et de la mer Rouge ; les insectes d'Egypte et de Syrie ; les mollusques, les vers et les zoophytes ; les plantes : les roches et les fossiles de l'Egypte et de la presqu'île du mont Sinaï.

Toutes ces estampes sont de la plus grande beauté ; un assez grand nombre est à plusieurs couleurs, selon que les sujets l'exigeaient, et l'exécution offre une précision et une finesse de teinte jusqu'à présent sans exemple : on a imaginé pour cela des procédés nouveaux. Je m'arrête à ces détails sur lesquels nous avons coutume de passer rapidement pour n'avoir point à les répéter tous les jours, parce qu'il s'agit cette fois d'un ouvrage tout extraordinaire, dont l'historique est fort curieux.

Le défaut inévitable des dessins et des estampes, est d'exagérer l'effet des petits objets, et de ne donner qu'une idée insuffisante des grands. La confusion augmente par l'usage où sont les éditeurs ordinaires d'employer, dans un même recueil, diverses échelles, en appliquant les plus grandes aux objets les plus petits, ce qu'ils font afin de remplir toujours les pages de leur format, sans avoir jamais à se jetter dans des frais de cuivre et de papier de dimensions extraordinaires. La *commission d'Egypte*, malgré la difficulté plus grande pour elle,

qui résultait des dimensions colossales et de l'immense étendue de quelques uns des monumens qu'elle avait à faire graver, s'est sagement astreinte à employer partout la même échelle : dans les plans, deux millimètres et demi pour mètres; dans les coupes et les élévations, un centimètre pour mètre. Au moyen de cette réduction uniforme, le spectateur juge de l'image des plus grands monumens par comparaison avec celle des plus petits, dont il est moins difficile à l'imagination de se figurer les dimensions réelles, et il se fait, par une sorte d'habitude, une idée à peu-près exacte de l'ensemble des uns et des autres. Les détails d'architecture sont, sans inconvénient, sur une échelle plus ou moins grande, selon le développement qu'il a été jugé convenable de leur donner. On en a usé de même à l'égard des objets d'histoire naturelle, lorsqu'il n'a point été possible de leur conserver les dimensions de la nature, ce qu'on a néanmoins toujours tâché de faire.

Pour cela, il a fallu employer des cuivres d'un volume extraordinaire et du papier fabriqué exprès; ça été l'occasion d'étendre et de perfectionner les procédés de la papeterie. Quelques unes de ces estampes ont quarante-deux pouces sur trente, d'autres cinquante pouces sur vingt-six, et toujours le papier est d'une seule pièce, partout égal et d'une belle pâte.

Le ciel de l'Egypte, ordinairement sans

nuage, et pour ainsi dire sans bornes à l'horizon, ne peut être bien rendu que par des teintes très-étendues suivant une dégradation égale. On a pensé que pour cet effet un procédé mécanique ferait mieux que l'action immédiate de la main sur le burin : l'ingénieux Conté, dont la mort prématurée fut une si grande perte pour les arts, inventa, pour faire ces ciels, une machine qui a en outre l'avantage de produire à l'aide d'un ouvrier vulgaire, ce qu'un artiste habile mettrait plusieurs jours à faire, par le procédé ordinaire. Cette machine s'emploie aussi avec succès pour les larges parties lisses de l'architecture ; et néanmoins, depuis le commencement de l'entreprise, on occupe constamment quarante graveurs des plus habiles. Aussi n'avait il jamais été fait rien de comparable non-seulement en France, où nous étions un peu en retard, sur ce point, mais même en Angleterre. Les journaux de Londres attestent que les premières livraisons de la description d'Egypte, ont excité la surprise et l'admiration.

Le texte du discours préliminaire et de l'explication sommaire des planches, de même format que l'atlas et sorti des presses de l'imprimerie impériale, est néanmoins, sous le rapport de l'exécution typographique, la partie la plus faible de l'ouvrage.

Pour les descriptions critiques et les dissertations savantes, on a cru devoir sacrifier le luxe du grand papier à la commodité des

lecteurs; on a employé le format petit in-folio. Les souscripteurs sauront gré, sans doute, à la commission de s'être écartée encore en cela de la routine des éditeurs ordinaires, dont tant de livres magnifiques ne laissent rien à redire, si ce n'est qu'on ne saurait les manier et les lire.

La première livraison de la description d'Egypte, dont je me propose de rendre compte incessamment, se compose d'un volume des antiquités, un tome de l'état moderne, trente et une planches d'histoire naturelle, et quatre volumes de mémoires.

Les antiquités sont celles des îles d'Eléphantine et de Philoé, de Syene, de Silsilis. d'Apollinopolis la grande; de Latopolis Umbos, Hermonthis, Elethyia, et tout le pays situé entre la dernière cataracte et la ville de Thèbes. Le volume sur l'état moderne comprend les vues, les monumens, et les travaux industriels de la haute et de la moyenne Egypte, le Kaire et la Basse-Egypte, l'Isthme de Soueys et ses environs.

Les deux volumes de la seconde livraison, entièrement terminés et sur le point de paraître, sont consacrés tout entiers aux merveilleuses antiquités de Thebes, aux papyrus, aux peintures et aux autres objets trouvés dans les hypogées. Il n'est rien de plus magnifique que cette seconde livraison.

M. B.

Tippoo-Saëb, tragédie en cinq actes et en vers, par E. de Jouy; représentée pour la première fois sur le Théâtre Français, le 27 janvier 1813. Prix, 3 francs. A Paris, chez Barba, libraire, au Palais-Royal, galerie derrière le Théâtre Français.

Peut-on affirmer que l'abbé d'Aubignac fût intérieurement convaincu de l'infaillibilité des principes qu'il établissait avec l'accent de la tyrannie, pour prescrire la triple unité dans les poëmes dramatiques? Nous croyons au moins qu'il ne pensait pas dans sa conscience que la postérité y déférerait aveuglément. Mais ce ne sont pas ses préceptes mêmes que celle-ci a sanctionnés. C'est l'exemple de quelques chefs-d'œuvre où ces préceptes sont assez bien observés, qui les a accrédités. Car cet abbé colérique était aussi persuadé que *Ménage*, son antagoniste, que les anciens, cités par lui, ne s'étaient pas asservis à des lois dont la nécessité n'est pas encore démontrée à l'évidence mathématique. D'Aubignac avait une mission à remplir; et Richelieu lui avait ordonné de prouver, à tout prix, que Corneille était un sot. Il fallut donc établir des principes tels, qu'ils eussent pu se trouver violés dans les tragédies de Corneille;

il fallait, par une suite naturelle de cette démonstration, prouver aussi au public, qui avait applaudi avec enthousiasme l'Euripide français, qu'il était coupable d'avoir eu du plaisir; et comme, pour répéter un mot de ce même Richelieu, « on ne met pas le public au Petit-Châtelet », ce fut un trait d'adresse digne de l'admiration des professeurs de fourberie, celui d'effrayer Corneille, et de l'amener à accuser lui-même ce prétendu tort de la multitude. Des amis officieux furent chargés de peindre à Corneille le ressentiment d'un ministre tout-puissant, et de lui persuader qu'il fallait arrêter le coup qui le menaçait en présentant sa tête, ou, ce qui en est figurément l'équivalent, en foulant lui-même sa couronne. D'autres amis, et c'étaient les véritables, abondèrent par un motif plus louable dans cet avis; le meilleur de tous, son bon sens, adopta cette opinion; pendant huit jours on vit Corneille stationné dans les cafés, et parcourant tous les soirs les cercles littéraires, pour proclamer que ses pièces étaient détestables; qu'il était honteux de les avoir faites, et encore plus honteux de la condescendance d'un public léger qui les avait applaudies sans appercevoir leurs défauts. Nous n'avons plus de Corneille couronné, si l'on en croit l'opinion générale; mais encore moins de Corneille repentant; et le désaveu d'un succès, fait par un auteur, inspirerait au public de nos

jours le soupçon de quelque mistification, tant ce public est méfiant, et convaincu de l'impossibilité attribuée à nos auteurs de comprimer jusqu'à ce point leur amour-propre !

Un argument indestructible à opposer aux sceptiques contre le pédantisme et l'animosité de l'abbé d'Aubignac eût été celui de prouver, non-seulement que les bons poëmes dramatiques se constituent des trois unités telles qu'elles sont exigées par lui; mais aussi que tout poëme de cette espèce qui aura satisfait aux lois de ces unités, obtiendra sans prescription le suffrage du public au théâtre, et celui du public éclairé à la lecture. On se rappelle la fable du laboureur à qui Jupiter accorda la faculté de faire la pluie et le beau temps, à mesure que l'un et l'autre seraient nécessaires à la prospérité de sa récolte. La terre était-elle gersée et poudreuse? Le rustre demandait la pluie, qui tombait à l'instant. L'époque de la fermentation des semences était-elle arrivée? Il désirait l'apparition du soleil; et Phœbus en écartant les nuages avec son char resplendissant, s'empressait d'éblouir le paysan enorgueilli de ce succès. Une bonne récolte était assurée, puisqu'il s'était conformé à toutes les règles, qui amènent une heureuse végétation. Une longue expérience, et l'avis de tous les hommes les avaient sanctionnées. — La moisson arrive. Tous les épis sont vides. Le laboureur désolé

ose adresser des reproches à Jupiter. — Que ne demandais-tu, lui répondit ce dieu (car les dieux étaient par fois raisonnables) une récolte abondante? Tu l'eusses obtenue, et je me serais chargé du reste.

L'application de cette fable à la thèse dont il est ici question est facile. Il ne suffit pas de suivre des préceptes pour éviter le mal; il faut réussir à bien faire, et lorsqu'après avoir scrupuleusement observé les Pandectes de l'abbé d'Aubignac, qu'il croit avoir extraites d'Aristote (1), l'on a navré d'ennui le parterre, on demeurera convaincu que la première de toutes les règles dans les arts est celle de passionner les spectateurs à l'auditoire. Quels éloges voudra-t-on accorder à un vêtement magnifiquement drapé, et posé sur un mannequin immobile dont la physionomie est pâle et sans expression? Retrouvons le feu sacré qui embrâsait Racine, Corneille et Crébillon, et dont Voltaire a réveillé de si vives étincelles; soumettons ensuite les élans du génie, par fois difficiles à dompter, aux préceptes reçus....

(1) Ainsi que l'Arioste dit avoir extrait ses narrations de celles de l'archevêque Turpin. — Nous ne saurions citer assez l'*Estratto dell' Arte poetica d'Aristotele*, par Métastase. — Que nos littérateurs lisent et relisent sans cesse cet intéressant ouvrage, ils y trouveront la preuve des fausses assertions de d'Aubignac. Ceux qui possèdent bien la langue grecque la trouveront encore mieux démontrée dans le texte original de ce philosophe, lorsqu'il traite de l'art poétique.

Puisqu'ils sont reçus ! Qu'une imagination vagabonde ne promène pas ce flambeau dans l'espace, sans frein et sans méthode ! Mais avant tout que le feu qui crée les passions, qui les transmet aux spectateurs, qui anime et identifie ces derniers avec la situation et les personnages du drame ; que ce puissant moteur, dis-je, se fasse entrevoir dans chaque scène et dans chaque mot ! Le reste ne sera plus qu'un ornement utile. Mais le but essentiel sera rempli. Alfieri, ignorant presque la langue toscane, a composé des drames éminemment tragiques, écrits en vers détestables ! Ainsi dans l'art de la peinture, l'aîné des Caraches avait coutume de s'écrier, dans une autre acception : *Bon contorni, e sterco in mezzo* (1) !

Je m'avise, peut-être un peu tard, d'observer que ces remarques, amenées par la nécessité de parler d'un ouvrage dramatique, ne sont pas applicables, au moins en grande partie, à la tragédie de Tippoo-Saëb. Le mérite de cette production à la scène a été jugé ; et l'on peut croire que l'opinion du public, et l'avis émané des journaux ne diffèrent pas sensiblement. Nous devons parler ici de son mérite littéraire. Nous sommes entraînés à nous occuper sur toutes choses de la corrélation de ce mérite avec les opinions politiques ; des éloges que l'on

(1) Que les contours soient purs ! Vous mettrez du fumier au milieu.

doit accorder aux talens qui se dévouent aux intérêts de leur patrie et à ceux de l'humanité. Ils n'eurent jamais une carrière plus ample ni plus effrayante à parcourir que lorsqu'ils voulurent peindre l'action tyrannique du gouvernement anglais dans l'Inde; sous telle forme qu'il puisse être modifié dans ces belles et malheureuses régions. Asservi à un exposé dicté par l'histoire des contemporains, l'auteur d'un ouvrage dramatique puisé dans ce sujet, ne peut pas indiquer dans un prologue les entraves dont il est environné. Il croit, et il est fondé à croire, que le peuple qui l'écoute suppléera par l'intérêt national que les faits et les personnages doivent inspirer, à cet autre intérêt factice qui dépend des combinaisons de l'art. Il ne peut pas avertir ses spectateurs que de telles combinaisons ne savent pas avoir lieu dans un thême dont la simplicité et la vérité font le mérite principal, essentiel et indispensable. Il doit croire que les esprits éclairés appercevront ces motifs; que la critique se doutera qu'une raison puissante a dû écarter d'une tragédie de cette espèce tout ce qui passionne vivement dans les autres; que les crimes des ennemis du continent fournissent assez de moyens pour émouvoir la sensibilité; il doit se rappeller enfin qu'il parle à des Français.

Tout ce qu'il n'a pas pu dire au théâtre, M. de Jouy le dit dans une préface, beaucoup trop succincte pour son importance,

et dans laquelle quelques fragmens de l'histoire du gouvernement anglais dans l'Inde eussent pu être intercallés avec avantage. L'auteur a tant de bonnes raisons à dire, et il les dit si bien, qu'il aurait pu se dispenser d'une excuse que nous trouvons dans cette préface, et qui nous semble une réponse inutile à des objections que peu de gens seront tentés de faire. On rend compte des motifs qui ont exclu l'amour de cette tragédie. Et qui peut savoir mauvais gré à un tragédien de bannir l'amour de son poëme, alors que cette passion n'est pas violente, extrême, et qu'elle n'amène pas des catastrophes sanglantes ? Quelques ouvrages de Racine, quelques-uns de ceux de Métastase, que nous n'étudions pas assez, en seraient-ils moins bons, si l'on pouvait en exclure des amours langoureux, ou les fastidieuses élégies des amans qui nous entretiennent si long-temps de leurs tendres souffrances ? « Il m'eût été facile (dit M. de Jouy) de supposer entre le général français et la fille du sultan un amour dont les développemens et la révélation pourraient nouer plus fortement l'intrigue, et devenir la source de cette espèce d'intérêt auquel le cœur humain est le plus accessible ; mais une pareille supposition ne pouvait être admise qu'au mépris de toute vraisemblance, de tout respect pour les mœurs locales.... dans un pays où les femmes habitent un asyle inviolable, et ne voient d'autres hom-

mes dans le cours de leur vie que leur père et leur époux, etc. » Nous applaudissons au bon esprit de l'auteur qui a écarté ce moyen; mais nous admettons d'autres raisons que celles qu'il allégue. Nous observons en premier lieu que l'amour de l'officier français eût diminué le prix de son courage et de sa magnanimité. Sa vertu ne puise sa source que dans la noblesse du caractère national; elle est pure et dégagée d'une impulsion qui, à le bien prendre, n'est qu'une faiblesse. Nous n'aimons pas que l'on rappelle ici l'impossibilité de voir, d'aimer ou d'être aimé d'une femme asiatique. Ceux qui ont visité ces contrées savent qu'une telle difficulté est par trop exagérée en Europe, et que lorsque le cœur a parlé, elle est bientôt atténuée, sinon anéantie dans les harems les mieux gardés. Voltaire a ajouté un intérêt indispensable à sa Zaïre en lui procurant une entrevue avec Nérestan par orde du sultan. Mais c'est encore l'asservissement pénible à cette unité de lieux, qui circonscrit à l'espace de quelques toises carrées une action qui doit faire jouer les passions les plus fortes, et la gêne ridicule de ces lois qui a mis dans la bouche d'Orosmane l'ordre invraisemblable d'introduire des *hommes* et des *chrétiens* dans une enceinte occupée par des femmes musulmanes. Si cette entrevue avait eu lieu hors de cette enceinte, que nous appellons abusivement *sérail*, on eût conçu la pos-

sibilité que le sultan eût donné cet ordre ; un tel fait, quoique rare, n'est pas sans exemple même dans les mœurs orientales. Revenons à la préface de M. de Jouy. « Les personnages de Phèdre et d'Ariane, dit-il, étant dans une situation évidemment désespérée, et qui ne peut éprouver aucun changement, l'intérêt déchirant qu'inspirent ces deux filles de Minos, résulte précisément d'un malheur irréparable, etc. » Il veut en conclure que la situation constamment désespérée de Tippoo-Saëb ne doit pas être un motif pour affaiblir l'intérêt que le protagoniste doit inspirer, quoique les alternatives de crainte et d'espoir soient un des ressorts les plus puissans de l'art dramatique. Nous observerons encore que la situation de Phèdre n'est pas aussi désespérée que notre auteur le suppose ; au moins ce désespoir donne lieu à quelques gradations. L'époux de Phèdre peut cesser de vivre. Il est absent ; on l'a cru mort pendant quelque temps. L'action est déjà avancée lorsqu'il arrive ; et cette arrivée différée décèle le talent du poëte. Alors l'ame de Phèdre se rembrunit ; dans son désespoir elle médite une scélératesse. C'est alors que sa situation devient vraiment désespérée. Celle de Mirrha, dans la tragédie d'Alfieri, est plus désespérée que la situation de Phèdre ; et pourtant l'auteur a trouvé le moyen d'attacher sur cette fille aveuglée l'anxiété plutôt que l'attention des lecteurs et des specta-

teurs. M. de Jouy, d'ailleurs, se juge trop sévèrement; et nous n'appercevons pas que le défaut d'intérêt dont on accuserait sa piéce puisse être motivé par la situation constamment désespérée de son héros. Tippoo vient d'essuyer une défaite. Mais il attend des secours puissans. Il a auprès de lui des soldats français et un chef qui lui ont appris que le nombre ne décide pas toujours la supériorité dans les armes. Il a une retraite. Il y dirige ses enfans. Il a pris les dispositions nécessaires pour se l'assurer. Dans le cœur ulcéré de Tippoo, dévoré par la haine qu'il porte aux Anglais, le désespoir de sa situation est-il probable? Chez les hommes de cette espèce, les revers augmentent l'énergie; ils font naître des espérances qu'ils eussent dédaigné d'appercevoir dans la prospérité. Le monarque indien lui-même est éloigné de croire que sa situation est désespérée, et l'auteur n'a pas oublié le commencement de la scène première du premier acte :

TIPPOO.

On ne m'a point trompé par un frivole augure :
Narsea, sur mon sort, chaque instant me rassure;
Ce mage, ce vieillard dont l'œil audacieux
Voit l'avenir obscur, interroge les cieux,
D'un astre bienfaisant m'annonce la présence.
L'interprête sacré promet à ma vengeance
Que des bords de l'abîme entr'ouvert devant moi,
A mes fiers ennemis j'imposerai la loi.

Nous croyons enfin que M. de Jouy écoute trop des reproches que d'autres auteurs n'écoutent pas assez, lorsqu'il s'arrête à repousser la critique qui croit les expressions de Tippoo-Saëb exagérées en exhalant sa haine contre les Anglais. Cette haine est historique; et les passions doivent être extrêmes chez un prince né dans un climat ardent, et élevé dans la jouissance d'un pouvoir sans bornes. Alors même que les lieux et l'individu seraient différens, la tragédie doit renforcer les traits, comme le peintre qui figure les décorations qui appartiennent au théâtre, renforce ses couleurs. Les étrangers n'ont que trop reproché à quelques-uns de nos tragiques de ne pas avoir produit des caractères assez prononcés. — Cent fois heureux les auteurs auxquels on reprochera d'avoir peint avec de trop grands traits leurs personnages! Ainsi nous lisons, avec autant de plaisir que les spectateurs ont dû en éprouver à entendre, la réponse de Tippoo à l'envoyé anglais, qui a osé lui demander ses fils en ôtage (1).

TIPPOO.

De ton maître et de toi, si je faisais justice,
Ma voix aurait déjà prononcé ton supplice.
D'un ramas de brigands insolent messager,
Jusque dans mon palais tu m'oses outrager!
Quand j'ai le glaive en main, pour étouffer nos haines,
Ton orgueil insensé me propose des chaînes!

---

(1) Acte 3, scène 4.

Interroge Duncan : ses cendres te diront
Comme le fils d'Hyder se venge d'un affront.
Tu veux que des Anglais servile tributaire,
Je leur livre mes fils ! Mes fils ! ... Ah téméraire ! etc.

Nous qui n'aimons pas les tragédies doucereuses, nous aimons cette réponse de Raymond, officier français, à l'envoyé britannique (1).

RAYMOND.

Est-ce à vous d'accuser les autres d'impostures ?
Rappeler vos traités, c'est compter vos parjures.

Enfin, toute la scène où Weymour s'efforce de séduire Raymond ; celle de la présentation de cet envoyé au sultan, et des conditions qu'il propose, nous semblent tracées avec dignité et vérité ; le mérite de l'énergie et de la peinture fidèle et soutenue des caractères nous paraît devoir être celui qui ne peut pas être refusé à l'auteur sans blesser les lois d'une justice sévère. L'avis du plus grand nombre ne lui est pas moins favorable pour la pureté et pour la clarté du style. On doit désirer que M. de Jouy se livre un jour à la chaleur de son ame ; qu'il écrive un ouvrage de cette espèce, comme s'il était destiné à être récité en prose. Nous pensons que c'est là l'épreuve, au moins hypothétique, à laquelle les auteurs tragiques devraient se soumettre. En dépouillant une action de tous les

(1) Acte 3, scène 5.

charmes de la mélodie des vers, il serait facile de voir si le drame peut encore faire verser des larmes ; et après avoir fait dans le silence du cabinet, ou dans la réunion de quelques amis véridiques, cet essai pénible, ils pourraient le parer de tous les charmes dont M. de Jouy saura bien embellir un dialogue destiné à développer un plan conçu pour tenir l'ame des auditeurs dans une agitation non discontinuée, l'attendrir et la nâvrer de douleur ou d'effroi. Cette marche le conduira à des succès pareils à ceux qu'il a déjà obtenus, et qu'il n'a dus qu'à la force et à l'intérêt des situations. Car l'esprit se rassasie ; le cœur seul est insatiable.

Nous pensons au surplus que la lecture de la tragédie de *Tippoo-Saëb* est indispensable à quiconque voudra la juger avec équité ; et que l'exposé des motifs qui ont décidé l'auteur à choisir une méthode qui ne produit pas le plus grand effet dramatique à la scène, doit être lu avec intérêt, et apprécié par un juge impartial.

J. G.

Tableau des peuples qui habitent l'Europe, classés d'après les langues qu'ils parlent, et tableau des religions qu'ils professent; par Fréderic Schœll. IIe. édition. Avec une carte géographique. Un vol. in-8°. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez Schœll, rue des Fossés-Montmartre.

Les Allemands sont aujourd'hui le peuple le plus savant qui existe dans la connaissance des langues, et le plus avancé dans l'espèce de critique qui résulte des études philologiques; c'est une vérité qui n'est plus contestée, et qui ne peut raisonnablement exciter l'envie d'aucune autre nation du monde civilisé; car de ces connaissances si solides, si profondes, et dont les résultats pouvaient être si heureux pour lui, ce peuple n'a su tirer aucun avantage réel pour sa littérature. Les trésors de l'antiquité sont entre ses mains comme un dépôt auquel il n'oserait toucher; et tandis que ses savans infatigables éclaircissent avec des travaux infinis, commentent quelquefois avec une rare sagacité Homère, Sophocle, Horace, Virgile, etc., ses littérateurs insensés imitent, en les exagérant encore, Shakspeare, Calderon, Lopez de Vega, et tous les autres monstres des littératures anglaise et es-

pagnole. De ce travers singulier des esprits germaniques, de ce mélange bizarre de mauvais goût et d'excellentes études, il résulte que, sur une quantité innombrable de livres que produit l'Allemagne, il n'en est peut-être pas un seul qui soit réellement bon, et que, même dans les plus mauvais, il n'est pas rare de rencontrer de précieux matériaux, dont, avec un peu d'adresse, il est facile de tirer le plus heureux parti. Je connais de braves gens qui exploitent le plus mystérieusement qu'il leur est possible cette mine féconde et peu connue du vulgaire; qui, dans des dissertations *ex-professo* sur les points les plus obscurs de l'histoire et de la littérature anciennes, éclaircissant les textes, rapprochant les passages, citant scrupuleusement tous les auteurs originaux, offrant des apperçus aussi neufs qu'ingénieux, se donnent tous les jours les airs de savans universels et de critiques du premier ordre, tandis qu'ils ne sont réellement que des traducteurs assez subtils et très-peu délicats. Ce manége honteux, cette piraterie indécente, justement réprouvés dans la république des lettres, peuvent entraîner quelques instans l'admiration des sots et des ignorans, mais les bons esprits s'en indignent; tout se découvre à la fin; et celui qu'une vanité malentendue a poussé à de tels larcins, pour avoir voulu s'emparer d'une gloire qui ne lui appartenait pas, se trouve privé de l'espèce

d'estime qu'il eût pu légitimement obtenir.

Il est une manière plus noble et plus innocente de s'emparer des dépouilles de ces érudits ; c'est d'avouer franchement ce qu'on leur a pris : alors il est permis d'en disposer comme de son propre bien. Rien n'empêche, et c'est même un travail digne d'éloges, de faire un choix dans ces immenses matériaux, de disposer ce que l'on a choisi dans un meilleur ordre, d'en lier les parties irrégulières et incohérentes en y mêlant ses recherches et ses propres réflexions. Un bon livre pourrait être le fruit d'une méthode qui prouverait à-la-fois la modestie, le discernement et la science de son auteur ; et c'est ainsi seulement qu'il est possible, sans se compromettre, de rendre les livres allemands profitables aux littérateurs français, de diminuer l'invincible dégoût qu'ils ont conçu pour leur fatras indigeste.

Parmi les écrivains qui, chez nous, cherchent à tirer parti des travaux des savans étrangers, M. Schœll, également estimé comme libraire et comme érudit, me semble avoir le mieux saisi peut-être le véritable point de la question, et exécuté avec le plus de discernement, dans une mesure plus juste qu'aucun autre, l'utile projet de faire passer dans notre langue ce qu'il peut y avoir de bon dans leurs énormes et fastidieux volumes. Un traité élémentaire de chronologie, une description de l'ancienne Rome ; ouvrages curieux et substantiels,

dans lesquels les notions les plus exactes et les plus complettes se trouvent réduites à un petit nombre de pages, ont déjà attiré sur ses travaux l'attention de tous ceux qui aiment les études solides. Son *Tableau des peuples*, dans lequel il s'est montré non-seulement compilateur judicieux, mais capable lui-même de remonter aux sources pour composer un bon livre, mérite peut-être encore plus d'estime et n'obtiendra pas sans doute un moindre succès.

On n'a point encore oublié cette secte ridicule d'enthousiastes qui, réunis sous le nom d'*Académie celtique*, écrivaient sans monumens l'histoire d'un peuple imaginaire, et dans un jargon corrompu (1), mélange informe et grossier de plusieurs langues plus anciennes et plus parfaites, prétendaient retrouver la langue primitive de l'Europe. Cette idée de remonter à l'origine des nations par la comparaison et l'analogie de leurs langages divers, par cette recherche d'un idiome primitif, n'avait rien en elle-même que de raisonnable et d'utile; le malheur de ceux qui avaient entrepris parmi nous un semblable travail était de manquer de critique et de véritable érudition, d'être aveuglés par les préventions les plus insoutenables. Il eût fallu, pour réussir dans une aussi difficile entreprise, embrasser, dans un vaste plan d'études, toutes les langues des

(1) Le bas-breton.

peuples de l'Europe, policés ou barbares, et remonter ensuite, par une série d'examens comparés, jusqu'aux idiomes dont la syntaxe et la grammaire offrent ces caractères originaux qui les séparent de toutes les autres langues connues, ou qui les font évidemment reconnaître pour les racines de ces mêmes langues. Une étude approfondie de nos traditions historiques les plus anciennes et les plus obscures n'était pas moins nécessaire, afin de suivre tant de nations presque sauvages dans leurs révolutions continuelles, dans leurs migrations multipliées, et de s'aider ensuite de ces notions nouvelles pour mieux débrouiller et expliquer le mélange des racines dont leurs divers idiomes sont composés. C'est ce que les Allemands ont su faire avec une patience, une érudition, une sagacité qui ne laissent rien à désirer, et qui les ont conduits, à travers les épaisses ténèbres qui couvrent les premiers âges des peuples européens, à des résultats qui, sans avoir le dernier degré de l'évidence, satisfont complettement l'esprit, en le conduisant à des probabilités qu'il n'osait pas même espérer. Le *Mithridate* d'Adelung, continué par Vater, passe pour être en ce genre un prodige de science et de critique philologique. Cet ouvrage a été le principal guide de M. Schœll dans la première partie de son traité : laissant de côté les preuves innombrables dont ces érudits ont appuyés les faits qu'ils établissent ;

établissent; comparant sans cesse leurs travaux avec ceux des autres écrivains qui ont traité de ces mêmes matières; choisissant, entre leurs opinions diverses, celles qui présentent le plus haut degré de vraisemblance; émettant quelquefois sa propre opinion, lorsqu'elle lui semble mieux fondée; enfin, moins passionné que ses guides, et toujours en garde contre l'esprit de systême et les rêveries étymologiques, il a su réunir, dans quelques centaines de pages, ce qu'il y a de bon, d'intéressant dans de nombreux volumes, et présenter ainsi à peu de frais et avec une grande épargne de temps aux gens du monde, et même aux gens de lettres, tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur des matières qui ne sont en grande partie que de pure curiosité. Trente - quatre peuples se partagent l'Europe : en considérant comme la même nation ceux dont la langue indique une origine commune, on en compose douze classes ou grandes familles, les *Basques*, les *Celtes*, les *Cimbres*, les *Germains*, tant *Teutons* que *Scandinaves*; les peuples dont les langues viennent du *latin*, les *Slaves*, les *Grecs*, les *Turcs*, les *Lettons*, les *Finnois*, les *Hongrois* et les *Albanais*. De ces peuples, les uns, tels que les Basques, parlent encore une langue primitive qui ne s'est mêlée jusqu'à présent avec aucune autre langue de l'Europe. D'autres, tels que les Celtes, les Cimbres, confondus avec leurs vainqueurs,

n'ont laissé de traces de leur existence que dans quelques dialectes obscurs, et dans les mots dont ils ont enrichi la langue des peuples qui les ont remplacés. Quelques-uns plus heureux, tels que les Germains ou Allemands, ont conservé leur langage, leur existence, et trouvent des preuves de leur antiquité dans les emprunts nombreux que leur ont faits presque toutes les langues de l'Europe. Il en est enfin qui, tels que les anciens Grecs et les Latins, ont cessé d'exister pour revivre, avec une gloire nouvelle, dans leur immortelle littérature et dans les belles langues modernes, dont elle est la noble origine. Enfin, si l'on remonte plus haut, on trouve, par une analogie frappante, la source des langues grecque, latine et allemande dans l'ancienne langue indienne, connue sous le nom de *sanscrite*; et, par ce rapport très-curieux et très-important, les traditions, qui font de l'Asie le berceau du monde, se trouveraient encore confirmées, si elles avaient besoin de l'être. Tous ces différens points de critique et d'antiquité sont traités par M. Schœll avec clarté et précision, deux caractères remarquables de tout ce qui est sorti de sa plume. Pour ce qui regarde la langue *sanscrite* et ses analogies, il s'est contenté de traduire et de placer à la fin de son Traité, en forme d'appendice, un Mémoire où M. F. Schlegel a supérieurement traité tout ce qui tient à cette matière. Cet ouvrage, qui a fait beau-

coup de sensation dans l'Europe savante, n'avait point encore été traduit en français. D'autres appendices non moins intéressans présentent des observations sur la langue française, par M. Beck; des recherches très-savantes sur la langue turque, par M. Kieffer, professeur au collége de France; enfin, quelques remarques sur l'accent tonique des langues germaniques, par M. Schœll lui-même; remarques qui, ce me semble, n'ont encore été faites par personne, et qui me paraissent dignes de l'attention des philologues.

La seconde partie de ce livre, qui est une imitation visible de la première, doit être en quelque sorte considérée comme un ouvrage à part, dans lequel les peuples de l'Europe sont classés et comparés d'après les religions diverses qu'ils professent, où les points de croyance qui les rapprochent et les divisent sont présentés succinctement, historiquement, presque sans la moindre réflexion, ce qui était essentiel en traitant dans une telle forme des matières aussi délicates. Je pense que ce dernier morceau fera encore à M. Schœll plus d'honneur que le premier, parce qu'il lui appartient entièrement; et si l'on en excepte la classification générale qui se trouve par-tout, on voit ici qu'il a remonté aux sources, et qu'il n'a eu d'autre guide que son excellent jugement et sa propre érudition. La grande division qu'il a d'abord établie de deux

familles de chrétiens, les uns qui, outre la Bible, reconnaissent encore une autorité en matière de foi, les autres qui n'en reconnaissent pas, me semble la plus heureuse qu'il fut possible d'imaginer, et répand sur cette composition une clarté qui en fait saisir, pour ainsi dire, d'un seul coup-d'œil, et l'ensemble et tous les détails. Il n'est personne qui ne puisse tirer un très-grand profit de cette lecture, dans laquelle beaucoup apprendront des choses curieuses qu'ils auraient sans doute toujours ignorées, où les plus habiles pourront puiser, pour rappeller à leur mémoire des notions exactes qu'ils ont ou négligées ou entièrement oubliées; et je ne trouverais rien à reprendre dans ce petit Traité, si je n'y avais rencontré quelques injures contre les jésuites, dont il n'est plus permis à tout homme sensé et impartial de mal penser, ni de mal parler. P.

Théâtre de L. B. Picard, membre de l'institut (1).

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Lorsqu'une prévention est établie, ce n'est qu'avec une extrême circonspection que l'on peut se permettre d'avancer une

(1) Voyez notre volume de Mars 1813, tome III, pag. 31.

opinion qui lui soit contraire. Quelque bien fondée que cette opinion nous paraisse, il est convenable de ne l'exprimer qu'avec une certaine défiance. De quels ménagemens ne devons-nous donc pas faire usage, en osant dire aux lecteurs que l'un des ouvrages de M. Picard, que nous placerions au premier rang, est une pièce *tombée* ? Nous nous attendons à la surprise que doit causer une telle annonce. Cela doit sembler paradoxal et bizarre ; nous en convenons. La comédie *des Capitulations de Conscience* a été sifflée, elle n'a été représentée qu'une fois, elle est condamnée enfin dans toutes les règles ; cela est vrai. Mais serait-il donc impossible de trouver quelques bons moyens d'appel de cette condamnation ?

Pour juger cet ouvrage, il est nécessaire de se former une idée bien positive et bien nette de la comédie. Si l'on juge, d'après Aristote, que la comédie est la représentation de ce qu'il y a de ridicule et de bizarre dans les actions des hommes. Si l'on s'en tient à la devise éternellement citée, *castigat ridendo mores*, il est bien sûr que les *Capitulations de Conscience* ne seraient pas une comédie, puisque le sujet est éminemment sérieux ; mais ce vieux dogme est-il tellement respectable qu'il fût sacrilége d'y porter atteinte ? L'extrême diversité qui existe dans les comédies tant anciennes que modernes, et qui a néces-

sité leur division en *genres*, ne doit-elle pas nous donner à refléchir ? Si l'on admet la distinction de haut et bas comique, de comédie de mœurs, de caractère, d'intrigue, de comédie satirique, épisodique, etc., dira-t-on que tous ces genres doivent être traités de la même manière et d'après les mêmes principes ? Cette assertion serait insoutenable. Il y a donc plusieurs sortes de comédie ; c'est ce qu'il était à propos d'établir.

Mais, quel que soit le genre, est-il essentiel à la comédie, 1°. qu'elle corrige les mœurs ; 2°. qu'elle les corrige en riant ? D'abord, il faudrait peut-être s'entendre sur ce mot *corriger*. S'il signifie *châtier* les ridicules et les vices en les dévoilant, je ne conteste rien ; mais si on lui donne un autre sens, et si l'on prétend que l'avare, le joueur, le dissipateur se *corrigent* en voyant représenter ces personnages, ou que la comédie qui met ces vices en lumière en détruise le germe dans le cœur des spectateurs, c'est ce que je ne puis avouer. Tout ce que la comédie peut faire, c'est d'instruire, et c'est beaucoup sans doute. Mais combien ne compterions-nous pas de comédies très-amusantes, et qui n'ont aucun résultat moral, aucune utilité pour les mœurs ? Combien y en a-t-il d'autres qui offrent des tableaux de mœurs et des caractères sérieux, et qui ne laissent pas que de plaire, sans exciter

le rire ou du moins ce rire bruyant, éclatant, qui nait des surprises, des imbroglios, des quolibets et des lazzis ? Plaute et Regnard sont plutôt plaisans que comiques ; ce sont leurs saillies qui font rire, et non les contrastes et le mouvement des passions. Térence n'avait point pour principal objet de peindre les ridicules ; aussi fait-il beaucoup moins rire que Plaute, et il intéresse davantage. Si l'incomparable Molière a su réunir toutes les qualités désirables dans une comédie, faut-il proscrire tous ceux qui n'ont pu suivre que de loin les traces de son génie ? Molière a-t-il fixé pour jamais tous les genres imaginables de comédie ? Tout ce qui ne serait point fait d'après ce modèle, doit-il être exclu du domaine de Thalie ? Ce serait peut-être un sujet important de discussion, car qui peut assigner des bornes à l'esprit humain. Regnard a peint le joueur. On ne soutiendra pas sûrement que ce caractère soit tracé avec la vigueur et l'énergie qui lui conviennent. Ce n'est qu'une esquisse amusante, et non un tableau instructif et frappant. Saurin a fait Beverley : ce portrait est d'une couleur trop noire, mais il est plein de force et de vérité. Ce n'est pourtant point le genre qu'il faudrait conseiller d'imiter ; mais serait-il impossible d'en trouver un entre ces deux extrêmes ? Le *Dissipateur* est tracé d'une manière légère et superficielle. Le *Timon* de Sha-

kespeare dont la pièce de Destouches n'est qu'une imitation imparfaite, grave dans l'esprit des impressions bien plus profondes. Toutes ces scènes des faux amis qui abandonnent l'Athénien dans son infortune, sont d'une beauté supérieure. Jamais le cœur humain n'a mieux été sondé dans ses moindres replis. Ce sont des vérités tristes que nous révèle le poëte anglais, sans doute, mais ce sont des vérités; et le jeu des passions, quel qu'il soit, me semblera toujours digne d'être présenté sur la scène, et d'y exciter l'attention et l'intérêt des spectateurs.

C'est ce jeu des passions qui, selon mon opinion, constitue éminemment la comédie, et qui la distingue de ce qu'on appelle drame. Ce nom n'est trop dédaigné peut-être de nos jours que parce qu'on est convenu d'appeller ainsi tous les ouvrages où dominent les scènes touchantes et pathétiques. Mais comment appellerions-nous un ouvrage qui renfermerait une belle conception, une action bien développée des caractères bien pensés, un intérêt soutenu, qui présenterait enfin un beau tableau de la vie humaine, mais dans lequel on ne trouverait ni ces ridicules, ces travers, ces contrastes piquans qui arrachent le rire, ni ces situations intéressantes qui font couler des pleurs et produisent de vives et fortes émotions? Si vous n'appellez pas cet ouvrage une comédie, vous ne

pouvez non plus l'appeller drame, dans le sens que l'on attache aujourd'hui à ce mot. Cependant s'il est vrai, si l'expérience a prouvé que l'on peut captiver l'intérêt du spectateur par une pièce conçue de la manière que je viens d'indiquer, donnez donc un nom à ce genre d'ouvrage, car il vaut mieux le baptiser que de le proscrire. Nous ne sommes pas assez riches en bons ouvrages de théâtre pour multiplier les entraves qui s'opposent à ce que notre scène s'enrichisse. Je ne saurais trop répéter que les passions, les caractères, l'action, l'intérêt sont les qualités fondamentales qui doivent faire vivre une production qui les réunit, quand elles sont accompagnées du naturel et de la vérité, sans lesquelles il n'y a point de succès durable à espérer. Mais que la crainte puérile du drame ne nous fasse point bannir de la scène des ouvrages faits pour nous attacher par des grandes pensées, des tableaux vrais et frappans, des traits profonds et une connaissance parfaite du cœur humain. C'est une fort bonne chose que de rire et de s'instruire tout-à-la-fois. Mais l'instruction seule vaut encore son prix, lorsque l'auteur a trouvé le secret de vous intéresser par d'autres moyens, et ce serait peut-être une question de savoir si la distraction agréable que cause cette vive gaîté ne détruit pas souvent l'effet de la leçon que l'on donne aux spectateurs. Est-ce avec des couleurs bien gaies que

Térence peint les mœurs des courtisanes : *Meretricum ingenia, ingluviem, sordes, inopiam, quam inhonestæ solæ sint domi, etc.* Le poëte ajoute pourtant

Nosse omnia hæc, salus est adolescentulis.

S'il y a quelque vérité dans les observations précédentes, je demande si l'on peut offrir sur la scène un tableau plus intéressant que celui qui a été exécuté par M. Picard ; il a fait précéder son ouvrage imprimé d'une préface très-bien raisonnée, où il le défend avec vigueur et fermeté, mais sans amertume et sans aigreur. Voici comment un critique judicieux a résumé les divers incidens de cette pièce.

« Un homme trouve un portefeuille ; le même jour il perd un procès qui le ruine absolument ; les effets du portefeuille, par un jeu du sort, sextuplent dans ses mains pendant qu'il en est dépositaire ; le véritable propriétaire se trouve être précisément le plaideur injuste qui le dépouille, et l'argent perdu est justement le capital dont est dépossédé celui qui l'a trouvé. Autre circonstance, l'homme au portefeuille est le rival du fils du dépositaire et la restitution ruine à-la-fois le père dans sa fortune et le fils dans son amour...... On conviendra peut-être que dans un tel enchaînemeut de circonstances, dans une telle combinaison de situations, un homme honnête d'ailleurs aura pu éprouver un moment d'hésitation.

La restitution, sans ce mouvement, ne serait-elle pas en effet un acte d'une haute vertu dont on ne peut pas croire tous les hommes susceptibles ? Or, si tous les hommes ne possèdent pas cette vertu si sévère et si pure ; si quelques-uns de ceux qui remplissent leur devoir ont par fois une secrette pensée qui les inquiette, les agite, et leur fait entrevoir ce qui pourrait leur arriver d'heureux s'ils ne remplissaient pas ce devoir aussi scrupuleusement ; si, dis-je, ce mouvement d'hésitation est dans la nature, il n'est pas sans utilité d'exposer sur la scène comment il peut naître, comment il peut être combattu, comment on peut en triompher...... L'auteur a voulu dire aux spectateurs : veillez, veillez sans cesse sur vous-mêmes : j'ai combiné, j'ai réuni tous les moyens de rendre excusable une hésitation à remplir un devoir de probité. Cette hésitation cependant est encore criminelle ; veillez-donc constamment ; jamais on ne capitule innocemment avec sa conscience ».

J'ai toujours partagé le sentiment du rédacteur de cet article ; et non-seulement je pense qu'il n'est pas sans utilité d'exposer un tel sujet sur la scène, mais je suis d'avis que rien ne peut honorer davantage un écrivain que de faire entendre d'aussi hautes leçons ; que l'avoir osé, c'est avoir fait faire un grand pas à l'art dramatique, et qu'il serait très-malheu-

reux que l'on cherchât à réprimer un essor aussi hardi et à rebuter ceux qui tenteraient de l'imiter en ne cessant de professer des principes qui ne tendent qu'à resserrer l'art dramatique dans les bornes les plus étroites. Ce n'est pas une comédie ; tous les sujets ne sont pas propres à mettre en comédie, voilà ce qu'on répète à satiété. Je ne prétends point donner mes réflexions pour des principes, mais je dirai encore une fois : si ce n'est pas une comédie, qu'est-ce donc ? Le nom m'importe peu, si l'ouvrage m'attache et me captive, sans aucune des ressources romanesques de ce qu'on appelle drame, si la fable en est intéressante, l'action animée et soutenue, le style naturel, énergique, et rempli de traits profonds, sans être sentencieux. « Voyez, ajoute le critique déjà cité, voyez dans quelle progression de contrariétés et de malheurs il a placé son personnage ; d'acte en acte la situation le saisit, le presse, l'accable ; l'auteur le présente luttant sans cesse contre de nouveaux motifs d'excuse, et ce sont des vers *très-comiques* que ceux où Probincour demande si ses ennemis ont fait un pacte avec la fortune pour l'empêcher d'être honnête homme ».

Sans doute, ces vers sont *très-comiques* ; mais peu de personnes savent encore que ce n'est pas toujours ce qui fait rire qui est *comique*. On ne rit pas du tout, lorsque Tartuffe, pressé par les argumens de

Cléante, ne trouve à lui répondre que ces mots : *Il est Monsieur, trois heures et demie*, ni lorsque le *Méchant*, terrassé par les discours éloquens d'Ariste, lui dit : *Vous sortez...... mais vous me faites rire*. Non, sans doute, on ne rit pas, et Cléon ne rit pas non plus quoiqu'il en dise ; mais le spectateur admire la beauté de ces réparties puisées dans le plus profond du cœur humain, et cela est *comique*.

Mais est-ce donc là tout ce qu'il y a de *comique* dans cet ouvrage, qu'avec quelques changemens il ne serait pas impossible de voir un jour briller avec éclat sur la scène d'où il a été rejetté ? N'est-ce pas un rôle étincelant de traits de comédie que celui de ce casuiste si flexible, ce Descobard qui, consulté sur la question de restitution, développe avec tant d'art toutes les arguties d'une conscience accommodante. Citons-en quelques traits :

PROBINCOUR.

Quoi ! monsieur Descobard,
Selon que vous prenez ou l'une ou l'autre cause
Des juges votre adresse à votre gré dispose ?

DESCOBARD.

Non pas ; mais quelquefois selon les temps, les gens,
Sur même question, j'attaque, je défends,
J'ai suivi des procès contraires l'un à l'autre,
Je vois d'ici comment j'aurais gagné le vôtre.

Ce dernier vers est admirable de vérité et

de comique. Mais suivons : nous voici à la consultation proposée au casuiste :

PROBINCOUR.

Quelqu'un trouve un trésor dans un lieu solitaire.

DESCOBARD.

Ah !

Mme. PROBINCOUR.

Nul renseignement sur le propriétaire.

DESCOBARD.

Ah !

Mme. PROBINCOUR.

Une forte somme en papier excellent.

DESCOBARD.

Et qui trouve cela ? vous ?

PROBINCOUR.

Non ; notre parent.

DESCOBARD.

Il est des gens heureux !

Voilà le cri de la cupidité envieuse (1), la question est décidée dans le cœur du casuiste ; mais il faut conserver le décorum de la probité. Comment se tirera-t-il de ce mauvais pas ? Continuons :

PROBINCOUR.

Heureux ! en quoi ? La somme
Est-elle à lui ?

(1) Ce trait à la représentation a été couvert d'applaudissement réitérés.

DESCOBARD.

Non certes, et s'il est honnête homme,
Il ne doit pas manger, ni dormir, ni s'asseoir
Qu'il n'ait couru, cherché partout ; c'est un devoir.

Oui, mais un devoir qui gêne le Descobard et dont on sent bien qu'il s'abstiendrait sans peine ; nous allons voir comme il imagine d'abord toutes les chances qui peuvent contrarier sa prétendue intention de restituer.

DESCOBARD.

J'ai dit heureux, pourquoi ? C'est qu'il est agréable
D'abord de s'acquitter d'un devoir honorable ;
Puis avant de trouver, on peut chercher long-temps...

PROBINCOUR.

Oh ! l'on réclamera.

DESCOBARD.

C'est vrai ; mais bien des gens
N'ont jamais lu journaux, affiches, de leur vie.
Beaucoup en pareil cas croiraient, je le parie,
Pouvoir se dispenser d'en lire au moins d'un mois ;
Ils auraient tort......

Ce qui veut dire : *ils auraient raison.* Si ce n'est pas là une révélation fidelle du cœur humain ; si ce n'est pas là de la comédie, je ne sais plus où en trouver le modéle, et je n'ai cité que le commencement d'une scène admirable d'un bout à l'autre, de pensée, de verve, de dialogue, et même de style.

N'est-ce donc pas aussi un caractère plein de vérité que celui de ce jeune avoué Rollainville, qui va au bal, fréquente les artistes et les hommes d'esprit, passe à la campagne la belle saison, et dit avec légèreté :

Le reste de mon temps à mon état suffit.
Quand on a l'œil rapide et le travail facile,
On sait mener de front l'agréable et l'utile.

Oublierai-je ce Dubreuil, ce bon et tendre père qui a *pour maxime* de ne compter pour rien la fortune et de consulter le cœur de ses enfans, et qui interrompt si plaisamment le cours de ses sentences pour dire :

Si nous parlons d'argent, c'est parce que l'usage
Veut qu'on fasse un contrat quand on entre en ménage.
.... Au surplus, votre fils n'aurait rien,
Que m'importe ?... avant tout, il faut être bon père.

Mais il lui importe si bien que, lorsque le procés de Probincour est perdu, il refuse net son consentement.

Ce serait me conduire en dupe, en mauvais père.

Et ce petit fourbe de Saint-Gérant, qui trouve injuste en elle-même la spoliation de Probincour, qui juge qu'il serait de l'équité de le dédommager, mais qui s'en abstient parce qu'il est *mineur*.

Et ce cocher renvoyé par Probincour pour avoir volé quelques bottes de foin, et qui vient lui demander un certificat de

probité, à l'instant même où Probincour est sur le point de succomber à la tentation de garder le portefeuille ; n'est-ce point-là une des conceptions les plus fortes, les plus dramatiques que l'on ait jamais offertes sur la scène (1)?

Il est à propos de remarquer encore que le titre est rempli avec un art infini, en ce que Probincour n'est pas le seul qui capitule avec sa conscience ; Descobard, Rollainville, Dubreuil, St.-Gérant, sont même beaucoup plus faciles que lui à céder aux accommodemens que leur intérêt leur suggère ; Descobard, en délibérant au gré de celui qui doit mettre à sa consultation un prix proportionné à l'importance du trésor ; Rollainville, en exerçant son état avec une légèreté qui lui permet de se livrer à ses passions et à ses goûts ; Dubreuil, en sacrifiant le bonheur de sa fille du moment où la fortune abandonne son amant ; et St.-Gérant, en étouffant tous les sentimens de justice et le cri de *son intérieur* sous le poids des formes légales et de ce qu'il appelle ses droits.

Si l'on banissait du théâtre des ouvrages remplis de si fortes instructions et combinés d'une manière aussi savante, sous le vain prétexte qu'ils n'excitent pas le rire que produisent des sujets plus riants et plus

(1) Cette scène n'a pu être entendue à la représentation. Il est probable qu'elle eût produit le plus grand effet.

enjoués, il faudrait renoncer à voir jamais s'accroître les richesses de notre scène. Je dis plus, il faudrait en proscrire des pièces tout aussi sérieuses, et qui sont en possession de plaire depuis long-temps, telles que *le Philinte* de Molière, *le Méchant*, etc. Dira-t-on que c'est le style qui soutient ces ouvrages, et que c'est le défaut de style qui a nui aux succès des *Capitulations de conscience?* Il serait trop long de prouver le contraire. Je ne puis qu'inviter les lecteurs impartiaux et non prévenus, à relire cette comédie, et j'ose assurer qu'ils se convaincront que non-seulement le style ne mérite pas le mépris, pour me servir des expressions de M. Picard, dont on a cherché à l'accabler, mais qu'il est généralement pur, élevé, naturel, et très-souvent plein de vigueur et d'énergie, je me contenterai de citer cette réponse du fils de Probincour à Descobard.

Par une bouche adroite ainsi quand elle passe,
L'horreur d'une action s'atténue et s'efface.
Il vaudrait mieux, je crois, sur des points délicats,
Prendre pour conseillers de bons francs scélérats,
Que ces hommes douteux, commodes et flexibles,
Dont l'ame aux sentimens les plus incompatibles,
Et se prête et se plie avec facilité.
Des conseils de ceux-là nous serions révoltés,
Car ils prêchent le mal avec effronterie.
Bien munis d'argumens, couverts d'hypocrisie,
Ceux-ci vous meneront par des chemins plus doux
Au dessein de garder ce qui n'est pas à vous.

C'est peu que pour leur compte ils aient deux consciences ;
Aux autres, de bien faire ils donnent des dispenses :
D'autant plus dangereux qu'en leur perversité
Ils se font fanfarons encor de probité ;
Malheur à qui se croit dispensé de bien faire !
Une vile action n'est jamais nécessaire ;
Les fautes de l'amour, celles du point d'honneur
Ont du moins un motif qui part d'un noble cœur ;
Mais l'action qui sent la fraude et la bassesse,
Si mince qu'elle soit nous répugne et nous blesse ;
Sur de graves motifs on a beau s'excuser,
Soi-même au fond du cœur il faut se mépriser.

Il me serait facile de citer plusieurs autres tirades aussi bien écrites que celle-ci, mais il faut que je m'arrête. Je crois en avoir dit assez pour prouver que M. Picard peut espérer d'appeller avec succès d'un premier jugement, toujours tumultueux et peu réfléchi.

J'avais à cœur de venger un auteur estimable d'une rigueur dont un si grand nombre de succès mérités aurait dû le garantir, et je me suis beaucoup étendu sur une production peu connue, et qui m'a semblé digne de l'être. Les autres ouvrages de M. Picard sont restés au théâtre où ils sont constamment applaudis.

Je me propose d'en faire une revue rapide et générale qui terminera l'examen que j'ai eu tant de plaisir à faire de cet intéressant et agréable recueil.

Après avoir exposé des considérations sur l'art de la comédie en général, j'ai essayé de faire voir que M. Picard a puissamment contribué à ramener cet art à ses vrais principes, et que son génie, éminemment comique, s'était développé avec autant d'avantage que le lui ont permis les opinions, les circonstances et les mœurs de l'époque à laquelle il a composé : j'ai déjà appliqué ces réflexions à deux ouvrages en cinq actes et en vers, *Médiocre et Rempant* et l'*Entrée dans le Monde*. La comédie des *Capitulations de confiance*, me semble s'élever beaucoup, pour la pensée et l'exécution, au-dessus des deux premiers ouvrages. C'est bien encore une comédie de mœurs, mais elles y sont moins contemporaines et par conséquent moins fugitives. Le fond de cette pièce, et ses principaux caractères seront de tous les temps, parce qu'ils offrent plutôt une étude du cœur de l'homme développé sous des rapports généraux, qu'un point-de-vue particulier à tel état de civilisation, à telles distinctions sociales dont les oppositions et les contrastes produisent, comme dans la plupart de nos comédies, les effets dramatiques les plus piquans et les plus animés. Cette dernière réflexion vient encore à l'appui de l'opinion que j'ai précédemment exprimée, que le jeu des passions était l'ame de tout ouvrage de théâtre, et que, sans négliger l'importante partie des mœurs, il était possible d'intéresser et d'attacher par

un ouvrage où la peinture des mœurs ne serait point en première ligne, et qui présenterait une situation particulière et difficile, où le cœur de l'homme, livré à des fluctuations, à des oscillations perpétuelles, serait un tableau vivant pour les spectateurs de toutes les classes, qui auraient pu ou pourraient se trouver exposés à de pareils combats.

Mais il est temps de mettre un terme à une discussion à laquelle m'a entraîné le désir de voir s'accroître nos richesses dramatiques, qu'un excès de sévérité, qu'un rigorisme trop exclusif tend chaque jour à diminuer. Je laisse à des esprits plus éclairés que le mien à combattre les argumens des rhéteurs, en attendant que le génie leur donne de nouvelles régles à ajouter à leurs poétiques.

Parmi les pièces en cinq actes qu'il me reste à examiner, je citerai d'abord comme la plus amusante et la plus parfaite dans le genre *plaisant*, le *Collatéral*, production remplie de verve, d'imagination et d'esprit; c'est un véritable tour de force que d'avoir fait une comédie parfaitement régulière, dont l'action se passe pendant le repas d'une diligence, et dont l'intérêt s'accroît d'acte en acte par les incidens les plus vraisemblables, même aux yeux d'un homme qui serait beaucoup plus fin que La Saussaye. Bartholo, le plus rusé des tuteurs, se laisse abuser par des moyens qui sont beaucoup

moins adroits que ceux de l'avocat Pacaret. L'auteur dit dans sa préface, qu'il n'est pas content du personnage de La Saussaye. Je ne sais pourquoi. Ce n'est point du tout une dupe vulgaire, que ce Collatéral; c'est un sot, mais un sot *qui ne manque pas d'un certain tact*. C'est ainsi qu'il est jugé dans la pièce même, et cette nuance le distingue très-avantageusement de la foule des personnages dupés dans un si grand nombre de comédies; mais je dois prévenir, une fois pour toutes, les lecteurs qu'il ne faut point du tout s'en rapporter à M. Picard sur ses ouvrages. C'est bien le critique le plus sévère et le plus inflexible que je connaisse. Il faut voir comme il arrange le *Mari ambitieux*, que la classe de la langue et de la littérature de l'institut a jugé digne d'une illustre récompense. Il semble avoir pris à tâche d'en grossir les défauts et de protester contre le succès qu'il a obtenu et les honorables suffrages dont il a été l'objet. Cette comédie est pourtant un de ses meilleurs ouvrages sous le rapport de la pensée, des caractères et du style; et si le dénouement était plus heureux, si le titre était moins *ambitieux*, et rendait d'une manière plus claire et plus précise la pensée de l'auteur, cette comédie serait au nombre des meilleures de la scène française.

Les trois Maris sont une pièce amusante, mais trop chargée d'incidens. L'auteur dit

qu'*il n'y a pas d'action, pas d'intérêt.* Il aurait peut-être dû, en digne professeur de son art, profiter de la circonstance pour dire que sa pièce est pleine de mouvemens, mais que le mouvement et l'action sont deux choses que l'on confond beaucoup trop souvent. Une petite leçon de poëtique sur cette distinction eût été excellente sous la plume d'un écrivain aussi exercé dans son art.

Je voudrais pouvoir partager sa prédilection pour une autre comédie que l'auteur appelle *une de ses pièces chéries.* Je trouve dans *la Noce sans mariage* les mêmes défauts que dans *les trois Maris*, beaucoup d'incidens et peu d'action. Il me paraît évident que les interruptions perpétuelles du mariage de Badoulard rappellent beaucoup trop *le Collatéral* et *le Voyage interrompu* qui sont restés supérieurs à l'ouvrage qui leur a succédé. L'auteur si souvent lynx envers lui-même, au point d'en être quelquefois injuste, ne me semble pas avoir saisi cette fois la véritable cause du peu de succès de son ouvrage. Il l'attribue à ce que le public était *habitué à ses qualités* et *fatigué de ses défauts*, à ce qu'*il avait trop écrit*, etc. Ce n'est point, je crois, tout cela. M. Picard approche un peu du côté faible de sa pièce lorsqu'il cherche à se justifier d'*avoir fait Budoulard trop crédule.* « De l'audace, dit-il, de l'intrigue, peu ou point de délicatesse, voilà de bons moyens

pour faire fortune ; mais tout cela n'est pas de l'esprit ». Sans doute, raisonnablement et moralement parlant, tout cela n'empêche pas d'être crédule et peureux ; mais sous le rapport de l'art de la comédie, il faut porter un autre jugement. L'audace, l'intrigue et le défaut de délicatesse supposent au moins *certain tact* dont il a doué son *Collatéral*, et que l'on est fâché de ne point trouver dans son *Badoulard*. La crédulité et la poltronerie ne peuvent être alliées au théâtre avec l'audace et l'intrigue. Que dirions-nous si Molière eût mis de telles disparates, des nuances aussi contradictoires, dans ses personnages de Sbrigani, Scapin ou Mascarille ; ou même, en s'élevant plus haut, dans Tartuffe ou Dom Juan ? La justification de M. Picard ne me paraît donc pas même spécieuse. Le véritable défaut de son Badoulard est de n'être pas *un*, de ne pas former un tout harmonieux dans ses diverses parties. Voilà ce qui l'empêche d'être comique, et ce qui a laissé peu désirer jusqu'à ce jour la reprise d'un ouvrage rempli d'ailleurs d'excellens traits de comédie, de contrastes piquans, et de scènes très-ingénieuses. *Les deux Médecins* sont toujours comiques en situation, et ce n'est pas peu de chose que d'avoir trouvé des richesses nouvelles dans une mine qui semblait avoir été épuisée par le grand Molière.

Mais un ouvrage bien supérieur aux deux derniers dont je viens de parler, c'est la comédie

comédie des *Marionettes*, l'une des plus fortes conceptions de l'auteur, et dont l'exécution ne laisse presque rien à désirer. Il y a peu de productions au théâtre où l'on trouverait autant de pensées vigoureuses, exprimées d'une manière aussi franche et aussi comique; le cœur humain y est développé sous mille formes diverses, et toujours avec intérêt et vérité. Le talent d'observation s'y fait sentir au plus haut degré, et jamais aucun moraliste n'a fait entendre des leçons aussi sévères et pourtant aussi exemptes du fiel de la satire. Les traits n'y sont pas lancés par l'indignation et la colère; ils semblent jettés au hasard et avec une sorte de négligence, mais leur atteinte n'en est pas moins profonde. La haine du vice se cache, et le vicieux se dévoile de lui-même, sans que l'auteur paraisse avoir eu l'intention de le montrer dans toute sa laideur. C'est dans un pareil ouvrage qu'il faut distinguer la manière, le *faire* du peintre. On y reconnaît un cachet particulier; rien n'y sent l'imitation. Que l'on discute tant que l'on voudra sur la supériorité de tel ou tel maître dans l'art de la comédie, l'auteur des *Marionettes* en sera toujours un à mes yeux, et je ne le placerai pas à la distance la plus éloignée de celui auquel personne n'a jamais pu être comparé.

C'était une entreprise hardie que celle de flétrir ces impudens faussaires qui ont si long-temps désolé la société par leurs

infames manœuvres. Le sujet de *Duhautcours* était heureux, éminemment moral, et les auteurs ont droit de s'enorgueillir d'avoir vu le législateur attentif aux révélations qu'ils ont faites des fraudes des entrepreneurs de banqueroutes ; mais ce sujet exigeait un art infini. Si bon observateur que soit un auteur comique, il est de ces détours, de ces combinaisons qu'il ne peut deviner, s'il n'a pas été placé pour les saisir et les définir d'après nature. Il faut croire que l'ami auquel M. Picard s'est associé pour cet ouvrage, a été plus d'une fois à portée d'étudier ces astucieux fripons, qu'il en a peut-être été la victime, et qu'après les avoir peints avec une vérité trop effrayante, il a fait confidence de ses observations et de ses idées à M. Picard. « Sujet superbe, » aura-t-il répondu ; mais, mon ami, nous » le manquerons, si nous ne faisons pas » rire aux dépens de pareils coquins. La » mine est riche, et nous l'exploiterons en» semble, si vous voulez ». C'est ainsi probablement que l'association s'est formée, et nous lui devons l'un des meilleurs ouvrages peut-être dont la scène comique puisse s'honorer. Le caractère de Duhautcours me semble un des plus achevés qui soit au théâtre. Actif, adroit, insinuant, maître de lui, son impudence imperturbable ne cesse pas d'être comique, parce que sa fourberie est d'une candeur admirable. Il a l'air d'être si persuadé que c'est un *état* qu'il exerce en fa-

briquant de faux bilans, que si la raison le condamne, le prestige de l'art empêche d'être révolté de sa doctrine. C'est ainsi que comme l'a dit Boileau :

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Duhautcours est bien une pièce de mœurs et de mœurs contemporaines, qui ont déjà un peu vieilli, car le législateur a mis bon ordre à ce que de pareils abus pussent se renouveller. On pourrait, sous ce point de vue, comparer *Duhautcours* à *Turcaret* dont les portraits principaux sont altérés par le temps, mais qui ne cesse pas de plaire, et plaira encore long-temps, par la prodigieuse ressemblance, la beauté des couleurs, la force de l'expression, et l'étonnante vérité de traits et de nuances qui donnent à ce tableau un mouvement et une vie qui semblent devoir le mettre à l'abri des révolutions et des changemens de mœurs. Si les traitans et les fabricateurs de faillites disparaissent, il y aura toujours, sous d'autres masques, des hommes cupides, prodigues et dupes comme Turcaret, et des hommes audacieux, impudens, et se faisant un jeu de la fraude comme Duhautcours.

On peut placer au rang des grandes compositions les pièces en 4 actes de M. Picard, avec d'autant plus de raison qu'elles avaient d'abord été jouées en 5 actes, et que le sacrifice fait par l'auteur, en resser-

rant son action, avait pour objet d'ajouter à sa force et à son effet. Il y a dans la collection trois comédies en 4 actes, *la Petite-Ville*, *les Provinciaux à Paris*, et *les Tracasseries*. On trouve dans les deux derniéres des caractères, des scènes et des apperçus trés-comiques, mais la comédie n'y est pas, et j'adopte complettement la critique sévère que M. Picard fait de ces deux ouvrages, sans discuter les raisons avec lesquelles il semblerait vouloir adoucir sa rigueur pour ses *Provinciaux*. On sent qu'il affectionne aussi cette comédie, et son apologie ressort malgré lui de sa critique. Qui ne pardonnerait pas cette petite faiblesse à un auteur si franc, si candide et si parfaitement désintéressé ! *Les Provinciaux à Paris* me semblent être un sujet manqué; mais les compositions défectueuses d'un bon auteur sont toujours empreintes de son talent, et il y en a beaucoup dans les deux pièces que je viens de citer. On y reconnaît dans plus d'une scène l'auteur de la *Petite-Ville*, chef-d'œuvre dans le genre de comédie amusante. Il n'y a pas dans cette production un seul personnage dont on ne puisse dire : je l'ai vu, je le connais, c'est lui, c'est elle..., et pourtant ce n'est personne. Jamais auteur n'a moins songé aux applications que M. Picard. Il ne sait point ce que c'est que la satire, mais son coup-d'œil sûr, vif et perçant saisit et rassemble en un instant les traits divers qui l'ont frappé, et dont il

compose les physionomies qu'il expose sur la scène. Ce n'est point telle ou telle *Petite-Ville*, de telle ou telle époque, dont il offre le modèle, c'est le panorama de toutes les petites villes de tous les temps; c'est ce qu'elles sont et ce qu'elles doivent être par la nature des choses, et l'on y verra toujours « le regret de ne pas être à Paris,
» les petites ambitions, les grandes querel-
» les sur des riens, la coquetterie des petites
» filles, l'esprit sordide et mesquin dans
» l'intérieur des ménages, le faste ridicule
» et de mauvais goût dans les repas privés,
» la morgue, les prétentions, l'envie, la
» jalousie, les haines, les caquets, la mé-
» disance et la calomnie, dont l'activité est
» doublée par l'oisiveté et par l'ennui ».

Les pièces en trois actes de M. Picard sont au nombre de six; savoir : *le Conteur ou les deux postes*, *les Amis de Collége*, *le Voyage interrompu*, *les Conjectures*, *la Manie de briller* et *les Filles à marier*.

Toutes ces pièces sont restées au théâtre et y sont constamment applaudies : *le Conteur* et *le Voyage interrompu* sont d'une gaîté folle et un peu bouffonne; mais on reconnaît dans les farces des bons maîtres la touche d'un talent qui réprime son essor. Même quand il se délasse et se joue, le grand artiste laisse échapper le secret de sa force, et le rôle du notaire Jolivet dans *le Voyage interrompu* est de la bonne comédie, comme celui de Rigolo dans *les*

Conjectures. Cette dernière pièce est on ne peut plus divertissante, et si elle était écrite d'un style aussi élégant et aussi soigné que les *Amis de Collége*, elle lui serait bien supérieure par l'originalité du sujet, le comique du principal caractère, la vivacité des incidens et l'enjoûment qui respire dans tout l'ensemble de l'ouvrage. Il y a un fond plus sérieux dans les *Amis de Collége*; dirai-je qu'il est plus moral? J'y suis frappé d'une teinte un peu trop forte d'égalité qui tient à l'époque où cette pièce a été composée (1795), mais j'en suis amplement dédommagé par les détails les plus touchans des souvenirs de l'adolescence qui ne s'effacent jamais du cœur de ceux qui ont senti le charme des premières affections. Le bon professeur de rhétorique Bonard est peint avec une vérité admirable, et jamais M. Picard n'a fait de meilleurs vers que ceux de ses Amis de Collége. *La Manie de briller* est un sujet très-moral : la pièce est régulière et très-bien composée, mais elle ne me semble pas assez forte de comique. On y trouve plus d'une réminiscence de *Duhautcours* et le dénouement est beaucoup trop sérieux. *Les Filles à marier* produiront toujours plus d'effet au théâtre quand il se trouvera assez d'actrices de talent pour remplir les quatre rôles de filles dont les caractères sont si agréablement variés. Celui d'Ursule est neuf et piquant. Les scènes de Lise et de Sainville sont parfaitement dialo-

guées. La pièce est bien conduite, mais on désirerait dans l'ensemble un peu plus de verve et de gaîté. Telle qu'elle est, cette comédie me paraît bien au-dessus de plusieurs pièces de Dancourt avec lesquelles elle a quelque analogie, telles que *les Trois Cousines*, la *Parisienne*, etc., qui ont joui d'un long succès sur la scène française.

Me voici arrivé aux comédies en un acte, et l'espace me manque pour payer à chacune d'elles le tribut d'éloges qu'elles méritent. Heureusement que leur succès continu les a fait si généralement connaître, qu'il suffirait presque d'en citer les titres pour rappeller aux lecteurs le plaisir qu'ils y ont goûté. Qui ne s'est pas diverti des gasconnades de Doustignac, *cousin de tout le monde*, de la nonchalance et des distractions de *M. Musard*, des ingénieux caquets des *Voisins*, des traits variés et piquans des originaux qui abondent dans *les Oisifs*, des travestissemens forcés du procureur et du médecin dans le *Vieux Comédien*, de l'amour ridicule du vieux Giffard dans le *Café du Printemps?* Qui n'a pas été frappé de la juste et fine observation de mœurs qui distingue la jolie comédie des *Ricochets* et celle du *Lendemain de fortune*, dont le faible succès ne provient peut-être que de la trop grande abondance de matériaux pour le court espace d'un acte? Le *Susceptible*, caractère peu comique, ne pouvait réussir au théâtre que par l'extrême gaîté des per-

sonnages accessoires. La gravité du sujet a un peu refroidi la verve de l'auteur, qui se fait mieux sentir dans *l'Acte de Naissance* dont l'exécution cependant est plus négligée que celle de toutes ses autres pièces en un acte.

Je n'ai point parlé d'une pièce en trois actes, par laquelle M. Picard a commencé le cours de ses succès. *Encore des Menechmes* me semble tellement effacée par tant de jolies comédies qui l'ont suivie, que je me contenterai de la citer comme un essai; mais je ne puis passer sous silence le joli opéra-comique des *Visitandines* dont la réussite a été si brillante et qui survivra long-temps aux circonstances qui l'ont créé, parce qu'il est rempli de situations plaisantes, que les caractères en sont bien dessinés, et que le dialogue est toujours naturel et piquant. *Les Comédiens ambulans* réunissent les mêmes qualités : on ne peut attribuer leur disparition de la scène qu'à des intérêts mystérieux de comédie, et je me garderai de lever le voile qui couvre de pareils secrets.

Je suis loin d'avoir épuisé tout ce qu'il y avait à dire sur le théâtre de M. Picard pour faire apprécier ses qualités et signaler ses défauts; il aurait fallu avoir l'espace et le temps nécessaires pour analyser au moins la moitié de ses ouvrages; et l'analyse même la plus imparfaite de quinze à vingt productions, m'aurait entraîné beaucoup trop

loin. Je m'estimerai heureux, si l'on a trouvé dans mes faibles apperçus quelques idées judicieuses sur l'art. Mes opinions sur les comédies de M. Picard sont dictées par la franchise et l'impartialité, et je n'ai été que l'interprête des jugemens du public sur tous ses ouvrages, hors un seul qui sera sans doute soumis à la révision. Je m'abstiendrai donc de reparler des qualités qui distinguent ses productions. Je me contenterai de faire remarquer que ces qualités ont d'autant plus de prix qu'elles étaient oubliées ou méconnues depuis long-temps; que M. Picard est du petit nombre de ceux qui ont rendu à la Muse comique la vivacité, l'enjouement et toutes les grâces qui nous captivent, et que cela suffirait pour lui assurer une gloire impérissable. Quant à ses défauts, que pourrais-je en dire que l'auteur lui-même n'eût dit avant moi, et beaucoup plus sévèrement que je n'eusse osé le faire? Ses préfaces montrent une telle abnégation d'amour-propre d'auteur, qu'on ne peut croire, sans les avoir lues, à un tel miracle de modestie; et pourtant il est impossible de douter de la sincérité de l'auteur, tant l'odeur de probité et de droiture s'exhale de tout ce qu'il écrit. Ce n'est pas seulement sur ses imperfections qu'il se gourmande et se discipline; le plus souvent il s'accuse, comme d'un grave péché, du plus léger emprunt, d'une idée, d'une intention qu'il a puisée dans un croquis, dans une

esquisse, oubliés, ou qui n'ont peut-être jamais été lus de personne, et la manière dont il s'exprime alors est d'une candeur devenue bien rare. « *Tout le monde sait*, dit-» il, que c'est dans tel ouvrage que j'ai puisé » mon sujet ; ..... l'*intention* de telle scène » ne m'appartient pas...... Voilà *une idée* » que je serais fort heureux d'avoir con-» çue...... etc. » Certes, il serait un insigne calomniateur celui qui accuserait de plagiat un auteur qui s'exprime ainsi. Notre bon et franc Picard ne se doute pas que *tout le monde* ignore ce qu'il croit que *tout le monde sait;* que personne n'aurait songé à lui contester la légitime propriété de l'*intention* et de l'*idée* qu'il restitue si loyalement ; je dis plus, c'est que ce sont les auteurs auxquels il a bien voulu emprunter quelque chose qui lui doivent des remercîmens de ce qu'il a daigné exhumer leurs productions, les faire revivre dans la mémoire des hommes, et leur donner un lustre qu'elles n'eurent jamais, en les plaçant dans un jour avantageux pour elles. Ce sont des pierres brutes qu'il a polies et richement enchâssées, elles n'avaient point d'éclat par elles-mêmes, et elles ne reçoivent que le reflet des diamans dont elles sont entourées.

En terminant mon examen, je ne puis me défendre d'un sentiment triste que m'a fait éprouver la publication du théâtre de M. Picard. Nous annoncerait-il par-là qu'il renonce à la carrière dramatique ? Eh quoi !

Jeune encore, plein de vigueur et de verve, il cesserait des travaux qui lui ont acquis tant de gloire? Je ne puis le penser. On trouve, je le sais, beaucoup de ronces et d'épines dans le champ où croissent les lauriers, mais la force et le courage surmontent tout. Si, d'un côté, M. Picard peut braver et vaincre les contrariétés et les dégoûts auxquels les plus grands talens ont été exposés, et s'il retrouve cette liberté et ces loisirs, objets des vœux ardens de tous les favoris des Muses; si, d'un autre côté, les dépositaires de nos trésors dramatiques secondent son génie, lui applanissent la route qu'il a parcourue avec tant de succès, et se montrent jaloux d'enrichir leur répertoire des meilleurs ouvrages de sa collection qui auront reçu la sanction des bons juges en littérature, on ne peut douter que M. Picard n'ajoute à son théâtre des productions qui soutiendront, si elles ne l'accroissent, la gloire dont il jouit. Elle suffirait sans doute à beaucoup d'autres, mais il ne doit pas s'en contenter, tant qu'il aura les moyens d'en acquérir de nouvelle.

C.

INSTITUT DE FRANCE.

Rapport sur le concours de 1813, *par le secrétaire perpétuel de la classe de la langue et de la littérature française.*

Le concours ouvert cette année pour le prix de poésie n'a répondu ni aux vues de l'académie, ni aux espérances qu'avaient fait concevoir les précédens concours. Chaque année voit mettre au jour plusieurs ouvrages de poésie, dont les auteurs, jusque-là inconnus, s'annoncent avec plus ou moins de talent. Malheureusement il ne paraît pas que l'art fasse des progrès proportionnés au nombre de ceux qui le cultivent. Peut-être aussi l'art lui-même, lorsqu'il a été porté chez un peuple à un certain degré de perfection, trouve-t-il dans ses propres moyens, et dans les objets auxquels il peut s'appliquer, des limites naturelles qui arrêtent ses progrès. C'est ce que semble prouver l'histoire de tous les arts chez tous les peuples; mais, dans le doute, il faut bien se garder de décourager les efforts du talent. Il y aurait une grande témérité à vouloir assigner des bornes au temps et au génie.

On a observé que, depuis vingt-cinq à

trente ans, on avait publié en France plus d'ouvrages décorés du titre de poëmes épiques, qu'il n'y en avait paru depuis la *Henriade* jusqu'à cette époque. Cette tendance des esprits vers le plus sublime emploi du talent poétique ne pouvait manquer d'attirer l'attention de l'académie, qui a cru devoir seconder une si heureuse disposition.

L'épopée est de tous les genres de poésie le seul où la France ne puisse pas disputer la palme avec avantage aux autres nations cultivées. Le poëte qui parviendrait à conquérir ce genre de supériorité pour son pays, s'assurerait à lui-même une brillante renommée.

L'académie a observé que dans les poëmes épiques qui ont paru après la *Henriade*, le mérite de l'exécution était bien loin de répondre à la grandeur de l'entreprise ; elle a cru voir aussi que dans cette carrière le talent avait encore plus besoin d'être dirigé qu'excité.

C'est dans cette vue qu'elle s'est déterminée à proposer pour sujet du prix de poésie qu'elle devait décerner dans cette séance *un épisode dans le genre épique, de pure invention, où tiré de l'histoire, et qui ne fût ni traduit, ni imité d'aucun ouvrage ancien ou moderne.* Le sujet en était abandonné au choix des auteurs.

Un épisode, tel que l'académie le concevait, doit être le récit d'un événement particulier, lié à l'action d'un poëme épique,

sans en faire partie essentielle, et qui, pouvant réunir tous les genres de tableaux, de situations, de sentimens propres à l'épopée, offre au poëte les moyens de déployer toutes les richesses et toutes les couleurs de la plus haute poésie.

Ses espérances ont été trompées, et son but n'a pas été atteint. Vingt-six pièces de vers ont été envoyées au concours : aucune n'a paru digne du prix ; deux seulement ont obtenu des mentions honorables.

La faute la plus générale qu'on ait eu à reprocher à la plupart des concurrens, c'est de n'avoir pas bien compris le sujet qui leur était proposé, et d'avoir présenté, comme des épisodes épiques, de simples fragmens de poëmes épiques.

Les deux pièces du concours auxquelles la classe accorde une mention honorable, sans leur assigner de rang, sont celles qui ont été enregistrées aux n°s. 12 et 24. Le n°. 12 a pour épigraphe : *Arma virumque cano*. Le sujet est *Charles XII à la bataille de Narva*.

Ce sujet a plus de grandeur que d'intérêt. Il est relevé par le caractère de deux des plus grands-hommes qu'ait produits le 18e. siècle. Le czar Pierre et Charles XII y sont peints avec vérité ; mais leurs portraits déjà tracés par d'habiles peintres, ne présentent aucun de ces traits originaux et frappans qui ajoutent à l'idée qu'on a des modèles. Les détails du combat y sont

rendus avec clarté, mouvement, précision, et quelquefois avec un effet très-heureux. La versification du poëme est facile et naturelle, souvent élégante et harmonieuse; mais la couleur, en général, en est trop faible, et le mouvement n'en est ni assez animé ni assez varié. Le terme impropre et l'expression prosaïque s'y montrent trop fréquemment; mais sur-tout le défaut essentiel qu'on a reproché à la plupart des poëmes du concours, est très-sensible dans celui-ci : la bataille de Narva ne peut être regardée que comme le fragment d'un poëme dont le sujet serait la guerre célèbre que Charles XII faisait à Pierre Ier., et ne pourrait appartenir comme épisode à aucun autre poëme. Cet ouvrage, d'ailleurs, est la production d'un esprit sage, d'un talent naturel et vrai, exempt de mauvais goût, et qui doit donner de grandes espérances, lorsqu'on apprend que l'auteur est un jeune homme de dix-neuf ans, M. Casimir Delavigne, qui achève sa phisophie au Lycée Napoléon. C'est avec un intérêt toujours nouveau que nous voyons les élèves, comme les professeurs de l'université impériale, se présenter à l'envi dans nos concours pour y disputer la palme de l'esprit, du goût et du talent.

La seconde pièce qui a obtenu également une mention honorable, est enregistrée n°. 24 avec cette épigraphe : *Ossa arida, audite verbum Dei.* Le sujet en est

l'*Eglise de Saint-Denis rendue à sa destination première par Napoléon-le-Grand.* Le fond en est austère, religieux et mélancolique. L'auteur a bien saisi la couleur générale du sujet ; mais on y désirerait plus de variété, des teintes plus douces, et ces oppositions heureuses d'où résultent les grands effets dans tous les arts. On voit qu'il a le sentiment de la vraie poésie. Son style est toujours animé par des images et des mouvemens. Il s'attache à revêtir ses idées de ces formes particulières qui constituent la langue poétique et la distinguent du langage ordinaire ; mais cette disposition n'est pas dirigée par un goût assez pur, par une attention assez soutenue à la correction du style, et sur-tout au caractère de notre langue. La recherche du style figuré amène d'ordinaire l'abus des épithètes, et les épithètes obscurcissent les idées, quand elles ne leur donnent pas leur véritable couleur. L'auteur de la pièce dont nous parlons les prodigue sans mesure, et trop souvent elles sont impropres ou exagérées.

Il a introduit dans son poëme des êtres fantastiques dont il est difficile de suivre les mouvemens, et il y a donné à l'action générale un ton allégorique trop continu, ce qui y répand un vague et quelquefois un degré d'obscurité qui fatigue l'attention.

On voit que l'auteur a bien lu les poëmes d'Ossian, les Nuits d'Young, sur-tout l'an-

cien et le nouveau Testament, et l'on croit reconnaître qu'il a puisé dans ces trois sources : mais il faut se faire, avant tout, un style conforme au caractère de son génie et à la nature des objets qu'on traite. L'imitation, même des meilleurs modèles, n'a jamais fait un grand écrivain. Il y a sans doute dans les livres sacrés de grandes et frappantes beautés; mais elles tiennent autant aux mœurs et à la langue des Hébreux qu'au fond des idées, et il est plus aisé de les admirer que de les transporter dans un idiôme étranger. On ne peut surtout les approprier heureusement à notre langue, qu'en y introduisant quelques idées accessoires, quelques modifications dictées par le goût, et nécessaires pour adoucir les exagérations dans les images et les incohérences dans les pensées, qu'on remarque chez tous les peuples dont la langue et les mœurs sont encore incultes. C'est un art qui n'a été bien connu parmi nous que par Racine et par J. B. Rousseau, qui ont su l'un et l'autre embellir ce qu'ils ont imité des livres saints. Il y a autant de création que d'imitation dans les beaux chœurs d'Esther et d'Athalie, et dans le cantique d'Ezéchias par Rousseau.

Ces observations peuvent mériter l'attention de l'auteur de la pièce des *Tombeaux de Saint-Denis*. Il annonce les plus heureuses dispositions pour la poésie ; mais on doit désirer qu'elles soient cultivées

avec soin. Son imagination vive, mais jeune encore, paraît avoir besoin d'être mieux réglée, et son goût doit s'éclairer et se fortifier par de bonnes études. L'auteur s'étant fait connaître à nous, nous croyons pouvoir annoncer que cette pièce est de M. Soumet, auditeur au conseil d'état, qui a déjà été distingué d'une manière honorable dans un de nos précédens concours.

Indépendamment des deux mentions honorables dont on vient de rendre compte, l'académie a distingué deux autres pièces dans lesquelles elle a reconnu les marques d'un talent digne d'estime et d'encouragement, mais où les beautés éparses de pensée et de style ne peuvent balancer les défauts et les négligences qui s'y trouvent. Ces deux ouvrages sont enregistrés n°. 9 et n°. 16. L'auteur du premier est M. Henri Delacoste, chevalier de l'empire, auteur d'une pièce de vers qui a été citée avec éloge dans le concours institué en l'honneur d'Hubert Goffin. L'auteur du second est M. Chevalier, professeur au lycée de Versailles. Tous les deux ont mis pour épigraphe à leurs ouvrages : *Arma virumque cano.*

Séance du 15 Avril 1813.

M. Duval ayant été élu par la classe de la langue et de la littérature françaises, à la place vacante par la mort de M. Legouvé, y est venu prendre séance le 15 Avril 1813, et a prononcé le discours qui suit :

« MESSIEURS,

» Le plus célèbre des poëtes comiques de l'ancienne Rome, *Térence*, disait, dans le prologue de son *Andrienne* : « En écrivant » des comédies, le premier objet que je me » propose est de plaire au peuple ». Aussi s'empressait-il de consulter les hommes les plus éclairés de son temps; et, lorsqu'il se présentait dans la lice, Scipion et Lélius lui avaient déjà décerné la couronne.

» Si je n'ai pu égaler en talens le poëte romain, ce modèle du comique ingénieux et élégant, j'ai partagé du moins avec lui le désir de *plaire au peuple*. Je savais que le suffrage de mes concitoyens était le titre le plus sûr pour obtenir un jour l'honneur que je reçois en ce moment.

» Parmi les hommes qui ont dévoué leur vie à la culture des lettres, il en est peu qui aient le droit de prétendre à la gloire; mais il n'en est aucun qui ne doive aspirer à l'estime publique. Et quel gage de cette estime plus honorable et plus pur un homme de lettres pourrait-il désirer, que le

suffrage libre d'un corps littéraire où il voit réunis ses maîtres et ses modèles, les arbitres les plus éclairés du goût, les amis et les protecteurs les plus sincères de tous les genres de mérite ?

» Plus je sais apprécier cette insigne faveur, plus je sens qu'il me sera difficile d'exprimer dignement ma reconnaissance. Jamais athléte dans les jeux olympiques ne vint recevoir la palme avec plus de crainte et d'émotion.

» Je dois bénir aujourd'hui les impérieuses circonstances qui me jettèrent loin de la route que m'avait tracée la sollicitude paternelle. En vain la fortune voulait me retenir sur des bords étrangers; je m'élançai avec audace dans cette carrière des lettres dont on ne m'avait signalé que les écueils Heureuse la faute qui m'a valu un prix que, dans mes rêves de gloire, j'osais à peine désirer !

» Mais à l'instant même où, l'ame pleine de reconnaissance et de joie, je m'apprête à vous rendre grace d'une adoption que je dois à votre bienveillante indulgence, j'apperçois dans vos rangs ces favoris de Melpomène, qui furent les rivaux et les amis du poëte célèbre et malheureux dont la mort fut si prématurée, et que je ne devais pas m'attendre à remplacer. Je crois les entendre m'avertir que je dois un éloge à ses talens, des larmes à sa mémoire.

» Et moi aussi je me glorifie d'avoir été

long-temps son admirateur et son ami. Quand même vos réglemens et le plus respectable usage ne m'imposeraient pas la tâche de retracer ici les titres de mon prédécesseur à l'estime publique, mon cœur m'en ferait un devoir. L'ombre de Legouvé recevra de moi un hommage et des regrets également sincères.

» Les muses entourèrent son berceau. M. Legouvé père, dont les grands talens ont honoré le barreau de Paris, aimait en secret et cultivait la poésie.

» S'il n'a pas assez vécu pour être témoin des premiers succès de son fils, il a pu du moins diriger ses premiers pas dans la carrière. O! Combien cet ami des muses eût été fier de son élève, s'il eût pu voir avec quel enthousiasme le public accueillit *la Mort d'Abel!* Quel jouissance pour le cœur paternel, de partager le succès d'un fils unique, dont il n'a pu que soupçonner les précoces talens !

» Le jeune poëte unissait à une sensibilité excessive une bienveillance timide, une crainte des affaires et des soins de la vie, qui lui rendaient pénibles les plus simples devoirs de la société. Né pour les lettres et pour l'amitié, son ame ne semblait ouverte qu'aux plus douces affections ; s'il parut sensible à la gloire de son premier triomphe, il le fut encore plus aux atteintes de quelques critiques qui voulurent en ternir l'éclat. Il leur répondit avec modération dans une

préface où il prouve qu'il connaissait parfaitement la théorie de l'art dans lequel il venait de s'essayer. Ce premier fruit de sa jeunesse, ce premier monument de sa gloire fut aussi son premier hommage à la reconnaissance. M. Legouvé, par une épître en vers aussi touchante qu'ingénieuse, le dédie à sa mère ; et il se montre aussi bon fils qu'excellent poëte.

» Le sujet de la tragédie de la Mort d'Abel, puisé dans le poëme de Gessner, offre toute la simplicité de mœurs des premiers jours du monde ; et cependant la pièce n'est dénuée ni d'action, ni d'intérêt. Le personnage de *Caïn* est tracé avec une énergie qui fit concevoir au public l'espoir de placer un jour son jeune auteur dans les premiers rangs des poëtes tragiques. On trouverait difficilement dans nos pièces du premier ordre une couleur locale plus vraie et des vers plus dignes d'être retenus : il en est un sur-tout que le temps ne pourra effacer de ma mémoire, et qui devrait être gravé dans le cœur de tous les enfans. Qui mieux que moi doit apprécier, sentir la beauté de ce vers :

Un frère est un ami donné par la nature !

» *Epicharis et Néron*, le second ouvrage de M. Legouvé, obtint aussi un succès brillant. Présenter *Néron* au théâtre, après Racine, était déjà une sorte de témérité que le talent seul pouvait faire excuser. Le cin-

quième acte de cette tragédie, où la terreur est portée au dernier point, produit toujours le plus grand effet. Néron, proscrit, respirant la vengeance, n'ayant plus d'espoir que dans la mort, et craignant de se la donner ; enfin, Néron *pleurant*, produit un mélange d'intérêt et d'horreur qui fait de ce cinquième acte l'un des plus beaux qui soient au théâtre. Je ne ferai aucune réflexion sur le poëte Lucain, que l'on a regardé dans le temps comme un personnage épisodique. Je ne sais jusqu'à quel point ce reproche est fondé; mais à la première représentation, le public, témoin de l'éloquent enthousiasme de l'auteur de la Pharsale, fit à M. Légouvé l'application de ce vers :

Il écrit, l'œil fixé sur la postérité.

» *La Mort de Henri IV*, la dernière tragédie de M. Legouvé, me paraît l'ouvrage dans lequel il a montré le plus de talent. Le sujet offrait de grandes difficultés, et peut-être on s'apperçoit un peu trop des efforts qu'il a faits pour les surmonter. Je suis loin pourtant de me joindre aux critiques qui lui ont reproché d'avoir altéré l'histoire en associant Médicis au crime du fanatisme. L'auteur a répondu victorieusement : Plusieurs de nos premiers tragiques se sont encore plus écartés, dans leurs compositions, de la vérité historique. Que doit-on demander de plus à l'auteur dramatique que l'exac-

titude dans le fait principal? Quant aux moyens qu'il emploie pour mettre en jeu les ressorts de son intrigue, il n'en doit pas un compte exact au public. On vient au théâtre pour être ému, et non pour apprendre l'histoire. Certes, si M. Legouvé n'eut pas attribué à une jalousie aveugle le crime qui priva la France du meilleur des rois, l'intérêt dans sa pièce eût été bien plus faible, presque nul. Sans la jalouse de Marie, sans ses incertitudes et sur-tout sans ses remords, l'auteur n'aurait pu mettre sous les yeux du public que le tableau d'un lâche assassinat, commandé par la fureur des factions et exécuté par le fanatisme et par la démence.

» Mais ce qui a le plus nui aux grands effets que devaient produire les conceptions dramatiques de l'auteur, c'est que la plupart des auditeurs eussent voulu trouver dans le caractère et dans le langage de Henri IV, cette franchise généreuse, cette magnanimité familière et cette bonhomie spirituelle, que ne pouvait lui conserver la pompe du vers tragique.

» D'autres compositions dramatiques presque aussi estimables forment le théâtre de M. Legouvé. Je pourrais citer *Etéocle et Polinice* dans lequel il s'efforça d'imiter l'énergique simplicité des tragiques grecs, et *Fabius*, ouvrage où l'auteur essaya de lutter avec Corneille dans l'art de peindre la sévérité du caractère romain....

» Mais,

» Mais, messieurs, qu'il me soit permis d'abandonner pour un moment et le poëte tragique et les graves sujets qu'il a traités. J'éprouve l'impérieux besoin de parler de l'art qui fit le charme de ma vie, en présence des écrivains qui m'ont précédé dans la carrière, qui ont encouragé mes premiers pas. O vous, que mon cœur nomme et qui m'entendez! Vous, qui m'avez éclairé de vos conseils, et qui n'avez pas dédaigné les miens! Mutuels confidens de nos travaux, fidèles dépositaires de nos pensées, vous le savez, si pendant vingt ans d'une confiance intime, tant dans les revers que dans les succès, nous avons trouvé sûreté, consolation, plaisir. Jamais l'intrigue, ni l'envie n'ont troublé notre union : le public voyait en nous des rivaux; nous étions des amis. Quel plus satisfaisant tableau que de voir les hommes, réunis par l'amour des arts, s'appuyer, se défendre, et moissonner noblement dans le vaste champ de la littérature! Ce tableau, puissions-nous l'offrir encore long-temps à nos concitoyens! Puissions-nous toujours, disciples zélés du grand maître dont nous sommes tous les admirateurs, essayer d'imiter..... Mais où m'emporte un vain désir? Molière est inimitable.

» Si Molière fut le grand peintre des mœurs de son siècle, il le fut sur-tout de la nature, et voilà pourquoi ses portraits appartiennent à tous les temps. Il puisa la comédie dans le cœur de l'homme. C'est des

vices inhérens à la nature humaine, des ridicules qui dérivent immédiatement de ses passions, qu'il a composé ses chefs-d'œuvre. Même dans ses plus petits tableaux, il montre son génie; et telle est la magie de son art et la profondeur de ses idées, qu'il rapproche de nous les temps, le costume et le langage de nos ayeux.

» Regnard, l'un de ses successeurs, observateur moins profond que spirituel écrivain, moins peintre que dessinateur, moins vrai que brillant, a fait entrer dans ses plus belles comédies des portraits de marquis et de comtesses que nous avons peine à croire tracés d'aprés le modèle.

» Destouches est aussi moins vif et plus moral; plus vaste dans ses conceptions, mais moins gai que Regnard; il a moins sacrifié au trait, à la saillie du vers; mais peut-être a-t-il plus imité le grand-homme en essayant aussi de prendre ses modèles dans le cœur humain, en ne s'arrêtant pas uniquement à peindre des usages éphémères, des ridicules fugitifs, enfin des surfaces.

» Je ne rappellerai point votre attention, messieurs, sur Le Sage, Piron, Gresset, auteurs qui se sont placés dans les premiers rangs des poëtes comiques. Sans doute ils ont aussi des droits à notre estime; mais chacun d'eux n'a fondé sa réputation que sur une seule pièce : Molière brille entouré de chefs-d'œuvre.

» Le mérite des auteurs comiques de nos jours ne peut être contesté ; mais ont-ils les mêmes moyens de succès que leurs prédécesseurs ? Les principaux caractères ne semblent-ils pas épuisés ? Le monde s'offre-t-il aux regards de l'observateur avec cette multitude de personnages variés dont l'habit seul annonçait le caractère, et qui, dans la simple imitation de leur langage, offraient déjà du comique ? Les valets, très-importans alors sur la scène, pouvaient être tracés d'après le *Dave* romain ; ils étaient les confidens, les conseillers intimes de leurs maîtres ; ils entraient dans leurs intrigues, et se mêlaient de leurs affaires les plus secretes. Les servantes même de ce temps avaient leur *franc-parler*. Aucun de ces usages n'existe maintenant. Les intrigues d'amour peuvent être aussi communes ; mais nos femmes-de-chambre ne sont plus des soubrettes ; nos Agnès ont beaucoup d'esprit, et nos jeunes gens, devenus dans les intrigues amoureuses plus adroits que leurs valets, les ont relegués dans l'antichambre.

» Si nos mœurs présentent depuis longtemps une différence si marquée avec celles de nos pères, combien le changement dans les manières est plus frappant encore ! Que cette révolution dans les manières et dans les mœurs soit due ou non aux progrès naturels de la civilisation, il n'en est pas moins vrai que le ridicule ne semble plus atteindre tant de classes différentes de la société.

Peut-être le temps n'a-t-il point encore suffisamment signalé ces nouveaux ridicules ; peut-être n'ont-ils pas pris encore la forme de l'habit.... L'auteur comique, s'il se trouve dans un salon, distinguera-t-il dans cette réunion de personnes qui lui sont inconnues, l'artiste du financier, l'homme d'état du militaire, le savant du magistrat ? Il les entendra tous parler à-peu-prés du même ton, avec la même pureté de langage, et presque toujours avec esprit. Nos médecins ne sont plus pédans ; nos colonels ne font plus de tapisserie ; nos financiers parlent littérature ; nos littérateurs s'occupent de politique ; les abbés sont rares, et les courtisans ne sont plus tels que les peignirent les anciens maîtres de la scène.

» Tel est, au premier coup-d'œil, le tableau général de la société ; mais si l'observateur comique veut y attacher ses regards avec une attention constante, s'il veut suivre ses modèles dans leurs relations particulières, s'il veut étudier la mobilité de leur physionomie, s'il veut les dégager de cet apprêt que donne la politesse, il trouvera, sous de nouvelles formes, des nuances comiques plus ou moins fortes et même des ridicules. Mais de nos jours, un auteur doit-il chercher à les peindre ? Les originaux de ces portraits sont-ils assez répandus pour être reconnus du public ? C'est ce qui me paraît au moins douteux.

» Si les ridicules ne sont plus populaires,

s'ils ne doivent plus être saisis par l'auteur comique, je crains bien que la comédie ne soit pas toujours, comme on a voulu le prouver avec esprit, *l'histoire des mœurs du temps* : ou du moins, nos petits neveux, s'ils en jugent par notre théâtre, trouveront certainement de grandes lacunes dans cette histoire.

» Pour moi, messieurs, à qui ma faiblesse sans doute a fait craindre de me livrer à des efforts infructueux en fouillant une mine exploitée depuis si long-temps, j'ai cru devoir y suivre quelquefois le nouveau filon que Collé avait indiqué dans sa *Partie de Chasse de Henri IV*. Ce genre de comédie, que l'on a nommé depuis historique, et qu'il ne m'appartient pas de classer, pourrait se composer à-la-fois de la comédie d'intrigue, de la comédie de caractère et de mœurs : de la comédie d'intrigue, puisqu'il est nécessaire que l'action en soit vive et piquante; de la comédie de caractère, parce qu'elle offre des personnages connus, et qu'il faut leur conserver la physionomie tracée par l'historien; de la comédie de mœurs, parce qu'il faut être fidèle aux mœurs du temps où vivaient les personnages dont, pour ainsi dire, on évoque les ombres. J'ignore si ce genre de comédie augmentera nos richesses dramatiques; mais je suis convaincu que s'il eût été précédemment traité par quelques-uns de nos grands maîtres, il aurait pu offrir une agréable va-

riété, et étendre encore l'immense domaine de la comédie.

» Vous me pardonnerez, messieurs, cette longue digression : comment aurais-je pu m'interdire quelques observations sur un art auquel je dois l'inestimable honneur de prendre place aujourd'hui parmi tant d'hommes illustres, dont se compose le corps littéraire le plus vaste qui ait encore existé ; ce corps qui embrasse dans ses vues et dans ses travaux le cercle entier des connaissances humaines ; où des philosophes qui, observant la nature dans toutes ses créations et dans la variété infinie de ses phénomènes, travaillent incessamment à étendre et à affermir l'empire de l'homme sur le globe qu'il habite : à côté de ceux-là, des savans laborieux s'enfoncent avec courage dans les ténèbres qui couvrent encore l'histoire des temps anciens, et tirent de leurs recherches des lumières utiles au philosophe qui veut suivre l'homme dans les divers degrés de la civilisation, et à l'écrivain qui se propose de tracer l'histoire des peuples : ici, le géomètre, soumettant les observations au calcul, donne à la vérité un caractère imposant de certitude, à côté du poëte qui crée un monde nouveau par ses brillantes fictions, ou donne à la vérité un charme plus puissant en l'embellissant de la magie de son langage. Près des arts précieux qui concourent à satisfaire tous les besoins de l'homme et à diminuer les maux de la vie, j'aime à

voir ces arts dont les uns ornent nos villes de monumens consacrés à la gloire et à l'utilité publique; dont les autres reproduisent sur la toile ou sur le marbre, par des imitations embellies, tout ce que la nature physique ou morale, tout ce que la fable ou l'histoire, tout ce que la vie humaine dans ses vicissitudes, peuvent offrir de scènes agréables, touchantes ou terribles : ces arts enchanteurs auxquels nous devons des jouissances aussi délicieuses que pures, mais qui sont réservées aux ames sensibles, dont le goût naturel est encore perfectionné par l'étude.

» Qui ne s'honorerait de participer à cette brillante réunion de génie, de talens et de gloire? Aussi n'existe-t-il, en aucun lieu des deux mondes, un seul homme illustré par de grands travaux ou par des découvertes utiles, qui n'ambitionne de voir son nom inscrit sur votre liste. Comment pourrais-je me défendre d'un sentiment d'orgueil en venant jouir de cette honorable association? Comment pourrais-je me refuser le plaisir de louer en public ce que j'admire avec le public, et comment pourrais-je contenir l'épanchement de ma reconnaissance pour un bienfait, auquel cette solennité même ajoute un nouveau prix?

» Mais ce n'est pas toujours de grands travaux que s'occupent les grands talens réunis dans cette enceinte; il en est qui ont moins d'importance, qui procurent d'agréa-

bles délassemens, et pour qui la gloire réserve aussi des couronnes. Tels sont plusieurs petits poëmes de M. Legouvé, qui, dictés par la grâce et la sensibilité, ajoutent encore à sa renommée.

» Le choix et le genre de tableaux que le poëte offre à nos regards, dans ces aimables compositions, font assez connaître quel était l'état habituel de son ame : on croit le voir, plein des plus tendres *Souvenirs*, errer au milieu de ces *Sépultures* qu'il a décrites avec tant d'intérêt, et y méditer ses vers touchans sur la *Mélancolie* (1).

» Mais qui peut mieux sentir tout le charme de ces poëmes que les femmes dont partout il paraît idolâtre ? Il est un poëme surtout dans lequel il s'est plû à leur rendre un culte véritable. Que ces traits pieux, touchans, héroïques, presque tous puisés dans notre histoire, et qu'il a retracés avec tant d'intérêt, sont honorables pour ce sexe aimable et souvent courageux !.... O vous, douces compagnes de notre destinée, exemples révérés de piété filiale ou d'amour conjugal ! Vous, qui, comme amantes, épouses ou mères, dévouées au mortel que vous avez chéri, savez partager également son bonheur et ses revers, qui vous enorgueillissez de sa gloire, ou savez mourir sur le même échafaud ! *Femmes !* Votre *Mérite* et vos

---

(1) Les mots en italique sont les titres d'autant de pièces de M. Legouvé.

nobles vertus passeront à la dernière postérité ; le chantre d'Abel vous a consacré sa lyre. Et vous, qui ne pouvez connaître nos malheurs que par le récit que vous en fit une mère, jeunes filles ! Suspendez vos folâtres jeux, réunissez-vous, cueillez les fleurs qui croissent sur les tombeaux, appendez une pâle couronne à ce marbre funéraire : c'est-là que dort votre poëte.

» Peut-être je passe ici les bornes de l'éloge; mais qui pourrait louer froidement l'auteur que l'excès de sa sensibilité a conduit au tombeau ? Semblable au poëte couronné au Capitole, qui trouva dans Ferrare la muse inspiratrice de son chef-d'œuvre, le poëte français n'a senti son existence que par ses passions ; de même aussi il a survécu à son génie, et de même ses amis ont eu la douleur de le pleurer deux fois.

» Si l'on voit trop souvent dans le monde les amis s'enfuir à l'aspect des revers, ce n'est pas dans votre compagnie, messieurs, que l'on pourra craindre cet abandon. Qui n'a connu votre tendre sollicitude sur le sort de votre confrère ? Qui n'est pas instruit de l'intérêt touchant qu'ont montré même ses rivaux ? Qui peut ignorer la conduite généreuse de ce ministre orateur, aussi recommandable par ses talens que par la franchise de son caractère ? Qui de vous ne l'a pas vu avec attendrissement, s'occupant en votre nom du sort d'un confrère rangé par son malheur dans la classe des orphelins, pré-

parer l'avenir du fils du poëte ! Non content de répandre sur ces infortunés toute sa bienveillance, il appelle sur eux l'intérêt du plus grand des monarques. Le solliciter au nom des lettres et du malheur, c'était assurer le bienfait.

» Ce héros, dont les nobles talens sont trop grands pour être célébrés par ma faible voix, s'est toujours montré l'auguste protecteur des arts et des sciences. Soit qu'il habite les rives tranquilles de la Seine, soit qu'il triomphe sur des bords ennemis, toujours il daigne sourire à la voix des muses, encourager les talens, et récompenser le génie.

» Dans cette superbe capitale, que déjà nos vieillards peuvent à peine reconnaître, quels monumens de grandeur et d'utilité s'élèvent à-la-fois ! De nouveaux ponts enchaînent les deux rives ; les palais se multiplient et s'achèvent ; les colonnes triomphales les dominent, et le marbre et le bronze qui les décorent, attesteront à nos derniers neveux l'infatigable courage du peuple français, et le puissant génie du Grand-Napoléon ».

Réponse de M. le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, président l'institut impérial, au discours de M. Duval.

MONSIEUR,

Une mort prématurée a enlevé à l'académie deux auteurs sur lesquels la littérature

française et la scène tragique fondaient de justes espérances.

La tombe était à peine fermée sur M. de Chenier, quand elle s'est rouverte pour recevoir M. Legouvé.

Par une fatalité déplorable, la même branche de littérature s'est vue frappée deux fois en peu de temps; et quoique je n'aie à parler aujourd'hui que de la seconde de nos pertes, il est naturel cependant que je rappelle la première, parce que chacune d'elles rend le regret de l'autre plus vif et plus sensible.

Oh! Comme la mort est prompte à éclaircir les rangs, même au sein des cités! Ne vient-elle pas, en frappant M. de Lagrange, de briser, au milieu de nous, un des plus précieux, des plus nobles instrumens de la pensée. Sans doute il ne m'appartient ni de devancer les savans éloges qui attendent ici cet homme illustre, ni d'assigner sa place, ni de mesurer sa gloire. Mais quand sa cendre n'est pas encore refroidie, je serais un organe infidèle de l'assemblée que je préside, si j'élevais la voix dans cette enceinte, encore pleine de lui, sans faire entendre l'accent de la douleur et des regrets; lorsque la douleur et les regrets de la France, de l'Europe, du monde, auxquels il révéla des secrets que Newton ne leur avait pas appris, doivent retentir dans la postérité!

Vous l'avez sans doute éprouvé, monsieur; les sentimens mélancoliques ont une

inexplicable et irrésistible fécondité. Ils naissent les uns des autres, et leur tristesse a une sorte d'attrait auquel le cœur et l'esprit de l'homme sont portés à s'abandonner.

C'est ainsi qu'en me disposant à parler d'un jeune poëte, moissonné dans la force de l'âge, à l'époque où le caractère formé communique au talent une vigueur nouvelle, imprime au style une couleur définitive, ma pensée s'est portée vers ces places qu'une triste absence laisse inoccupées au milieu de nous; vers ces places où nos vœux, impuissans contre l'âge, les infirmités, la souffrance appellent en vain le chantre des jardins, celui d'Eléonore, et ce Nestor de la scène française, dont Legouvé obtint les conseils dans sa jeunesse, l'amitié dans son âge mûr, et les larmes à sa mort : sage sans sévérité, philosophe sans ostentation, seul à douter de sa gloire; dont le long éloignement excuse, autorise peut-être les éloges et les regrets qui m'échappent, et qui, si ce n'est au milieu de nous, du moins dans sa douce solitude, cultivera, je l'espère, encore longtemps l'amitié, les lettres et la vertu.

Que ne siége-t-il à ma place pour ajouter, par l'autorité de son suffrage, un nouveau prix à l'alliance qui se forme entre vous et la compagnie qui, en vous adoptant, vous donne une famille nouvelle et vous rapproche de la vôtre.

Vous venez occuper près d'un frère et au milieu de vos amis une place où vous êtes

appellé à-la-fois par des succès répétés, par des talens distingués, par des affections honorables.

Ne regrettez pas, monsieur, les années que vous vous accusez injustement d'avoir perdues loin de votre patrie, ou dans une carrière différente de celle où vous fixent désormais vos goûts et vos devoirs, vos études et vos obligations, votre gloire et nos espérances.

L'éducation la meilleure, la plus utile, n'est pas toujours celle dont les règles sont établies, ou dont la routine est tracée.

Les orages de la révolution ont jetté une nombreuse jeunesse hors des sentiers battus de l'enseignement. Atteintes par la tourmente générale, les universités dans leur naufrage ont laissé sur des plages incultes une génération entière, mais qui pourtant est loin d'avoir été perdue pour la patrie et les lettres.

Tel à qui l'enseignement a manqué n'est cependant pas resté sans étude, et n'a pas renoncé au travail quand les écoles lui ont été interdites.

Et d'ailleurs ne peut-on pas dire que si l'instruction est reçue dans les collèges, l'éducation s'acquiert dans le monde : elle a été forte et souvent terrible celle qu'a donnée aux enfans devenus hommes à cette époque de gloire et de misère, d'illustration et de malheur, de crimes et de vertus, la rapide expérience que les événemens pressés

forçaient chacun d'acquérir en peu de mois, en peu de semaines, en peu de jours.

Dans ces convulsions de la société les passions dédaignent de se déguiser; parmi les acteurs de ces drames sociaux, les uns sont sans masque par négligence, les autres, parce que l'audace le leur a arraché; l'homme naturel se montre et l'observateur l'étudie.

Quels tableaux ce cours forcé de méditations générales et particulières, sociales et domestiques, ne doit-il pas laisser dans la mémoire de l'auteur dramatique appellé à traduire les hommes sur la scène, pour l'instruction des hommes.

Vous en avez profité déjà, monsieur; profitez-en de nouveau, recherchez dans votre pensée ces richesses du souvenir, trésors inapperçus, que la réflexion découvre, et que la sagesse emploie.

L'amitié vous a associé à ses succès sur plus d'un théâtre. Le compagnon de plusieurs de vos travaux préside à la solennité où vous en recevez le prix; cet autre ami, qui nous est commun, qui a joint à vos vers le charme d'une mélodie, inspirée par des sentimens vrais comme son caractère, purs comme sa vie, doux comme ses affections, applaudit à votre triomphe.

Vous marcherez désormais, sous leurs regards, mais sans eux; et pour remplir toute la destinée à laquelle l'opinion publique vous appelle, vous porterez sur le

premier théâtre de l'empire de nouveaux fruits de vos veilles.

Il est un genre où vous vous êtes montré presque créateur, heureuse conquête dont vous avez contribué à enrichir notre scène, dont vous venez de parler comme devait le faire l'esprit juste et éclairé qui l'avait conçu et mis en action : je veux dire la comédie historique.

Elle offre des portraits en même-temps que des tableaux, ce qui lui donne l'avantage de rendre populaires les événemens importans, les faits mémorables, les hommes recommandables, les vertus éclatantes, et jusqu'aux vices brillans de notre histoire.

Elle est un moyen de faire tourner l'expérience des temps passés au profit du présent et de l'avenir.

Mais ces avantages ne sont pas sans compensation ; la comédie historique a l'inconvénient de ne pouvoir chercher ses sujets que dans une époque déjà éloignée, de ne peindre qu'une génération disparue, de ne retracer que des mœurs presque effacées, et dont l'image n'est pas toujours utile.

Attachante par les émotions qu'elle fait naître quand elle se rapproche du drame, comme la jeunesse de Richelieu ; piquante pour les situations qu'elle présente, quand elle se rapproche de la comédie d'intrigue, comme la jeunesse d'Henri V : elle apprend, j'ai presque dit, elle enseigne à la génération

actuelle les défauts, les ridicules, les vices des générations passées, et ne corrige pas ceux des contemporains; l'esprit du spectateur y trouve plutôt des comparaisons à faire entre le temps où le reporte l'ouvrage, et le temps où il vit, que la raison n'y rencontre des exemples à suivre ou des leçons à méditer.

Toutefois en songeant au plaisir que m'ont fait, que me feront encore les représentations des ouvrages qui m'ont inspiré ces réflexions, je me reproche presque l'observation critique à laquelle je me suis laissé aller : je crains de vous trouver un instant de mon avis, d'arrêter vos pinceaux déjà préparés, peut-être, pour de nouvelles compositions pour lesquelles, malgré ma censure, contredite d'avance par les applaudissemens du public et les miens, je ne me sens disposé qu'à encourager vos efforts.

Je m'y sens encore porté davantage quand je me représente les difficultés que doit affronter l'auteur qui veut tenter de tracer un caractère, ou de peindre les mœurs.

Nos prédécesseurs se sont emparés de ces caractères universels qui appartiennent au monde, et qui sont vrais pour tous les peuples. *L'Avare*, traduit dans la langue du pays, serait compris et applaudi par les Persans, comme par les Français.

Veut-on après nos grands maîtres chercher des caractères nouveaux, on risque de faire comme ces peintres qui croient avoir

créé une couleur nouvelle, et n'ont rencontré qu'une couleur fausse; ils se flattent d'avoir enrichi l'art, ils n'ont fait que sortir de la nature.

Un écrivain veut-il retracer les mœurs de l'époque présente, il tombe dans d'autres perplexités.

L'observation juste, la peinture fidèle des mœurs ont toujours été difficiles : elles le sont devenues davantage encore.

Quand la société était divisée par ordres, par classes, par professions, par corporations, j'ai presque dit par sectes, chacune d'elles avait un caractère, des prétentions, des défauts, des préjugés, des travers, des ridicules qui lui étaient propres.

Mais, comme dans les grandes révolutions du monde physique, tous les élémens se confondent et restent long-temps avant de reprendre leur place, de même, dans les grandes commotions des sociétés, les lignes de démarcation disparaissent, les associations se rompent, les empreintes les plus profondes s'effacent par la violence des frottemens.

Ces réunions, ces rapprochemens, ces alliances formées par la communauté d'intérêts, d'habitudes, de besoins, ouvrage des générations, des lois, des institutions, ne se recomposent qu'avec d'autres institutions, d'autres lois, d'autres générations.

En attendant, l'observateur, au lieu de promener ses regards sur des masses, ne

peut que les fixer sur des individus. Au lieu de trouver de la conformité entre un grand nombre d'hommes, il est réduit à chercher de la ressemblance entre quelques-uns.

Le peintre le plus habile rend imparfaitement les traits de l'enfance, et nos mœurs nouvelles sont au berceau. Nous n'avons que des habitudes d'une semaine; nos ridicules ne sont qu'ébauchés : les plus hardis de nos hommes du jour, reculant heureusement devant les vices dont on se paraît il y a trente ans, ont à peine le courage d'essayer les défauts que leurs dévanciers rendirent si célèbres et si brillans, et qui sont devenus le patrimoine de la muse comique.

Comment donc faire aujourd'hui un tableau de mœurs, quand nous avons en même temps ceux de tous les périodes de notre histoire, et que nous n'avons pas encore les nôtres; quand ce qui a survécu des mœurs anciennes est dissimulé par faiblesse ou déguisé par intérêt; quand dans la même classe les hommes qui la composent n'ont rien de commun; quand chacun ayant, pour ainsi dire, une physionomie morale distincte, on risque, en croyant dessiner un tableau général, de rencontrer une ressemblance particulière ?

L'image de ces écueils, de ces dangers ne découragera pas votre constance laborieuse. Vous ne vous éloignerez pas de la carrière, parce qu'elle est moins aisée à parcourir; les difficultés ne seront qu'un

motif de prudence, et non de découragement ; et, comme il arrive aux ames fortes, elles vous animeront au lieu de vous rebuter.

Votre ardeur sera réchauffée encore par les regards du souverain, qui se sont déjà fixés sur vous. Et vous aussi, monsieur, vous voudrez justifier cet auguste intérêt pour les lettres, cette munificence impériale, toujours équitable et généreuse, quelquefois noblement prodigue : providence attentive qui a rarement besoin d'être avertie, qui n'est jamais vainement invoquée, qui va au-devant du talent pour l'encourager, remarque le succès pour le récompenser, fait chercher le malheur pour le secourir.

S'il me restait un doute sur la certitude de ce présage, il disparaîtrait devant la considération de tous les motifs de confiance sur lesquels vous devez vous reposer. Il disparaîtrait surtout en songeant qu'ici vous n'avez pas à craindre que jamais l'émulation ressemble à la jalousie, ni la concurrence à la rivalité. Vous ne trouverez dans ceux qui courent la même carrière que vous, que des amis disposés à se réjouir de vos succès, et à seconder vos efforts pour les mériter.

Dans le tableau que je vais faire de la destinée de votre prédécesseur, dans la peinture des affections, des soins, des appuis dont elle fut entourée, vous trouverez un garant de ces vérités.

Je regrettais que M. Ducis ne fût pas appellé à vous parler de vous-même ; je regrette encore plus que sa voix touchante ne prononce par les derniers adieux sur le tombeau de son élève.

C'est à lui, monsieur, c'est au poëte qui chanta Œdipe et la Fatalité, Antigone et la Piété Filiale, les Amours brûlantes du désert, et le Roi Léar, *mort à la raison et vivant à la nature* (1) ; c'est à M. Ducis qu'il appartiendrait de parler dignement de Legouvé, de ses talens, de ses travaux, de ses succès, de ses malheurs.

Mais puisque ce devoir, à-la-fois doux et pénible, m'est échu en partage, je parlerai de lui en me rappellant les sentimens qu'il m'inspirait, et je trouverai dans ses ouvrages des couleurs pour peindre aussi honorablement son caractère que ses talens.

Le barreau de la capitale comptait avec orgueil le père de M. Legouvé parmi ses premiers orateurs. La littérature eût pu s'enrichir de ses travaux, s'il lui eût été permis de les faire connaître. Mais à cette époque, une discipline rigoureuse, ou plutôt un préjugé trop austère, ne permettait pas aux orateurs admis dans le sanctuaire de la justice, d'entrer dans celui des lettres.

M. Legouvé renonça donc à une partie de la célébrité qu'il pouvait espérer s'il se fût

(1) Expression de M. Legouvé dans une épitre dédicatoire à M. Ducis.

partagé entre l'éloquence et la poésie, entre la législation et les muses.

Il se consola de ne pouvoir leur offrir un culte public, en y destinant son fils unique, et en l'y disposant par tous les genres d'études qui peuvent former un littérateur distingué.

Il eut à peine le temps de présager le succès de ses soins. Il fut enlevé à sa famille par une mort imprévue, et Legouvé resta dans la première jeunesse, riche à-la-fois des dispositions naturelles les plus heureuses, des bienfaits de l'éducation la plus soignée, et des dons de la fortune la plus honorablement acquise.

La gloire seule lui manquait, et son jeune cœur en était avide. Il profita, pour la chercher, pour la conquérir, de tous les avantages avec lesquels il entrait dans le monde. Il se consacra à la culture des lettres avec toute l'ardeur, toutes les espérances, toutes les illusions de son âge. Bientôt il composa sa tragédie d'*Abel*, et le succès de ce premier ouvrage décida de sa vocation et de la destinée de sa vie.

Encouragé par ses maîtres, éclairé par leurs conseils, averti par la critique, il sentit le besoin de redoubler d'efforts, d'appuyer sa renommée naissante sur de nouvelles études, au milieu desquelles la révolution le surprit.

L'état d'indépendance où Legouvé se trouvait placé ne permit pas aux événemens de

l'atteindre ; et les nombreux changemens, dont il fut témoin, n'en apportèrent aucun dans sa situation, moins encore dans son caractère.

Au reste, c'est ce qui est arrivé à presque tous ceux qui ont vécu à cette époque mal connue, mal décrite, sur laquelle on a fait des journaux, composé des mémoires, et dont on ne peut encore que préparer l'histoire. La révolution n'a pas changé les hommes qui en ont été les acteurs ou les témoins, elle les a montrés tels qu'ils étaient. Elle ne les a pas fait sortir de leur caractère, elle l'a dévoilé.

Celui de Legouvé resta le même ; il garda son inaltérable douceur. Il osa montrer, non-seulement la pitié pour le malheur, mais l'horreur pour le crime.

En 1794 et 1796, il donna deux ouvrages, *Epicharis et Néron*, et *Quintus Fabius*.

Je n'en parle pas ici, monsieur, pour apprécier leur mérite littéraire. Une analyse rapide, des critiques superficielles, des louanges générales, ne feraient rien pour assigner leur rang parmi nos ouvrages dramatiques, ni pour la gloire de leur auteur ; mais je les rappelle parce qu'ils peuvent servir à peindre celui qui les écrivit.

Il montre dans *Epicharis* la haine de la tyrannie ; dans *Fabius* il combat, d'un côté, cette farouche austérité romaine dont s'autorisait la barbarie moderne ; et de l'autre

il retrace l'exemple le plus touchant de l'amitié courageuse et dévouée.

Vous m'avez dispensé, monsieur, de parler de *la Mort de Henri IV*, si équitablement appréciée et si justement défendue par vous.

Mais puisque c'est avec des traits échappés de sa plume, ou plutôt de son cœur, que je veux le peindre, je ne dois pas négliger ces ouvrages d'un autre ordre, écrits, pour ainsi dire, d'inspiration, et où on retrouve son ame toute entière.

Si des sentimens doux, pieux, consolateurs, se montrent dans ses ouvrages dramatiques, c'est à côté de pensées fortes, de conceptions sévères, d'images terribles; mais dans ces poëmes écrits dans l'abondance de sa pensée, il s'abandonne à lui-même, il retrace ses sensations les plus habituelles.

Enclin à la mélancolie, comme toutes les ames tendres, avec quel charme il en a peint les douceurs! Comme il fait sentir le prix des souvenirs, qui devaient un jour lui être infidèles; avec quelle ferveur il rappelle le culte des tombeaux dont il a ranimé le respect parmi nous; enfin, avec quel enthousiasme il honore, célèbre, défend ce sexe auquel il semblait attaché par des liens religieux, et qui eut tant d'influence sur sa destinée!

Sa piété filiale fut, pour ainsi dire, passionnée; elle suffisait à son cœur, longtemps encore après son enfance. Son pre-

mier succès doubla de prix pour lui, parce qu'il put déposer sa couronne sur le sein de sa mère.

Dans la suite, de plus vifs, de plus orageux sentimens occupèrent son cœur; près de sa mère, il avait d'abord senti la vie avec douceur; plus tard, il la rêva avec ivresse près de la beauté; enfin il en jouit près de son épouse dans un lien paisible trop tôt rompu, et qui laissa dans l'isolement cette ame aimante, affaiblie par la force même de ces affections, et qui avait un si grand besoin de tendresse et de support.

Alors sa muse se tut, sa lyre se détendit sous ses doigts, son imagination s'amortit : il se ranima un instant; il reparut comme aux jours de sa force, pour célébrer, par sa traduction d'un poëme digne des époques de la belle latinité (1), la naissance d'un enfant-Roi; mais bientôt il retomba dans l'abattement; son cœur se refroidit; sa vie, qu'il avait prodiguée, commença à s'éteindre.

Accoutumé par plus de trente ans de soins attentifs, d'affections vigilantes à se reposer sur le cœur d'une mère, et ensuite sur celui d'une épouse, sa maison devint pour lui un triste désert; pour recommencer à vivre, il ne lui manquait peut-être qu'une famille.

Une famille, par la sécurité qu'elle nous

(1) Par M. Lemaire, professeur de poésie latine.

donne, par le courage qu'elle nous inspire, peut nous défendre même des maux de la nature qu'appelle souvent l'imagination effrayée; ou, s'ils nous atteignent au milieu d'elle, elle en affaiblit le sentiment.

Les malheurs de la société, les revers de la fortune, les chagrins de la disgrace, les ennuis de l'exil, une famille reconnaissante et dévouée peut tout adoucir : les blessures se ferment sous le baume qu'elle y répand ; les larmes coulent moins amères sous les mains consolatrices qui les essuient.

Oh ! Combien elle est plus nécessaire encore à l'infortuné condamné à subir la vie, quand il lui en reste à peine la sensation, et qu'il en a perdu le sentiment; quand le passé est pour lui sans souvenir, et l'avenir sans prévoyance : quand la raison absente laisse le cœur éteint, et qu'il ne reste de nous qu'un mort vivant auquel on ne peut rien prêter, pas même des larmes, et dont les tristes débris ne peuvent être soignés que par la plus vive et la plus courageuse tendresse.

Mais cette famille absente, ou perdue, ou refusée par la nature, si elle ne peut être donnée, ne peut-elle du moins être suppléée en faveur du malheureux auquel elle manque?

Ici, monsieur, qu'il me soit permis d'envisager un moment les sociétés littéraires, et celle même qui vous reçoit dans son sein,

pour la première fois, sous un rapport particulier.

Pourquoi ne voir dans le choix qui y fait entrer, dans l'approbation solennelle du souverain, que la gloire de les avoir obtenus, que l'accomplissement d'un noble désir ? Pourquoi ne voir dans les fréquentes réunions des membres de l'académie, que les jouissances de l'esprit, que la satisfaction de l'amour-propre ? Pourquoi n'y chercherait-on, pourquoi n'y trouverait-on pas le contentement du cœur, un soutien contre les atteintes du malheur ?

La richesse s'épuise, les dignités se perdent, le pouvoir finit, la gloire s'évanouit ; la gloire, ce qui tient à l'homme de plus près, la gloire même peut lui être enlevée : ce noble patrimoine peut être dissipé comme la fortune, et nous n'y avons des titres incontestables et certains, que quand la main du temps les a inscrits sur notre tombe.

Eh bien ! Dans la réunion même de tous ces malheurs, quand tout échappe à nos vœux, quand tout est regret, et que rien n'est espérance, quand l'homme, sans parens, ne serait plus qu'un vieil orphelin misérable et délaissé, il n'aura pas tout perdu : il trouvera au sein de la société qui l'adopta l'amitié de quelques-uns, l'affection de plusieurs, les secours de tous.

Est-ce, au contraire, un père de famille qui a été enlevé à la tendresse de son épouse, aux besoins de ses enfans, aux soins de sa

réputation ou de sa gloire, sa veuve trouve des patrons; ses enfans, des tuteurs; sa mémoire, des défenseurs.

Et, pour atteindre ce noble but, le pouvoir n'est pas nécessaire; la bonté est aussi une puissance. On n'a pas besoin de recourir à l'homme en crédit, l'homme de cœur suffit pour parler avec succès à la pitié au nom du malheur, à la bienfaisance au nom du besoin, à la justice au nom de la société.

Ces consolantes pensées ne sont pas, monsieur, un rêve offert par l'espérance à la sensibilité déçue : c'est presque le tableau fidèle d'une heureuse réalité, retracé pour l'honneur des lettres, et l'apologie des institutions sociales.

Si une famille paternelle manque au fils de Legouvé, il en a trouvé une parmi ceux qui furent les amis, les émules de son père. Le chef de l'instruction publique, se dérobant aux devoirs d'une vigilance générale, s'est associé à la tutelle de son jeune âge : du haut de la chaire où siégeait Rollin, il veille avec sollicitude sur ce faible rejeton d'une tige trop tôt brisée, et pas un de nous ne se désintéresse de la pieuse solidarité qui nous appelle à protéger son enfance, à guider sa jeunesse, pour qu'il devienne digne à-la-fois et du père dont il pleure la perte, et de l'adoption qui la répare, si la perte d'un père pouvait se réparer.

MÉLANGES.

Description de la Peste noire du quatorzième siècle.

(Ce morceau d'histoire est extrait de la seconde édition du *Tableau historique des Nations*, par M. Jondot, édition à laquelle l'auteur travaille encore. Il n'a presque laissé subsister que le titre, le plan et une partie de l'introduction de cet ouvrage)

. . . . Nec sævior ulla
Pestis, et ira Deum stygiis sese extulit undis.
VIRG.

La *peste noire* présente les mêmes symptômes que la contagion décrite si éloquemment par Thucydide, si poétiquement par Lucrèce, et le même caractère d'universalité que celle du 7e. siècle de l'ère chrétienne, lorsque, sous l'empire de Justinien, l'air se remplit, l'espace de vingt-cinq ans, d'un venin mortel. Avant l'année 1347, la peste avait toujours pris naissance au fond de l'Egypte. Cette fois, elle sortit des provinces méridionales de la Chine, où elle enleva plus de treize millions d'habitans, et, de ce point éloigné, fit une soudaine irruption sur toutes les parties de notre continent : des secousses répétées de tremblement de terre, des pluies de sang, des

tourbillons de vapeurs enflammées, qui, au rapport des Annales chinoises, se répandirent sur la surface de deux cents lieues de pays, précédèrent la peste et l'occasionnèrent, ainsi que le débordement des rivières et des fleuves, dont les eaux s'élevèrent par-dessus les remparts des cités.

En Europe, des armées de sauterelles, durant trois années consécutives, causèrent, dans beaucoup de contrées, d'épouvantables ravages, et furent les tristes messagères du fléau qui allait fondre sur les peuples. « D'affreux météores, dit Mezerai, avaient paru sur la ville de Paris, vers la partie occidentale. Une étoile fort grande et fort lumineuse se montrait avant le soleil couchant, n'étant guères éloignée de la terre. Elle grossit extrêmement le jour d'après, et se divisa en plusieurs rayons qu'elle dardait sur la ville, comme la menaçant de la peste furieuse qui l'affligea l'année d'après ». Quatre-vingt-quatre bourgades s'écroulèrent dans la Suisse et dans la Carinthie. Dans les environs de Damas, en Syrie, deux heures après le lever du soleil, il survint une si grande obscurité, que les hommes ne se voyaient point les uns à côté des autres, et qu'ils craignirent que cet astre ne s'éteignît entièrement. Bientôt des malheurs plus réels succédèrent à ces affreux prodiges.

Quel était dans ce temps le tableau politique de notre continent? Le plus sombre,

le plus horrible dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Les Chorasmins, partis du Karisin, venaient de saccager l'Asie, d'exterminer les chrétiens de la Palestine, et de convertir plusieurs provinces en solitude. L'empire de Constantinople, miné par la guerre civile, penchait languissamment vers sa chute. La France, sous Philippe de Valois, accablée sous le poids de la honte de Crecy, pleurant la perte de l'élite de ses guerriers, dévastée par les Anglais, se trouvait déjà réduite aux dernières extrémités; l'Allemagne était le théâtre de la plus sanglante anarchie, de même que Venise, Rome, Naples et Florence. C'était le siècle des plus noires trahisons; c'était le siècle des grands forfaits : ce fut aussi le siècle des grands fléaux.

L'ignorance, jointe à la frayeur et à une grossière superstition, mit, à cette déplorable époque, toute la prudence humaine en défaut. On ne connaissait aucune des mesures depuis imaginées avec tant de sagesse pour arrêter les progrès de la contagion, qui promena librement ses fureurs sur toutes les parties du globe; elle passait d'une contrée à l'autre, sans qu'on songeât à lui opposer le moindre obstacle, ni quarantaines, ni cordons de troupes, ni aucuns des moyens aujourd'hui si efficacement employés par la police des nations civilisées. Nos ancêtres, imbus de la fausse doctrine *corpusculaire*, croyaient

qu'on ne pouvait s'opposer au passage de la contagion, non plus qu'à celui des nuages, des tempêtes et des météores. Les maîtres en fait de *science subtile*, partageant l'erreur de Démocrite, attribuaient à la dissolution de quelques-uns des mondes célestes les maladies pestilentielles qui affligent le nôtre. Voici une fidèle, mais terrible analyse des maux incalculables que de tels préjugés laissèrent propager de toutes parts :

En Perse, à peine un tiers des hommes survécut à la grande mortalité. Tous les habitans de la Caramanie et de Césarée périrent. A Gaza, vingt-deux mille succombèrent en deux mois. L'île de Chypre fut presque déserte. Le fléau destructeur poursuivait en Asie les fugitifs, les atteignait, et les faisait expirer loin de leur patrie, de leurs familles et de leurs amis ; on ne voyait que des cadavres sur les chemins et dans les caravensérails ; les villes ressemblaient à des cimetières ; les morts étaient traînés au tombeau par des mourans. « Cette contagion, écrit M. Ameilhon, continuateur de l'*Histoire du Bas-Empire*, n'attaqua pas seulement les hommes, elle se jetta sur les animaux, et *poursuivit jusque dans leurs trous les rats et les souris* (1) ». Ce dernier trait, quoique burlesque, et conséquemment indigne de la majesté de

(1) Tome XXV, page 395.

l'histoire, sert du moins à peindre l'étendue du mal.

En Egypte, le spectacle fut encore plus lugubre et plus douloureux; sous le régne de Hassan, dans cette même année 1347, si désastreuse, si effroyable, cette contrée perdit la moitié de sa population. Au Caire, 10,000 hommes exhalaient chaque jour le dernier soupir. Suivant le témoignage de l'historien arabe Aboul-Mahasen, cité par M. de Guignes (1), « on portait les morts sur des tables, sur des échelles, sur des planches, et on allait les jetter dans de grandes fosses que l'on avait creusées exprès ». Les Egyptiens consternés se figurèrent que des génies malfaisans, sortis de dessous les ruines des anciennes cités, avaient infecté l'atmosphère, et s'efforçaient de détruire l'espèce humaine. Les travaux de l'agriculture furent abandonnés. L'Egypte fut ensuite affligée d'une famine si cruelle, que les hommes échappés à la peste, dévoraient les animaux morts, et que des méres mangeaient leurs propres enfans. Accablé de tant d'infortunes, le peuble courba plus docilement la tête sous le joug d'une milice étrangère qui gouvernait ce peuple comme un vil troupeau.

Cet horrible fléau parcourut avec une égale furie toutes les contrées de l'occi-

(1) Histoire générale des Huns, t. V, page 223 et suivantes.

dent, et moissonna dans son trajet le tiers de la population. On ne voyait par-tout que deuil et funérailles. Le malheur troublait les têtes, égarait la raison, et suscitait par-tout des ennemis terribles, quoiqu'imaginaires. Un voyageur isolé était regardé comme l'Ante-Christ; on n'appercevait autour de soi que de hideux fantômes se balançans dans une attitude menaçante. Au milieu du plus profond silence, les sons les plus bizarres, les plus étranges, frappaient incessamment l'ouie des malades: ne nous étonnons point d'un pareil récit. Ces tintemens importuns, ces affreux concerts, avaient aussi été les symptômes de la peste attique au temps de la guerre du Péloponèse, symptômes que le poëte Lucrèce peint en ces termes:

Perturbata animi mens in mœrore metuque
Triste supercilium. . . . .
Sollicitæ porro plenæque sonoribus aures.

A l'époque dont nous parlons, on ne rêvait que pluies de feu qui devaient commencer l'embrâsement de l'univers. On commentait les systèmes de l'ancienne philosophie grecque, adoptés par plusieurs pères de l'église, sur la fin du monde. Un passage de l'Apocalypse, ridiculement interprété, fortifiait encore ces superstitieuses terreurs. On voyait les rides de la vieillesse empreintes sur la nature, et l'on croyait que le feu, le premier des élémens, suivant

l'opinion de Pythagore, serait le dernier à rentrer dans *le grand tout*, pour me servir des expressions sacramentelles, après cette conflagration du globe. Une de ces exhalaisons sulphureuses, vulgairement connues sous le nom d'*étoiles tombantes*, venait-elle, durant la nuit, à sillonner l'horizon, aussitôt les spectateurs, éperdus d'effroi, s'imaginaient que l'harmonie des cieux allait se déranger, et que les astres, ébranlés par la main du Tout-Puissant, allaient réduire en cendres l'immense ouvrage de la création.

La douleur n'était pas l'unique sentiment qui dominait dans les cœurs : elle y réveilla plus vivement les idées religieuses. Au milieu de tant de désastres, l'homme prouva qu'il était marqué du sceau de l'immortalité, et c'est une des vérités les mieux attestées par les historiens de l'orient et de l'occident. Chrétiens, juifs, musulmans, idolâtres, donnèrent à l'envi les plus touchantes marques de religion. En occident on se dessaisissait de ses biens en faveur des monastères, et ce fut l'origine même de leurs excessives richesses. La France entière ressemblait à une Thébaïde, ainsi que l'Allemagne et l'Italie. On n'entendait que des cris de pénitence et des plaintes entrecoupées de gémissemens et de pleurs ; on ne levait les yeux vers le ciel que pour y lire de sinistres présages ; on s'attendait, comme nous l'avons déjà dit, à la chute

des astres; on aurait cru que la nature allait rentrer simultanément dans le chaos, et que la trompette fatale, dont le son réveillera un jour la cendre de toutes les générations, retentissait aux oreilles des peuples pâles d'épouvante. Tous avaient les regards fixés vers la tombe, et se préparaient à comparaître devant le tribunal redoutable de la Divinité. Les guerriers, occupés de leur salut, renonçaient aux idées flatteuses de la gloire; les travaux de la campagne étaient interrompus; il n'y avait plus de société, et l'on ne voyait de tous côtés que des bandes d'hommes et de femmes qui se flagellaient et se meurtrissaient le corps pour désarmer la vengeance céleste.

Les calamités étaient affreuses et bien capables de justifier ces excès de l'imagination. La maladie se jouait de tout l'art de la médecine; il fallait tristement se résigner à sa destinée. Une chaleur dévorante consumait les malades, et la flamme pétillait dans leur estomac comme dans une fournaise. On compta dans Londres 50,000 victimes, 60,000 à Florence, 90,000 à Lubeck; les villes et les campagnes du Danemarck furent presque désertes. Le grand-duc de Russie, Semen Ivanovitch, mourut de la peste, à l'âge de 26 ans. Pleskow, Novogorod, Volodimir, et plusieurs autres villes de cet empire sauvage et barbare, perdirent la plupart de leurs

habitans. Plus de cinq cents morts sortaient par jour du seul *Hôtel-Dieu de Paris.* Venise demeura orpheline de presque tous ses citoyens. Le nombre des nobles du *grand conseil* fut réduit de 1250 à 380. Le doge André Daudolo, effrayé de la solitude de sa patrie, attira des étrangers à Venise, et leur accorda les priviléges les plus avantageux. Il périt un tiers des habitans de l'Helvétie.

La *peste noire* n'épargna pas même l'Islande, et les habitans de cette île furent contraints de gagner les rochers les plus élevés, afin d'échapper à la destruction. Les sauvages du Groënland ressentirent aussi les cruelles atteintes du mal, malgré la frugalité de leur vie et l'âpreté de leur climat. Soit en Asie, soit en Europe, soit en Afrique, les oiseaux expirans tombaient du haut des airs. Durant le jour, les bêtes féroces ne quittaient pas impunément la sombre retraite des forêts. Les couleurs funèbres du chantre de *la Nature des choses* peuvent justement s'appliquer (1) sur ce vaste tableau de désolation.

La ville de Damas, en Syrie, qu'un horrible phénomène avait pourtant menacée, trois autres villes d'Asie, certaines vallées

---

(1) *Nec tamen omnino temere illis solibus ulla*
Comparabat avis, nec noctibus sæcla ferarum
Exibant sylvis : languebant pleraque morbo
Et moriebantur.

Lucr. lib. 6.

de la Suisse, et le royaume de Grenade, en Espagne, furent respectés par le fléau ; et néanmoins, par une bizarrerie inexplicable, l'Andalousie vit moissonner toute sa population.

La consternation était générale, à quelques exceptions près, car il faut toujours que l'homme, au milieu des plus terribles catastrophes, se singularise d'une manière ou d'une autre, et fournissant d'humilians contrastes, s'égare sur les débris même du monde. Le sénat de Berne, pour distraire la jeunesse des idées funèbres qui bouleversaient tous les esprits, l'envoya, escortée d'un grand nombre de musiciens, dans la belle vallée de Simmenthal. « Que celui qui veut faire pénitence, s'écriaient les jeunes gens, vienne plutôt prendre part à nos festins, et se réjouir avec nous d'avoir échappé à la grande mortalité ». L'heureuse influence du climat contribua vraisemblablement plus à les sauver que le secours de la musique, de la danse et de leurs festins champêtres.

Dans plusieurs villes d'Italie, si nous en croyons Bocace, les gens riches, pour s'étourdir, vivaient comme des Sardanaples, et pensaient que « boire, chanter, satisfaire tous ses appétits, et n'avoir ni souci, ni crainte, était le meilleur remède que l'on pût opposer à la contagion ». Mais ils n'eurent pas le même bonheur que les jeunes Bernois. Un seul instant venait leur

ravir ces joies bruyantes, et les riantes images, dont ils s'entouraient avec tant d'art, s'obscurcissaient dans les ombres du trépas, digne punition de ces convives couronnés de fleurs, qui bravaient, en folâtrant, cette grande mortalité qui heurtait l'univers.

Comme si la *peste noire* n'eût pas enlevé assez de victimes, le peuple imputant aux juifs les calamités de la nature, se jetta partout sur eux, en France, en Allemagne, en Bohême, en Italie, en Angleterre, en Suisse, les égorgea, ou les brûla sans miséricorde. Un grand nombre de ces infortunés, qui furent toujours étrangers sur le sol même où ils reçurent l'existence, se brûlèrent dans un transport de rage et de désespoir, après avoir massacré leurs femmes et leurs enfans. L'invincible persévérance des juifs dans la religion de Moïse, était regardée comme une des causes du courroux du ciel, et d'ailleurs on accusait ces malheureux d'avoir empoisonné les sources, les fontaines et les puits : accusation grossière, absurde, mais très-propre à enflammer la colère d'une multitude d'autant plus cruelle qu'elle est plus ignorante.

Relation du dernier tremblement de terre de Caraccas (1). *Décembre* 1812.

Le tremblement de terre qui eut lieu l'an dernier dans la contrée de Caraccas, et qui détruisit la belle ville du même nom, ainsi que plusieurs autres communes de cette riche et vaste province, n'a été jusqu'ici que superficiellement décrit dans les journaux européens. Cette commotion extraordinaire se faisait encore sentir au mois de Décembre 1812. Les détails de cette catastrophe mémorable, les circonstances qui l'ont accompagnée sont remplis d'intérêt; et nous croyons faire une chose agréable à nos abonnés de consigner ici toutes ces circonstances et tous ces détails.

Le 26 mars 1812, à cinq heures de l'après-midi; on éprouva la première commotion. L'air était calme, la chaleur excessive : rien ne précéda, ni n'annonça ce terrible événement. La première secousse dont on s'apperçut, assez forte pour mettre les cloches en branle, ne dura qu'environ six secondes. Pendant l'intervalle des dix ou douze secondes qui suivirent, la terre fut agitée par un mouvement onduleux semblable à celui de la mer dans un temps calme. On

(1) Cette intéressante narration est d'un Français qui a résidé plusieurs années à Caraccas, et qui a été témoin oculaire des scènes qu'il décrit.

crut alors la crise passée ; mais l'on entendit bientôt des bruits souterrains et des détonnations électriques beaucoup plus violentes que les éclats du tonnerre ; la terre secouée avec une vîtesse qu'on ne saurait dépeindre, semblait bouillonner comme l'eau exposée à l'ardeur d'un feu violent. Pendant trois ou quatre secondes, un bruit sourd se fit entendre ; quelques minutes après, la terre éprouva de nouvelles agitations en sens opposé, du nord au sud et de l'est à l'ouest. Ce court espace de temps suffit pour renverser de fond en comble la ville de Caraccas. Plus de trente autres villes, les maisons de campagne, les nombreux établissemens répandus sur la surface de cette délicieuse province, en un instant tout fut détruit, à une étendue de 300 milles. Quatre-vingt mille personnes cessèrent de vivre, et des milliers furent horriblement blessées.

Située au pied de la plus haute montagne, appellée *la Silla*, et à l'entrée d'une vaste plaine arrosée par plusieurs rivières, la ville de Caraccas s'élevait considérablement audessus du niveau de la mer, et jouissait constamment d'une température fraîche et agréable. Ce jour (c'était le vendredi-saint) les habitans s'étaient portés en foule aux églises de la ville : elles leur servirent de tombeau. Les églises de la Trinité et d'*Alta gracia*, qui étaient les plus voisines de la montagne, éprouvèrent aussi les plus terribles effets de cette extraordinaire commo-

tion ; car quoiqu'elles fussent élevées à plus de 150 pieds au-dessus du sol, leurs ruines ne passaient nulle part cinq ou six pieds de haut, et l'on peut se faire une idée de la violence du choc qui bouleversa ces énormes édifices, si l'on considère qu'ils étaient soutenus par des colonnes et des pilastres de trente à quarante pieds de circonférence, dont on retrouvait à peine quelques vestiges.

Une superbe rangée de bâtimens à deux étages, pouvant contenir 4000 hommes, et servant de dépôt d'artillerie, partagea le même sort. Un régiment de ligne, en marche pour joindre une procession religieuse, fut presqu'entièrement englouti.

On ne saurait peindre la terreur et la désolation qui se répandirent alors parmi les habitans : la confusion, le désordre, le désespoir, l'infortune et l'exaltation religieuse étaient à leur comble. D'abord chacun se sauva comme il put, se prosternant pour implorer la clémence divine. Ceux qui échappaient à la mort, blessés eux-mêmes, couverts de poussière, leurs habits en lambeaux, portant dans leurs bras des enfans, des malades et des blessés, offraient le spectacle plus attendrissant. Après le premier moment de terreur, pendant lequel le désir de se conserver soi-même fait taire toute autre considération, les malheureux échappés à la mort, furent agités par les plus pénibles souvenirs ; chacun cherchait, dans une douloureuse inquiétude, un pa-

rent ou un ami, et s'en informait avec des regards pleins d'effroi. Parmi ces ruines sanglantes et désertes, on voyait ceux de ces malheureux habitans qui avaient conservé la vie, s'efforcer de déterrer, sans autre instrument que leurs mains faibles et tremblantes, les vivans et les morts qui y étaient ensevelis : tous couraient ça et là sur ce vaste cimetière, se précipitant eux mêmes au milieu des décombres et prêtant une oreille attentive aux gémissemens des infortunés encore vivans, quoiqu'ensevelis peut-être pour toujours dans ces mêmes demeures, où, quelques minutes auparavant, ils jouissaient d'un tranquille bonheur.

Le reste du jour et la nuit entière furent consacrés à cette pieuse occupation. Le jour suivant, il fallut rendre les derniers devoirs aux morts, mais il fut impossible de remplir les cérémonies funèbres ordinaires; on n'aurait pu trouver ni le nombre suffisant de personnes, ni les instrumens nécessaires : afin donc d'éviter une peste, qu'eût fait naître l'air infecté, on entassa les cadavres en différens lieux, et on les brûla avec le bois tiré des ruines. Ainsi furent employés les tristes momens qui suivirent cette catastrophe. D'autres travaux, également déplorables, restaient à exécuter.

Les provisions, les meubles, le linge, tout ce qui est nécessaire à la vie, avait été détruit ou pillé par la populace et par les négres; enfin, on manquait de tout. Un

choc si violent avait détruit les aqueducs ; les ruisseaux étaient ou desséchés ou détournés de leur cours ordinaire : il n'y avait point d'eau près de la ville : on manquait de vases pour en recueillir, et il fallait aller en chercher au loin une quantité suffisante pour appaiser sa soif, même employer les mains pour la porter à sa bouche.

Dévorés par la faim et la soif, sans asiles, ceux qui possédaient des maisons de campagne s'y réfugièrent ; mais hélas ! Rien n'avait été épargné. Le pays n'offrait plus qu'une vaste étendue de ruines. Ils retournèrent à la ville, où, parmi leurs compagnons d'infortune, ils semblaient moins malheureux, le silence et la solitude des champs ajoutant sans doute au sinistre aspect de la nature.

Les marchés étaient dépourvus de vivres ; les fermiers n'apportaient rien à la ville ; après avoir erré aux environs, à la recherche de quelque nourriture, plusieurs expirèrent de faim : ceux qui survécurent, n'obtinrent leur subsistance qu'avec de grandes difficultés : si l'on n'eut sauvé une certaine quantité de cacao, de sucre et de maïs (qui étaient vendus en détail à un prix exorbitant), la faim eût fait périr un plus grand nombre de personnes, que les effets du tremblement de terre.

Trois mille blessés de tous rangs furent rassemblés et placés sur le bord d'une rivière sous l'ombrage de quelques arbres ;

mais ils manquaient de tout absolument, même des choses les plus indispensables ; des paroles de consolation étaient l'unique remède qu'on pût apporter à leurs maux. On leur disait qu'il fallait se conformer aux décrets de la Providence, et que tout était pour le mieux.

Cette terrible crise offrit à l'observateur judicieux des hommes le tableau frappant des mœurs et du caractère des Espagnols, et des principes sur lesquels ils règlent leur conduite.

Leur extrême insensibilité est à peine croyable : je vis des pères de famille qui avaient perdu cinq ou six enfans, des amis, des parens et tous leurs biens, ne versant pas une larme. Le plus grand nombre se consolait en conversant avec une image de la vierge ou de quelque saint privilégié (1). D'autres noyaient gaiement leur chagrin dans le rhum, et tous paraissaient beaucoup moins affligés de cet événement qu'ils ne l'eussent été de la perte d'un procès qui eût porté atteinte à leur rang comme nobles, ou qui les eût privés de leur préséance dans une assemblée publique ou dans une procession religieuse.

Le vendredi-saint est sans doute la plus imposante des fêtes catholiques : c'est celle qui doit inspirer les plus pieuses réflexions ;

(1) Il semble que les Espagnols n'aient aucune idée de la divinité ; ils ne parlent jamais d'elle : la Vierge et les saints uniquement reçoivent leurs hommages.

mais à Caraccas, ainsi que dans plusieurs autres villes, les femmes sont ce jour-là occupées de leur parure, et s'inquiètent plus de paraître aimables aux yeux des hommes que d'honorer le Tout-Puissant : elles ne songent qu'au plaisir. Mais à peine eût-on ressenti le tremblement de terre, qu'elles crurent y voir le châtiment envoyé par le ciel irrité pour punir les mortels de leurs crimes : elles quittèrent aussitôt leurs parures élégantes, et se couvrirent de vêtemens grossiers par esprit de pénitence. Elles se soumirent elles-mêmes à la discipline monastique et frappèrent sans pitié leur sein, paré peu de temps auparavant des bijoux les plus précieux. Quant aux hommes, plusieurs, oubliant leurs intrigues galantes, devinrent fanatiques, et dans la vue d'appaiser la colère céleste, ils allaient en procession sans autre vêtement qu'une large ceinture, les pieds nus, la barbe longue, portant autour du cou une corde à laquelle était attachée une grosse pierre, et sur leurs épaules une croix de bois du poids de 100 à 150 livres.

Dans la ville et par-tout le pays, on ne voyait que processions la nuit et le jour ; chaque montagne était transformée en calvaire, où le peuple mourant de faim implorait la clémence divine, et embrassait en gémissant les reliques de ses saints tutélaires.

Chacun s'accusait d'avoir attiré la colère du ciel et d'avoir causé le malheur univer-

sel. Ceux qui ne pouvaient trouver un prêtre se confessaient publiquement sur les grands chemins, et révélaient des vols et des meurtres secrètement commis.

En moins de deux jours, environ 2000 individus (qui n'en avaient peut-être jamais eu l'intention) furent mariés : des parens, jadis méprisés et délaissés à raison de leur pauvreté, furent alors reconnus : plusieurs enfans, fruits malheureux de commerces illégitimes, qui n'avaient jamais connu de parens, les retrouvèrent et furent alors légitimés. On fit un grand nombre de restitutions, on termina plusieurs procès. Mais en même temps un spectacle singulier et opposé s'offrait aux regards du philosophe : tandis qu'une partie des habitans se hâtait d'expier ses fautes passées, l'autre, composée de gens qui peut-être n'avaient jamais commis de grands crimes, mais dont la conscience était peu scrupuleuse, profitait de la confusion et se rendait coupable de tous les excès.

Cependant les secousses continuaient : chaque jour et chaque heure s'écroulaient quelques ruines qui n'avaient été qu'ébranlées par les premières commotions. Le 5 Avril, à quatre heures de l'après-midi, il y eut un choc si violent, que plusieurs montagnes furent fendues et divisées ; plusieurs inclinèrent de leur centre de gravité, et d'énormes rocs se détachèrent et roulèrent dans les vallées.

Depuis ce moment jusqu'à neuf heures du matin, les secousses furent si violentes et si fréquentes qu'il ne se passait qu'un intervalle d'environ cinq minutes entre les unes et les autres ; et pendant ces courts intervalles on entendait des bruits souterrains, et la terre était continuellement agitée.

Ces commotions extraordinaires ne cessèrent pas au mois de Décembre 1812, temps auquel je quittai ce malheureux pays, et l'on regardait comme les jours les plus tranquilles ceux où l'on n'avait senti que dix-neuf ou vingt secousses. Tout était détruit ; les remparts de *la Guyra*, qui n'avaient pas moins de vingt pieds d'épaisseur, étaient renversés. On observa que plusieurs rivières avaient considérablement crû, suite naturelle de l'ouverture des montagnes qui sont autant de grands réservoirs d'eau. Plusieurs hautes montagnes avaient été divisées par le centre, et celle appellée *la Silla* avait baissé de plus de six brasses.

Il est difficile de dire quelle sera la fin de ce terrible événement : on peut néanmoins hasarder comme une conjecture, qu'il se terminera par l'ouverture d'un ou de plusieurs volcans. En attendant, les infortunés habitans de ces contrées, attachés au sol natal et ne voulant pas abandonner les cendres de leurs péres, ont élevé avec la plus grande peine des habitations grossiéres dans lesquelles ils attendent avec une résiguation stoïque la fin de leurs maux.

Carolina. — Nouvelle.

Orphelin presqu'en naissant, élevé par des êtres à qui j'étais indifférent, ce qui suppose du moins l'avantage de ne pas être gâté, comme tant d'autres, j'avais débuté dans le monde sous la conduite d'une femme *usagée*. A cette première liaison succéda un premier amour, réciproque, fidelle, durable sans doute... Mon cœur le croyait éternel, quand la mort la plus imprévue vint me ravir ma chère Francesca. Que de larmes je donnai à sa cendre! J'aurais été inconsolable, si l'on pouvait l'être à vingt ans!

A cet âge les distractions sont nombreuses. Je les crus d'abord impossibles; ensuite je voulus les combattre : j'y cédai bientôt; je finis par en chercher, et j'en trouvai tant que, cité pour cent aventures brillantes, et surtout pour la bravoure et l'adresse avec lesquelles j'échappai à un piége tendu à mes jours par une maîtresse perfide, je pouvais me vanter d'être un homme très-*marquant*, un homme à la mode; c'est-à-dire que, sans cesse trompeur et trompé, j'étais parvenu à regarder la constance comme un être de raison, la tendresse comme une duperie et la sensibilité comme une chimère.

Avec de si brillans moyens de succès, possesseur

possesseur à vingt-six ans d'un patrimoine honnête qui s'était accru jusqu'à ma majorité, sous la tutelle d'un oncle sévère, je jouissais à Sienne de l'existence la plus agréable. J'y laissai des regrets universels, lorsque je quittai cette ville dans le dessein de parcourir l'Italie. J'emportai de nombreuses lettres de recommandation, où l'on peignait le signor Angelo Melli comme le phénix des hommes aimables; et dans toutes les villes où j'arrivais, précédé par ma réputation, je partageais d'abord tous les plaisirs, et bientôt j'en devenais l'arbitre.

Le but connu de mon voyage était de recueillir des sommes considérables dues à la succession de mon père, l'un des négocians de Sienne les plus honnêtes et les moins actifs. On me supposait aussi, non sans vraisemblance, le projet de varier et de multiplier mes plaisirs et mes triomphes. Cependant j'obéissais en secret à un désir plus estimable. Des renseignemens positifs m'assuraient que ma mère avait autrefois contracté un mariage clandestin que sa famille fit casser. De cette union proscrite était né un fils, plus âgé que moi d'environ deux ans. L'âge de mon frère et son prénom, le même que celui de notre mère et le mien, voilà tout ce que je savais d'une manière certaine. Mes parens, et surtout mon tuteur, frère de ma mère, avaient pu négliger la recherche d'un enfant repoussé par eux comme un étranger; mais

elle devenait pour moi un devoir sacré. Si elle réussissait, mon dessein était de partager avec un frère, peut-être malheureux, l'héritage maternel qui composait la plus grande partie de ma fortune. La justice me le commandait, et plus encore le souvenir de ma mère, souvenir précieux à mon cœur, et parce que ma naissance avait coûté la vie à cette mère infortunée, et parce que je lui ressemblais beaucoup, comme tout le monde me le disait, et comme ses portraits m'en confirmaient l'assurance.

De cette résolution vous serez tenté de conclure que mon cœur était bien moins dépravé, bien moins insensible que je ne m'en vantais; que si j'affichais dans le monde des principes différens de ceux qui me fesaient agir, c'était par air, par légèreté, par entraînement, plutôt que par caractère; qu'enfin il ne fallait qu'une occasion favorable pour m'arracher à ma célébrité et aux défauts qui la motivaient, et faire de moi ce que la nature voulait que je fusse, un homme bon, sensé, aimant. Peut-être ne vous tromperiez-vous pas... Quoiqu'il en soit, je puis dire que, durant deux années, j'apportai au soin de retrouver mon frère, une activité que le défaut de succès ne rallentît point, et qui ne fut pas un instant affaiblie par le goût des plaisirs.

Et cependant, je vous l'ai dit, les plaisirs, dans mon voyage, s'offraient en foule à leur avide adorateur. Telles étaient même

les prévenances auxquelles on m'avait habitué, qu'à peine arrivé à Naples, et apprenant qu'un signor Raimondo donnait une fête brillante le lendemain, je me plaignis à l'ami qui m'accordait l'hospitalité de ce qu'il n'avait point eu l'attention de m'y faire inviter. « Etabli moi-même à Naples » depuis peu de temps, me répondit-il, je » ne suis pas très-lié avec Raimondo; j'au» rais droit pourtant de vous présenter chez » lui; mais j'ai pensé, et vous penserez » sans doute aussi qu'une fête n'a pas beau» coup d'attraits, quand la personne à qui » on la donne est folle..... — Comment? » — Oui; la chose est publique : depuis » trois ans, Carolina, la fille de Raimondo, » est folle et folle par amour ».

Ce mot autrefois eut inspiré le plus vif intérêt à l'amant de Francesca : mais, je l'avoue à ma honte, je n'étais plus que l'élève d'une coquette, la victime d'une méchante femme, le séducteur et le jouet de mille autres; je n'eus que de la curiosité.

Mon ami s'empressa de répondre à mes questions.

« Fille unique d'un négociant riche et considéré, Carolina, me dit-il, eût vu de nombreux prétendans rechercher sa main, quand sa beauté, ses talens, son esprit et son caractère ne lui auraient pas assuré des hommages universels. Le plus remarquable de ceux qui briguaient ouvertement son choix, était le comte Orzetti, jeune homme

allié à sa famille ; riche d'ailleurs, bien fait et d'un esprit agréable, mais trop pénétré de ses avantages, trop enclin à croire que sa recherche honorait Carolina. Elle n'en jugea pas de même ; et quoique la personne du comte ne lui déplût point, quoiqu'elle reçût avec affabilité ses visites pour obéir à Raimondo qui le favorisait, il était aisé de prévoir que cet amant ne réussirait pas mieux que ceux qui l'avaient dévancé. Furieux, comprenant à peine qu'*un homme comme lui* pût se voir dédaigné, il jura de pénétrer le secret du cœur de Carolina, où sans doute un rival plus heureux l'avait prévenu. Les soupçons de la jalousie ne tardèrent point à se changer en certitude. Fier de sa découverte, il va trouver Raimondo. « Connaissez, dit-il, le noble amant que » votre fille me préfère. — Qui ? — Votre » commis. — Bruni ! — Lui-même ».

» Loin que le comte obtînt le succès dont il s'était flatté, cette révélation causa à Raimondo plus de surprise que de courroux. Il adorait dans sa fille l'enfant de sa vieillesse ; il estimait Bruni, et avait déjà conçu le projet d'associer à son commerce ce jeune homme probe et intelligent. Il obtint sans peine de Carolina un aveu qu'elle se reprochait, qu'elle s'étonnait de n'avoir pas fait plutôt. L'hymen qui unirait ces deux cœurs déjà unis par l'amour, offrait à Raimondo la plus douce perspective, celle de faire le bonheur de sa fille et de ne jamais

se séparer d'elle. Néanmoins il jugea convenable de le différer quelque temps encore. Il voulait, disait-il, prendre quelques arrangemens d'intérêt que l'établissement de sa fille rendait indispensables : et persuadé au fond de l'ame que l'amour des deux jeunes gens, éprouvé par un léger délai, n'en deviendrait que plus vif et plus durable, il n'était pas fâché de pouvoir en même temps accorder ce ménagement à l'amour-propre blessé du comte Orzetti.

Celui-ci parut s'être résigné au refus qu'il essuyait. Il ne cessa point de venir chez Raimondo, mais comme un parent, comme un ami, et non plus comme un prétendant à la main de Carolina. Bruni cependant n'y voyait pas sans inquiétude son ancien rival. A d'excellentes qualités il joignait une défiance et une jalousie capables de l'entraîner aux emportemens les plus condamnables. Dans les accès de sa fureur, il ne respectait rien ; mais jamais aussi amant ne fut plus tendre et plus séduisant quand il revenait aux pieds de sa maîtresse offensée. Il y trouvait toujours son pardon ; quelques chagrins qu'il lui eût causés, dès qu'il s'en repentait, Carolina ne savait point conserver de colère. Raimondo, à qui les torts de Bruni ne purent être long-temps cachés, se montra moins indulgent. Ce bon père craignait qu'un caractère si violent ne rendît sa fille malheureuse. Il songea plusieurs fois à rompre le mariage projetté, et à rap-

peller Orzetti : les priéres de sa fille le détournèrent de cette rigoureuse résolution. Mais elles ne purent l'empêcher de prolonger de trois mois le délai fixé, sous prétexte que les papiers de famille de son gendre futur n'étaient pas en règle, et d'exiger que pendant ce temps d'épreuve il s'abstînt de tout mouvement, de toute démonstration de jalousie. Sa punition, s'il se rendait coupable, devait être une rupture sans retour.

» Instruit de tout, l'adroit Orzetti multiplie sans affectation les visites, les conversations, les galanteries, les propos qui pouvaient donner de l'ombrage à son rival. La crainte de perdre Carolina n'aurait point sauvé Bruni du piége qui lui était tendu : mais son indulgente amie, loin de se venger d'une jalousie que rien n'excusait, employait, pour en cacher les éclats, toute l'adresse, toute l'industrie qu'elle eût rougi auparavant de mettre en œuvre pour cacher son amour. Elle parvint ainsi à dérober constamment aux yeux vigilans d'un père les larmes améres que l'injustice de son amant lui arrachait, et les larmes délicieuses qui scellaient chaque raccommodement.

» Le dernier jour de ces trois mois si longs allait expirer. Bruni avait demandé, avait exigé qu'à l'instant qui les terminerait, à l'heure même de minuit, son bonheur fut consacré par les cérémonies de la

religion. Raimondo y consent ; et malgré une attaque de goutte que la fraîcheur de la nuit pouvait redoubler, il conduit lui-même sa fille à l'autel. De tous les parens présens, Orzetti était le plus proche et le plus distingué : Raimondo l'invite à remplir les fonctions de témoin ; il accepte avec joie. Bruni, à qui les assiduités de son rival avaient, tout le jour, causé mille tourmens, aurait refusé de voir hâter son mariage à ce prix, s'il n'eût craint d'offenser Raimondo et Carolina. Pendant la cérémonie, son trouble trop visible augmenta en proportion de la joie maligne qui brillait furtivement dans les yeux du comte. Une somptueuse collation rappelle ensuite et retient quelque temps encore toute la compagnie au logis de Raimondo. Plus brillant, plus empressé que jamais, Orzetti redouble de galanterie et de ruse. Il affecte de laisser tomber un billet qu'il semble avoir reçu à l'instant même, et ne le relève que lorsque l'œil soupçonneux de Bruni a pu reconnaître sur l'adresse l'écriture de Carolina. Bruni est près d'éclater : un regard de Carolina l'arrête ; l'amour l'emporte sur l'impatience et la jalousie. Enfin on se sépare : le gendre de Raimondo reconduit les convives ; il voit surtout avec plaisir Orzetti se retirer suivi de plusieurs domestiques. Tout-à-coup une rumeur violente s'élève dans la rue voisine : on croit entendre les cris d'une femme. Bruni vole à son secours. La ru-

meur s'appaise bientôt : mais plus d'un quart d'heure s'écoule avant que Bruni reparaisse. Déjà le bruit se répand qu'il a rencontré Orzetti : « Egaré par la jalousie, il l'a at-
» taqué, dit-on, pour lui ravir ce billet
» offert et soustrait à ses regards avec une
» adresse si perfide ; les gens du comte l'ont
» repoussé et contraint de fuir ; on croit
» même qu'il est blessé.... » Justement inquiet, Raimondo, malgré ses souffrances, sort pour s'informer lui-même de la vérité. Carolina, en proie aux plus vives allarmes, veut le suivre : on la retient. Elle se dérobe aux regards qui la surveillent : prête à sortir, elle voit tout-à-coup rentrer Bruni. Sanglant, couvert de blessures, il se traîne jusqu'à ses genoux : ce n'est point pour l'accuser, ou lui expliquer cette aventure affreuse; ces mots : « Pardonne, mon amie! Plus de
» jalousie, je le jure ! Plus jamais..... » ; ces mots furent les seuls qui échappèrent de sa bouche mourante ; et l'une des femmes de Caroline, accourue au bruit, vit l'infortuné qu'elle voulait secourir expirer dans les bras de son épouse évanouie.

» On raconte de plus d'une manière les circonstances qui précédèrent sa mort. Orzetti assure que le billet, origine, dit-il, de cette querelle malheureuse, n'était qu'une ancienne invitation qu'il avait laissé tomber par mégarde et dérobée sans réflexion aux regards de Bruni. L'on n'a cru généralement qu'à la première moitié de cette ex-

plication : bien de gens pensent que la rumeur qui fit sortir Bruni, avait été produite à dessein par des gens apostés ; que le comte fut l'agresseur et se prévalut contre un rival de l'avantage que lui donnait son nombreux cortége.

» Caroline ne sortit du long accablement où la plongea cette scène d'horreur, que pour tomber dans un genre de folie d'autant plus affligeant peut-être qu'il est moins aisé de le soupçonner. Elle se rappelle la cérémonie de son mariage et le dernier serment de Bruni : tout le reste est effacé de sa mémoire. Elle vit dans la persuasion que, par l'ordre de Raimondo, Bruni est éloigné d'elle, et qu'il reviendra lorsqu'il ne sera plus jaloux. Cette pensée la console, parce qu'elle est certaine que l'indulgente bonté de son père ne prolongera point l'absence au-delà des bornes d'une juste nécessité. Aussi en parle-t-elle bien rarement à d'autres que Raimondo : et quelquefois même on a pu croire que cette illusion était dissipée. Mais dans d'autres instans, tout ce qui lui rappelle Bruni réveille son égarement et sa douleur avec une violence que le temps ne paraît point avoir affaiblie. On ne peut alors concevoir quel empire exercent sur son cœur les rapports les plus éloignés en apparence, avec l'objet de ses regrets. Un mot insignifiant, une phrase de chant, un pas de danse, un tableau, un livre, un vers, une anecdote

la frappent soudainement d'un souvenir tout puissant : elle nomme aussitôt Bruni ; puis court embrasser Raimondo, en lui disant d'un son de voix angelique : « Il me » l'a promis, mon père, il ne sera plus » jaloux ».

» Ce pére désolé a cherché tous les moyens de guérir sa fille : il a rencontré des médecins assez honnêtes pour lui avouer l'impuissance de leur art. On croit cependant que l'aliénation d'esprit de cette charmante personne pourrait diminuer ou même cesser tout-à-fait si elle devenait épouse et mère. Raimondo, pour atteindre ce but désirable, ne refuserait aucun sacrifice : mais la plus grande difficulté n'est pas de trouver un gendre ; c'est de décider sa fille à l'accepter. Un jour, enhardi par le calme dont elle semblait jouir depuis quelque temps, il crut pouvoir hasarder sur ce point des propositions assez claires...... — « Me » marier ! Moi ! s'écria Carolina, sortie pour la première fois de sa douceur naturelle ; » ne suis-je pas la femme de Bruni ? » Il reviendra bientôt, ajouta-t-elle, en reprenant son accent accoutumé, il me l'a » promis, mon père, il ne sera plus ja- » loux ! »

» Aprés une tentative aussi malheureuse, on a conseillé à Raimondo d'essayer le pouvoir des distractions, de réunir de temps en temps sous les yeux de sa fille des objets capables de lui faire oublier l'époux

qu'elle redemande, ou de produire quelque impression sur son cœur. Ce moyen, que n'a point encore couronné le succès, présente du moins l'avantage d'intéresser Carolina et d'adoucir sa mélancolie. C'est avec grace, avec plaisir, qu'elle accueille les personnes que son père lui présente, et qu'elle se prête aux amusemens dont il se plaît à l'environner. Rapportant tout à l'illusion qui la domine, elle suppose que chacune des fêtes que lui donne Raimondo doit préparer la plus délicieuse des surprises et s'embellir par le retour de son mari. Et quoique chaque fois son attente soit déçue, telle est sa confiance dans la tendresse et la justice de son père, que le regret du présent ne détruit jamais pour elle l'espoir d'un plus doux avenir.

» Voilà, dit mon hôte, tout ce que l'on m'a raconté sur la fille de Raimondo. Et quelque aimable qu'elle soit, j'avais cru devoir vous épargner sa vue : c'est un spectacle si affligeant que celui de la raison humaine dégradée par la douleur! Mais puisque vous le désirez, je vais vous conduire chez son père. Il accueillera avec empressement l'illustre Angelo Melli, célèbre déjà dans l'Italie entière. Que sait-on? Cet honnête vieillard croira peut-être que je lui amène un gendre. — Oh! certes, non m'écriai-je; ma vocation, je crois, n'est point pour le mariage; et d'ailleurs je me soucie peu d'être aimé pour le compte d'autrui :

les femmes ne nous aiment déjà pas trop quand c'est pour notre propre compte. — Je n'eus pas plutôt laissé échapper cette impertinence, que je pensai à Francesca : je me sentis humilié de ma légèreté, et porté à m'attendrir sur le sort de Carolina. Fille infortunée, me disais-je, j'ai été aimé comme elle aimait, comme elle aime encore Bruni..... Pauvre Bruni ! Le sort t'a puni cruellement de cette jalousie que te pardonnait l'amour.

Ces idées m'occupaient quand nous nous mîmes en chemin pour aller chez Raimondo : elles m'avaient plongé dans une profonde rêverie sur laquelle mon guide me fit inutilement la guerre. Nous arrivons ; il entre ; je le suis machinalement à quelques pas de distance, tellement absorbé dans mes pensées, que j'entendis, sans chercher à les comprendre, les exclamations singulières que mon aspect arracha aux gens de la maison quand je traversai l'antichambre. J'étais à la porte du salon : j'apperçus Carolina : des habits absolument blancs ; un bouquet de jasmin et des fleurs d'orange, au milieu duquel brillait un bouton de rose ; une démarche lente, mais remplie de grace ; de longs cheveux blonds, naturellement bouclés ; un teint de lys que la pâleur rendait plus intéressant ; une figure d'une douceur inexprimable ; deux grands yeux bleux ; un regard touchant où se peignait peut-être l'égarement de sa raison ;

un sourire céleste que le désir de plaire semblait dérober à la mélancolie... Qu'elle était enchanteresse, Carolina ! Et comment oublier cet instant où je la vis pour la première fois ?

Mon ami qui m'avait dévancé, m'appella pour me présenter à Raimondo. Carolina l'a entendu. Elle me regarde ; elle pousse un cri : « Ciel ! Angelo !..... Enfin mon » pressentiment ne m'a pas trompée ! Mon » cher Angelo !... » Et je me sens dans ses bras, pressé étroitement, inondé de ses larmes brûlantes, en proie aux caresses les plus vives. Elle m'entraîne dans un salon où son père et mon ami nous suivirent seuls. Elle sanglottait ; elle suffoquait ; tantôt répétant : « Mon Angelo ! Mon ami ! » Mon époux ! » Tantôt se tournant vers Raimondo : « Il me l'a promis, mon père, » il ne sera plus jaloux ! » Tantôt m'adressant de tendres plaintes sur la froideur avec laquelle je l'accueillais. Je commençais à ne plus mériter ce reproche : à la surprise succédait une ivresse toujours croissante ; ses regards, ses paroles, ses caresses m'embrâsaient. Un évanouissement qui lui ravit l'usage de ses sens, mit fin à cette situation la plus étrange et la plus pénible peut-être que l'on puisse imaginer.

On l'emporte pour la secourir ; et tandis que je cherche à me remettre de mon émotion, j'apprends qu'une ressemblance prodigieuse entre Bruni et moi a déçu les yeux

de Carolina, a égaré son cœur. Cette ressemblance était si parfaite, que les personnes qui avaient connu Bruni ne se lassaient point de l'admirer. L'identité du prénom ne les frappait pas moins : elle me parut aussi remarquable, quoique par un autre motif. Je conçus la pensée qu'Angelo Bruni pouvait être ce frère que j'avais cherché vainement dans toute l'Italie. Je ne me trompais pas ; des papiers dont Raimondo était resté dépositaire, ne m'ont depuis laissé aucun doute sur ce point : mais dans cet instant, on ne m'accorda pas le loisir de poursuivre ma conjecture.

Le trouble occasionné dans la fête par les cris et l'évanouissement de Carolina, et par les remarques sur ma ressemblance avec Bruni, commençaient à s'appaiser : Raimondo, après avoir fait à mon ami quelques questions sur mon compte, me prend en particulier ; il se jette à mes genoux, et par tout ce qui peut émouvoir l'honneur et la compassion, me conjure d'accepter avec tout son bien la main de sa fille. Une telle proposition ne me semblait point de nature à être accueillie sur-le-champ. Je cherchais une excuse polie. Pour redoubler mon embarras, on vient nous avertir que Carolina a repris ses sens, qu'elle m'appelle, qu'elle demande impatiemment à me revoir. « Ah !
» mon fils ! s'écria le vieillard en saisissant
» mes mains qu'il mouille de pleurs, la
» détromper, la refuser, c'est la tuer ! » —

Il m'entraîne ; je le suis ; je revois Carolina, et je sens s'affaiblir toutes les objections que ma raison élevait contre les offres de son père. Je me dévoue à jouer encore auprès d'elle le dangereux personnage auquel le hasard m'avait appellé. Raimondo obtint de moi la promesse de revenir chaque jour voir sa fille. Et quoique nos entretiens eussent des témoins respectables, la passion naïve autant que décente de l'infortunée, qui croyait ne parler qu'à son époux, trouvait des expressions si tendres et si vives, des charmes si puissans, que l'homme le plus insensible n'eût pu résister à cette triple séduction de la beauté, de l'amour et du malheur. J'avais cru n'éprouver d'abord que de la pitié, de l'intérêt ; un sentiment plus impérieux ne tarda point à me subjuguer. J'étais entraîné par cette sympathie inexplicable à laquelle on ne peut croire que lorsqu'on l'éprouve, que le premier moment nous révèle, que le temps ne fait qu'augmenter, et qui même (Carolina m'en offrait un exemple), survit en quelque sorte à la mort. Et d'ailleurs l'amabilité, les graces, la beauté, l'esprit de Carolina n'étaient pas ses plus grands avantages : tout ce que j'apprenais de sa conduite, tout ce que je pénétrais de son caractère, tout ce que je devinais de son cœur était si bon, si noble, si vertueux ! Désormais indifférent aux plaisirs et aux succès que pouvait m'offrir le séjour de Na-

ples, si Raimondo n'eût pas exigé de moi de passer chez lui toutes mes journées, je lui en aurais certainement demandé la permission. Je ne quittais plus Carolina; je ne pouvais plus la quitter. Enfin je consentis... — Quoi! à épouser une femme dont la raison était égarée et qui n'adorait en moi que l'idole de son imagination? — Oui; et même à passer dans quelques esprits pour avoir suivi l'impulsion d'un sordide intérêt. Je m'étais dit, je m'étais répété tout cela : mais où est l'homme qui, voyant et entendant Carolina, eût refusé de lui rendre son époux bien aimé qu'elle croyait avoir retrouvé?

Je n'oubliai pourtant pas ce que je me devais à moi-même. Mon contrat de mariage contînt la preuve de mon désintéressement. Tout le bien auquel ma femme pouvait prétendre resta entre les mains de son père, à qui il devait retourner si le ciel ne nous accordait point d'héritiers.

Combien je fus récompensé d'avoir obéi à l'inspiration de mon cœur! Ainsi qu'on l'avait espéré, la raison de ma compagne chérie se rétablit par degrés. Il avait d'abord été difficile de l'amener à l'église, où elle se souvenait parfaitement d'avoir été déjà mariée, et de l'accoutumer à un autre nom que celui de Bruni. Les réponses que l'on opposait à ses objections ne la satisfesait pas toujours. Peu-à-peu elle cessa de renouveller ces objections embarrassantes. La naissance d'une fille marqua l'époque

de son entière guérison. Je commençai alors à m'étonner de ce qu'elle ne témoignait sur le passé aucune curiosité, aucune incertitude : mon cœur murmurait involontairement de l'idée que ce fut un autre que Carolina aimât en moi ; je n'osais pourtant provoquer une explication dont je sentais les dangers ; mon amie prévint mes vœux.

Nous allions, pour la seconde fois, célébrer l'anniversaire de cette journée où elle retrouva l'objet de son amour. La veille, lorsque déjà Carolina avait reçu de ma main le bouquet de jasmin, de fleurs d'orange, et le bouton de rose, elle me fait asseoir près d'elle, m'embrasse tendrement : « Mon cher Angelo, me dit-elle, je sais » tout; et je suis heureuse de trouver un » motif de t'aimer encore davantage ». — Je voulais parler. . . . . . « Paix ! dit-elle ; » écoute-moi ; j'ai tant de plaisir à t'ouvrir » mon cœur ! Si tu n'avais, continua-t-elle, » que le mérite d'avoir accepté ma main » par humanité, par générosité, je devrais » à mon mari du respect, de la reconnais- » sance : mais, Angelo, une femme ne se » trompe pas deux ans de suite sur les sen- » timens qu'elle inspire, sur-tout à son » époux. Tu m'aimes ; tu m'as aimée dès » le premier instant où tu m'as vue ; l'a- » mour t'a conduit à l'autel. Et ce qui me » rend plus précieux le don de ton cœur, » c'est que tu savais que le mien était rem- » pli alors par un objet imaginaire. L'éga-

» rement de ma raison, le motif de cet éga-
» rement, les jugemens injustes auxquels tu
» t'exposais, rien ne t'a arrêté pour me ren-
» dre au bonheur. Juge avec quel transport
» j'ai de nouveau fait serment de ne vivre
» que pour toi, quand un monstre acharné
» à nous tourmenter, mais que heureuse-
» ment nous ne reverrons plus, a cru s'ou-
» vrir le chemin de mon ame en m'appre-
» nant mon erreur et ce qu'il ose appeller
» ta tromperie » !

Alors Carolina me confia une lettre que lui avait adressée Orzetti. Absent de Naples à l'époque de mon mariage, cet homme dangereux y était revenu depuis : Raimondo qui craignait la méchanceté du comte et le crédit de sa famille, avait quelquefois encore souffert ses visites, sinon à mon insçu, au moins en évitant de me laisser rencontrer celui que je soupçonnais d'être l'assassin de mon frère. Orzetti osa bien juger du cœur de Carolina par le sien, et me peindre comme un séducteur intéressé dans cette lettre où il déclarait à ma femme son indigne amour. Il en avait reçu pour seule réponse la défense de la revoir jamais. Une place qu'il obtint dans une cour d'Allemagne l'éloigna bientôt de Naples et probablement sans retour. Carolina, pour m'instruire, avait attendu son départ. Elle prévint ainsi une vengeance commandée par mon honneur et par le souvenir de mon frère, mais toujours dangereuse contre un

scélérat puissant. La ruse de notre ennemi ne servit donc qu'à resserrer nos nœuds, qu'à me faire acquérir une certitude qui manquait seule à mon parfait bonheur. Ce mot de bonheur parfait, ce mot si souvent prodigué n'est point trop fort pour exprimer la félicité qui, depuis ce moment, est devenue mon partage, et dont je jouis entre ma femme et ma fille, sans satiété, sans troubles, sans inquiétude.....

Sans inquiétude : hélas! je n'ose l'assurer. On n'est pas impunément sensible et infortuné. Les atteintes funestes causées par les chagrins, subsistent et se font sentir long-temps après que les chagrins sont consolés : le moindre dérangement dans la santé de Carolina me rappelle cette vérité déchirante..... Toi, qui en m'accordant un bien si précieux, voulus sans doute me ramener à la vertu et me payer du pieux désir que j'avais de retrouver mon frère, ô, mon Dieu! si tu me condamnais un jour à perdre Carolina et à ne pouvoir la suivre au même instant dans la tombe, je t'en supplie, frappe-moi aussitôt, et jusqu'à la fin de mes jours, du délire qui, durant trois ans, a troublé sa raison, et ainsi conserve-moi l'assurance qu'elle n'est qu'absente, et l'espoir prochain d'être réuni à elle pour ne m'en plus séparer.

EUSÈBE SALVERTE.

Notice historique sur M. Lagrange.

M. Lagrange naquit à Turin le 25 Janvier 1736; il commença de très-bonne heure ses études dans cette ville, et les fit avec distinction : cependant il ne montra pas d'abord l'extrême passion qui l'entraîna depuis vers les mathématiques. On sait que l'on enseignait alors les élémens de ces sciences dans la classe appellée de philosophie. M. Lagrange y assista une première année sans goût et sans fruit : les études littéraires lui plaisaient davantage, mais ayant été obligé d'y apporter plus d'attention une seconde année, son génie s'éveilla et se développa rapidement. A seize ans il était professeur de mathématiques aux écoles d'artillerie. Ses premières recherches eurent pour objet la propagation du son; il les publia en 1759 et 1760 dans les Mémoires de l'académie de Turin. Déjà il recevait des lettres du grand Euler : à la vérité ces lettres étaient encore d'un maître à un disciple. Mais bientôt toute inégalité disparut. A 24 ans, M. Lagrange publia le calcul des variations, qu'il possédait déjà depuis quelque temps. C'était l'extension la plus générale que l'on pût donner à la grande découverte de Descartes sur l'analyse déterminée. Elle fut accueillie avec admiration. Euler surtout, qui avait écrit sur le

même sujet un de ses plus beaux ouvrages, qui pouvait regretter qu'une idée si simple et si féconde lui eût échappé, Euler fut le premier à signaler la méthode de son jeune rival. Il composa plusieurs mémoires pour la commenter, et ce fut lui qui l'appella le *calcul des variations*. Le jeune géomètre s'était borné à la présenter sous le titre d'essai. M. Lagrange répondit à un si grand honneur par de nouveaux titres de gloire; en 1764 il remporta le prix proposé par l'académie des sciences sur la libration de la lune. Non-seulement son analyse embrassait la question proposée, il apprenait encore aux géomètres l'étendue et la fécondité du principe des vîtesses virtuelles, pour résoudre tous les problêmes de mécanique. Cette idée renferme le germe d'un de ses plus beaux ouvrages, qu'il a nommé *la Mécanique analytique*, parce qu'en effet il y réduit d'avance à une seule formule d'analyse toutes les questions de mécanique imaginables, lorsqu'on connaît la direction et le mode d'action des forces qui déterminent l'équilibre ou le mouvement. M. Lagrange a remporté quatre autres grands prix proposés par l'académie des sciences. Nous ne ferions pas apprécier justement ce que cette circonstance a de remarquable, si nous n'ajoutions que ce genre de concours diffère beaucoup des concours d'éloquence ou de poésie proposés par l'académie française. Ce sont les points les plus importans

de la science, les théories les plus difficiles et les plus profondes sur lesquelles on appelle les efforts des géomètres, et l'on pourrait presque compter les pas des sciences par le nombre des questions ainsi proposées et résolues.

M. Lagrange quitta sa patrie en 1766. Euler, qui était alors directeur de l'académie de Berlin, passait à Pétersbourg. Le grand Fréderic proposa à d'Alembert de venir le remplacer. D'Alembert remercia le roi, et lui désigna M. Lagrange, qui fut choisi. Son arrivée à Berlin fut marquée par un grand travail sur les équations numériques, qui devint depuis la base du traité qu'il a publié sur cette matière. Bientôt après il donna ses recherches sur les équations algébriques; et, pendant vingt-deux ans qu'il resta directeur de l'académie de Berlin, il publia ainsi près de soixante dissertations sur toutes les parties des mathématiques, sur les différences partielles, les différences finies, les probabilités, la théorie des nombres, et les questions les plus élevées d'astronomie générale. Cela ne l'empêchait pas d'envoyer aussi des mémoires à l'académie de Turin, qui avait été honorée de ses premiers succès. Il ne fallait pas moins qu'une si grande étendue de génie et une fécondité si prodigieuse pour succéder à un homme tel qu'Euler; mais aussi on dut convenir qu'Euler avait un digne successeur.

Pendant son séjour à Berlin, M. Lagrange s'était marié, moins par un désir qui lui fût venu de lui-même, que parce qu'on était, disait-il, dans l'usage d'être marié à l'académie. Cette union fut troublée par beaucoup de malheurs. M. Lagrange eut, à ce que nous croyons, un enfant qui mourut en bas âge : sa femme mourut aussi après une maladie longue et douloureuse. M. Lagrange la soigna avec un entier dévouement, ne la quittant jamais, et imaginant de nouveaux moyens pour la panser. Cette seconde perte lui rendit le séjour de Berlin très-pénible; d'ailleurs, il craignait que la tranquillité de la Prusse ne fût troublée. Ces motifs le déterminèrent à écouter les offres qu'on lui faisait pour l'attirer en France, où il espérait être plus tranquille. Il y vint en 1787, et la révolution l'y surprit. Il la traversa sans en éprouver personnellement les malheurs. Vers cette époque parut la *Mécanique analytique* : M. Lagrange en avait envoyé le manuscrit de Berlin, et il en avait confié la publication à l'un de nos premiers géomètres. Cet ouvrage était imprimé depuis deux ans avant que M. Lagrange eût seulement songé à l'ouvrir ; et comme quelqu'un, à qui il racontait cette circonstance de sa vie, lui témoignait de l'étonnement de tant d'indifférence : « J'étais dégoûté, répondit-il, de ce genre de combinaisons, et je m'étais mis à apprendre la chimie,

qui maintenant est aisée, car elle s'apprend comme l'algèbre ». Il fallait être M. Lagrange pour aller chercher dans l'algèbre un modèle de facilité. Mais ce qui est surtout remarquable, c'est que la passion des mathématiques puisse s'éteindre et se ranimer, et il paraît que d'Alembert a également éprouvé ces alternatives. En 1792, M. Lagrange se maria de nouveau à une jeune et belle personne, fille de M. Lemonnier, un de ses confrères à l'académie. Elle rendit sa vie très-heureuse ; aussi disait-il dans ses derniers momens, qu'il trouvait la mort aisée, mais que le chagrin seul de quitter une bonne femme pouvait la rendre pénible. Lorsque, après les événemens de Thermidor, on réorganisa l'instruction publique, M. Lagrange fut nommé professeur à l'école normale ; les leçons qu'il y donna sont imprimées. Quand on forma l'école polytechnique, il en fut aussi un des premiers professeurs, et ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre savent avec quel respect on l'écoutait. Ce fut alors qu'il publia le *Calcul des fonctions analytiques*, le *Traité des fonctions*, et celui de la *Résolution des Equations numériques*. Ces ouvrages, composés pour l'école polytechnique, ne sont pas une des moindres causes de la célébrité de cet établissement. A l'époque où l'on créa l'institut, M. Lagrange fut nécessairement nommé le premier membre de la section de géométrie. Lors de

la

la formation du bureau des longitudes, il y fut également appellé, et jusqu'au dernier jour de sa vie, personne n'était plus exact que lui aux séances de ces deux compagnies savantes. A l'époque du 18 Brumaire, il fut nommé sénateur, et successivement grand-officier de la légion d'honneur, grand'croix de l'ordre de la réunion. L'éclat du monde et de la fortune ne le séduisit pas un moment; il conserva toujours la même manière de vivre, les mêmes habitudes de travail, la même simplicité; cette sagesse lui était d'autant plus nécessaire, qu'il avait toujours été d'une faible constitution, et ce n'est qu'à son extrême modération en tout, excepté dans le travail, qu'il a dû une longue vie et une vieillesse sans infirmités. Il eut aussi le rare bonheur de conserver jusqu'à la fin son génie, et en général on peut suivre ses travaux à toutes les époques de sa vie, on y trouvera toujours la marche progressive des sciences, mais jamais les traces de l'âge. Il avait entrepris, dans ces derniers temps, de donner une nouvelle édition de la *Mécanique analytique*, considérablement augmentée. Il en publia le premier volume où, entr'autres additions remarquables, on admire les belles recherches qu'il avait récemment publiées sur les questions les plus générales de l'astronomie et de la mécanique. Il travaillait avec une ardeur infatigable aux deux volumes sui-

vans, où il devait, à ce qu'on assure, traiter aussi les grands phénomènes du systême du monde ; mais ce travail forcé avança le terme de sa vie. On dit que le manuscrit du second volume existe, écrit tout entier de sa main. Il est à désirer, pour le bien des sciences, que la publication de ce précieux monument soit confiée à des personnes qui s'en acquittent avec promptitude et fidélité.

Le caractère du génie de M. Lagrange a été parfaitement apprécié par une personne dont le nom dans les sciences est depuis long-temps prononcé avec le sien. Si nous osions ajouter quelque chose à ce jugement, ce serait pour le confirmer, en rappellant l'impression que produit la lecture des ouvrages de M. Lagrange. Ce n'est pas seulement le plaisir qui résulte d'une rédaction claire et bien ordonnée ; c'est un trait de lumière qui s'élance, qui répand le jour sur les objets les plus compliqués, et qui découvre à vos regards surpris la route sûre et directe qui mène au but où vous vouliez marcher. Lorsqu'on a une fois lu et compris un mémoire de M. Lagrange, on n'a jamais besoin d'y revenir ; on a tout appris, et pour toujours. Relativement à cette généralité de vues, il est bien au-dessus d'Euler. Euler, il est vrai, compense en partie ce désavantage par une multiplicité de moyens extraordinaires, par une fécondité d'in-

vention que rien n'arrête. Les géomètres, en le lisant, apprennent tous les secrets de la science des mathématiques ; mais M. Lagrange seul peut leur offrir le modèle de cette perfection presqu'idéale qu'il faut s'efforcer d'atteindre.

Après ce que nous venons de dire, nous n'aurions encore peint M. Lagrange que d'une manière très-imparfaite, si nous ne parlions pas de son esprit. Cet esprit était tel, qu'il aurait fait seul la réputation d'un homme qui n'aurait pas été M. Lagrange. Quel penseur que celui qui, pour se distraire des études les plus abstraites, avait choisi l'histoire des religions et celle de la médecine ! Il est vrai que, par suite de cet examen attentif, il avait fini par ne guères plus croire à cette dernière ; mais son scepticisme était tellement simple, tellement tolérant, que si c'était une erreur, il était impossible de ne pas la lui pardonner. Cet homme, qui savait tant de choses, était sur-tout émerveillé de tout ce qu'on ne savait pas. Ces mots si simples, *je ne sais pas*, étaient son expression favorite : il commençait et terminait ordinairement ainsi l'exposition de ses doutes, qui étaient encore ses assertions les plus prononcées. Il ne se payait pas volontiers de mots, et ne s'arrêtait point aux surfaces. Il ôtait aux opinions et aux choses l'enveloppe qui les couvrait ; et quand il les avait ainsi mises

à nu, il en disait son avis, ordinairement d'une manière originale et vive, aussi remarquable par la profondeur du sens que par la finesse de l'expression. On cite de lui une foule de mots heureux. Une personne pour laquelle il avait de l'amitié lui parlait un jour d'une opinion qui, tour-à-tour adoptée et rejettée, admise et modifiée par les savans, avait fini par devenir un préjugé populaire : « Eh quoi ! dit M. Lagrange, cela vous étonne ? Cependant il en arrive toujours ainsi ; les préjugés ne sont que la défroque des gens d'esprit qui habille la canaille ». Nous rapportons cette anecdote parce qu'elle montre bien la tournure de son esprit observateur.

Quoique sa figure fût belle, il n'avait jamais voulu permettre que l'on fît son portrait : il croyait que les productions de la pensée ont seules droit au souvenir. Si ses traits restent inconnus, la mémoire de son génie se conservera aussi long-temps qu'il y aura sur la terre des peuples civilisés.

Notice historique sur Jacques Delille.

Aigue-Perse, patrie de Jacques Delille, avait déjà donné naissance à l'illustre chancelier de Lhôpital. Cette petite ville est située dans la Limagne, une des plus belles contrées de la France ; les champs de

la Limagne ont été souvent célébrés par Jacques Delille, et rappelleront à la postérité le souvenir si poétique

Des prés délicieux de la chère Mantoue.

Jacques Delille, né en 1738, vint de bonne heure à Paris, où il fit ses études au collége de Lisieux. C'est là qu'il connut son modèle, qu'il étudia Virgile. Cette étude fixa ses goûts et détermina le genre de son talent. Au sortir du collége de Lisieux, M. Delille alla occuper une des chaires du nouveau collége d'Amiens, n'ayant pas lui-même fini ses études, dans lesquelles il avait eu des succès que personne n'avait eus avant lui, et qui présageaient ceux qu'il devait obtenir dans la carrière littéraire.

Ce fut dans la patrie de Gresset qu'il commença la traduction des Géorgiques, entreprise qui présentait tant de difficultés, et qu'il acheva avec tant de gloire. De retour à Paris, il obtint une chaire de professeur au collége de la Marche, fut souvent nommé par l'université pour haranguer le parlement et les autres corps de la magistrature dans les solemnités académiques. Il se fit d'abord connaître par quelques odes, et sur-tout par une épître à M. Laurent; dans cette épître, il a décrit d'une manière élégante et poétique les procédés des arts; on pouvait déjà entrevoir le talent de rendre en vers les détails les

plus difficiles à exprimer dans une langue accusée long-temps d'être à-la-fois pauvre et dédaigneuse. Il concourut une fois pour le prix de poésie à l'académie française. Le sujet qu'il traita était la bienfaisance. M. Thomas, son compatriote et son maître, remporta le prix; mais on distingua dans l'ode du jeune auteur plusieurs strophes qui excitèrent, à la lecture publique qu'on en fit à l'académie, les plus grands applaudissemens.

Enfin, encouragé par les suffrages du fils du grand Racine, il publia la traduction des Géorgiques qu'il avait achevée, et les Français apprirent avec autant de surprise que d'admiration que leur langue était capable de rendre toutes les beautés des anciens et les procédés de l'agriculture auxquels notre poésie paraissait alors se refuser. Cette traduction n'est pas seulement un ouvrage prodigieux par la quantité d'obstacles vaincus et de préjugés domptés, mais encore de tous les poëmes qu'on a publiés depuis plus d'un siècle, c'est évidemment celui qui a créé dans la poésie française les richesses les plus nouvelles et les plus inconnues. Voltaire en fut si frappé, que sans avoir aucun rapport avec M. Delille, ne connaissant ni ses amis, ni ses principes, ni ses projets, il écrivit à l'académie française pour l'engager à recevoir dans le sanctuaire des lettres un homme dont le talent avait agrandi la lit-

térature, le champ de la poésie et la gloire de la nation.

L'envie, doublement irritée par un bel ouvrage et par un beau procédé, voulut au moins trouver à M. Delille des modèles et des rivaux. Elle exhuma la traduction des Géorgiques de Segrais, et celle de Lefranc de Pompignan; elle se souvint des essais du jeune Malfilâtre; elle rappella même l'épisode d'Aristée, traduit par Lebrun. M. Delille ne répondit point à ses détracteurs; il profita de leurs observations quand il les trouva justes, convint de ses fautes avec beaucoup de franchise, et se fit pardonner ses beaux vers.

En 1772, il fut nommé, avec M. Suard, à l'académie française; mais cette nomination n'eut point de suite. Le roi, sur la représentation que lui fit le maréchal de Richelieu, que M. Delille était trop jeune, et que Voltaire lui-même n'avait été admis dans ce corps qu'à l'âge de cinquante-cinq ans, ordonna que l'académie fit une nouvelle élection. Deux ans après, M. Delille fut de nouveau élu l'un des quarante, et le roi confirma sa nomination avec des témoignages d'estime qui réparèrent ce que son refus avait eu de désobligeant.

Peu d'années après sa réception à l'académie, Jacques Delille acheva son poëme des *Jardins*. L'envie fut réveillée une seconde fois; on publia des volumes de critiques; mais les critiques ont été oubliées,

et le poëme des *Jardins* a été traduit dans toutes les langues. Un homme d'esprit, en envoyant à M. Delille une brochure dans laquelle son poëme était peu ménagé, lui écrivit : « Il faut avouer que vos ennemis sont bien peu diligens ; ils en sont seulement à leur septième critique, et vous en êtes à votre onzième édition ».

Jacques Delille ne répondit pas plus aux critiques des *Jardins* qu'à celles qu'on avait faites de la traduction des Géorgiques ; la douceur de son caractère, le modeste aveu de ses fautes, et son silence, devaient à la fin désarmer ses rivaux ou ceux qui croyaient l'être.

Ami de M. de Choiseul, M. Delille le suivit à Constantinople ; il était trop près du beau climat de la Grèce pour ne pas visiter des lieux si chers aux Muses. Il s'embarqua sur un bâtiment qui relâcha au rivage d'Athènes. Enivré de la vue des monumens antiques qu'il parcourait dans la patrie de Sophocle et d'Euripide, il écrivit alors à une dame de Paris une lettre qui eut un grand succès, et qui est pleine de l'enthousiasme avec lequel il avait vu les ruines de cette ville fameuse. Jacques Delille, en quittant la ville d'Athènes, arriva à Constantinople où il passa l'hiver et presque tout l'été à la charmante maison de Tarapia, vis-à-vis l'embouchure de la Mer-Noire, où il avait sous les yeux le magnifique spectacle des innombrables vais-

seaux qui entrent de la Mer-Noire dans le Bosphore, et du Bosphore dans la Mer-Noire, cette foule de barques légères, dorées et sculptées, qui se croisent sans cesse sur ce bras de mer, et lui donnent un air si animé, et, sur l'autre bord, les superbes prairies d'Asie, ombragées de beaux arbres, traversées par de belles rivières et ornées d'un nombre infini de kiosques. C'est dans ces belles prairies qu'il passait toutes ses matinées, travaillant à son poëme de *l'Imagination*, au milieu des scènes les plus propres à l'inspirer. Il trouvait un plaisir extrême à déjeûner tous les jours en Asie, et à revenir dîner en Europe. On a reconnu dans son poëme les impressions qu'il reçut de ces superbes paysages.

Jacques Delille, revenu dans sa patrie, reprit toujours avec le même succès ses fonctions de professeur de belles-lettres dans l'université, et de poésie au collége de France. Cette dernière place avait été créée pour lui. Un auditoire très-nombreux venait l'entendre expliquer Juvénal, Horace, et sur-tout son cher Virgile. La manière dont il lisait les vers faisait dire à ceux qui venaient l'entendre, que ces poëtes étaient expliqués, lorsqu'il les avait lus. Il lisait souvent ses propres vers, après avoir lu ceux de Virgile, et ses élèves avaient à-la-fois deux modèles. Les vers avaient dans sa bouche un charme inexpri-

mable : c'est pour lui qu'on avait trouvé le mot de *dupeur d'oreilles ;* mais la manière dont le public a accueilli ses poëmes imprimés, prouve bien qu'il n'avait pas besoin de la séduction du débit pour assurer leur succès. Le jour où le poëme des *Jardins* parut, M. le comte de Schomberg, qui avait trouvé les vers encore plus agréables à la lecture qu'il en fit lui-même, lui dit, d'une manière également délicate et flatteuse : « Je vous avais bien toujours dit que vous ne saviez pas lire vos vers ».

Jacques Delille, en 1794, s'éloigna de Paris, où il ne lui restait plus ni asile ni appui. Il se retira à Saint-Diez, en Lorraine, patrie de Mme. Delille, où il acheva, au sein d'une solitude profonde, et à l'abri de toute distraction, sa traduction de *l'Enéide*, qu'il avait commencée depuis trente ans. Quelques critiques n'ont pas assez rendu de justice à cet ouvrage, qui rappelle souvent les beautés de son modèle, et dans lequel le poëte avait peut-être plus de difficultés à vaincre que dans la traduction des *Géorgiques*. Jacques Delille n'a répondu à ses censeurs qu'en corrigeant son ouvrage, et trois jours avant sa mort, il avait encore auprès de lui le chantre d'Enée, qui fut le compagnon de sa vie, et qui lui a donné son nom.

Jacques Delille, voyant le peu de tranquillité qui régnait en France, et les révolutions qui s'y succédaient avec une ra-

pidité incroyable, se réfugia à Bâle, où il passa un an dans une solitude laborieuse. En 1796, il passa de Bâle à Glairesse, village charmant de la Suisse, situé au bord du lac de Bienne, vis-à-vis l'île célèbre de Saint-Pierre, décrite d'une manière si ravissante par le malheureux Rousseau, qui la choisit pour son asile. Le gouverneur de Berne, à qui cette île appartenait, répara, dans la personne de M. Delille, la rigueur que son prédécesseur avait exercée envers Rousseau, en le bannissant de cette île délicieuse, où il était venu cacher ses malheurs, sa défiance et sa célébrité. Le poëte obtint le droit de bourgeoisie dans cette même île, dont l'illustre prosateur avait été banni. M. Delille trouva, dans le séjour de Glairesse, tout ce qui flattait sa passion pour les beautés pittoresques de la nature : un beau lac, de belles montagnes, des rochers et des cascades. C'est là qu'il acheva *l'Homme des Champs*, et le poëme des *Trois Règnes de la Nature*. Nulle part, il n'éprouva plus d'inspirations et de délices dans ses compositions poétiques.

Après deux ans de séjour à Soleure, il se rendit en Allemagne, où il composa le poëme de *la Pitié*, et passa ensuite deux ans à Londres, pendant lesquels il traduisit *le Paradis Perdu*. Cette traduction, faite de verve, est un de ses plus beaux ouvrages; il travailla avec tant de zèle et d'ar-

deur à ce monument poétique, qu'il fut commencé et achevé en moins de quinze mois. Lorsque, dans la suite, on le félicitait sur une entreprise si heureusement terminée, le poëte répondait qu'elle lui avait coûté la vie. En effet, à peine venait-il de traduire la belle scène des adieux d'Adam et d'Eve au paradis terrestre, scène qui termine le poëme de Milton, qu'il sentit la première attaque de paralysie dont les suites l'ont conduit au tombeau.

Lorsqu'un gouvernement réparateur eut dissipé les troubles de la France, Jacques Delille revint à Paris : il y rapporta le fruit de ses travaux, et, s'il est permis d'employer ici une image champêtre qui ne déplaira point à son ombre, il rentra dans sa patrie, comme l'abeille rentre dans sa ruche, chargé des trésors qu'il avait amassés dans ses courses nombreuses. Il retrouva, à son retour en France, ce qu'on trouve par-tout avec un beau caractère et un grand talent comme le sien, de véritables amis et de nombreux lecteurs. Au sein de sa famille et de l'amitié, il jouit pendant plusieurs années de cette tranquillité si chère aux Muses qu'un héros venait de rendre à la patrie; il publia ses ouvrages, et fut témoin de leurs succès. Il faisait les délices de toutes les sociétés où l'on avait le bonheur de l'entendre. Personne n'avait, dans le monde, un esprit si facile et si brillant, une gaîté si douce, si inaltérable;

personne ne parlait avec plus de charme et n'écoutait avec plus d'indulgence. Il avait peint l'homme aimable dans son poëme de *la Conversation*, et tous ceux dont il était connu ne trouvaient qu'en lui le modèle qu'il avait imaginé.

Tel était l'homme que la France vient de perdre. Celui qui écrit cette courte notice a passé plusieurs heures auprès de son lit de mort. Il a vu une famille au désespoir, des gens de lettres, des amis des arts pleurant la perte qu'ils allaient faire, espérant encore que la nature ferait un miracle pour le poëte auquel elle avait accordé tous ses dons, et ne pouvant détacher leurs regards de ce lit muet et silencieux où souffrait le chantre de *l'Imagination*, et qui était déjà couvert des ombres du trépas. Je voudrais pouvoir rendre ces scènes de désolation ; les larmes de l'amitié, le deuil profond de tous ceux qui ont connu Jacques Delille en diraient plus que tous mes éloges. M.

Détails recueillis sur les obsèques de M. Delille :

Son corps avait été exposé depuis plusieurs jours sur un lit de parade, dans une des salles du collége impérial de France. Sa tête était ceinte d'une couronne de lauriers. A midi, le cortége, formé des mem-

bres de l'institut et de l'université impériale, de MM. les professeurs du collége de France, grossi d'un concours nombreux d'hommes de lettres, d'étudians, d'artistes, accompagné d'une foule immense de citoyens, est parti du collége pour se rendre à l'église Saint-Etienne-du-Mont. Les rues étaient garnies d'une foule immense ; toutes les fenêtres garnies de spectateurs. Le corps devait être porté sur un corbillard convenablement disposé ; mais les élèves de M. Delille avaient sollicité avec empressement et obtenu la faveur de porter le cercueil de leur illustre maître. Les quatre coins du drap mortuaire étaient portés par M. le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, président de la seconde classe de l'institut ; M. le comte de Ségur, grand-maître des cérémonies, membre de la même classe ; M. Villaret, évêque de Casal, chancelier de l'université, et M. le chevalier Delambre, secrétaire-perpétuel de l'institut pour les sciences mathématiques, collègue de M. Delille au collége de France.

Après la cérémonie religieuse, le cortége marchant aux flambeaux, a constamment traversé une foule considérable pour se rendre au cimetière du P. Lachaise, où un concours extraordinaire l'avait déjà précédé. Le corps ayant été placé près du lieu qui avait été disposé pour lui servir de sépulture, M. le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angély a pris la parole et a dit :

« Messieurs,

« Peu de jours se sont écoulés depuis que je déplorais au milieu de vous, l'absence d'un de nos plus illustres collègues, M. Delille, et déjà la mort l'a frappé, déjà nous sommes condamnés à pleurer sa perte.

» Bientôt recueillant les détails d'une vie si honorable et si laborieuse, la justice et la vérité parleront de son génie, éleveront des monumens à sa gloire.

» Aujourd'hui, messieurs, organe de notre commune douleur, je voudrais ne vous entretenir que de sa personne et non de ses ouvrages; je voudrais ne vous parler de ce qu'il fit que pour vous rappeller ce qu'il était.

» Plus tard, l'académie, la France feront entendre leurs regrets sur la perte du poëte dont ses contemporains ont été fiers, et dont la postérité sera orgueilleuse. Pleurons ensemble aujourd'hui le philosophe éclairé, l'homme sensible, le bienfaiteur généreux, l'ami fidèle.

» Le temps que d'autres esprits donnent à achever leur culture, celui de M. Delille l'employa à produire, et la traduction des Géorgiques, ouvrage de sa jeunesse, fut son premier titre à la gloire.

» Les grands-hommes ont des traits de caractère communs auxquels ils se reconnaissent; Voltaire les démêla dans M. Delille, et l'académie consacrant ce jugement

sur ce jeune poëte, lui décerna le triomphe à l'âge où on commence à travailler pour l'obtenir.

» Il s'en montra digne par une succession non interrompue de travaux importans et heureux.

» Le poëme des jardins parut le premier, et montra dans le traducteur le talent de créer d'après les grands modèles de l'antiquité.

» Bientôt, guidé par une amitié protectrice, il alla sur les ruines de la Grèce et d'Athènes élever un monument à l'une de leurs divinités, l'imagination.

» Fuyant les orages politiques après avoir essayé d'y résister, il revint s'ensevelir en France dans une retraite ignorée, et n'en sortit qu'après avoir conquis à notre littérature et avoir rendu français et les ouvrages et le nom de Virgile.

» Obligé de quitter une patrie où il avait osé avertir le crime de son avenir, il chanta près du lac, où coulèrent les larmes de Rousseau, le bonheur de la vie agricole dans *l'Homme des Champs*, et les merveilles de la création dans les *Trois Règnes de la Nature*.

» Depuis, emportant dans son cœur la pitié exilée de la France, comme Enée emportait ses dieux chassés d'Ilion, il éleva durant son séjour en Allemagne, un autel à cette divinité des cœurs tendres, devenue alors la divinité des ames courageuses.

» Le ciel terne de l'Angleterre où il se réfugia ensuite ne devait rien inspirer à celui qui avait vu le ciel de la Grèce, les campagnes de l'Asie et les montagnes des Helvétiens ; M. Delille déroba le *Paradis perdu* à ce peuple jaloux et orgueilleux à-la-fois de voir aussi Milton devenu Français.

» Enfin, sous de nouveaux et plus heureux auspices, la France revit M. Delille chargé de richesses créées ou conquises sur des bords étrangers.

» A cette époque, le sanctuaire des lettres se relevait sous une main réparatrice ; M. Delille y reprit sa place. Avec lui l'académie retrouva ses honneurs, la littérature sa richesse, la chaire de poésie sa doctrine, l'enseignement sa fécondité, l'amitié ses plaisirs.

» L'envie recule devant un grand talent, comme les autres passions devant un grand obstacle ; elle s'était armée autrefois contre les premiers succès de M. Delille, elle se cacha devant sa gloire ; et quand elle n'eût pas été réduite à en craindre, à en respecter l'éclat, comment n'eût-elle pas été désarmée par l'inaltérable douceur de celui que la critique amère ou injuste affligeait sans l'irriter, qui se défendit des envieux sans aigreur, comme il en triompha sans orgueil ?

» Mais quel bonheur est durable, quand la nature vend à l'homme ses dons, comme la société ses bienfaits ?

» Autant l'esprit de M. Delille était fort et organisé pour la pensée, autant son corps était faible et disposé pour la souffrance.

» Mais comme si la destinée n'eût pas voulu accabler tout-à-coup de sa perte, comme si elle eût voulu y préparer les lettres et l'amitié par des avertissemens successifs, M. Delille fut frappé à d'assez longues distances, par des infirmités douloureuses, par des atteintes menaçantes.

» Depuis long-temps il ne lui était donné de voir la nature et les hommes que par la fidélité de ses souvenirs ; sa mémoire était le dépositaire de tous ses trésors. Toutefois la providence avait laissé entière la meilleure partie de cet œuvre précieux de sa création. Toutes les facultés de M. Delille, comme un noble monument intact au milieu des débris, restèrent sans altération jusqu'au dernier coup qui l'a frappé.

» Il n'y a survécu que peu de momens, et le grand-homme s'est éteint sans douleur, couvert des pleurs de la piété conjugale, entouré des tendres soins de l'amitié.

» Pleurez, famille désolée, privée de votre ornement, de votre appui ;

» Pleurez, vous, ses plus anciens confrères ; premiers témoins de sa longue gloire ; et vous qui, sous le même titre, fûtes avec moi ses admirateurs et ses disciples ;

» Pleurez, éléves nombreux pour qui sa présence était une fête, ses paroles des oracles, son intérêt un bonheur ;

» Pleurez, amis fidèles, qui fûtes honorés de ses premières et constantes affections ; et vous, qui adoptés plus tard, avez été comme tous les derniers nés, plus chers encore à ce cœur sensible ;

» Pleurez! Les auteuls domestiques et ceux de l'amitié, les autels des muses et ceux de la patrie sont couverts de deuil : Pleurez ! Delille n'est plus ! Nous l'avons perdu pour jamais ;

» Pour jamais ? Je me trompe, messieurs ; ce n'est pas sur ta tombe, ô Delille, que le sentiment de ta perte peut être rendu plus amer par un si douloureux blasphême ;

» Des lieux où tu reposes, il me semble entendre encore ta voix touchante redire ces chants à la fois consolans et terribles où tu annonçais l'éternel avenir. En quittant la tombe révérée où leurs mains vont te déposer, que viendront plus d'une fois arroser leurs larmes, tes amis, tes confrères, tes disciples iront relire ces vers religieux où tu déposas ta foi et nos espérances ; et pensant alors à notre réunion future, nos pleurs auront moins d'amertume ; nous nous dirons : Consolons-nous amis, nous le reverrons, *nous sommes immortels !* »

M. Delambre, professeur d'astronomie au collége de France, secrétaire perpétuel de l'institut pour les sciences mathématiques, trésorier de l'université impériale, a pris la parole après M. le comte Regnaud, et a dit :

« Messieurs, vous avez entendu avec attendrissement l'hommage qui vient d'être rendu au poëte émule de Virgile et de Milton, au chantre des *Jardins*, du *Malheur*, de *l'Imagination* et de *la Nature*. Il appartenait à la voix éloquente qui gémissait naguères sur les *places qu'une triste absence laissait inoccupées* à l'académie française, d'exprimer ici les regrets de l'institut, de la France, et de la république des lettres, qui voit aujourd'hui vaquer l'une de *ces places*, et la plus difficile peut-être à remplir.

» Le collége de France qui se glorifiait aussi de compter M. Delille parmi ses membres les plus distingués, ne peut rester muet dans cette lugubre cérémonie; il ne peut taire des services éclatans rendus à l'instruction publique; tous ses professeurs se seraient à l'envi disputé l'honneur d'être les interprètes de la douleur générale; ils ont bien voulu le céder à celui qui dans son enfance avait eu l'avantage de recevoir les premières leçons publiques du grand-homme que nous avons perdu, et qui, dans une liaison non interrompue de plus de cinquante années, s'est vu successivement honoré du titre de son confrère à l'institut, au collége de France et à l'université impériale.

» Toutes les nations connaissent les succès de M. Delille comme poëte; sa réputation comme professeur n'était pas moindre; mais elle était nécessairement plus circonscrite, elle a formé cependant ses pre-

miers titres à l'estime de ses concitoyens.

» Aprés des palmes dans tous les genres, obtenues aux concours de l'université, et qui ont toujours annoncé des hommes d'un mérite éminent, le défaut absolu de fortune l'avait forcé d'accepter dans un collége de Paris des fonctions obscures qui ne le plaçaient pas même au dernier rang des professeurs de l'université : celui qui devait enrichir un jour notre langue poétique, fut réduit à donner à des enfans des leçons de syntaxe latine. A la destruction d'un ordre fameux, on lui offrit au collége d'Amiens une place de professeur d'humanités ; il saisit cette premiére occasion de passer des élémens de la grammaire à ceux de la littérature. Il préparait dès-lors le chef-d'œuvre des Géorgiques ; quoique le poëme latin ne fût pas l'objet particulier des leçons qu'il devait nous donner, il ne pouvait s'empêcher de nous en entretenir souvent. Il nous en développait le sens et les beautés ; dans ses explications il passait en revue toutes les imitations plus ou moins éloignées qu'il avait rencontrées dans nos poëtes français, dont il s'était enrichi la mémoire, la plus heureuse que j'aie jamais connue.

» Ceux qui l'ont entendu dans les séances académiques ou dans ses leçons au collége de France savent si jamais personne égala la grace et la chaleur entraînante avec laquelle il récitait les vers. Que ceux qui l'ont entendu plus tard se le représentent à l'âge

de vingt-quatre ans, ils pourront se faire une idée de ce que je devais éprouver dans ces explications auxquelles ne suffisait pas le temps ordinaire des classes, et qu'il avait l'excessive bonté de reprendre et de me continuer en particulier. Un demi-siècle d'intervalle n'a pu effacer ces impressions délicieuses auxquelles s'est joint un vif sentiment de reconnaissance dès que j'ai pu faire la réflexion que c'était à un enfant de 13 ans qu'il prodiguait ces trésors d'érudition, d'enthousiasme et de talent poétique. Quand il me fut donné de venir à Paris et d'y entendre des professeurs justement célèbres, j'y cherchai vainement, je l'avoue, cette alliance si rare d'un grand talent avec la science et le goût. Elle ne s'y montra, du moins à ce degré, qu'au temps où M. Delille fut ramené sur un théâtre plus digne de lui. L'université venait d'obtenir la fondation d'un corps d'agrégés destinés à remplacer les professeurs absens ou malades. Les titres que réunissait M. Delille le dispensaient de toutes les épreuves, il n'eut qu'à se montrer pour être admis; et presqu'aussitôt il fut nommé à la chaire d'humanités du collége de la Marche.

» C'est là qu'il publia ses Géorgiques, c'est là que plus d'une fois je l'ai vu, fatigué des succès qu'il commençait à obtenir dans les sociétés les plus brillantes, former le projet de renoncer au monde pour cultiver dans la retraite son talent poétique et se

laissant entraîner sans cesse à cette aimable facilité de caractère qui le rendait incapable de résister aux sollicitations et aux douces violences de ses nombreux amis.

» Le succès de ses Géorgiques, de cette traduction qu'on s'accordait à regarder comme impossible à la poésie française, devait lui ouvrir les portes de l'académie. On lui opposait le préjugé qui prononçait l'incompatibilité entre le fauteuil académique et la chaire de professeur. Il triompha de cet obstacle, mais il ne tarda pas à sentir la difficulté de concilier tant de devoirs ; il désira plus de loisir, il en trouva au collége de France, dont un académicien, membre estimé de l'université, M. le Beau, lui facilita l'entrée. Il y devait professer l'éloquence ; mais il était né pour la poésie ; un échange heureux avec un de ses confrères mit tous les littérateurs de Paris à portée de profiter de ces explications poétiques, qui sortent du cercle plus étroit où doit se renfermer un professeur ordinaire, et dont peut-être il n'avait encore été donné qu'à moi seul de jouir pleinement.

» Le collége de France a long-temps retenti des applaudissemens que sa verve arrachait à de nombreux auditeurs. Le feu, l'action qu'il mettait dans ces conférences ébranlaient sa faible constitution ; il sentit le besoin de quelque repos et celui de revoir les objets les plus habituels de ses chants ; ses amis secondaient ou faisaient naître en

lui ce désir; il fut donc forcé plus d'une fois d'interrompre ces leçons qui attiraient une si grande affluence, il était alors remplacé par l'estimable traducteur de Perse, son ami dès long-temps, et depuis, son collègue à l'institut (M. Sélis). Une absence plus longue fut occasionnée par nos troubles ; quelques esprits sévères lui en firent un sujet de reproche. Sans doute il était permis de regretter qu'il ne fût pas resté à son poste ; mais en quelque lieu qu'il habitât ou bien qu'il allât chercher de nouvelles inspirations, n'était-il pas toujours le poëte de la France? En devions-nous moins jouir du fruit de ses veilles? Eh ! Que reprocher à l'ami de la paix, qui de ses courses utiles nous rapportait les Géorgiques françaises, l'Enéide et le Paradis perdu, l'Imagination et les Trois Règnes?

» Quelle reconnaissance n'était-il pas en droit d'attendre pour tant de productions précieuses ! Cette reconnaissance ne fut pas universelle. L'esprit de parti fit entendre une voix, étouffée bientôt par les applaudissemens publics ; à en croire ses détracteurs, il ne revenait que pour fréquenter les palais des grands et reprendre les chaînes dorées qu'il regrettait. Il leur avait répondu d'avance en choisissant pour sa demeure le quartier le plus solitaire de Paris; il revint depuis occuper l'asyle modeste que lui pouvait offrir le collége de France; là, il ne vivait que pour l'amitié et la poésie.

Quatre attaques successives de la maladie qui vient de l'enlever, lui avaient ôté les moyens de se livrer aux fonctions de l'enseignement. Il retrouva quelques forces pour installer l'élégant et fidèle traducteur des *Bucoliques*, qu'il avait demandé pour suppléant. On n'oubliera jamais cette séance mémorable où, entouré de sa famille, aux acclamations de ses confrères, et d'une jeunesse attendrie, il exprimait en vers si touchans et si beaux, les plus doux sentimens de son cœur et ses volontés suprêmes. Hélas! C'était la dernière fois que sa voix devait se faire entendre sous ces voûtes. C'est par ce triomphe du talent uni à la plus douce sensibilité, que s'est vu terminée la carrière la plus brillante que jamais professeur ait parcourue. J'avais reçu sa première leçon, j'ai joui de la dernière; il m'honora d'une amitié constante; puisse cette réunion heureuse de circonstances donner quelqu'intérêt à ce faible hommage que j'appose sur la tombe de l'homme aimable et du grand poëte que nous regrettons ».

M. Arnault a succédé à M. Delambre, et s'est exprimé en ces termes :

« Messieurs,

» L'université doit aussi un tribut d'éloges et de regrets à l'homme immortel dont nous accompagnons ici les restes. M. Delille rivalisait de droit avec nos plus anciens professeurs par la durée de ses services,

et dans leur éclat n'était rivalisé par personne. Les moyens qui faisaient sa gloire dans l'institut, doublaient de valeur dans l'université, où il fournissait à-la-fois des leçons et des exemples, et à laquelle il appartint presque en naissant; dans l'université, qu'il étonna pendant plus de 60 ans, soit comme élève, soit comme maître, et qui, par cela même qu'elle fait une perte plus grande que tout autre corps littéraire, doit trouver plus difficilement les termes propres à faire connaître toute l'étendue de sa douleur.

» Mais que me reste-t-il à dire, à moi qui me fais ici l'organe de ce corps illustre? Que me reste-t-il à dire pour peindre ce que nous éprouvons sur les bords de cette tombe qui n'engloutit pas tout?

» Les orateurs que vous venez d'entendre n'ont-ils pas développé ce que nous pensons; et ce que nous sentons, n'est-il pas encore plus éloquemment exprimé par ces sanglots qui couvrent ma voix, par ces larmes qui se confondent aux miennes? »

M. Le Dieu, étudiant en droit, l'un des élèves de M. Delille, s'est alors présenté et a obtenu la permission de prononcer le discours suivant :

« Souffrez que la jeunesse s'approche aussi de la tombe d'un grand-homme, et qu'elle y vienne épancher sa douleur. Permettez-lui d'y déposer, après vous, l'hommage de sa reconnaissance et de ses regrets. C'est

surtout à l'âge du sentiment à louer et à pleurer le poëte du sentiment.

» Cette qualification, qui la mérita mieux que M. Delille? Relisez ses chefs-d'œuvres et ses nombreux ouvrages; dans chacune de leurs pages, vous retrouverez ses titres humides encore des larmes qu'ils ont arrachées à vos yeux. Là, toujours c'est son ame qui parle; toujours c'est au cœur qu'elle s'adresse; c'est de la vertu, c'est de la nature qu'elle l'entretient, et vers le bien qu'elle le dirige.

» Mais la sensibilité, caractère principal du poëte illustre que nous regrettons, n'était pas seulement l'artifice et le charme de ses écrits. Elle se manifestait sur-tout dans sa conduite, dans ses affections, et il l'aimait dans les autres. Ce grand-homme chérissait les jeunes gens, et il se glorifiait de leur amitié. Lui demandait-on pourquoi : « C'est qu'à leur âge, disait-il, elle est un » sentiment? » Aurait-il reconnu, et serait-il vrai que plus tard elle n'est souvent qu'un calcul?

» Pour nous, fiers d'une préférence si honorable, nous y avons répondu. Toujours nous avons payé du plus tendre retour l'attachement de l'interprête de Virgile et de Milton. Nous nous disposions à lui donner une nouvelle preuve d'amour. Déjà sa couronne tressée de nos mains était prête à ceindre son front. Déjà l'heure était arrivée, nous espérions..... Hélas! et il n'y

avait plus d'espoir ! Nous nous étions réunis pour sa fête ; et nous avons suivis sa pompe funèbre ! Homme immortel ! La fatalité qui vient d'éteindre ton génie, n'a point éteint dans nos cœurs l'amour que tes talens et tes vertus y ont allumé. Du séjour de la gloire, daigne abaisser tes regards sur ces lieux : vois-nous, pressés autour de tes restes, leur présenter nos dernières offrandes, et souris au vœu que nous faisons de t'aimer toujours, d'aimer toujours la vertu et la nature.

» Ah? si la voix de ton jeune ami peut encore émouvoir ton ame, ô Delille ! ô mon maître ! ô mon père ! (ta bienveillance me permettait, me demandait ces doux noms) entends-le déplorer une perte prématurée, ne trouver de consolation que dans l'expression de sa douleur, et, malheureux émule d'une épouse et des sœurs les plus tendres, jurer fidélité à ta mémoire, et assiduité à tes écrits et à ton monument ».

LITTÉRATURE.

EPITRE A MES AMIS,

Sur les changemens de l'amour en France, depuis l'époque de la chevalerie jusqu'au siècle actuel.

En devisant près de la *Table-Ronde*,
Nous avons tous, amis francs et joyeux,
Bu le nectar d'une muse féconde,
Comme on savoure un vin délicieux.
Or maintenant laissez-moi vous redire
Comment l'Amour, infidèle aux statuts
Des chevaliers, réunis chez Artus,
Perdit, hélas ! son sceptre et son empire :
Le fat rira ; vous, sachez, loin d'en rire,
Reconquérir leurs antiques vertus.

Tout excès nuit ; c'est ma thèse en substance.
Il s'éclipsa ce bel âge où la France,
Dans les combats, les fêtes et les jeux,
Suivait de l'œil ces redoutables preux
Qui du beau sexe adoraient la puissance :
On vit l'Amour, rodomont belliqueux,
Outrer enfin sa ridicule audace,
Rider ses traits, abandonner sa grace,
Prendre l'écu du fou sénéchal Queux.
Un romancier, dans plus d'une anecdote,
Peignit alors le maigre Don-Quichotte

Qui, se donnant pour redresser des torts,
Par monts, par vaux, en sa folle marotte,
Allait trottant et bravant mille morts ;
Puis, endetté dans mainte et mainte auberge,
Se retira, le casque tout rouillé,
Sur un cheval rétif et dépouillé,
N'ayant pour bien qu'un tronçon de flamberge,
Et vint s'offrir, manchot, l'œil éraillé,
Devant sa belle, à trente ans encor vierge....
Avec raison Cervantes l'a raillé.

L'Amour, tombant dans un excès contraire,
Fut s'amollir à la cour d'Henri trois ;
Là, délaissé des graces, de sa mère,
Il se soumit aux plus honteuses lois,
Et la beauté n'eût plus le don de plaire.
Mais de Henri, le plus grand de nos rois,
L'ame, heureux moule où venait se refondre
L'honneur loyal des Français d'autrefois,
Changea les mœurs, et l'Amour plus courtois,
Couvert d'acier, fit rougir, sut confondre
Les vils mignons qui s'arrogeaient ses droits.

Dans une cour brillante, mais austère,
Ce Dieu charmant, sous Louis, déjà vieux,
Vit s'altérer son naïf caractère ;
Froid, empesé, dévot, sententieux ;
Du fier monarque il prit l'air sérieux.
Environné de belles mijaurées,
Le pauvre enfant, devenu Céladon,
Craignait, au sein de ces prudes titrées,
De se livrer à son tendre abandon :
Privé de traits, d'arc et d'ailes dorées,
Pour sa compagne il avait la Raison !

Il eût péri dans cette cour sévère,
Si quelquefois, bien loin de Maintenon,
Avec les jeux, conduit par le Mystère,
Il ne se fût déridé chez Ninon.

Aussi des mœurs régnait l'hypocrisie;
Le courtisan, l'homme de qualité,
Baillant d'ennui, las de leur dignité,
Comme les Dieux l'étaient de l'ambroisie,
S'humanisaient, et de la bourgeoisie
L'orgueil flattait la sotte vanité.
Là, secouant le poids de l'étiquette
Pour égayer leur ennui libertin,
Loin de Versaille, et d'un pied clandestin,
Ils s'en allaient au jeu de *la bassette*,
D'un cœur novice essayer la conquête,
Ou présider aux honneurs d'un festin.
Là, du marqius l'aimable impertinence,
L'air décisif et le ton cavalier
Du mousquetaire, en habit d'ordonnance,
Plaisaient bien plus aux dames de finance
Que les égards du président altier
Et les soupirs de l'humble roturier,
Vu d'un œil froid, comme sans conséquence.
Mais soit qu'encor Paris singeât la cour,
Et que des mœurs la cour maintînt l'école,
Soit que la mode, à la beauté frivole
Fît respecter le code de l'amour,
On encensait ce dieu comme une idole
Qu'on ne pouvait renverser en un jour.
Ces beaux marquis séduisans, mais perfides,
Faisaient la guerre aux principes des mœurs,
Sans toutefois attaquer en vainqueurs

Les préjugés des épouses timides
N'osant encore se livrer à leurs cœurs.
Le jeu muet de la coquetterie
Disait beaucoup, du sourire et des yeux
Applaudissait à la galanterie
D'un madrigal, au jargon précieux,
Et passait même au jeune audacieux
Des billets doux, et mainte agacerie,
Ou le grondait d'un air tout gracieux ;
C'était là tout.... Pour cacher les épines
Dont la Pudeur avait semé leurs pas,
Ces fats brillans, de leurs beautés divines
Louaient entr'eux les graces, les appas,
De leurs faveurs se targuaient, mais tout bas,
Puis confiaient aux moqueuses Nérines
Leur désespoir, et ne s'en vantaient pas (1).

L'Amour gêné sous l'état despotique
Où gouvernait l'Hymen trop exigeant,
Brûlait déjà de vivre en république :
Alors parut le célèbre Régent
Dont, à son gré, le génie indulgent
Vint abolir le code platonique.
Tout aussitôt, à la cour, à Paris,
Un être vain, *l'Homme à bonnes fortunes*,
En dénigrant par des demi-souris,
Des vieilles mœurs les vertus importunes,
Fronda l'Hymen et dauba les maris.

---

(1) Cette faible esquisse des mœurs sous Louis XIV, est parfaitement mise en scène dans le *Misantrope* et autres pièces de Molière. Tant il est vrai, comme l'a dit spirituellement un auteur comique moderne très-distingué : *Que les comédies sont les portraits de famille d'une nation.*

Tel qu'un Gracchus prêchait les lois agraires,
Le novateur dans l'Empire galant,
Du *Boute-en-train* émule turbulent,
Fit retentir des plaintes téméraires
Contre son code et ses droits féodaux,
Contre son joug, le plus lourd des fardeaux,
Et ces maris qui, tyrans arbitraires,
S'opposaient tous aux plaisirs sociaux
De tant de fats, encor célibataires.
Qu'arriva-t-il ? Le pauvre Hymen banni
Dans son malheur n'eut plus ni paix, ni trève;
Jusqu'en province il fut même honni,
Et, sous les yeux de l'austère Genève,
Le *Libertin* forma plus d'un éleve (1).
L'amour devint un caprice, un désir,
Un feu follet, un rapide plaisir
Qui dans les cœurs ne laissait nulles traces;
Les sentimens, au lieu de l'embellir,
Furent taxés d'hypocrites grimaces;
Voir, faire un choix, se livrer et jouir,
Passa dès-lors pour l'abandon des graces.
L'Hymen perdit tous ses droits de seigneur;
Le ridicule atteignit ses Lucrèces.
Et lorsqu'un fat, éhonté suborneur,
Avait flétri par d'impures tendresses
L'aimable Lise, ou Rose encore en fleurs,
En se riant de ses lâches faiblesses,
A leurs maris il croyait faire honneur.

Un tel excès fut de peu de durée :
L'Hymen jaloux s'en révolta, dit-on,

(1) Il s'éleva jusques sous les murs de Genève une secte galante qui prit le nom de *Libertins*. Voyez l'histoire de M. Picot.

Et pour sa cause armant plus d'un Caton (1),
Sut ramener la femme censurée
Au noble orgueil qui craint l'opinion,
Argus malin dont la vue éclairée
Suit les faux pas des beautés en renom.
Le sexe alors dut sentir et se dire
Que la pudeur qui charme, touche, attire,
Lorsqu'on s'en voit doucement repoussé,
Seule, pouvait rétablir son empire
Par le désordre à ses pieds renversé.
Tardifs projets ! aux mœurs de la régence
Succéda bien une feinte décence ;
Humilié, remémorant ses torts,
Le sexe, au gré de généreux efforts,
Reprit le sceptre, et prit sous sa défense
La loyauté, l'amour et la constance.
Mais, en un jour apprend-il à régner ?
Il est né faible, et la troupe galante
Imagina, pour mieux le dominer,
Une tactique adroite, insinuante.
Désirait-on séduire une beauté ?
Si ses vertus exigeaient un long siége,
L'Hypocrisie, au regard affecté,
Avec lenteur, tantôt creusait le piége
Où succombait sa superbe fierté :
Voulant tantôt lui cacher sa défaite,
Elle feignait un respect langoureux,
Et, sous le joug d'un amour malheureux,
On la voyait humilier sa tête :
Lui cédait-on ? L'amant présomptueux

(1) Les philosophes moralistes et législateurs, tel que Montesquieu, J.-J. Rousseau, Raynal, etc., etc.

Se relevait, et, fier de sa conquête,
En jouissait en despote orgueilleux.
Ainsi, par air, par point d'honneur, peut-être,
(L'honneur alors, plein de fatuité,
Se confondait avec la vanité (1);
Le militaire, habile petit-maître,
Mettait plus d'art, plus de combinaisons,
En assiégeant le cœur d'une maîtresse,
Qu'il n'eût fallu de génie et d'adresse
Pour renverser des tours et des bastions,
Et s'emparer de telle forteresse.

Mais en dépit de tant d'habileté,
L'or fut la clef de ces forts redoutables,
Pour nos Folards souvent inexpugnables;
Certain auteur dit un jour : « La beauté
» Prodigue l'or, ses loisirs, la santé :
» Vous, profitez des momens favorables
» Que la fortune offre à l'avidité;
» De l'or! de l'or! et vous serez aimables »,
Barême a dit : Des galans officiers
Tomba soudain l'inutile tactique;
Plutus régna, sa baguette magique
En Adonis changea nos gros banquiers,
Et les Amours devenus financiers,

(1) « Si chaque siècle a ses mœurs, chaque siècle a sa comédie », a dit encore M. Etienne. Les deux époques de la régence et du règne de Louis XV confirment cette observation. *Les Bourgeoises à la mode*, *le Chevalier à la mode*, *l'Homme à bonne fortunes*, peignent les mœurs de cette première époque; *la Coquette corrigée*, *les pièces de Marivaux*, etc., nous retracent celles de la seconde.

Mirent les cœurs d'un sexe né pudique,
Au taux courant de la place publique (1).
Oui, que Mondor, épris d'une beauté,
Voulût sans art, sans assiduité,
Fixer ses yeux, s'attirer son sourire,
Changer bientôt son amour en délire
Sans les chagrins de la rivalité;
Hôtel, pompons, diamans, équipage,
Cent mille écus, et ces cadeaux d'usage
Qu'on obtenait dans des jours de gaîté;
C'était assez pour qu'en amant gâté
L'heureux Crésus s'arrogeât l'avantage
De posséder ses charmes, sans partage,
Tant que durait le tacite traité.
Je m'attends bien qu'une langue indiscrette
Me parlera de ce bel étourdi
Qui, par sa taille et son âge enhardi,
A cette belle osait conter fleurette:
Chut!... Elle sait, fort tendre et non coquette,
Se relayer d'un amour engourdi
Avec scrupule, et la nuit en cachette:
Mais grace aux soins de la fine soubrette,
Mondor est sûr qu'on n'adore que lui;
Au déjeûner, sans soupçon, sans ennui,
Il vient, content, s'asseoir à sa toilette....

---

(1) Cette dernière époque des mœurs de la fin du 18e. siècle est sans doute la plus avilissante pour l'amour: elle est aussi peinte par nos comiques modernes. On sent toutefois que les femmes galantes dont on parle ici, n'étaient point de la *bonne compagnie*, quoiqu'elles affichassent dans Paris un luxe scandaleux, prix infâme du trafic de leurs charmes.

Un grand malheur pouvait seul advenir,
Malheur cruel ! qui forçait sa maîtresse
A l'effacer de son cher souvenir,
Lorsqu'au comptoir la fortune traîtresse
D'un noir crayon lui marquait l'avenir :
Aussi Phryné, calculant sa tendresse,
Suivait du cours et la hausse et la baisse
Ou pour l'accroître, ou pour la ralentir.
Si donc mon homme avait fait banqueroute,
Dès ce jour même il cessait d'être amant,
Et sa beauté, d'ingratitude absoute,
L'abandonnait, prenait une autre route,
Comme le fer attiré par l'aimant.
« Quelle union ! était-elle assortie » ?
Dira peut-être avec un peu d'humeur,
La douce Eglé qui, de la sympathie,
A fait toujours son unique bonheur ;
« Prétendez-vous, dans un tableau menteur
» Par la satire et par la calomnie
» Peindre l'amour et l'histoire du cœur » ?. ..
O mes amis, appaisez sa colère ;
C'est à regret que d'un siècle immoral
Je suis ici l'avocat général :
Un plus beau siècle aujourd'hui nous éclaire ;
Tout a changé ; le bien succède au mal.
Voyez déjà que d'épouses fidèles !
Le *court-mantel*, loin d'aller de travers,
S'alongerait jusqu'aux pieds de nos belles (1) :
Mais pour complaire à des maris pervers
En ferait-on des épreuves nouvelles ?

---

(1) Le *court-mantel*, charmante fiction du poëme de *la Table-Ronde*. Voyez le chant XIVe.

Gardons-nous en, n'imitons point Artus ;
Maris, jouons un plus généreux rôle ;
Croyons plutôt nos femmes sur parole,
Et que la foi nous prouve leurs vertus....

Vous souriez ? Trève de badinage ;
Apprécions le bonheur du ménage,
Et vivons-y, sans éclat et sans bruit ;
Il est si doux de se dire en soi-même :
« Je suis aimé de l'épouse que j'aime ;
» De notre amour ma famille est le fruit :
» En nous voyant, on l'admire, on m'envie ;
» Et, comme un jour s'écoule notre vie,
» Tant notre cœur est heureux et jouit » !

CHARLES MULLOT (de la Gironde).

LES CRIMES ET LE CHATIMENT,

APOLOGUE.

Rarò antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo. (HORAT.)

Au Ténare enfermés, jadis, de leurs prisons
Les Crimes brisèrent la porte :
Sur la terre aussitôt l'infernale cohorte
Fondit, et l'infecta de ses mortels poisons.
Tout fut changé dans la nature.
Au feu de leur haleine impure,
Vous eussiez vu l'herbe des prés jaunir,
Les fruits se dessécher et les moissons périr.
Dans les cités, la Discorde sanglante,
A la langue perfide, au regard inhumain,
Sema le trouble et l'épouvante.

Les Crimes, se livrant à leur joie effrayante,
En triomphe marchaient, se tenant par la main ;
Quand l'un d'eux, par hasard, regardant en arrière,
Sur la route apperçut le Châtiment boîteux,
A pas lents et tardifs, se traînant après eux.
« Ah! ah! cria la troupe entière,
» (En se moquant et riant aux éclats)
» De ce train-là tu n'avanceras guère,
» Pauvre éclopé! Jamais tu ne nous atteindras ».
— Mais lui : « Courez, dit-il, courez, vils scélérats!
» La vîtesse de votre fuite,
» Et la lenteur de ma poursuite
» De mon juste courroux ne vous sauveront pas ».

DE KÉRIVALANT.

L'HOMME UNIVERSEL,

IMITATION.

Declamas belle, etc. MART. Lib. 2, ep. 7.

A t'entendre, mon cher Maxime,
Ton talent est universel.
Homme docte et spirituel,
Beau parleur et penseur sublime,
Poëte, légiste, orateur,
Astronome, commentateur,
Tu crois que rempli de génie,
Ton cerveau, vaste réservoir,
Est une autre Encyclopédie,
Où loge tout l'humain savoir.
Danseur brillant, chanteur habile,
En traits fins, en bons-mots fécond,

D'une allure toujours mobile,
On te voit contrefaire Gille,
Ou le philosophe profond.
Est-ce tout?... Non; que je t'admire!
A la paume, au jeu, dans un bal,
Tenant le compas ou la lyre,
Tu prétends n'avoir point d'égal.
Faut-il qu'enfin je te le dise?
J'y consens : mais retiens-le bien!
Ta jactance n'est que sottise;
Voulant être tout.... Tu n'es rien.

Par le même.

LES AVANTAGES DU TALENT.

MART. Liv. V, ép. XIII.

J'ai toujours été pauvre; oui, Chrysès, je l'avoue;
Mais non pas inconnu, ni dans l'obscurité :
Chacun dit, le voilà! L'on me cite, on me loue:
J'obtins, dès mon vivant, une célébrité
Que peu d'auteurs ont due à la postérité.
Pour toi, de tes palais, où brille la dorure,
Cent colonnes de marbre ornent l'architecture;
Tes immenses guérets se couvrent de moissons,
Et tes nombreux troupeaux, des plus belles toisons :
Tes coffres sont pleins d'or... Mais apprends à connaître
En quoi, sur tes grands biens, l'emporte le talent!
Je puis, ainsi que toi, devenir opulent :
Ce que je suis, Chrysès, tu ne peux jamais l'être.

Par le même.

LA MORT DU TASSE.

POÈME ÉLÉGIAQUE.

Clément Huit veut enfin, pour venger un grand-homme,
Du laurier d'Apollon le décorer dans Rome.
Cédant aux nobles vœux d'un pape ami des arts,
Le Tasse revoyait la ville des Césars.
Après tant de tourmens, un destin si contraire,
A ses persécuteurs on vient de le soustraire ;
Et toute l'Italie avec empressement
Prépare son triomphe et son couronnement.

La veille de ce jour, à travers des ruines,
Il parcourait pensif l'une des sept collines :
Ici, dans le Forum, les citoyens romains,
Libres, forgeaient les fers du reste des humains ;
Là, Numa vers le soir consultait Egérie ;
Là, Brutus immola ses fils à la patrie ;
Là, Cicéron sauva Rome des factieux ;
Et, plus loin, Scipion vint rendre grace aux Dieux.

Le Tasse rêve alors : son heureuse pensée
Par un songe flatteur est mollement bercée.
Au pied du monument de l'Homère latin
Il a vu s'élever sa grande ombre ; et soudain
Se détache un rameau de ce laurier fertile
Qui renaît de lui-même au tombeau de Virgile.
Son ombre harmonieuse exhale des accens,
Et le Tasse s'éveille à ses sons ravissans.

Cependant le soleil achevait sa carrière,
Et lançait sur le monde une oblique lumière.

Le poëte, de l'astre observant le déclin,
S'attendrit, et déjà croit toucher à sa fin.
Le feu des passions et le feu du génie,
Et sa captivité, source de sa folie,
Ont hâté de ses sens l'importune langueur;
Son esprit seul conserve encore sa vigueur.
En contemplant, non loin d'un monument superbe,
Les débris que le Tems ensevelit sous l'herbe,
Il pense à ces mortels, nobles infortunés,
Comme lui, par le sort à souffrir condamnés,
Et de ses longs malheurs son ame se console.
La roche Tarpéienne est près du Capitole....
Ce triste souvenir accable ses esprits.
Mais pourtant de la gloire il recevra le prix;
De Pétrarque son front doit ceindre la couronne,
Et demain au génie un peuple entier la donne.

Le Tasse languissant regagne ses foyers,
Et voit de noirs cyprès mêlés à ses lauriers.
Ses amis, sur le seuil, avec impatience,
Pour le féliciter attendaient sa présence.
Il se sent défaillir.... Près de son lit rangés,
Tous d'un malheur prochain paraissent affligés.

Bientôt sa fièvre augmente, et d'un air triste et sombre:
« O mes amis, dit-il, vous couronnez mon ombre!
» Le laurier qui m'attend sans doute m'est bien doux,
» Puisque j'ai le bonheur de l'obtenir de vous.
» Quelle longue infortune a pesé sur ma vie!
» Sans cesse harcelé par la Haine et l'Envie,
» Je n'ai fait qu'effleurer la coupe de l'Amour.
» Je fus privé sept ans de la clarté du jour.
» Alphonse! quel barbare! et par quelle vengeance
» Au fond des noirs cachots il accrut ma souffrance!

» J'étais seul, et mon cœur qui long-temps a gémi,
» Ne pouvait s'épancher dans le cœur d'un ami.
» Pour calmer les tourmens de mon ame ulcérée,
» Je croyais voir en songe une amante adorée.
» Dans ces lieux où les jours sont de secondes nuits,
» Que de fois son image a charmé mes ennuis !
» Pour elle je pensais et j'écrivais encore ;
» J'écrivais, en pleurant, le nom de Léonore.
» D'un amour combattu le funeste poison
» Venait par intervalle obscurcir ma raison ;
» Mais la raison rentrait dans mon ame offensée,
» Et cet amour lui-même éveillait ma pensée.
» Souvent j'aurais voulu revoir mon Godefroi ;
» Mais tout, sur ce poëme, augmentait mon effroi.
» Alphonse à mes désirs refuse de le rendre.
» Je sollicite en vain... Mais que viens-je d'apprendre ?
» Mon poëme imprimé paraît dans l'Univers.
» Mon nom remplit le Monde, et je suis dans les fers !
» Ces fers, vous le savez, je les romps avec peine,
» Et je semble en tout lieu traîner encore ma chaîne.
» Toujours errant, proscrit, je suis persécuté
» Jusqu'au dernier moment par la fatalité.
» Quand sous des traits vengeurs l'envie enfin succombe,
» Je viens chercher la gloire, et je trouve la tombe.
» Une langueur mortelle affaiblit tout mon corps ;
» Les maux, plus que les ans, ont usé ses ressorts,
» Et j'expire.... Ah ! du moins, que mon ame exhalée
» Au sein du Dieu vivant repose consolée » !

En achevant ces mots, il tombe dans les bras
Des amis généreux qui pleurent son trépas.

Mais c'est le lendemain qu'on célèbre la fête,
Et pour un grand triomphe un grand peuple s'apprête.

Du Tasse enveloppé d'un vêtement de deuil
Le corps est étendu dans un pompeux cercueil.
La foule à flots pressés accourant dans le temple,
De ses yeux attendris l'admire et le contemple.

Bientôt au Capitole un cortége nombreux
S'avance, et pousse au ciel ses regrets douloureux.
Des vierges, des enfans, selon l'antique usage,
Répandent à l'envi des fleurs sur son passage.
Le pape enfin paraît, des grands environné,
Et du mort glorieux le front est couronné.

Quand la nuit eut mis fin à ces honneurs funestes,
Du Tasse à Saint-Onuphre on rapporta les restes;
Et sur la pierre étroite on inscrivait ces mots :
« Le Tasse ici jouit de l'éternel repos ».
Mais depuis, au milieu de cet asile auguste,
S'élève son tombeau que couronne son buste;
Et l'étranger sensible éprouve à cet aspect
Un mélange pieux d'amour et de respect.

FAYOLLE.

SPECTACLES.

Théatre du Vaudeville.

Le Jeune Philosophe, ou *se Mariera-t-il?*
Comédie mêlée de vaudevilles.

Il faut que les hommes de lettres qui composent le comité de lecture du théâtre du Vaudeville, soient d'une constitution bien robuste, qu'ils soient tourmentés d'une insomnie bien violente pour écouter, sans dormir du sommeil le plus profond, les pièces qu'on lit devant eux chaque semaine, et que, par vengeance sans doute, ils condamnent les acteurs à jouer et le public à entendre. Ah! de grace, messieurs du comité, ne vous vengez plus....... Eh quoi! vous nous donnez *le Rève*, nous sifflons; vous nous offrez *la Tour de Witikind*, nous plaignons le plus gai de nos romanciers d'avoir été ainsi défiguré; vous nous présentez *le Cimetière du Parnasse*, nous levons les épaules; *le Mari par hasard*, les amis applaudissent; les gens raisonnables gardent le silence. Enfin nous nous croyons à l'abri de vos persécutions, et déjà un ouvrage charmant, où règnent la gaîté la plus originale, la franchise la plus aimable, où les

saillies heureuses, les traits piquans se succèdent avec rapidité, *Pierrot*, nous a fait oublier et les torts de ses devanciers, et les sottises de ses successeurs, quand tout-à-coup, jaloux de nos plaisirs et fidèles à votre systême, vous nous punissez d'avoir ri un instant en nous offrant un somnifère plus parfait que tous les autres.... *le Jeune Philosophe.*

On s'attendait à voir un de ces jeunes étourdis qui forment chaque jour des projets de sagesse, que la raison séduit, que le plaisir entraîne; inconstans par habitude, fidèles par caprice, qui hésitent à s'engager dans les liens de l'hymen, parce que, long-temps railleurs, ils craignent d'être raillés à leur tour. Ce caractère pouvait présenter quelques contrastes agréables, donner lieu à quelques situations vraiment comiques; on pouvait encore glaner avec succès après la moisson de Destouches. Mais l'attente du public a été bien trompée : le héros de la scène nouvelle, Saint-Clair, est tout simplement un petit pédant bien froid, bien ennuyeux, qui prend pour guide l'homme le plus aimable, le plus spirituel, le plus sensé du monde, La Bruyère, et cependant ne fait et ne dit que des sottises; son oncle, riche négociant, veut lui donner, avec cent mille écus de dot, la main d'une femme charmante et qu'il aime depuis long-temps. Graces, beauté, talens, Eugénie réunit tout ce qu'il faut pour plaire : mais

notre philosophe est arrêté par un scrupule assez singulier : il n'a pour toute richesse que sa jeunesse et son amabilité ; il tremble d'être accusé d'avoir cédé à un vil intérêt. On le presse ; il balance. Il est résolu à rester garçon : on lui fait cependant observer que son refus est une injure sanglante pour Eugénie, qu'il la compromet, et que le seul moyen de tout réparer est de se faire refuser par la jeune personne. Persuadé qu'Eugénie, irritée de sa conduite, ne voudra plus entendre parler d'hymen, il est le premier à signer le contrat que le notaire le lui présente. . . . Mais quel est son étonnement ! Eugénie qui n'a pas de rancune, qui ne veut pas avoir fait inutilement la plus jolie toilette, s'être parée du bouquet virginal, Eugénie s'empresse de mettre sa signature au bas de la sienne. Vous croyez peut-être que la pièce est finie ? Tout le monde le croirait comme vous, lecteurs ; eh bien ! il n'en est rien : le nouveau marié, pour expier ses torts, est obligé d'entendre deux enfans lui réciter, ou plutôt lui chanter le compliment le plus niais qu'il soit possible de trouver dans *le Parnasse du Sentiment* (1).

Comme on ne peut pas faire deux choses à la fois, le public, pendant toute cette scène, sifflait quand il ne bâillait pas, et

(1) Almanach chantant, où il y a des couplets pour toutes les fêtes, tous les mariages, etc.

bâillait quand il ne sifflait pas. Il faut bien s'occuper. Lorsque le rideau fut baissé, une petite voix grêle, partie de je ne sais quel coin de la salle, cria l'auteur! l'auteur! Saint-Léger, qui avait fort bien joué un mauvais rôle, vint gravement nous apprendre que la pièce était de MM. Radet et Coupigny.

L'auteur d'*Honorine*, du *Prix*, de *Pauline*, de *la Matrône d'Ephèse*, peut se consoler facilement d'une chute ; mais quel parti doit prendre son collégue, qui n'est guére connu au théâtre que pour avoir composé, lui quatrième, je crois, une ou deux petites pièces ? Quel parti doit prendre cet infortuné collégue ? Celui de continuer à faire des *romances*, genre dans lequel il n'a point de rivaux, puisqu'on l'a souvent entendu dire, en parlant de l'auteur de *Charles IX*, « Chenier tient le sceptre de la tragédie, et moi, j'ai celui de la romance ». Soupirez-donc des romances, M. de Coupigny ! votre tempérament naturellement tendre, mélancolique, ne convient pas du tout au genre malin et enjoué du Vaudeville.

Le Billet Trouvé, pièce imitée de l'allemand, sans mariage et sans unité de lieu.

Aux grands maux les grands remédes. Le Vaudeville, fatigué de ses chutes, ou, ce qui revient au même, de ses demi-succès, a fait comme un malade désespéré, qui, se voyant

voyant abandonné des médecins, a recours à l'orviétan. En effet, il ne fallait rien moins qu'un danger véritable pour faire admettre à ce théâtre une pièce *imitée de l'allemand, sans mariage et sans unité de lieu*, selon les auteurs, et à laquelle il manque beaucoup d'autres choses, si l'on s'en rapporte au public. Ce petit essai, n'ayant pas réussi, je conseille au Vaudeville de reprendre un certain régime dont il se trouvait très-bien, il y a quelques années, et dont il a eu tort de s'écarter. Beaucoup d'esprit, de la gaîté, un peu de malice, quelques jolis couplets; voilà tout ce qu'il faut. Les auteurs de la pièce le savaient si bien, autrefois! Pourquoi ne veulent-ils plus s'en souvenir? Pourquoi le machiniste a-t-il le principal rôle dans *le Billet Trouvé?* Les décorations jouent avec une prestesse admirable. Le théâtre change cinq ou six fois d'aspect, les personnages font un exercice prodigieux, promènent les spectateurs dans tous les coins de la ville de Hambourg où se passe la scène: on les suit, dans l'espoir d'attraper le plaisir, et l'on arrive tout essoufflé, à la fin de la pièce, sans en être plus avancé.

Un peintre décorateur a confié à sa femme un billet de 500 florins, qu'elle a perdu. Il y a un an que ce malheur est arrivé, lorsque la pièce commence. Comme les

maris ne demandent qu'un prétexte pour gronder, le mari querelle encore sa femme sur la perte du billet. Un ami de la dame vient annoncer aux deux époux, qu'un épicier, nommé Drogman, a fait mettre dans les *Petites - Affiches* qu'on pouvait s'adresser à lui pour ravoir le billet. Le peintre, qui est une espèce de misantrope, prétend que les gens qui rendent l'argent qu'ils ont trouvé sont fort rares, et ne croit point à la vérité de l'annonce. La dame et l'ami se transportent chez l'épicier. Celui-ci refuse de rendre le billet, quoiqu'il l'ait trouvé effectivement; ce n'est pas lui qui a fait insérer l'avis : c'est un mauvais tour que lui a joué un confident perfide. On va chez le magistrat, qui trouve l'affaire assez obscure, et charge un vieil huissier, nommé Fureterre, de la débrouiller. Ce personnage que Joli essaïe en vain de rendre plaisant, n'est que ridicule, malgré le talent de l'acteur pour les caricatures.

La dame, l'ami et Fureterre vont chez le rédacteur des *Petites - Affiches*, pour savoir qui a fait insérer l'avis. Le rédacteur répond qu'il n'en sait rien, qu'il ne se mêle point des articles qu'on lui apporte; qu'il compte les lignes, touche l'argent, et voilà tout. On retourne chez Drogman, et on découvre, par une querelle fort maladroitement amenée entre les deux époux,

que, depuis quelques jours, l'épicier s'est brouillé avec un cousin de sa femme employé à la douane. « Allons à la douane »! dit Fureterre. Le petit cousin n'y est pas : il vient toujours fort tard; ce jour-là, il n'est pas venu du tout. On se rend chez lui, et on le trouve déjeunant tête-à-tête avec sa cousine, à laquelle il avoue que c'est lui qui a voulu se venger de l'épicier, en le forçant à rendre le billet. Drogman arrive bientôt lui-même. Le petit cousin, interpellé par Fureterre, déclare qu'il a fait insérer l'avis, et qu'il est chargé par Drogman de restituer les 500 florins. Il les paie, en effet, de sa poche; ce qui est très-noble et très-magnifique pour un employé à la douane : l'épicier est enchanté de garder l'argent; le peintre est charmé de retrouver son billet, et le public, moins content qu'eux, a pourtant été fort édifié de voir sur le théâtre deux bons ménages, composés chacun de la femme, du mari et de l'amant, le tout vivant en bonne intelligence. Quoique cette nouveauté soit de trois auteurs naguères fameux, on n'y a trouvé aucun couplet saillant. La pièce a été aussi bien jouée que possible.

La Soirée anglaise, ou *le Mariage à la Course.*

La Soirée anglaise n'est point une soirée amusante. Dès le couplet d'annonce, l'alarme s'est répandue dans la salle. Sur cet échantillon, on a jugé tout de suite que l'auteur ne savait ni tourner un vers, ni aiguiser un trait, et qu'il tâchait en vain de s'élever jusqu'au calembourg. On n'a point compris une espèce d'amphigouri qui finissait par ces trois lignes rimées :

De cette folie *aimable*
Vous rendrez l'acte durable
Si vous signez au contrat.

Quoique les énigmes soient à la mode, celle-là n'a pas plu ; au lieu de signer, le public a sifflé. Mais l'auteur paraît aguerri contre de pareilles mésaventures : loin de se tenir pour bien averti qu'un vaudeville est au-dessus de ses forces, il s'obstine à tenter de nouveau la fortune, et se donne beaucoup de peine pour faire rire ; on rit, mais ce n'est pas de la pièce. Toute mauvaise qu'elle puisse être, disons pourtant quelques mots de *la Soirée Anglaise*.

Mme. de Rosewall, jeune Française, veuve d'un riche lord, habite une maison de campagne. Cette petite-maîtresse, qui court intrépidement par monts et par vaux, parle sans cesse de sa migraine et de ses nerfs. Depuis quelque-temps, elle vit dans

la retraite, et ne va plus, dit sa suivante, qu'à quatre bals par semaine, ou, ce qui est à-peu-près la même chose, à vingt fêtes par mois. Un oncle, auquel l'auteur n'a pas eu la complaisance de donner la moindre couleur, vient pour quereller sa nièce et lui reprocher ses étourderies; mais la veuve est partie pour aller voir une course de chevaux à New-Market. Bientôt elle arrive, et apprend à son oncle qu'elle précède trois de ses adorateurs, et qu'elle a promis sa main à celui qui la suivrait de plus près au château. Voilà *le Mariage à la Course*; ce qui ressemble un peu au *Premier-Venu*; mais voici qui ne ressemble à rien : tout-à-coup Mme. de Rosewall se repent de sa promesse, forme le projet d'étudier le caractère de ces messieurs, qu'apparemment elle ne connaissait pas encore, et prie son oncle de faire les honneurs de la maison. Elle ignore quel est le vainqueur. Sera-ce sir Belton, jeune fat, perdu de dettes ; Darling, vieux garçon sans volonté comme sans esprit, ou bien Sennemours, jeune lord, riche et amoureux ? Sennemours et Darling arrivent pour crier à tue-tête qu'ils ne sont pas vainqueurs ; Belton les suit, tout fier de sa victoire. Comme il ne peut voir sa future, il va, en attendant le souper, visiter la maison. En dix minutes, il a le temps de faire abattre des arbres, de renvoyer des valets,

et n'interrompt ses occupations que pour venir se mettre à table avec ses deux rivaux. La conversation des convives est digne du reste. Belton se félicite devant l'oncle d'avoir enfin trouvé l'occasion de payer ses dettes ; il fait l'énumération des défauts de Mme. de Rosewall, boit à la santé de son cheval, qui lui a déjà *valu cinq ou six femmes*, et propose de jouer sa future contre je ne sais quelle Emilie. Mme. de Rosewall, déguisée en chasseur, sert les convives, et jouit du plaisir d'entendre faire ainsi son panégyrique. A la fin, Sennemours se scandalise, et quitte la table pour chanter des couplets d'Almanach, qui n'ont aucun rapport à la pièce. Ces couplets décident la veuve ; elle déclare à Belton qu'elle ne tiendra pas sa promesse, et qu'elle épousera Sennemours. Pour toute réponse, il s'écrie : « Ah ! Madame, quel tort vous faites à mes créanciers » !

Telle est cette pièce dont les personnages ne savent, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent : on y trouve, au lieu d'esprit et de gaîté, des inconvenances choquantes, qui prouvent assez que l'auteur ne connaît ni le monde ni le théâtre. Le meilleur rôle est celui de Darling, joué par Hippolyte. Cet acteur n'a rien à dire, à la vérité ; mais son costume est excellent, et lui donne l'air d'un véritable *John Bull*. Le public, qui a fait preuve de la plus admirable pa-

tience, s'est pourtant révolté au vaudeville de la fin, dont le refrain était :

Mettez ça sur votre agenda !

La seule chose à mettre sur son agenda, c'est de ne pas retourner aux pièces de M. Henri Simon.

THÉATRE DE BRUXELLES.

Mois de Mai.

DÉBUTS.

Notre théâtre a fait cette année une grande perte et de nouvelles acquisitions, dont une lui sera, ce nous semble, singulièrement avantageuse.

Nous avons perdu M. Micaleff, comme acteur on ne le remplacera de long-temps. Depuis le départ de M. Eugène, l'aîné, dont on n'a cessé de regretter les talens et la voix, notre théâtre n'avait pas encore eu de meilleur acteur que M. Micaleff. Il est impossible de jouer l'opéra sérieux avec plus de noblesse, d'énergie et de chaleur, et l'opéra comique avec plus de gaîté, et d'amabilité, sans aucune charge.

Œdipe, *Félix*, *le Déserteur*, *Panurge*, *Manquinados*, *Blaise de la Colonie*, *l'Avocat Patelin*, *le Tailleur du Bouffe*, etc., sont, parmi toutes les pièces du répertoire de l'année dernière, celles sur-tout où il a déployé le plus de talens, et dans lesquelles on le regrettera long-temps.

Malheureusement sa voix est affaiblie par l'âge; et l'on n'a point voulu lui tenir compte de la manière adroite avec laquelle il cherchait à en déguiser les défauts. Quels qu'aient été les autres motifs qui lui ont valu des désagremens assez vifs, motifs que je ne veux ni ne dois faire connaître, je ne peux me dispenser d'avouer qu'ils ont occasionné son départ.

Puisse-t-il trouver ailleurs plus d'encouragement : par-tout au moins il est sûr d'être jugé comme un excellent comédien.

Son successeur que je ne nommerai pas, a débuté dans Géronte de *la Mélomanie*, *Jacques* de *Blaise et Babet*, le général *de la Caravanne*, *et Ambroise*. Cette dernière pièce a été interrompue par la désapprobation la plus marquée. L'acteur a dû quitter la scène et depuis lors il n'a plus reparu.

C'était bien la peine d'arriver de Perpignan pour se voir bafoué d'une manière aussi cruelle et aussi méritée ! Combien est coupable envers le public, et l'administration du spectacle, celui qui lui a fait faire une semblable acquisition !

La mort prématurée de Mlle. Fréchon avait mis l'année dernière notre théâtre dans un assez grand embarras : et malgré quelques efforts faits par deux actrices de notre opéra, la comédie souffrait beaucoup de la vacance de l'emploi de jeunes premières

et ingénuités. Mme. Gouget, née Buglel, s'est présentée pour le remplir cette année. Ses trois débuts ont été heureux : pendant ce mois elle a joué dix-neuf fois et beaucoup aidé à varier le répertoire. Elle sait beaucoup, et sait bien. Elle dit la comédie d'une manière aimable. Son âge convient assez à son emploi. Mais il est bien important pour elle de se corriger d'un défaut très-désagréable : c'est celui de passer d'un moment à l'autre d'un ton grave à un ton très-clair, de manière à laisser croire qu'elle posséderait à la fois deux voix. Cela devient quelque fois ridicule et presque toujours fatiguant pour le spectateur.

Mme. Francisque n'est pas encore tout-à-fait remplacée et elle ne le sera qu'à la fin de ce mois.

Désespérant sans doute de trouver dans une seule personne tout ce qu'elle trouvait dans Mme. Berteau que l'on ne cesse de regretter, et dont on espérait le retour, ou dans Mme. Francisque, l'administration a engagé deux personnes pour cet emploi : Mme. Goria encore actuellement à l'Opéra-Buffa de Paris, et l'une des plus fortes élèves du conservatoire pour les premières chanteuses à roulades; et Mme. Thenard, épouse du premier comique de la Comédie Française, pour les premières chanteuses sans roulades.

Cette dernière a débuté avec beaucoup

de succès, et depuis lors n'a cessé de faire plaisir, même dans beaucoup de rôles que la mauvaise santé de Mme. Bousigue (1) ne lui a pas permis de jouer.

Sous ce rapport encore elle rendra de grands services à l'administration. Mme. Thenard a principalement déployé beaucoup de talens dans les rôles d'Euphrosine, Isaure, Virginie, Rose et Annette.

---

(1) Cette intéressante artiste est malade, et souffrante depuis quelque temps ; on nous fait espérer qu'elle reparaîtra bientôt.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce volume.

BIBLIOGRAPHIE.

INSTITUT DE FRANCE.

MÉLANGES.

LITTÉRATURE.

SPECTACLES.

Théâtre du Vaudeville.

Théâtre de Bruxelles.

Fin du sixième volume.